

PAR
ar lo
larie
pro

**P. HILARIN FELDER, O. M. Cap.
ÉVÊQUE TITULAIRE DE GÉRA**

PÈRE BERNARD d'Andermatt

Général de l'Ordre des Capucins et Archevêque

1837-1909

Traduit par le P. Paul-Marie d'Albeuve

Centrale du Tiers Ordre, Couvent des Capucins, Fribourg

LE PÈRE BERNARD D'ANDERMATT

Nihil obstat :
Bulli, 22 iunii 1964
P. Ildefonsus Ayer, OFM.Cap.

Imprimi potest.
Lucernae, 12 augusti 1964
fr. Seraphinus ab Altdorf
Minister Provincialis

Imprimatur :
Seduni, die 2 iulii 1964
Jos. Bayard, vic. gen.

Un grand capucin

Père Bernard d'Andermatt

1837-1909

Général de l'Ordre des capucins
pendant vingt-quatre ans
appelé le Deuxième Fondateur de l'Ordre des capucins

par le R. P. Hilarin Felder de Lucerne
traduit par le P. Paul-Marie d'Albeuve

Imprimerie Saint-Augustin, Saint-Maurice

En vente à : Centrale du Tiers Ordre, Couvent des Capucins, Fribourg
et dans tous les couvents des Capucins.

TA 20.480

Déclaration

Selon les prescriptions d'Urbain VIII, nous déclarons que tous les jugements portés dans ce livre sur les vertus du Serviteur de Dieu, le R. P. Bernard d'Andermatt, et sur les faveurs obtenues par son intercession, ne reposent que sur la créance accordée à des témoignages humains et n'entendent nullement devancer le jugement de l'Eglise à laquelle nous voulons demeurer parfaitement soumis.



65/737

Prologue

Le Révérend Père Paul-Marie d'Albeuve, auteur de la présente traduction, est le grand humaniste qui, dans la paix du couvent des capucins de Sion, en Suisse, fonda la Revue Romande du Tiers Ordre dont le premier numéro parut à Fribourg le 1^{er} janvier 1922. Il la dirigea vingt-trois ans, près d'un quart de siècle, avec un esprit surnaturel et intellectuel qui fut très remarqué.

Vers la fin de cette première période, en 1943, le Père Paul-Marie, sollicité pour ses talents littéraires et ses connaissances des langues allemande et française, fit paraître à Genève son admirable traduction du livre du Père Hilarin Felder, de Lucerne, sur saint François : Christusritter, le Chevalier du Christ au pays d'Assise. Le célèbre ouvrage avait été illustré, en somptueuses couleurs, par Alexandre Cingria. La traduction se révéla si parfaite et si naturelle, qu'on n'eût dit jamais une traduction.

Quelle hiérarchie spirituelle ! Le Séraphin d'Assise venait à nous par l'éminent théologien et historien, le Père Hilarin Felder, qui nous le transmettait, à nous lecteurs de langue française, par le Révérend Père Paul-Marie, dont l'action intellectuelle et surnaturelle se montrait merveilleuse, doublée qu'elle était par une sainte action de charité, le Père Paul-Marie étant devenu en même temps le créateur de Fondations importantes à Sion.

Aujourd'hui, c'est un second livre de Mgr Hilarin Felder, devenu évêque titulaire le 12 avril 1938 et mort à Fribourg le 27 novembre 1951, que le Père Paul-Marie a traduit dans le recueillement du saint couvent de Brigue et qu'il publie vingt et un ans après la traduction du premier livre.

L'ouvrage est la Vie d'Edouard Christen, en religion Père Bernard d'Andermatt, né en 1837, religieux capucin qui devint Général de l'Ordre en 1884 à quarante-sept ans, et demeura près d'un quart de siècle (il faut reprendre ici l'expression) à la tête de l'Ordre et mourut archevêque en 1909, à moins de soixante et douze ans. Le long règne du Révérendissime Père Bernard d'Andermatt, montagnard habitué à voir les choses de haut, appelé le Second Fondateur de l'Ordre des capucins à cause de la réforme surhumaine et de la renaissance monastique accomplies par lui au prix d'un labeur de l'âme, de l'esprit et du corps qui lui coûta la vie, ce long règne, toujours renouvelé aux élections par l'intelligence et la volonté des capucins, permit à l'Ordre de contourner, rajeuni et victorieux, le cap orageux de la fin du XIX^e siècle et du commencement du XX^e.

Saint Bernard, le grand réformateur du XII^e siècle, dont le Père d'Andermatt avait reçu le nom en religion, et saint François, l'illustre réformateur du XIII^e, son séraphique Père et Prédécesseur, ont dû l'encadrer, le conduire, le soutenir, l'embraser. Et n'ayant vécu que pour sa charge, il rendit son âme comme en application de la parole du psaume : « Le nombre de nos ans est de septante. »

Voilà dans quelle société sublime nous introduit, avec le Père Hilarin Felder, le Père Paul-Marie. C'est lui adresser une louange chrétienne que de l'appeler un grand humaniste. Car l'humanisme à l'apogée est la culture divine de l'Homme, la formation intellectuelle et surnaturelle de l'Homme, livré par les auteurs chrétiens qu'il lie aux mains de Dieu.

Serge BARRAULT

Préface du traducteur

Un Père Jésuite de passage à Brigue s'est écrié, après avoir lu l'ouvrage de Mgr Hilarin Felder sur le P. Bernard d'Andermatt : « Cette fois-ci, les Capucins ont étendu leur lessive. » — De fait, le livre de Mgr Felder contient une foule de documents, statistiques, rapports de Visites, etc., qui révèlent ce qu'était l'Ordre des capucins, quand le R. P. Bernard d'Andermatt fut élu Général, et il le resta pendant 24 ans. A ce titre, on peut parler de lessive, mais nous n'y voyons aucun mépris, ni aucune ironie, car la lessive a été bien faite et l'on peut, avec fierté, étaler le linge redevenu propre. Ce fut l'un des plus grands mérites du Père Bernard et beaucoup nous l'envient.

La présente traduction a considérablement réduit le volume de Mgr Felder, car il nous a paru nécessaire de supprimer les notes et références, de même que toutes les questions polémiques. Les lecteurs qui souhaiteront se renseigner plus à fond, devront recourir à l'œuvre originale du Père Hilarin. Ils y trouveront pleine et entière satisfaction. Sa « Vie du Père Bernard d'Andermatt » est un véritable monument de sincérité dans la recherche et de probité scientifique. L'auteur possède la profondeur d'un Leibniz et la clarté d'un Pascal. Nous n'avons d'autre mérite que d'avoir résumé et adapté pour des lecteurs français, ce que l'érudition du P. Hilarin a su amonceler dans les 421 pages de son texte. Si notre modeste travail contribue à faire connaître et estimer celui que l'on nomme à bon droit : « le second Fondateur de notre Ordre », nous aurons atteint notre but. Si, de plus, cet opuscule pouvait susciter quelque généreuse vocation et raviver dans nos cœurs l'amour de l'Observance et des saintes traditions franciscaines, nous y verrions une grâce particulière et une bénédiction divine dues aux exemples et aux vertus de l'insigne et vénéré P. Bernard d'Andermatt.

Dédicace et remerciements

Nous dédions cette biographie à tous nos Supérieurs Généraux et Provinciaux qui suivent les traces de l'éminent Général d'Andermatt

et nous exprimons notre vive et sincère reconnaissance aux Amis qui nous ont aidé à publier ces pages... ainsi qu'à l'illustre écrivain M. Serge Barrault qui, par amour pour S. François et par amitié pour ses disciples, a bien voulu revoir notre travail et le présenter. Une si haute recommandation en assurera le succès et lui vaudra partout audience.

Brigue, le 13 juin 1964, en la fête de S. Antoine de Padoue.

Père Paul-Marie d'Albeuve

Préface du T. R. Père Hilarin

Voici, en bref, l'histoire de ce livre.

Le R. P. Bernard avait lui-même commencé, en 1907, son autobiographie. Il était alors septuagénaire et n'avait plus que deux ans à vivre. Il y relate ses faits et gestes jusqu'à son généralat. Il n'eut plus le temps, ainsi qu'il l'avoue, de corriger et de recopier ses notes, ni surtout de les continuer. Telles qu'il nous les a laissées, elles remplissent 79 pages d'une écriture soignée. Elles contiennent de précieux détails sur sa famille, ses années d'enfance et de jeunesse, sources dans lesquelles nous avons largement puisé. Pour la suite, et particulièrement sur sa merveilleuse activité comme Général de l'Ordre, nous avons des documents officiels, les rapports de ses secrétaires, entre autres ceux du P. Théodore de Ried-Brig, son ami et confident qui, au printemps de 1908, rapportait d'Italie une énorme liasse de documents destinés, dans sa pensée, à celui qui écrirait la vie du P. Bernard.

Le Prince-Abbé d'Einsiedeln Thomas Bosshart et le R. P. Etienne Ignudi, O. M. Conv. à Rome, publièrent les oraisons funèbres qu'ils firent du T. R. P. Bernard, et nos *Analecta* (25.151.16) donnèrent dix pages de nécrologie ; si l'on y ajoute les nombreux articles de journaux et de revues, publiés après le décès de Mgr Christen, on aura l'ensemble des écrits parus sur l'illustre Père Général. La biographie du défunt restait à faire. Le R. P. Alexandre, de Schmerikon, provincial de Suisse, s'en occupa et dut l'abandonner. Cependant le P. Frowin, archiviste provincial, écrivit à son tour une notice nécrologique dans la « *Schweizerische Kirchenzeitung* » (1909, 161) qui contenait la promesse « qu'une plume compétente ferait paraître, cette année encore, une biographie détaillée ». Il pensait, sans doute, au R. P. Alexandre qui ne put, hélas ! tenir la promesse.

En fin de compte, le Définitoire provincial nous chargea de ce travail. Il s'agissait d'abord, en prenant sur nos maigres loisirs, de compléter les matériaux et documents nécessaires. Cela prit du temps mais, lorsqu'en 1934 le P. Théodore arrivé à 84 ans réitéra sa demande, nos hésitations tombèrent, sans qu'il nous fut possible néanmoins, en raison d'autres charges, de réaliser rapidement notre projet. Par ailleurs, un certain recul s'imposait, si l'on voulait épargner de mettre en cause, de leur vivant, des personnalités intimement mêlées aux événements du Généralat du P. Bernard.

Enfin, Dieu nous a octroyé l'ultime délai nécessaire, puisque le chiffre de nos années dépasse déjà le nombre de celles qu'atteignit l'homme dont nous retraçons l'histoire. Nous ne pourrions mourir en paix, s'il ne nous était donné de payer notre dette envers lui, en même temps qu'envers l'Ordre des capucins. La personnalité du vénéré défunt P. Bernard eut, sur nos jeunes années une influence décisive, tant il nous inspirait de respect et d'admiration, auxquels s'ajoutèrent l'affection filiale et la reconnaissance, à mesure que nous eûmes le privilège de l'approcher davantage.

De travailler à sa biographie, nous procura l'une des meilleures expériences de notre vie religieuse. Pourquoi le taire ? « Garder le secret du Roi est chose bonne ; mais dévoiler les œuvres de Dieu est une affaire d'honneur. » (Tob. 12 : 7.) Le P. Bernard fut, de toute évidence, un aussi parfait capucin qu'un excellent supérieur. La sainteté du religieux et les éminentes qualités du Général se révélèrent à nous de façon éclatante, en étudiant les documents de son histoire. Il nous semblait que nous écrivions déjà une hagiographie et que nous devions commencer à le vénérer et à demander son intercession.

Fribourg, Pentecôte 1943.

CHAPITRE PREMIER

Au pays natal

Les religieux capucins, comme pour bien marquer leur renoncement au monde, sont désignés par leur lieu d'origine de préférence à leur nom de famille. Ainsi en est-il d'ordinaire du Général Bernard (Christen) d'Andermatt. Cette coutume est surtout en honneur dans les pays du sud, où l'on parle de Bernard d'Andermatt, du Général d'Andermatt. Lui-même signait ses télégrammes, comme aussi certaines lettres et certains documents par ce simple mot « Andermatt ».

Au temps où le jeune Christen y demeurait, le village d'Andermatt était bien plus séparé du reste du monde qu'il ne l'est aujourd'hui. Ses habitants ne le quittaient guère. Il constituait pourtant, dès le XII^e siècle, le nœud central où passait une route de trafic importante qui reliait l'Allemagne à l'Italie. Il eut même, peu à peu, le monopole de tout le transit des marchandises entre le Nord et le Sud. L'ouverture de la route du Gothard construite dans les années 1928 à 1931 au prix de difficultés presque insurmontables, fit croître de façon extraordinaire l'afflux des voyageurs et les affaires d'Andermatt. En ce même siècle (1882), le merveilleux tunnel creusé dans le granit créa la voie nouvelle la plus directe qui perce la montagne à quelque cent mètres au-dessous d'Andermatt. Le village fut relié sans peine à la gare de Goeschenen par une ligne secondaire, dite des Schoellenen, et, bientôt, deux autres lignes de chemin de fer : celle de la Furka et celle de l'Oberalp, vinrent aboutir à Andermatt qui se trouvait mis en communication facile avec la France et l'Autriche et devenait aussitôt le

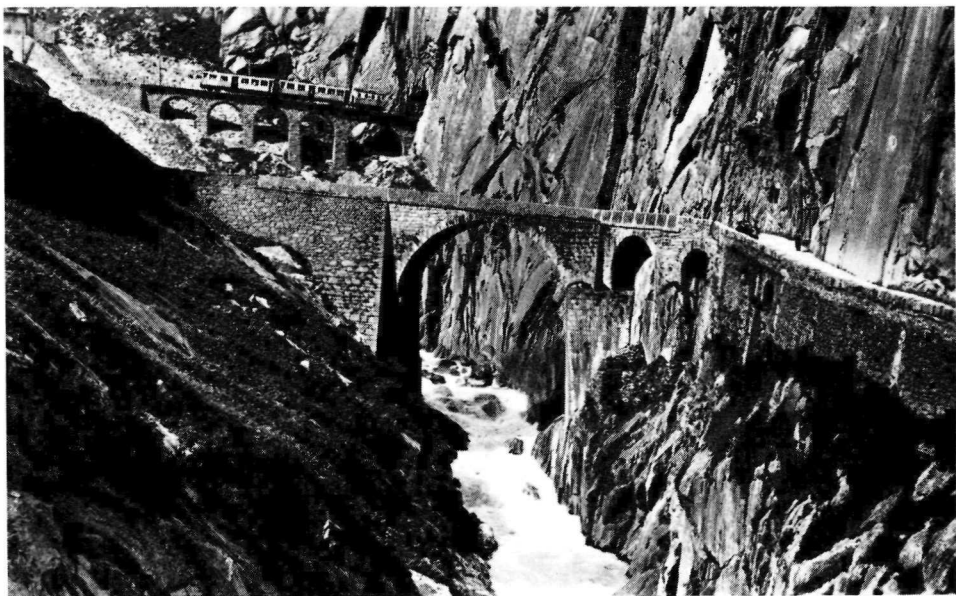
rendez-vous des globetrotters et des grands sportifs de tous les pays.

Laissons de côté, quant à nous, le chemin de fer et prenons la route qui monte en lacets, qu'a toujours suivie le jeune Christen. De Goeschenen, où elle frôle l'entrée du tunnel, elle nous conduit en une heure au but. Le voyageur qui ne connaît pas les lieux, mettra bien deux heures ; non pas que la différence d'altitude soit considérable (Goeschenen est à 1100 et Andermatt à 1444 m) mais parce que les merveilles de la nature qu'il a sous les yeux l'obligent à ralentir le pas et à s'arrêter souvent, pour donner libre cours à son admiration. A peine avons-nous entamé la montée, que nous voilà déjà saisis par le spectacle d'une route qui semble lutter corps à corps avec la Reuss, le torrent le plus impétueux des Alpes, en se frayant de force un passage à travers les gorges pittoresques. Tantôt à droite, tantôt à gauche du torrent, la route s'élance d'un bond dans le gouffre des Schoellenen, après avoir franchi le précipice entre d'énormes éboulis. Des deux côtés, ce sont de gigantesques parois à pic, dont on n'aperçoit pas le sommet, tandis que sous nos pieds les flots écumeux de la Reuss tombent de bloc en bloc, avec un assourdissant fracas. Aucune végétation ne subsiste, sauf quelques touffes d'herbe chétive et, ça et là, dans une anfractuosité de la roche, quelques maigres buissons décharnés. Plus on avance, plus les parois de pierre se rapprochent l'une de l'autre menaçantes. Il a fallu ici creuser un passage dans le rocher même et l'on marche sous une voûte qui protège le piéton contre les avalanches homicides. Ces sortes de galeries n'existaient point encore au temps de Schiller ; c'est pourquoi le poète a mis cet avertissement dans son « Berglied » :

*Le vertigineux sentier va côtoyant le gouffre,
dépliant ses lacets entre vie et trépas.
Les hauts titans de pierre obstruent le passage
et font planer d'en haut la menace éternelle.
Prends garde d'éveiller la lionne qui dort,
marche donc en silence en ce chemin d'effroi.*



Andermatt



Le Pont du Diable à Göschenen

(La lionne, en allemand « die Löwin », rappelle « Lawine » = avalanche.)

Quelques détours encore entre la rivière et la montagne, et nous arrivons au fameux Pont du Diable.

Bien campé sur ses blocs de granit, sa seule arche franchit d'un saut audacieux l'abîme insondable où la Reuss se précipite avec un bruit de tonnerre. Les eaux tumultueuses se pulvérisent dans leur chute, tournoient et rebondissent en jets puissants dont l'écume recouvre le pont, inonde la route et humecte jusqu'aux hautes parois des rochers. Le prince des poètes (Schiller) nous en a laissé une description saisissante qui s'applique, il est vrai, au vieux pont abandonné depuis 1888.

*Un pont aérien s'élance sur le vide
en un arc géant reliant les deux bords.
Il ne fut point, dit-on, fait par la main des hommes.
Aucun ne l'eût pensé, aucun ne l'eût osé.
La nuit, le jour, les flots du torrent qui se brise,
Jettent leur bave au pont qui défie leur rage.*

A partir de cet endroit, la route, souvent taillée dans le roc, surplombe les chutes de la Reuss dont le vacarme étourdissant empêche de plus rien entendre. La gorge se resserre encore, laissant tout juste passer le flot irrésistible. La route est creusée dans la roche. Le tunnel qui a 58 mètres de long date de l'an 1707 et porte le nom significatif de Trou d'Uri (Urnerloch) parce qu'il débouche soudain dans le val riant d'Urseren. Schiller nous le dépeint ainsi :

*Une porte immense et sombre est là qu'il faut franchir,
Tu te croirais vraiment au royaume des ombres.
Mais voici tout à coup le délicieux sourire
D'un Eden où l'automne au printemps se marie.
Fuyant de cette vie et la peine et l'ennui,
Je voudrais me cacher en cet heureux vallon.*

Goethe qui traversa le col du Gothard en 1797, avoue que, de tous les pays qu'il connaît, la vallée d'Urseren est le coin

de terre le plus intéressant et le plus attrayant. Quelques années avant lui, en 1788, le chevalier de Malte Wymen qui avait parcouru l'Europe en tous sens, décrit ainsi son voyage à travers les Schoellenen : « Après une triste marche au milieu des débris d'un monde bouleversé, vous apercevez soudain l'entrée d'un val féerique où les verts gazons offrent aux yeux fatigués des longues scènes de désolation, un spectacle où ils se reposent et se délectent. Un tunnel long de 200 pas, creusé dans le roc vous fait passer d'un coup des régions les plus sauvages des confins du Tartare dans les Champs Elysées, comme on nomme depuis longtemps ce Val. Je dirai volontiers que ce lieu mérite d'être appelé le vestibule du temple de la liberté helvétique. »

Au fond du val couronné de cimes altières, Andermatt est mollement blotti. C'est un village alpestre d'un pittoresque incomparable en toute saison. Les sommets qui l'entourent lui font un rempart inébranlable, mais les neiges éternelles qui les recouvrent sont une menace perpétuelle d'avalanches. Les maisons se touchent et s'épaulent en quelque sorte comme pour se protéger mutuellement contre les terribles caprices d'une nature sauvage. Le climat y est rude par une température moyenne de 2,8 degrés seulement, vu que, durant les années les plus douces, on ne compte guère que deux mois sans neige. On n'y voit point d'arbre fruitier, ni de céréales. Ce ne sont que vertes prairies et gras pâturages alpestres. N'étaient les apports du tourisme en été comme en hiver, et ceux des écoles militaires, en plus de l'énorme trafic des marchandises à travers le Gothard, l'Oberalp et la Furka, il serait presque impossible d'y trouver de quoi vivre.

Malgré cela, toutes choses y présentent un cachet réel de gaieté et de détente. Les cimes grisées de soleil, le bon air des sommets, les eaux claires des glaciers que roule la Reuss, prêtent au site un attrait spécial en son genre que chacun ressent, mais qu'il n'est pas possible de définir. La population (environ 1500 âmes) est exactement de la même trempe. La vallée fut naguère habitée par des Gallo-romains, puis, à partir du XII^e siècle, par des colons du Haut-Valais (les Walser), auxquels se mêleront plus tard quelques éléments de race

italienne. De type germanique, mélangé de sang et de tempérament latin, sensible dans la démarche, le parler et le geste ; rude et doux, tenace et flexible, énergique et prompt à s'adapter, sérieux et plein d'humour, intelligent et mobile et, par-dessus tout : profondément religieux, tel se présente l'homme d'Andermatt. Tel est exactement le Père Bernard : un « ANDERMAETTLER » des pieds à la tête et jusqu'à la moelle.

Il naquit dans une petite, toute petite maison où régnait l'amour, la paix, la bonne entente, avec la bénédiction de Dieu qui ne fit jamais défaut.

Son père, Sébastien Christen, né en 1807, mort en 1899, était cordonnier et possédait un modeste train de campagne. Paysan en été, il tapait le cuir en hiver et soignait son petit bétail. Les revenus de misère qu'il en tirait devaient pourtant suffire à élever une famille nombreuse, à l'habiller et à lui procurer une éducation convenable. « Baschi », comme on le nommait couramment au village, ne faillit pas à sa tâche. Doué d'une raison solide, il était surtout estimé de toute la population pour sa conduite irréprochable et son sens incorruptible de la justice. C'est pourquoi ses concitoyens lui avaient confié la charge importante de juge de la vallée.

Il prit pour épouse, en 1833, Joséphe-Caroline Daniöth (1811-1897), une jeune fille pieuse et de grande vertu. De leur union naquirent treize enfants. D'abord des jumeaux qui moururent le jour de leur naissance, puis une fille qui ne vécut que trois ans. Le futur Général des capucins était le quatrième. Il vint au monde le 24 juillet 1837 et, baptisé le même jour, il reçut le nom d'Edouard. Il eut encore quatre frères et cinq sœurs. « Nous vivions heureux en famille, écrira-t-il plus tard, nous étions de très modeste condition et, cependant, nous n'avons jamais été dans le besoin ni dans la pauvreté. Nos pieux parents, laborieux et sobres, nous ont toujours procuré le nécessaire. Ce qui faisait notre bonheur, c'était le grand amour de nos parents, leur dévouement sans bornes pour leurs enfants et, de la part de ceux-ci, la reconnaissance pour tant d'amour et de sacrifices ; l'harmonie qui régna toujours et qui continue de régner inaltérable entre frères et sœurs... je pense ajouter encore à la louange de notre famille, qu'aucun des

nombreux enfants qu'ils eurent, ne causèrent jamais à leurs parents le moindre crève-cœur ni le plus petit déshonneur. »

Sa vie durant, le P. Bernard prit une part active aux heurs et malheurs de sa famille d'Andermatt. Se séparer de sa mère pour entrer au noviciat lui déchira le cœur et, chaque fois qu'il en eut l'occasion, il rendit visite à ses parents. Pendant ses jeunes années, où il fut Maître des novices, il confectionna un tableau de famille sur lequel il inscrivit les noms et date de naissance d'un chacun. Plus tard, il y ajouta l'année et le jour du décès avec quelques lignes de souvenir. Voici ce qu'il dit de sa mère : « Purifiée par les infirmités et les souffrances, comme l'or dans la fournaise, j'ai confiance que le ciel est devenu ton partage, ô ma chère et si bonne maman. » De son père il n'a point écrit de nécrologe, car celui-ci mourut pendant que le P. Bernard était en tournée de Visites canoniques dans le Val de Misox. Il ne put même pas assister à ses funérailles. Trois de ses frères et une sœur survécurent au P. Bernard. Le seul qui demeura fidèlement attaché au pays natal fut le fils unique de Charles. Cependant, le P. Bernard lui aussi resta fidèle à son village qui a marqué profondément sa personnalité. Il y revenait presque chaque année, pour s'y retremper comme dans un bain de Jouvence. Il fit à son église paroissiale divers dons (des chasubles et un ciboire) qui sont la preuve éloquente de son attachement.

Enfance et adolescence

Edouard n'avait pas encore six ans lorsqu'il fut envoyé à l'école d'été. Ils n'étaient en tout que quelques garçons et filles, dont les parents ne savaient que faire à la maison, ainsi que le remarque avec humour le futur Général des capucins. Qui-conque, petit ou grand, pouvait travailler, était utilisé aux champs ou à la montagne. Les tout-petits, sans emploi, étaient mis à l'école enfantine. Ils étaient placés sous la férule patriarcale de l'instituteur Colomban Russi qui tint l'école à deux générations et qui fut, à sa mort, pleuré par tous les habitants de la vallée. Sur sa tombe on peut lire : « Ici repose en Dieu Colomban Russi, président du Tribunal, décédé le 8 mars 1907, âgé de 102 ans. Il servit la commune d'Andermatt comme organiste pendant 76 ans, comme instituteur pendant 71 ans. » Le plus beau témoignage lui est rendu par son ancien élève devenu Prince de l'Eglise : « M. Colomban Russi était un modèle d'instituteur que je n'ai cessé d'estimer, de vénérer et d'aimer, et à qui j'ai rendu visite toutes les fois que je suis revenu à la maison. »

Les « mioches » apprenaient chez lui à épeler, à connaître le syllabaire, à lire un brin et à faire des signes sur l'ardoise. Il leur enseignait aussi quelques locutions en bon allemand qui sonnaient d'une étrange façon dans leurs bouches habituées au patois d'Andermatt. Il leur donnait en plus les premières leçons du catéchisme, ce qui n'allait pas toujours sans explications savoureuses. Lorsqu'il voulut, par exemple, faire comprendre comment Dieu était présent partout, avec d'utiles

applications : « Cela ne peut être vrai, s'écria soudain une petite philosophe à peine âgée de cinq ans, sinon Dieu doit se partager en petits morceaux. » Ainsi sont faits les enfants de ces pays de montagne : naïfs et pourtant très éveillés, et tels ils se montraient à l'école de M. Russi, chez qui ils se trouvaient aussi à l'aise que chez leur maman.

L'automne de cette année 1843, Edouard entra à l'école primaire officielle avec le même régent. Celui-ci était, par la grâce de Dieu, un éducateur-né. Il savait capter l'âme et le cœur de ses élèves. Sa méthode d'enseignement était extraordinairement intuitive, imagée, directe. Chaque lettre, chaque chiffre avait son histoire, et le maître la racontait avec tant de précision et de vivacité que les enfants étaient comme suspendus à ses lèvres et qu'ils apprenaient comme en se jouant. L'esprit du jeune Edouard était très ouvert et singulièrement réceptif. Son maître d'école donne de lui ce témoignage : « Son caractère silencieux et calme, et surtout sa prédilection pour la prière, faisaient entrevoir qu'il était appelé à de grandes choses. Il se distinguait au milieu de tous ses camarades par son désir insatiable d'apprendre, à tel point qu'il était devenu le préféré de ses parents et de son maître. Il ne se mêlait jamais aux mauvais tours des autres garçons de son âge. L'étude et le travail accaparaient tout son temps. » Cela ne l'empêchait pas d'être un camarade de jeux.

Lecture, écriture, calcul et catéchisme, tel était tout le programme de l'école en ce temps-là. Edouard s'y entendait à merveille, en particulier pour le catéchisme où il n'avait point d'égal. Il déclare lui-même à ce propos : « A l'école primaire, de la première à la dernière des six années, j'ai toujours reçu le deuxième prix qui était celui de religion. Si j'étais si fort dans cette branche, j'estime que je n'en avais pas de mérite, mais c'était grâce à notre père qui, de son siège de cordonnier, nous apprenait avec soin le catéchisme. Mes frères et sœurs et moi-même étions d'une année en avance sur les autres dans ce domaine. »

Peu de temps avant la clôture des cours inférieurs, Edouard put s'approcher du Tribunal de la Pénitence ; il était dans sa neuvième année. La préparation était l'affaire de l'instituteur

Russi. Il s'y prenait de façon très originale. Il s'asseyait dans un fauteuil au coin de la salle d'école et, l'un après l'autre, les enfants venaient s'agenouiller devant lui, comme s'il avait été le confesseur. Il leur faisait réciter les prières à travers une petite grille fixée au-dessus de son fauteuil. Cependant, lorsqu'il s'agissait d'une confession véritable, c'était la mère qui entraînait en jeu. Voici le propre aveu du futur Général : « Lors de ma première confession et de nombreuses autres, ce fut ma mère qui eut la tâche principale. Elle m'accompagnait à l'église, invoquait avec moi le Saint-Esprit, faisait mon examen de conscience qu'elle connaissait mieux que moi, m'excitait à la contrition et au ferme propos et récitait ensuite avec moi la pénitence. Mon rôle se bornait uniquement à l'aveu de mes fautes. »

Après avoir suivi pendant trois ans les cours inférieurs, Edouard monta au cours supérieur primaire. Ses maîtres furent alors le P. Henri Kappeler en quatrième et cinquième, et le P. Thaddée Muller en sixième, l'un et l'autre étaient capucins. Ils n'avaient pas le talent pédagogique de l'instituteur Russi. Le P. Bernard le donne à entendre, bien qu'ils fussent ses confrères : « Le P. Henri était très sévère et nous le redoutions plus que nous ne l'aimions ; le P. Thaddée, lui, était tantôt trop doux et tantôt trop dur, ce qui n'exerçait pas une bonne influence sur nos caractères. J'ai reçu de l'un comme de l'autre une bonne part de claques, ce qui prouve que je devais être très sage ! Une fois, j'ai écopé d'une punition aussi exagérée qu'injuste, ce que je ne peux oublier après 50 ans, bien que je l'aie pardonné. Aucun gamin n'oublie jamais un injuste châtiement, tandis qu'il est reconnaissant toute sa vie d'une juste punition. »

L'école ne durait que six mois par an, comme c'est encore le cas aujourd'hui dans certaines régions alpestres. Les mois d'été devaient être employés aux travaux des champs et à la garde des troupeaux dans les pâturages. Cela n'allait pas sans peines ni sans sacrifices : « Le chaud et le froid, le gel et la pluie, la faim et la soif ne manquaient pas, mais alors on ne considérait pas ces souffrances comme de dures privations. »

A l'école, le catéchisme occupait la part principale du pro-

gramme journalier. Ajoutez-y le sermon de la messe du dimanche et l'instruction particulière de l'après-midi, et vous devrez reconnaître que tout était largement prévu de ce côté-là.

Il ne faut pas oublier que l'éducation dans la famille marchait de pair avec l'enseignement scolaire. Jamais on ne se levait ni se couchait sans prière et sans la bénédiction des parents. On priait de même avant et après les repas. Le chapelet se récitait chaque soir, sauf de rares exceptions l'été, quand le labeur avait été particulièrement pénible et quand la famille rentrait très tard du travail. Le sommeil guettait alors parfois les personnes accablées de fatigue. Le papa Christen avait inventé contre cette faiblesse un remède souverain. D'ordinaire, il récitait lui-même le chapelet à haute voix. Remarquait-il chez l'un des enfants une tendance au sommeil, il lui ordonnait de réciter les prières à sa place en marchant de long en large dans la chambre. Si quelque autre affichait une même défaillance, il devait, à son tour, tenir compagnie au premier. Les longues soirées d'hiver étaient raccourcies par la lecture de la vie des saints ou d'autres publications intéressantes et instructives, comme l'étaient alors les écrits célèbres pour la jeunesse de Christophe von Schmid. Le « Goffiné » fournissait les lectures du dimanche. Ensuite, on ouvrait souvent la discussion sur les sujets traités, et le père était là pour trancher les débats. Le Jour du Seigneur était bien sanctifié. Toute la famille assistait aux offices du matin et de l'après-midi. En été, on se rendait souvent en pèlerinage à la chapelle idyllique de la Sainte Vierge, un peu au-dessus du village.

A douze ans, suivant la coutume du temps, Edouard fit sa première Communion. Parvenu au soir de sa vie, il parlait encore de ce dimanche de Quasimodo comme d'un des plus beaux jours qu'il ait connus. Il faisait également partie, cela va de soi, du groupe des servants de messe.

A l'époque survint un événement qui ensanglanta la Suisse et eut de graves répercussions dans la vallée d'Urseren, tout en exerçant une profonde influence sur le jeune Edouard. Il s'agit du Sonderbund et des attaques du libéralisme. Celui-ci cherchait à s'assurer la haute main sur les cantons catholiques-conservateurs, au premier rang Lucerne. Le Sonderbund était

une alliance des cantons catholiques : Uri, Schwytz, Unterwald, Lucerne, Zoug, Fribourg et Valais, pour maintenir leur Constitution, leurs limites et leurs gouvernements. La guerre civile éclata en 1847 et consacra la victoire des libéraux, numériquement bien plus forts. Les hommes d'Urseren devaient monter la garde sur les cols de la région du Gothard, tandis que les femmes et les enfants étaient mis durement à contribution par les troupes stationnées dans le pays. Andermatt dut subir un gouvernement de tendances fortement libérales. Voici ce qu'en écrit le P. Bernard : « Notre père montait la garde sur le Gothard, et notre mère restait seule avec nous au logis. Nous avions souvent à héberger des militaires, parfois dix à douze hommes qui pouvaient cuire et manger chez nous, mais à qui nous nous chargions de payer un autre toit pour la nuit. Quelles ne furent pas les souffrances de notre maman !... Ce furent des années très troublées pour Andermatt. Deux partis s'étaient formés qui s'opposaient violemment l'un à l'autre et se combattaient durant des années. Nous autres gamins, nous prenions une part active à la lutte. Nous nous divisions aussi en partisans et en ennemis du Sonderbund : les noirs et les rouges. Nous nous battions, nous nous faisions la chasse et nous nous haïssions. Il y eut plus d'une fois des têtes ensanglantées. J'étais, naturellement, du côté du Sonderbund, avec les noirs. La guerre finie, ces inimitiés disparurent, mais durant de longues années les antipathies se maintinrent dans les cœurs. »

Après la défaite du Sonderbund, le landamman d'Uri et son conseil, forts de l'appui des baïonnettes des libéraux, se permirent toute sorte de vexations contre les noirs et, comme on disait en parlant des capucins : contre les bruns. Ces tristes événements qui se déroulèrent en public et, en partie, même dans l'église, s'imprimèrent d'une façon indélébile dans l'âme du jeune Edouard.

Ayant terminé ses écoles primaires à douze ans, il passa de là dans la soi-disant école du collège. C'était un genre d'école secondaire que les capucins dirigeaient déjà depuis le début du XVIII^e siècle et qu'ils continuent de diriger de nos jours, non sans y avoir apporté diverses transformations. En plus du Père qui remplissait en même temps l'office de Curé,

et d'un deuxième Père qualifié de maître supérieur, la Province des capucins en fournissait un troisième comme professeur du collège. Cette école a produit, au cours de deux siècles, une foule de prêtres et de laïcs éminents. De nombreux capucins en sortirent, parmi lesquels nous comptons cinq Provinciaux, un Définitéur général, le P. Sigisbert Regli, et un Général de l'Ordre, notre Père Bernard Christen.

Ce collège n'était pas obligatoire et, à ce titre, n'avait pas non plus de programme officiel. La géographie, l'histoire, le dessin et la comptabilité étaient les branches que l'on y cultivait surtout, dans le prolongement des cours primaires. A cause du voisinage du Tessin, on y ajoutait l'étude de l'italien et, pour ceux qui le désiraient, du latin. Les nouveaux venus, parmi lesquels on acceptait aussi des jeunes filles, se partageaient bien vite en deux camps, celui des latinistes et celui des non-latinistes.

Au début des cours, nombreux étaient ceux qui s'inscrivaient pour apprendre la langue de Cicéron. Ils se croyaient déjà des latinistes du jour où, suivant la remarque humoristique du P. Bernard, ils savaient que le chien aboie et que la grenouille coasse : « canis latrat et rana coaxat ». Arrivés au chapitre des conjugaisons et des verbes irréguliers, beaucoup perdaient leur zèle et renonçaient. Au commencement de la deuxième année, la paille s'était déjà séparée du bon grain. C'est alors que les « élus » entraient vraiment au collège. Dans la classe d'Edouard, il fut le seul à persévérer jusqu'au bout des cinq années où se donnait l'enseignement du latin classique. D'année en année, il prenait plus de goût à l'étude. La grammaire de Kuhner lui était passée dans le sang. Il la conserva dans sa bibliothèque personnelle jusqu'à sa mort, comme souvenir de cet heureux temps. Oui, c'était beau mais dur. Il devait, même comme étudiant, continuer d'aider son père et souvent le remplacer. Il lui fallait se lever tous les matins avant quatre heures, descendre avec sa boille jusqu'à Unterain, à près d'une heure de distance, y soigner le bétail, remonter à la maison pour se rendre à la messe et ensuite au gymnase. Le soir venu, il devait refaire le même chemin et le même travail à l'étable, de sorte qu'il ne pouvait rentrer qu'assez tard

au logis. Il prolongeait d'ordinaire ses veilles afin de faire ses devoirs d'école à la lumière d'une pauvre lampe à pétrole.

Ainsi en alla-t-il, bon an mal an, jusqu'au jour où il quitta le toit paternel. Bien plus tard, alors qu'il était Général de l'Ordre et qu'il était venu en visite à Andermatt, on lui présenta les quatre étudiants qui devaient devenir les Pères Sigisbert, Léopold, Hugo et Boniface, auxquels il dit en riant : « Vous avez plus de facilité que moi, pour faire vos études. La veille de mon départ pour le noviciat, j'ai dû aller au bois avec mon père. Comme je le lui faisais remarquer, en lui demandant si je ne pouvais pas rester à la maison cette dernière journée, il me fit cette réponse : „ Non, tu vas venir avec moi, tu pourras plus tard te rendre compte de ce qu'est notre vie, quand tu reviendras chez nous comme capucin ". » — « Bien que ce ne fût pas très favorable à mes études, avoua plus tard le Père Général, je ne regrette assurément pas d'avoir appris ce qui s'appelle travailler, et ce m'est un doux souvenir, dans mes vieux jours, d'avoir pu rendre service à mes parents, aussi longtemps que j'ai séjourné avec eux dans notre maison. »

Vocation et noviciat

Entre-temps, Edouard s'était souvent posé à lui-même la question : « Que deviendras-tu ? » Une profession ou un métier laïc ne lui disait rien. Il n'avait pas non plus l'idée de se faire prêtre séculier. Quoi donc ? Un jour, l'oncle d'un de ses camarades, un bénédictin de l'ancien couvent de Muri, vint en visite à Andermatt. Il décrivit à son neveu et au jeune Edouard tout ce qu'il y avait de beau et de bon dans l'Ordre et la vie de saint Benoît. Nos deux étudiants en furent tellement enthousiasmés, qu'ils résolurent d'emblée de se faire disciples du patriarche de Nurcie. A peine le Père bénédictin était-il parti, que la vocation chez nos deux néophytes avait aussi disparu. Le neveu devint un bon père de famille ; Edouard, lui, se fit capucin.

Comment se produisit l'événement ? Il nous l'apprend lui-même. « Je ne sais trop comment, dit-il. Rien en tout cas d'extraordinaire. Je n'y fus amené par aucune propension intérieure, ni par une influence du dehors. De saint François, je ne connaissais pas autre chose que la légende que notre père nous lisait chaque année, pendant les soirées de l'hiver. En fait de capucins, je n'avais jamais vu que les Pères qui accomplissaient leur ministère à Andermatt et y tenaient l'école. Aucun d'eux ne m'a jamais sollicité directement d'entrer dans l'Ordre. Ils me suivaient, me connaissaient et m'observaient, sans m'adresser d'invitation à les suivre. Je me suis fait capucin grâce à l'attachement que j'avais pour eux, mes maîtres et directeurs spirituels, et dans le seul désir de devenir un jour ce qu'ils

étaient. Ma disposition d'âme et ma volonté étaient certainement catégoriques au point d'exclure toute autre vocation. Je n'ai jamais songé à autre chose. Mes parents se contentaient, comme mes maîtres, d'observer. Ils ne me poussaient aucunement à me faire capucin et ne firent aucune objection à ce sujet. Ils me laissèrent me décider en toute liberté, bien que je fusse l'aîné et que j'aurais pu leur rendre de grands services en restant au foyer. Ils devaient, sans doute, regretter mon départ, mais n'y mirent aucun obstacle. Ils n'ont pas manqué de me rendre attentif à l'importance de ma décision, mais y accordèrent leur plein consentement, à condition que je devienne un bon capucin. Ils n'auraient pas voulu me voir faire un capucin mécontent, et partant malheureux. »

L'automne 1854 fut un dur temps d'épreuve. Le P. Placide Güntensperger, un excellent maître et éducateur qu'Edouard aimait autant qu'il le vénérât, fut, sans crier gare, envoyé par ses Supérieurs à Soleure, en qualité de prédicateur à la cathédrale, et le P. Vérémond devait le remplacer à Andermatt. Edouard ne pouvait se résigner à faire sa dernière année de collège sous la direction d'un nouveau professeur. Il devint triste et renfermé. Il garda pour lui seul son tourment et ne le confia pas à sa mère, pour laquelle il n'avait pourtant point de secret. Cela dura deux mois. Le jour où recommenceraient les cours arriva. La grosse cloche de l'église sonna pour inviter parents et enfants à l'office d'ouverture. Edouard gardait justement le bétail sur l'alpe de Graben, à une bonne heure de distance d'Andermatt. Il avait décidé de fermer l'oreille aux appels de la cloche, de renoncer du même coup aux études et à la vocation capucine et de rester avec ses parents. Les coups de cloche se firent alors si pressants que cinquante ans plus tard, il en conservait la vive impression et avouait : « J'étais comme paralysé, je luttais en moi-même comme je n'ai jamais plus lutté de ma vie. Je ne sais si, en ce moment, j'ai invoqué le Seigneur ou quelque saint du ciel ; je ne le pense pas, tellement j'étais excité. Le combat n'a duré qu'un instant. Tout à coup, et sans m'en rendre compte, je me précipitai vers le village et dans l'église ; puis, l'office terminé, je me présentai en classe. L'année se passa sans accroc. Je pris en affection mon

nouveau professeur et me sentis heureux sous sa direction. Durant l'été, je dus retourner à la montagne et y accomplir les travaux habituels, je n'avais plus guère le temps de songer à la vie chez les capucins ; mon directeur spirituel et ma bonne maman y pensaient pour moi. Au mois de septembre, le P. Lucius, Provincial, vint à Andermatt. Je me présentai à lui et, peu après, il m'envoya ma « citation » selon quoi je devais entrer au couvent du noviciat à Lucerne le 5 octobre 1855. Plus décidé que joyeux, je répondis à l'appel. »

Les préparatifs de départ furent l'affaire de la maman. Edouard prit congé de ses maîtres, de ses proches et de ses connaissances, il s'approcha des sacrements de bonne heure le matin du 4 octobre et dit adieu à ses chers parents, ainsi qu'à ses frères et sœurs dont l'aîné avait quinze ans et le cadet quatre ans. Il partit le cœur lourd. La séparation d'avec sa chère maman fut particulièrement douloureuse, d'autant plus qu'elle se sentait malade et, qu'en la quittant, il eut la crainte de ne plus la revoir en ce monde. Elle avait alors quarante-quatre ans. « Une bonne mère » déclarait, dans ses vieux jours, le Général des capucins « mais une mauvaise prophétesse, car elle parvint à quatre-vingt-six ans et nous pûmes nous revoir souvent. »

A pied et en bateau, Edouard se rendit à Lucerne où il arriva le soir, très fatigué. Le lendemain, il s'en fut admirer la ville et sonna à la porte du couvent du Wesemlin l'après-midi du 5 octobre. Trois jours plus tard, il reçut l'habit de l'Ordre avec le nom de Frère Bernard. C'était bien de tous les saints du ciel celui qu'il aurait choisi en dernier, parce que ce nom lui rappelait un brave mais simple petit homme qu'il avait souvent taquiné, de compagnie avec ses camarades. Bientôt cependant, il se ressaisit et se réconcilia de grand cœur avec le saint patriarche de Clairvaux.

Le voici donc au noviciat où il doit apprendre, pendant une année, à se faire à la vie régulière du couvent. Une belle époque, si pleine de grâces, avec un Père Maître sévère et bon à la fois, des compagnons paisibles et gais, la famille conventuelle séparée d'eux, il est vrai, mais bien disposée à leur égard. Au début, son âme fut comme inondée d'une joie indi-

cible et remplie d'enthousiasme pour la vie capucine. Tout était nouveau et attrayant : l'ordonnance stricte et presque militaire des exercices de la journée, les offices à l'église et au chœur, minutieux et ponctuels, les divers usages réglant les rapports avec les Supérieurs et les autres confrères, l'introduction progressive dans la connaissance de l'ascèse, la pratique des rubriques de la liturgie et de la discipline régulière, le silence absolu à certaines heures et dans certains locaux, le calme et la paix en cellule, le lever matinal, le jeûne et autres pénitences, voire même les humiliations et sanctions qui lui étaient imposées pour les plus petits manquements. Ces choses et bien d'autres encore parurent au novice d'abord intéressantes, puis comme un idéal et bientôt comme un but digne des plus valeureux efforts. La grâce enveloppant l'âme du novice d'une douceur sensible, il débordait de joie et de bonheur sous l'habit de saint François.

Mais il y eut aussi d'autres jours et d'autres heures où ce qui avait paru d'abord si agréable et facile, devenait peu à peu monotone, pénible, au point de paraître insupportable. Pleines de dangers lui semblèrent surtout les longues soirées d'hiver dans la cellule à peine éclairée et froide, où l'eau bénite même restait gelée pendant des mois, et plus dangereux encore, les jours printaniers où les appels à la liberté, vers le monde et les alpes se faisaient plus pressants. Des combats intérieurs et extérieurs vinrent s'y ajouter, si bien que le jeune novice fut mis à dure épreuve. Il en vint à se demander s'il était vraiment fait pour l'Ordre et si celui-ci pouvait lui convenir ; il craignait d'être refusé lors des trois scrutins de la famille conventuelle ; d'autre part, il espérait arriver à la profession et atteindre le but qu'il convoitait depuis des années. En fin de compte, il hésitait et se voyait tourmenter par les scrupules qui lui faisaient croire qu'il était indigne d'une si haute vocation et qu'il ne pourrait faire son salut chez les capucins.

Par deux fois Fr. Bernard se présenta chez son Père Maître, le P. Constantin Koch, pour réclamer ses habits laïcs et rentrer dans le monde. La première fois, le Père s'efforça de tranquilliser son novice en lui certifiant qu'il avait la vocation de capucin et qu'il fallait simplement laisser passer l'orage. La

deuxième fois, le Fr. Bernard avait fermement résolu de fermer l'oreille aux conseils du Père Maître. Par un heureux hasard, le Père était absent. « Je rentrai dans mon étroite et pauvre cellule, écrivit plus tard le Général des capucins, je me jetai à genoux et suppliai, comme autrefois saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Quand je me relevai, l'orage avait passé. Voici maintenant cinquante ans que je suis capucin et j'en remercie le Bon Dieu. Je n'ai plus jamais eu de doute au sujet de ma vocation. » A ce témoignage, le vieux Général en ajoute un autre qui prouve à quel point son cœur était rempli de gratitude. « Pendant mon noviciat, j'eus le grand chagrin d'apprendre la mort de mon professeur, le P. Placide, et celle de mon curé et directeur, le P. Michel-Ange. Le premier mourut à Soleure, le second à Andermatt. Mon Père Maître savait combien je leur étais attaché, aussi mit-il beaucoup de délicatesse à m'annoncer la nouvelle de leur décès. Tout d'abord je demeurai froid et comme indifférent, mais à peine rentré dans ma cellule, j'éclatai en sanglots et restai accablé plusieurs jours. Chaque matin, depuis quarante-cinq ans, je fais un Memento à ma messe pour mes premiers éducateurs. »

Le jour tant désiré arriva et, le 8 octobre 1856, le Fr. Bernard et sept compagnons de noviciat avaient le bonheur de prononcer leurs vœux. En ce temps-là, il n'y avait qu'une seule profession qui était par le fait même solennelle et définitive. L'allégresse était grande, à laquelle les proches et les amis prirent part. De la famille du Fr. Bernard, seul son père était présent. Il paraissait encore plus heureux que son fils.



Maison natale du Père Bernard



L'église d'Andermatt

Etudes et sacerdoce

Aussitôt après la sainte Profession, commencèrent les études préparatoires au sacerdoce. Elles n'étaient pas encore aussi parfaitement organisées qu'elles le sont aujourd'hui. Les déficiences y étaient grandes, tant en philosophie qu'en théologie. On manquait d'un personnel nombreux et spécialisé. Les livres et les bibliothèques faisaient défaut, les manuels de valeur et les programmes laissaient à désirer et, surtout, on ne pouvait consacrer le temps nécessaire à des études professionnelles de haute qualité. Il fallait trouver les hommes et se plier aux événements. Si la situation a changé en bien, force est de reconnaître que le mérite en revient, pour une très large part, au P. Bernard en personne.

Le lendemain de leur profession, le Fr. Bernard et ses compagnons furent envoyés à Soleure pour y étudier la philosophie. Suivons-y le Fr. Bernard. « Soleure a une très belle situation, mais il y règne de forts courants et il y fait froid en hiver. Nous, les étudiants, en avons beaucoup souffert. Plusieurs tombèrent assez gravement et pour longtemps malades et ne purent suivre les cours. Nous n'avancions guère et cela fut, en réalité, un bien pour nous, car les Supérieurs se virent obligés de prolonger d'une année nos études de philosophie, ce qui nous permit de nous familiariser assez bien avec cette branche. » « Notre unique professeur était le P. Pius Meier, un jeune religieux intelligent et fidèle aux observances ; ce qui lui faisait un peu défaut, c'était le don de transmettre avec facilité et de façon coulante sa science. » Le P. Bernard lui garda tou-

jours un fidèle et reconnaissant souvenir. Le P. Pius, de son côté, eut encore la joie et la satisfaction de pouvoir dédicacer son monumental ouvrage « *Chronica Provinciae helveticae* » à son ancien élève, devenu entre-temps Général de l'Ordre.

A peine arrivés à Soleure, nos étudiants se mirent avec ardeur au travail, mais les débuts furent laborieux. Il n'existait pas encore de bons manuels de philosophie et le P. Pius, nouveau venu dans l'enseignement, devait préparer ses cours, au jour le jour, et les étudiants étaient obligés d'écrire sous sa dictée, à s'en blesser les doigts, afin d'avoir au moins un manuscrit pour l'étude personnelle des matières à « emmagasiner ». Cependant, comme chacun y mettait du sien, les examens furent satisfaisants, dans l'ensemble et ce fut au Fr. Bernard qu'échut l'honneur et la tâche de prononcer, selon la coutume, le discours de clôture au réfectoire. Après ces examens, le cours fut partagé en deux groupes, celui des seniors et celui des juniors, de trois étudiants chacun. Les anciens travaillèrent pendant sept à huit semaines le traité des sacrements en général et celui de la sainte Eucharistie en particulier, et furent admis à la prêtrise, pendant que les plus jeunes (dont faisait partie le Fr. Bernard) s'occupaient, sous la direction du P. Lecteur, de physique expérimentale et de littérature allemande. Tous ensemble se rendirent ensuite à Schwytz, où l'enfant d'Andermatt eut la joie de saluer à nouveau ses chères connaissances : les Alpes qu'il n'avait plus revues depuis deux ans. Il ne regrettait certes pas la longue et si monotone chaîne du Jura.

A Schwytz, nos six jeunes capucins s'adonnèrent à l'étude de la théologie, dont le programme était alors réparti sur trois années. L'apologétique, le dogme, et l'histoire de l'Eglise composaient la matière de la première année. Le cours dicté par le P. Meinrad Hug, lecteur, en était la base principale. Ce Père était un éminent théologien et un professeur de talent, quelque peu diffus dans ses explications, mais vivant, facile à suivre et à comprendre. Sa spécialité qui faisait sa force, résidait dans un bref résumé qu'il avait coutume de donner à la fin de chaque heure de classe et dans lequel il récapitulait admirablement toute la matière enseignée. Il donnait aussi bien ses instructions spirituelles que ses cours de théologie et, par son exacti-

tude et sa conscience professionnelle, il ne vivait et ne travaillait en réalité que pour les étudiants dont il avait la charge. Son seul défaut était de montrer trop de bonté à leur égard. Toutefois, le P. Bernard pouvait affirmer que lui et ses confrères n'en avaient jamais abusé. En bref, il écrit de cette année (1858-59) : « Ce fut une belle année. Rien ne troubla la paix, rien ne mit obstacle à nos études. Le Fr. Mathias et moi-même, qui n'étions pas encore prêtres, avions tout notre temps pour l'étude, ce en quoi les autres nous enviaient, car eux, jeunes prêtres, dépensaient beaucoup de temps à dire la messe au-dehors, à faire des catéchismes et à visiter des malades. »

Pendant son année à Schwytz, le Fr. Bernard eut deux épreuves très dures à supporter. La première fut la perte de son compagnon très aimé : le Fr. Mathias Monney de Fribourg, auquel un magnifique avenir semblait promis. Sa deuxième épreuve fut une incommode myopie. Déjà, lorsqu'il était au foyer paternel, il avait constaté qu'il ne voyait plus aussi bien ni aussi loin que ses camarades. Cependant son mal s'aggravait du fait qu'il devait lire et écrire à la lumière parcimonieuse d'une lampe à pétrole. Il suivit néanmoins les cours avec courage et succès. Au lieu de lire, il se voyait obligé de réfléchir davantage et de juger par lui-même. Les médecins consultés ne découvrirent pas la nature de son mal et ne firent que l'aggraver en lui ordonnant de porter des lunettes mal adaptées à sa vue. Ce ne fut que cinq ou six ans plus tard qu'un oculiste de Zurich réussit à le guérir. Il constata bien vite que les yeux de Fr. Bernard voyaient avec une acuité différente l'un de l'autre. Le P. Bernard eut, pour ce médecin spécialiste, une reconnaissance qui ne se démentit pas jusqu'à sa mort.

Au mois d'août 1859, la première année de théologie se termina par un brillant examen. Peu de temps après, les étudiants quittèrent Schwytz et vinrent avec le P. Meinrad, lecteur, au couvent de Zoug. Le couvent, bien que dans un site ravissant, manquait d'air, de lumière et d'espace, et ils eurent de la peine à s'y habituer. Cependant, le programme suivit son cours ordinaire. Sous l'habile direction du P. Meinrad, on fit une rapide avance.

« Les manuels de classe étaient celui de Stepf pour la morale

et celui de Vogel pour la pastorale. Le droit canon nous était dicté par notre Père Lecteur et nous n'avions point de livre, tandis que nous utilisions l'ouvrage de Janssen pour l'exégèse. Celui qui trouvait quelque loisir, pouvait se permettre de consulter d'autres auteurs mis à notre disposition. »

L'année fut interrompue par deux événements heureux. Ce fut d'abord la visite de l'évêque missionnaire Mgr Anastase Hartmann, et ce fut ensuite la solennité de la consécration sacerdotale. L'évêque Hartmann arriva pour un court séjour, vers le milieu de l'hiver. Il fit une impression indélébile sur les étudiants. Chacun d'eux reçut de sa main une image portant sa signature. Le P. Bernard écrit dans son autobiographie : « Aujourd'hui encore, je conserve pieusement cette image comme un précieux souvenir et presque comme une relique. »

Le 29 juillet 1860, il fut ordonné prêtre à Soleure par Mgr Arnold, dans l'église des franciscains, cédée aujourd'hui aux vieux-catholiques. Il célébra sa première messe le 7 août, au couvent de la Présentation de Zoug, assisté par le P. Vérémond, son dernier professeur-curé d'Andermatt. De sa parenté, il y avait là son père, une tante et deux autres connaissances. Le nouveau prêtre, on s'en doute, était dans l'allégresse, mais son père était peut-être encore plus heureux que lui, à la pensée qu'il avait, à partir de ce jour, un prêtre dans sa famille qui prierait et dirait quotidiennement la messe pour elle.

Une semaine environ après cette grande fête, eurent lieu les examens de morale et de pastorale, après lesquels, étudiants et lecteurs espéraient obtenir des vacances. Il n'en fut rien, car le R. P. Anicet Regli d'Andermatt, Provincial, déclara que tous les cours devaient être achevés pour la Toussaint, vu que les nouveaux prêtres allaient être envoyés dans le ministère actif, afin de boucher les trous que la maladie et la mort avaient creusés dans divers couvents. Le P. Bernard s'étonnait encore, vers la fin de sa carrière, de cette épreuve de force imposée par une décision d'autorité. Il écrit à ce sujet : « On ne nous donnait que deux mois et demi pour l'étude de l'exégèse, du droit canon et pour la répétition de toutes les branches de la théologie, en vue de notre examen final. Il n'y avait qu'un Père Meinrad pour réaliser un tel programme. Et, de quelle ma-

nière s'y prit-il ? — Pendant huit jours, nous n'eûmes point de classe. La matinée était employée à copier le manuscrit de droit canon du P. Lecteur et l'après-midi nous avions congé et nous pouvions organiser une promenade. Ces huit jours passés, on reprit régulièrement les cours. Un jour on avait le droit canon, le jour suivant l'exégèse, et l'un des jours de la semaine était entièrement réservé aux répétitions... Ainsi en fut-il pendant deux mois et demi et de fait, une semaine avant la Toussaint, nous subissions notre examen et l'on nous interrogea sur l'ensemble de la théologie. Pour la Toussaint, nous étions chacun à notre poste... » On peut dire en vérité, que la formation intellectuelle du P. Bernard s'était faite en bien peu de temps, et l'on demeure à bon droit surpris qu'il ait pu devenir l'homme universel et éminent tel que l'histoire doit le reconnaître. C'est, évidemment, comme il s'est plu à le proclamer, au dévouement de ses maîtres et professeurs, mais aussi à ses propres talents servis par une volonté de fer, que le futur Général est redevable de sa merveilleuse activité.

Aide-missionnaire, lecteur et maître des novices

Après son examen final de théologie, le P. Bernard fut envoyé à Lucerne, au Wesemlin, en qualité de missionnaire des paroisses. Cet office avait alors sa pleine signification. Comme il n'existait encore que très peu de chemins de fer, les capucins se rendaient d'ordinaire à pied dans les paroisses où on les appelait. Ce n'était d'ailleurs pas un mal, car une ou deux heures de marche n'effrayaient pas les Pères, qu'ils fussent jeunes ou déjà sur l'âge.

A la Toussaint 1860, le P. Bernard se rendit ainsi à Ballwil, où il entendit pour la première fois des confessions. Le dimanche suivant, qui était le jour des morts, il fit son premier sermon dans l'église d'Eschenbach. Il n'avait pas eu le temps de l'écrire. Il prit un de ses manuscrits rédigés pendant ses années d'études, comme exercice de pastorale. Le sujet en était justement le Purgatoire, donc parfaitement de circonstance ici. « Je tremblais, avoue-t-il, encore davantage peut-être que les âmes en Purgatoire. »

Il resta trois ans à Lucerne et ce furent en vérité d'heureuses années. Il aime à s'en souvenir au temps de son généralat : « C'étaient les seules années où je n'ai point eu de soucis, durant ma vie religieuse. Il faisait bon au Wesemlin. Nous étions presque les seuls habitants de cette colline. Aucun bruit ne troublait notre solitude. J'aimais ce silence, comme aussi l'ordre des choses à l'église et dans le monastère. Au

milieu d'une population foncièrement catholique, il était facile et réconfortant d'accomplir le ministère. Le peuple nous aimait. Il était aisé de s'en apercevoir dans nos quêtes, dont une bonne partie m'était confiée. J'allais aider dans les paroisses à peu près tous les dimanches et fêtes et, le plus souvent, en compagnie d'un Père plus âgé. J'avais le temps de préparer mes sermons que je donnais toujours à relire et à corriger, et j'en retirais grand profit. Je ne fus guère envoyé pour remplacer des curés dans les paroisses et j'étais content de n'avoir pas à le faire. J'employais le temps libre dont je disposais à approfondir la théologie et me préparais à subir mon examen d'Etat. »

Ces examens d'Etat étaient une odieuse coutume imposée aux capucins, à la suite des articles de Baden. Les députés libéraux de Lucerne, Soleure, Berne, Bâle-Campagne, Argovie, Thurgovie et St-Gall avaient, dans leur conférence de Baden, du 20 au 27 janvier 1834, pris des mesures qui tendaient à bâillonner l'Eglise catholique. Les séminaires et le clergé pastoral étaient obligés de se soumettre à une surveillance de l'Etat. Les candidats au sacerdoce n'étaient admis dans les séminaires que sur présentation d'un certificat des autorités cantonales chargées d'examiner les étudiants et de leur délivrer une déclaration attestant qu'ils avaient achevé avec succès leur formation philosophique et théologique. Après leur ordination sacerdotale, ils devaient avoir l'agrément des autorités gouvernementales pour entrer en fonctions. Le clergé régulier, tout comme le séculier, devait s'y conformer, s'il voulait jouir de revenus, ou simplement exercer le saint ministère. Il existait même un décret spécial des chefs du radicalisme concernant les capucins. Il stipulait : « En ce qui regarde les capucins, il appartient aux cantons de prendre des mesures adéquates pour que leur activité pastorale soit contrôlée par l'autorité du gouvernement responsable ».

Celui de Lucerne exigeait donc des capucins qu'ils eussent à subir cet examen officiel. Il fallait le passer en trois étapes, devant une commission composée de civils et de prêtres appartenant au parti libéral. Si peu ecclésiastique qu'elle fût, cette formule avait néanmoins son bon côté. Notre Ordre se sentait

stimulé à développer davantage le programme des études et les religieux travaillaient avec une ardeur particulière en vue d'obtenir de brillants résultats. Ils réussissaient d'ordinaire avec de si bonnes notes qu'un prêtre libéral de la Commission dut avouer : « Les capucins n'ont pas besoin de recommandation, ils la gagnent d'eux-mêmes. » Le P. Bernard en sortit avec un magnifique succès. Il fut le seul, avec un prêtre séculier, à « décrocher » la première note. Son certificat final, qui lui servait de permis cantonal pour l'exercice de ses fonctions en chaire et au confessionnal, porte la date du 14 mai 1862 et la signature de l'avoyer radical Villiger.

Muni de si beaux témoignages de savoir et d'application, le P. Bernard semblait prédestiné aux offices de professeur et d'éducateur. Durant les étés de 1862 et 1863 déjà, il avait été chargé, *ad interim*, de la direction des novices, pendant que le Père Maître Anastase Fassbind, futur Provincial, prenait ses vacances. En automne 1863, le P. Bernard était promu professeur de philosophie et partait pour Zoug. Mi-taquin, mi-sérieux, il écrivit plus tard : « J'allais à Zoug le cœur content. Les Zougois sont, de tout temps, un bon petit peuple, mais assez singulier. Ils le sont encore aujourd'hui. Ils voulaient, sans doute, quelqu'un qui leur fit honneur et les servît bien. Ils se sont toujours montrés bons pour les capucins. Le lectorat me plaisait également, car j'aimais l'étude et, d'être appelé lecteur, chatouille l'amour-propre de tout jeune Père. J'avais juste un bon mois pour me préparer. J'ai beaucoup transpiré pour me mettre à la page et pour faciliter la tâche des étudiants. » En plus du lectorat, il rendait de nombreux services en entendant les confessions dans l'église du couvent, et en enseignant le catéchisme du dimanche à la chapelle des Anges Gardiens.

Il accomplissait toutes ces tâches à la plus grande satisfaction de ses Supérieurs et y trouvait lui-même beaucoup de joie. Il espérait pouvoir s'adonner pendant plusieurs années à la philosophie qu'il souhaitait posséder à fond. Il n'en fut rien car, après les examens de première année, on le désigna pour la théologie. Il devait de nouveau, sans autre préparation, enseigner la Morale et la Pastorale. Il y réussit fort bien, grâce à son extraordinaire puissance de travail et au zèle de ses

étudiants. Il était à prévoir qu'on le chargerait bientôt d'autres cours, et il espérait pouvoir continuer son activité dans la théologie. Cette fois-ci encore, il se trompait. Les mutations de l'automne 1865 l'appelaient à la tête du noviciat, à l'âge de vingt-huit ans à peine. Il revint donc au couvent de Lucerne.

Son travail ne lui déplaisait pas, mais il tremblait devant les grandes responsabilités de son nouvel office. C'est du noviciat, en effet, que dépend l'avenir de chaque religieux, de la Province et de l'Ordre entier. Aussi est-il beaucoup demandé d'un Père Maître des novices. Il n'est pas suffisant qu'il soit lui-même un parfait religieux. Il doit se distinguer encore par un jugement sûr et prudent, par une profonde connaissance des hommes et des cœurs, être doué d'un caractère solide et indépendant, avoir un grand amour des jeunes et savoir comprendre leurs particularités. Il est tout à la fois pour les novices : père et mère, éducateur et maître, conseiller et juge. Il ne s'appartient plus à soi-même, il appartient au noviciat.

Cela était encore plus juste naguère où le Père Maître n'était pas seulement celui qui enseigne et qui forme, mais aussi le confesseur et directeur unique des consciences des novices. Au surplus, il était envoyé fréquemment en « mission » dans les paroisses, devait prêcher souvent en ville de Lucerne, entendre beaucoup de confessions dans la chapelle du couvent et était confesseur des Sœurs cisterciennes d'Eschenbach, à deux heures de marche du Wesemlin.

On se demande, non sans surprise, comment le P. Bernard arrivait à accomplir tous ces travaux divers, auxquels on peut dire qu'il se donnait entièrement. Soit au couvent, soit en ville ou à la campagne, il était partout très aimé et recherché. Quant à ses devoirs de Père Maître, il les remplissait à la satisfaction de ses Supérieurs aussi bien que de ses subordonnés. Tous ont gardé de leur ancien Père Maître un souvenir indéfectible. Voici, entre autres, le témoignage du P. Marcel Addy d'Orsières : « Il est impossible de décrire la bonté, l'affection et les autres vertus du P. Bernard. Des défauts, nous ne lui en découvrîmes aucun. Il était pour nous celui qui, en pleine lumière, nous sauvait de la vie et des péchés de ce monde et

nous conduisait au bonheur suprême. Après Dieu, il était et représentait pour nous le centuple de ce que nous avions laissé dans le monde. Sous sa pieuse et paternelle direction, l'année du noviciat fut pour nous comme un paradis terrestre. Plus de cent fois je l'ai répété : C'est avec joie que, dès demain, je recommencerais mon noviciat. » Bien qu'il semblât se fondre avec son noviciat, le P. Bernard ne manquait pas une occasion de se montrer aimable avec tous ses confrères. Il remarque à ce sujet : « On me supportait fort bien en communauté, grâce à mon caractère, mais point du tout à cause de mes vertus. » Il s'y était fait un ami très cher dans la personne du P. Mathias Keust, prédicateur populaire et conteur plein d'humour, qui était venu à Lucerne en même temps que lui. Ils n'avaient point de secret l'un pour l'autre.

Les Supérieurs de la Province et, surtout, l'illustre Anicet Regli, un homme de tête et de poigne, savaient que l'avenir de l'Ordre était en de bonnes mains au noviciat, tant et si bien que, contrairement à la coutume, ils maintinrent le P. Bernard dans son office de Maître des novices pendant neuf ans et ne l'enlevèrent que pour lui confier une autre charge, en un lieu particulièrement exposé.

Gardien à Soleure

Dans les années 70 du siècle passé, la Suisse catholique aussi bien que l'Allemagne impériale, eut à subir la persécution dite du « Kulturkampf ». Elle était la conséquence logique de la doctrine libérale-radical de la suprématie absolue de l'Etat et de l'opposition des vieux-catholiques au Concile du Vatican. Le but cherché n'était autre que l'asservissement du catholicisme et la création d'Eglises nationales séparées de Rome et totalement soumises à l'Etat. L'un des premiers effets du Kulturkampf fut le renvoi du Nonce apostolique, suivi de la rupture des relations avec le Saint-Siège (1873). Vinrent immédiatement, après coup, les articles de la nouvelle Constitution helvétique (1874) contre les catholiques et les ordres religieux, articles approuvés par la majorité du peuple. La persécution sévit avec le plus de rage dans les cantons d'Argovie, Berne, Genève et Soleure.

A Soleure, après de longues années de luttes, le parti libéral avait fini par triompher et s'était installé au Gouvernement. Le canton était devenu la citadelle du vieux-catholicisme dont l'évêque Herzog résidait à Olten. Le Gouvernement installait ou renvoyait à son gré les prêtres catholiques. Les églises et les revenus ecclésiastiques passaient aux mains des apostats. Le courageux confesseur de la Foi, Mgr Eugène Lachat, était chassé de sa résidence (1873). Les canonicals des SS. Ours et Victor à Soleure et de S. Léodegard à Schoenenwerd, de même que l'abbaye de Mariastein, étaient supprimés (1874). Les couvents des capucins étaient menacés du même sort. Déjà

en 1872, le conseiller national Kaiser avait proposé de spolier ces couvents et d'en chasser les religieux.

Si les couvents de Dornach et d'Olten étaient les premiers menacés, celui de Soleure n'était pas hors de danger, et aucun Gardien ne voulait plus y être en charge. En 1873 on y envoya le P. Anastase Fassbind, alors premier Définitéur et bientôt Provincial, mais au bout d'une année il en était dégoûté et démissionnait. On désigna le P. Bernard pour lui succéder. Celui-ci écrivit plus tard : « Ce que j'éprouvais en lisant la liste des changements, je suis seul à le savoir. A trente-sept ans, inexpérimenté comme je l'étais, ne connaissant rien à l'éconamat, pas plus qu'à l'art de gouverner, je recevais du même coup la charge de Gardien et de prédicateur. Personne ne voulait plus accepter cet office à Soleure, et l'on me demandait d'y aller. Je m'y rendis sans espoir et seulement par obéissance. »

Il partit au jour fixé et, dans le train d'Olten à Soleure, il n'entendit parler d'autre chose que du projet de suppression des couvents. Un prêtre de Bâle, vieux-catholique, menait de haut la conversation. Toute la société du wagon manifestait sa joie de ce que l'on ait enfin montré la porte aux chanoines et aux religieux. Au couvent des capucins où il arriva inopinément, le P. Bernard trouva sa communauté dans la tristesse et l'accablement. On s'y attendait au pire, dans les tout prochains jours. De fait, quinze jours plus tard, arrivèrent de la région de Bienne, des groupes de radicaux qui tenaient à témoigner leur sympathie au Gouvernement soleurois, pour l'énergie dont il venait de faire preuve. Ils organisèrent un cortège aux flambeaux et réclamèrent de nouvelles mesures de violence contre le clergé. Ils défilèrent au bruit des canons à travers la ville, depuis la porte de Bienne jusqu'à la cathédrale St-Ours et au palais du Gouvernement. Le magnifique escalier, devant l'église, leur servit de place de parade. Un orateur radical y déclara que Bienne était prête à venir en cortège à Soleure, dès qu'on s'attaquerait aux « bruns ».

Le P. Bernard fut obligé, dès les premiers jours de son gardiennat, de rendre visite à diverses maisons de commerce. Partout on l'y accueillit avec amabilité. Jusqu'alors, les bonnes

familles de l'endroit s'étaient toujours montrées favorables aux capucins. Il s'efforça de conserver les meilleures relations possibles avec tout le monde, sauf avec ceux qui, à la suite des derniers événements politiques, s'étaient ouvertement déclarés les ennemis du catholicisme. Il ne négligea aucune des fêtes ou visites de nouvel an qui avaient depuis des siècles concouru au maintien des bonnes relations entre le couvent et la société civile, et jamais il n'omettait de remercier personnellement pour les dons accordés à sa communauté. Par ce moyen, il réussit à s'assurer le fidèle attachement des anciens amis et bienfaiteurs des capucins. Il se trouvait même des citoyens de famille radicale ou des vieux-catholiques sur le dévouement desquels le P. Bernard pouvait compter au cas où le Gouvernement aurait décrété la suppression des couvents. Jamais il ne se mêla de questions politiques. Mais, s'il était provoqué, il s'exprimait calmement et librement, ainsi que le dictait son devoir et comme les gens l'attendaient de sa part.

Dans ses prédications à la cathédrale ou ailleurs, il évitait avec soin tous les problèmes litigieux. Il expliquait avec zèle la véritable doctrine de l'Eglise catholique et réfutait les erreurs, sans néanmoins s'attaquer personnellement à ses adversaires. C'est ainsi qu'il se fit peu à peu connaître et apprécier de la population, soit dans son office de prédicateur, soit dans sa vie privée. Les milieux les plus divers le tenaient en haute estime et l'aimaient.

Il parvint même à se concilier les bonnes grâces du Gouvernement. Celui-ci, selon de vieilles traditions, était tenu de faire faire les réparations nécessaires au couvent, de lui livrer le sel, le bois et l'eau, etc. Le P. Bernard ne manquait jamais d'adresser les demandes en termes les plus obligeants et il reçut toujours une réponse favorable. Il n'était pas jusqu'au tout-puissant landamman Vigier, le chef du parti anticlérical, qui ne le reçût très aimablement. De la sorte, le P. Bernard s'imposait au respect des adversaires les plus endurcis. Il remarque d'ailleurs : « Si nos relations avec l'extérieur étaient bonnes, ce n'était aucunement mon seul mérite, mais aussi bien celui de mes confrères dont la prudence et la circonspection me donnaient pleine confiance. Ils restaient au couvent

et, quand ils devaient sortir, ils le faisaient par obéissance, ne se compromettaient en aucune manière et rentraient vite et avec joie en communauté. Fidèles aux traditions de l'Ordre, nous recevions courtoisement ceux qui nous rendaient visite. Nous ne faisons point de rapports et ne tenions point d'assemblées secrètes. Les autorités et les radicaux le savaient parfaitement. En un mot : malgré les luttes politico-religieuses les plus passionnées, les attaques dans la presse, dans les assemblées communales ou à l'Hôtel de Ville, nous n'avions pas à souffrir à Soleure, où l'on nous supportait volontiers. Nous restâmes tranquilles et ne fûmes pas inquiétés. »

Il en allait tout différemment à Dornach et à Olten. Les capucins y étaient en butte aux pires attaques. On les méprisait et l'on se moquait d'eux, on les calomniait et l'on s'efforçait de leur rendre impossibles la prédication et le ministère des confessions. A Olten surtout, on ne leur accordait de répit ni le jour ni la nuit, et c'est à peine s'ils osaient paraître en public. La plus grande partie de la population avait apostasié en passant au vieux-catholicisme. L'église paroissiale et les revenus ecclésiastiques avaient été transférés aux « chrétiens-catholiques » ainsi qu'ils aimaient à se faire appeler. La chapelle du couvent restait, avec un autre lieu de culte privé, le seul refuge des quelques catholiques demeurés fidèles dans la persécution. L'autorité municipale supprima la clôture du couvent, si bien que la jeunesse prenait ses ébats dans le jardin où les servantes de maison venaient promener les petits enfants et les femmes étendre leur linge, avec un malin plaisir. La presse anticléricale ne cessait d'attiser les passions et réclamait l'expulsion des « bruns ». Elle y était encouragée par les autorités civiles de Soleure. Le 17 novembre 1873, le landamman Vigier menaça le Gardien d'Olten de supprimer les couvents.

Au début de mai 1876, une assemblée de citoyens présidée par le chef des vieux-catholiques, le D' Christen, à Olten, délibéra sur les mesures à prendre. La discussion devint très violente. Tous les assistants, quelles que fussent leurs opinions, y avaient droit de vote. Celui-ci donna comme résultat : 275 voix pour la suppression et 3 seulement pour la conservation. Une commission libérale était chargée de rassembler toutes

les plaintes élevées contre les capucins. Un chacun pouvait émettre ses griefs, sans avoir à donner sa signature. Forts de ces plaintes, le Conseil communal, le gouvernement et les députés cantonaux n'avaient plus qu'à décréter la suppression du couvent d'Olten. Après celui-ci, il n'y avait point de doute que l'on s'en prendrait à ceux de Dornach et de Soleure.

En présence de tels dangers, les Gardiens des trois couvents se réunirent pour aviser du parti à prendre. Ils décidèrent de publier une feuille volante pour réfuter les accusations de leurs ennemis et pour rappeler au peuple que les capucins se trouvaient là depuis trois cents ans, qu'ils avaient travaillé pour le peuple, aimés de tous, et se demandaient pourquoi on en voulait à leur existence. Cet écrit fut rédigé par le P. Bernard, sous la signature du P. Donat, gardien d'Olten, dont le couvent était le premier en péril, et parce qu'on ne voulait pas précipiter, avant le temps, les deux autres couvents dans la tempête. Cet écrit est un modèle de style populaire, simple et viril à la fois. Il se termine par ces phrases émouvantes : « Nous sommes prêts à tout. Nous n'avons pas transgressé les lois et n'avons fait de mal à personne. S'il nous est permis de rester à Olten, nous nous en réjouirons sincèrement et serons heureux d'avoir pu surmonter cet ouragan, en conservant notre couvent à notre Ordre et à la population catholique d'Olten et de ses environs. S'il nous faut partir d'ici, nous nous en irons contents, car notre situation actuelle n'a rien d'enviable ; cependant, nous ne pouvons réprimer la douleur de quitter un champ d'action, où nous avons travaillé de notre mieux, après tant de religieux qui nous ont précédés, en union avec le clergé catholique du pays. Nous avons conscience que notre départ sera regretté à la vie et à la mort par des milliers de fidèles, et que de pénibles et douloureux événements viendront éprouver le peuple soleurois, non pas à cause, mais à la suite de notre expulsion. Que Dieu daigne conserver et protéger cette population et qu'Il veuille diriger pour le bien le cours des choses. Peuple de Soleure, c'est à toi de nous juger. »

Cette feuille volante parut le 13 mai 1876 et fut, pour ainsi dire, distribuée en une nuit dans toutes les maisons, où elle rencontra l'accueil le plus enthousiaste. Dans tous les districts

du canton eurent lieu des assemblées de protestation et des listes se couvrirent de signatures contre la suppression du couvent d'Olten. Nombreux furent les libéraux et les protestants qui les signèrent. Dans toutes les couches de la population, l'indignation germait et grondait contre ceux qui voulaient détruire les couvents.

Mais ce fut là ce qui enflamma davantage la haine des vieux-catholiques. Ils préparèrent un coup de main à l'occasion de la prochaine convocation du Grand Conseil. Ayant eu connaissance de ce projet, le P. Bernard reprit la plume et adressa à tous les députés, au nom des couvents menacés, une supplique aussi émouvante que courageuse. Il semblait toutefois que ce dût être en vain. L'avant-veille du jour fatal, le Conseiller municipal et Landamman de Soleure, comte de Sury, vint trouver le P. Bernard pour le préparer à la suppression imminente des couvents d'Olten et de Dornach. Celui de Soleure ne tarderait pas, sans doute, à subir bientôt le même sort. Or, qu'arriva-t-il ? La fameuse séance s'ouvrit et, d'affaire en affaire, on la mena jusqu'à la fin sans que personne n'ait soulevé la question des couvents. Ni le Gouvernement, ni les députés n'osèrent engager la lutte contre le peuple qui, d'un œil indifférent avait vu chasser son Evêque et supprimer trois abbayes, mais qui n'aurait pas permis que l'on touchât à ses capucins.

La sauvegarde des couvents et le renforcement des éléments catholiques est, en grande partie, le mérite du P. Bernard. Son confident et soutien dans cette lutte, le P. Matthieu Keust en témoigne. « Pendant la tourmente du Kulturkampf, personne ne pouvait supposer que cet homme si calme au-dehors, si modeste et si tranquille, était celui dont la main avait écrit les articles les plus étincelants d'esprit parus dans les journaux ecclésiastiques ou conservateurs, articles qu'on lisait partout avec délices. L'auteur était et resta inconnu... C'est à lui surtout, à son tact, à son calme, à sa popularité, que l'on est redevable du fait que les couvents des capucins soient sortis indemnes et, pour ainsi dire, sans dommage notable de la tempête qui les avait menacés dans leur existence. »

En considération des mérites qu'il s'était acquis et des amis



Le couvent du noviciat, Wesemlin s. Lucerne

qu'il avait gagnés à la cause des capucins, le P. Bernard put rester à Soleure jusqu'à ce que la persécution se fût calmée et jusqu'au moment où il fut appelé à la tête de la Province suisse des capucins. Les liens qui le rattachaient à Soleure et qu'il y avait noués ne furent même aucunement brisés par son départ pour Rome, quand il devint Général de l'Ordre. Là-bas, il écrivit encore ces lignes pleines de cœur : « Je reconnais sincèrement que je quittais Soleure en automne 1879 avec regret, car j'y avais trouvé de bons amis et bienfaiteurs du couvent qui nous ont soutenus fidèlement dans nos heurs et malheurs. Je pense encore souvent aux jours que j'ai vécus à Soleure. Peu de personnes s'y souviendront de moi, après trente ans que j'ai quitté ces lieux. »

CHAPITRE VII

Définiteur et Provincial

Pendant que le P. Bernard remplissait son office de Gardien à Soleure, il fut appelé à faire partie du gouvernement de la Province suisse des capucins. Le Chapitre du 25 août 1876 avait choisi le P. Anastase Fassbind comme Provincial et nommé le P. Bernard premier Définiteur. Les nouveaux supérieurs présentèrent aux Pères capitulaires tout un riche programme de réformes concernant l'usage de l'argent, les constructions, l'observance régulière, en vue de supprimer divers abus. Le P. Bernard a noté à ce propos : « Le Définitoire s'était donné comme tâche principale d'élever le niveau de la formation de nos jeunes. Notre collège de Stans ne comprenait plus qu'un seul professeur et cinq à six étudiants. La Suisse française, le Valais surtout, nous envoyait des candidats dont la formation laissait beaucoup à désirer. Les autres collèges catholiques ne fournissaient que très peu de vocations. Mais nos études ne répondaient pas non plus aux exigences des temps. L'ancien Père Maître et Lecteur fut chargé par le Définitoire de refondre et d'adapter le programme entier des études, afin de les conduire dans des voies nouvelles. L'année suivante déjà, à la réunion de Wil, il proposait un ensemble de mesures « pour la formation et l'instruction religieuse et scientifique de nos étudiants ». Elles sont, à la lumière de cette époque, un témoignage éloquent de la sagesse, du savoir et de l'esprit religieux du pédagogue expérimenté qu'était le P. Bernard. La direction des cours de philosophie et de théologie est confiée à une commission des études, chargée d'en fixer les devoirs et les

compétences. C'est à cette commission qu'il incombe de traiter de toutes les questions concernant les études, avec obligation d'en référer au Définitoire. Elle a le devoir d'aplanir les difficultés qui pourraient surgir entre les professeurs, comme entre ceux-ci et les étudiants, de stimuler le zèle des lecteurs et de visiter régulièrement les classes. Au lieu d'une année de philosophie, on en prévoyait deux, dans lesquelles on introduisait la physique, la rhétorique et l'histoire générale ; et quatre années de théologie, au lieu de trois.

Ce plan du P. Bernard fut voté à l'unanimité et de plus, suivant sa proposition, on concentra les deux premières années de théologie au couvent de Lucerne, tandis que le noviciat était transféré à Soleure. Ces nouvelles mesures paraissaient pleines de promesses et pourtant, encore en 1907, le P. Bernard, promu entre-temps au généralat, devait avouer : « Le plan réussit, mais non pas sa mise en pratique. Après une ou deux années d'essai, le noviciat reprit le chemin de Lucerne et les études en restèrent au point où elles étaient auparavant, dispersées dans divers couvents de la Province. Ce que j'avais toujours désiré et recherché : deux années de philosophie et quatre de théologie, je n'ai pu le réaliser maintenant ni plus tard, pas même comme Provincial. Tout continuait son train-train habituel, jusqu'au Chapitre général de 1884 qui réussit enfin à insuffler une vie nouvelle dans les études de l'Ordre entier. On commença par introduire la quatrième année de théologie. La deuxième année de philosophie ne fut décrétée qu'en 1906 au chapitre provincial que je présidais, et immédiatement ajoutée au programme. *Deo sint laudes.* »

En même temps qu'il promouvait les études supérieures dans l'Ordre, le P. Bernard préconisait de toutes ses forces le recrutement des vocations qu'il voulait sérieuses. C'est ainsi qu'il avait noté dans ses prescriptions au sujet de la formation scientifique et religieuse des candidats : « Seuls les étudiants doués des talents requis et possédant une formation suffisante pourront être admis en philosophie. Ils devront, en entrant au noviciat, présenter des certificats d'aptitude et d'étude satisfaisants. »

On commença les réformes préconisées dans notre collège

de Stans. Ce pro-gymnase avait eu sa période de gloire au temps où le bienheureux Apollinaire Morel y était professeur, puis son époque de décadence de 1870 à 1877. Le Définitoire se trouvait dans l'alternative d'abandonner cet institut, ou de le remonter en agrandissant les locaux et en y plaçant des professeurs plus nombreux. Il prit cette deuxième solution en 1877. Une proposition du Département de l'Instruction publique de faire de cette école un collège cantonal soumis à l'autorité de l'Etat fut écartée de façon catégorique. On voulait lui garder son caractère d'institution privée indépendante avec quatre et bientôt six classes de gymnase et deux classes industrielles. Sur-le-champ, on y mit, au lieu d'un seul, quatre jeunes professeurs, sous la direction d'un préfet et, en attendant l'édifice projeté avec son internat, on chercha de la place dans le couvent même.

Le P. Bernard avait été nommé Provincial en 1879. Un des premiers actes de son office fut de présider la cérémonie d'ouverture de l'année scolaire. L'année suivante, en automne, il vint bénir la nouvelle salle d'étude. Déjà 61 élèves y suivaient les cours, et ce chiffre monta à 79 l'année suivante. A la fin de sa première période, soit en août 1882, le P. Bernard recommandait d'augmenter le nombre des professeurs, d'agrandir à nouveau les locaux du collège et de construire un internat. C'était chose réalisée en 1883. Etant venu présider le chapitre provincial suisse en août 1906, le P. Bernard, devenu Général, proposait encore d'ajouter un lycée au gymnase de Stans et, peu après, il réunissait la commission chargée des nouvelles constructions. Il ne put voir, hélas ! le magnifique essor que prit, à partir de cette date, le collège de Stans, pour le plus grand bien de l'Ordre, du clergé séculier, comme aussi des intellectuels laïcs ; toutefois, c'est au P. Bernard qu'en revient pour toujours le mérite principal.

Son provincialat fut encore marqué par une décision importante pour l'avenir des couvents de Suisse romande. Au chapitre de 1879, tous les capitulaires des dits couvents avaient présenté une pétition signée par la presque totalité des religieux de langue française, demandant l'érection d'un scolasticat, dans lequel les futurs candidats de notre Ordre pourraient faire leurs

études classiques préparatoires au noviciat. Le Définitoire élu à cette occasion s'occupa de la pétition, discuta du lieu et des moyens, et l'on se mit d'accord pour le bâtir à St-Maurice, en Valais. Le P. Bernard se rendit sur place le même automne, fit étudier et approuver les plans par une commission, et l'on passa immédiatement à leur exécution. Les élèves furent confiés à la direction d'un Père, auquel on donna bientôt un auxiliaire, mais ils suivirent les cours du gymnase de l'Abbaye, comme ils le font encore aujourd'hui. La première année déjà on en reçut dix-huit. Ils se présentèrent peu à peu si nombreux qu'il fallut agrandir le bâtiment et la chapelle. Ainsi se vérifia ce que le P. Bernard en disait alors : « Le scolasticat de St-Maurice est une bénédiction pour la partie française de la Province. »

La Providence fournit encore au P. Bernard l'occasion de s'acquérir de riches mérites en offrant un refuge en Suisse aux confrères chassés de France par un gouvernement impie et franc-maçon, durant les années 1880 et 1881. Ils trouvèrent dans nos couvents la plus généreuse hospitalité. Comme ils étaient près de quarante, le P. Bernard jugea préférable de les réunir et leur offrit une maison à Guschelmuth (Fribourg). Ce faisant, il transgressait la Constitution fédérale et, bientôt, les autorités lui ordonnèrent de fermer cette maison. Les réfugiés purent néanmoins y rester jusqu'en 1883, d'où ils émigrèrent en Hollande. La charité du P. Bernard lui valut une reconnaissance profonde de la part des confrères de France et le fit monter dans l'estime de l'Ordre tout entier.

On devine, sans qu'il soit besoin d'insister, avec quel zèle et quelle conscience le P. Bernard remplit son office de Provincial. Il fait lui-même, à ce propos, la simple et modeste remarque que voici : « Si ce n'est pas une petite affaire de diriger une communauté religieuse à la satisfaction des gens de la maison aussi bien que de ceux du dehors, il est encore bien plus compliqué de diriger toute une Province. J'essayais de faire de mon mieux et je tenais à jour une volumineuse correspondance. Je fis avec soin la visite canonique annuelle. Là où ma présence paraissait nécessaire, j'accourais de nuit comme de jour et m'efforçais de prévoir à tout. Je ne veux pas chanter mes louanges, la Province rend témoignage de ce qui

a été fait. Je me permets pourtant d'avouer qu'à la fin de mon triennat, plusieurs de mes plus chers projets avaient échoué et que plusieurs de mes résolutions n'avaient pas été réalisées, soit que les événements extérieurs aient été les plus forts, soit que je n'aie pas eu assez d'énergie et de volonté, ni peut-être une assez grande confiance en Dieu. *Deus scit.* »

Ce qui lui tenait le plus à cœur, était d'élever le niveau de l'esprit religieux et de l'observance régulière dans les couvents. Au cours de son triennat, il introduisit un triduum d'exercices religieux après sa visite canonique. C'est, en somme, l'origine de nos retraites annuelles de trois jours. Il est vrai qu'elles avaient été inaugurées par le P. Anicet Regli, et le P. Bernard en confirma plutôt la coutume en prêchant lui-même ces exercices dans les vingt et un couvents de la Province. Les canevas écrits de sa main existent encore dans un carnet spécial et témoignent hautement de l'ardeur ascétique du P. Bernard et de sa manière simple et pratique de prêcher.

Le même souci qu'il avait pour le progrès spirituel de sa Province, il l'avait aussi pour son action missionnaire apostolique. « Nous sommes à peu près les seuls et, par conséquent, les plus nécessaires », aimait-il à répéter à ses confrères d'alors.

Il eut, au cours de son provincialat, deux affaires très pénibles à traiter. L'une se passa dans sa chère vallée natale d'Urseren, l'autre à Coire.

Les villages d'Hospental et de Réalp ne formaient encore que deux chapellenies de la paroisse d'Andermatt. Les capucins, curés d'Andermatt, desservaient également Réalp, tandis qu'il y avait un prêtre séculier à Hospental. Or, Réalp devenait paroisse indépendante avec un curé-capucin, Hospental perdait son chapelain et la majorité de la population réclamait aussi un capucin. Toutefois, une minorité s'agitait contre les Pères, si bien que le P. Bernard refusa de prendre en charge la dite chapellenie, tant il redoutait d'agir au détriment de la paix et de la bonne entente avec le clergé séculier. Les instances répétées de la commune ne purent le faire revenir sur sa décision.

Plus douloureuse encore fut pour lui la deuxième affaire,

dans laquelle il fut contraint d'abandonner la mission des Grisons. Après le martyre de saint Fidèle de Sigmaringen, les capucins avaient reçu de l'évêque Jean V Fligi, le mandat d'exercer leur saint ministère auprès des rares catholiques demeurés fidèles, de s'efforcer de ramener à la vraie foi ceux qui s'en étaient écartés et de reconstituer la paroisse de Coire. On sait le zèle qu'ils y apportèrent, et voici que le 31 juillet 1880, un autre évêque, Monseigneur Constantin Rampa, communiquait personnellement au P. Bernard à Rapperswil, que le Chapitre épiscopal de Coire se chargerait dorénavant de gérer cette paroisse et de la reprendre aux capucins. Le P. Bernard déclara immédiatement vouloir se soumettre, non sans exprimer, néanmoins, sa peine et celle de ses confrères de devoir quitter le pays en plein Kulturkampf. Cette attitude noble et courageuse fit, sur le Chapitre et sur la population et ses autorités civiles, une si forte impression que l'évêque faillit renverser la situation.

Cependant il n'en fit rien et, le 31 août, le P. Bernard mit la Province au courant des faits et fixa le 8 septembre pour la remise de la paroisse de Coire au vénérable Chapitre. Ce jour-là, le P. Lucius Lung, curé dont tout le monde vénérât le zèle et les capacités fit, dans la cathédrale, un émouvant sermon d'adieu. « Ce qui nous remue le plus, disait-il, c'est que notre mission est enterrée ici après 258 ans d'existence. Elle avait été sanctifiée par le sang de l'un de nos Frères martyr ; elle nous est enlevée après que tant des nôtres y ont travaillé et peiné... le contrat est brisé. »... Les Pères quittèrent alors la ville où, trente ans plus tôt, l'illustre Père Théodose avait œuvré comme curé d'abord, puis comme Vicaire Général, où reposaient les restes sacrés de saint Fidèle, que ses confrères n'eurent pas la permission d'emporter avec eux. La population tout entière, comme en deuil, leur manifesta ses cuisants regrets.

La douloureuse blessure mit longtemps à se cicatrizer. Le Général de l'Ordre, sur ses vieux jours, ne peut s'empêcher de relater l'incident. « Nous nous trouvions dans la rue, avant même d'avoir pu nous garer ; il n'y avait plus rien à changer. La maison que nous habitions et l'église où nous exercions

notre ministère étaient propriété du Chapitre, respectivement de l'Evêque qui nous y remplaça, au grand mécontentement des catholiques et des protestants de la ville... Notre Ordre, en effet, avait sauvé la foi catholique dans le pays au temps de la Réforme, nos Pères avaient travaillé, la main dans la main, épaule contre épaule, avec l'évêque et le clergé depuis le temps où saint Fidèle y prêcha en y laissant sa vie. A l'heure où nous devons abandonner cette terre, ce sont plus de vingt paroisses que nous administrons à Coire et dans le canton... Nous quittons Coire pour toujours ; mais notre souvenir continuera d'y vivre, les noms de saint Fidèle et du Père Théodose en sont garants. »

Ex-Provincial et Custos au Tessin

A la fin de son triennat, le P. Bernard convoqua le chapitre provincial pour le 25 août 1882 et lui remit ses pouvoirs et sa charge. Lui-même fut envoyé à Zoug, en qualité de Vicaire et de prédicateur en ville. Il y avait dix-neuf ans auparavant passé son lectorat de philosophie et n'avait plus eu depuis lors un jour de tranquillité. Voici maintenant qu'il sortait du tourbillon des affaires et se trouvait libéré de tout souci. Il avait le loisir de s'adonner à l'étude de son choix et de préparer ses sermons de carême. Mais à peine avait-on dépassé la fête de Pâques, qu'une surprise l'attendait. Le Père Egide de Cortone, Général de l'Ordre, lui octroyait la permission d'accompagner en pèlerinage à Lourdes une famille de ses amis dont il ne donne pas le nom, mais que l'on suppose être la famille Raeber de Lucerne. Le groupe se mit en route le 5 avril. Ce fut un merveilleux voyage qui le mit en rapport avec une grande partie de la France. Le séjour à Lourdes même dura deux semaines. — Jour après jour, et souvent tard dans la nuit, le P. Bernard écrivait son cahier de route, notant avec soin ce qu'il avait vu, entendu et vécu. Son bonheur aux pieds de l'Immaculée est indescriptible. Quand il la quitte, il écrit : « Nous avons visité encore une fois, la dernière sans doute, l'église et la grotte. C'est avec des larmes dans les yeux que je m'en suis éloigné. Que d'heures bienheureuses j'ai vécues là, à genoux. Je ne les oublierai jamais, non jamais de ma vie. Je remercie Dieu de m'avoir conduit à Lourdes, et je me félicite d'y être venu justement en ce vingt-cinquième anniversaire

des Apparitions... En partant, nous avons tenu nos regards fixés sur la ville et l'église, aussi longtemps qu'il nous fut possible de les apercevoir... »

Le P. Bernard regagna son couvent dans la jolie petite ville de Zoug vers la mi-mai. A peine remis de ses fatigues, il s'adonna avec un nouveau zèle aux travaux du saint ministère, fit des sermons sur son pèlerinage et se mit en devoir d'en rédiger les souvenirs. Il en écrivit 211 pages in octavo et fut brusquement obligé d'interrompre, pour aller occuper le nouveau poste de Custos du Tessin. La si florissante province de saint Fidèle de Sigmaringen (comme la mission des Grisons) était menacée de mort par les lois cantonales. Déjà le 16 janvier 1846, un décret contre les couvents mettait des conditions impossibles à l'admission des novices. Par décret du 30 juin 1848, le couvent de Mendrisio était purement supprimé et le nombre maximum des religieux de la Province était fixé à soixante-cinq, avec interdiction de recevoir des novices tant que le chiffre total des religieux n'aurait pas été ramené à soixante-cinq. — De plus, par décision du Gouvernement en date du 19 novembre 1852, le couvent de Lugano et la résidence de Bellinzone passaient à l'Etat, les capucins étrangers étaient expulsés du pays et conduits sous escorte militaire à la frontière. Du coup, la Province perdit vingt-six de ses membres et les trente-neuf autres furent vite décimés par la mort et la vieillesse. C'est en vain que le Père Chérubin Salvadè, provincial, supplia qu'on permît le retour au Tessin de plusieurs capucins du canton, qui se trouvaient dans divers couvents d'Italie.

Enfin, l'année 1875 vit la chute du gouvernement radical et son remplacement par une équipe conservatrice favorable à l'Eglise et aux Ordres religieux. L'espoir renaissait pour la Province des capucins. Les Supérieurs généraux profitèrent de cette occasion pour lui venir en aide dans toute la mesure du possible. Ils s'adressèrent à la Province suisse, en lui demandant de prendre en charge la résurrection et la direction des couvents du Tessin. Le P. Anastase Fassbind et son premier Définiteur P. Bernard se rendirent sur place, afin d'y étudier la

situation. L'impression qu'ils en rapportèrent fut si déplorable qu'ils crurent ne pas pouvoir accepter la charge qu'on leur confiait, d'autant moins que la Province suisse n'avait point de Pères parlant l'italien. Le P. Egide de Cortone se montra très déçu de la réponse négative des Suisses, mais ne renonça pas pour autant, à compter sur eux.

Les dispositions du Grand Conseil du Tessin encourageaient d'ailleurs de nouvelles démarches dans ce sens. Il promulgua le 25 janvier 1879 une loi qui autorisait les capucins à recevoir des novices en nombre illimité et tous les citoyens suisses à élire domicile dans les couvents de Lugano, Bigorio, Faido et à la Madonna del Sasso, tandis que les étrangers y étaient admis jusqu'à concurrence de soixante-cinq. Le gouvernement insistait même pour la reprise de la vie dans ces couvents, faute de quoi, il se verrait obligé de les supprimer. Le Général de l'Ordre revint donc à la charge auprès des Supérieurs de Suisse au printemps de 1883, en les suppliant de prendre en pitié la Province mourante de saint Fidèle et de s'employer, par charité fraternelle, à lui redonner de la vie.

Avant de se décider, les Supérieurs de Suisse sollicitèrent l'avis de l'ex-Provincial P. Bernard. Celui-ci se prononça favorablement dans une lettre du 17 mars 1883 au P. Anastase. C'est un document si plein de charité, de circonspection, de prudence et de sagesse, qu'on y devine déjà les hautes qualités du futur illustre Général. — Il ne fait aucun doute, pour le P. Bernard, que la Suisse se doit de venir au secours des couvents du Tessin, quelles que soient les difficultés. Toutes les raisons pour et contre sont dûment pesées et les principes d'une résurrection y sont tracés. Le 10 avril, le Définitoire, assemblé à Lucerne, décidait l'action de secours, comme la proposait le P. Bernard et, d'entente avec les délégués du Tessin, les PP. Joseph-Fidèle, gardien de Lugano, et Jacques, gardien de Faido, en fixait les modalités. La Province du Tessin devait être rattachée à la Suisse, comme Custodie, et le Provincial de Suisse en assumait, avec la direction, l'administration totale, jusqu'au jour où le Tessin pourrait être à nouveau érigé en province et retrouverait sa juridiction autonome. Le 4 mai, le Définitoire général autorisait cette mesure et prononçait

le rattachement temporaire des couvents du Tessin à la Province suisse.

Le 19 mai, les confrères du Tessin étaient mis au courant de ces faits par une circulaire du Père Général. Là-dessus, le P. Anastase se rendit au Tessin, visita les quatre misérables couvents et reçut à Lugano la démission du P. Antoine.

L'affaire la plus importante était le choix du Custos... Le Père Provincial de Suisse écrivit le 30 juin au R. Père Général : « L'homme le plus apte à remplir cette fonction serait le P. Bernard d'Urseren, ex-provincial, un religieux prudent, aimable et qui sait un peu d'italien. Vu les tristes événements, il ne s'y rendrait pas volontiers, mais il accomplira ce que l'obéissance lui imposera. »

C'est ce qui arriva. Le Définitoire général le désigna le 24 août comme Custos et il partit en cette qualité le 8 septembre pour Lugano, avec les Pères Casimir Christen, lecteur, Arnold Peretti, trois étudiants en théologie et un Frère lai. C'est avec eux qu'il voulait ressusciter la Province. Dans un rapport sur son travail et celui de ses compagnons, il déclare : « S'il est vrai, suivant le proverbe, que tout commencement est difficile, ce fut bien le cas ici. Il n'existait plus ni vie ni observance régulières... tant le nombre des religieux y était réduit... Les Pères rendaient encore quelques services au confessionnal, et à l'autel dans leur propre chapelle ; on ne pouvait leur en demander davantage. Ce qu'ils s'efforcèrent de sauver, et ils y réussirent, ce fut l'estime et l'affection du peuple et la clôture vis-à-vis des femmes. En dehors du lieu de leur résidence, on ne les connaissait pour ainsi dire plus, vu qu'ils n'exerçaient aucun ministère dans les paroisses. La quête qu'ils faisaient chaque jour, la besace sur l'épaule, leur procurait le nécessaire pour subsister.

» C'est ainsi que je trouvais le Tessin en y arrivant avec mes compagnons dont seul le P. Arnold, un Piémontais d'origine, savait un peu d'italien, comme moi du reste.

» Comment y fûmes-nous reçus ? — La population catholique manifesta sa joie, car elle attendait de nous un renouveau de vie dans ces couvents où elle cherchait refuge, malgré tout, avec confiance dans ses épreuves spirituelles. Nos confrères

nous accueillirent avec des sentiments très mélangés. Dès le premier jour, j'ordonnais de tenir la porte fermée et j'en confiais la charge à un Frère. Cela n'eut pas l'heur de plaire à certains laïcs qui, au bout de quelques jours, nous traitèrent de « bestie tedesche », ce qui nous mit en joie. Ils nous ignorèrent désormais et cessèrent d'apporter leurs aumônes au couvent. En retour, certains prêtres se félicitèrent de notre venue, s'attachèrent à nous et nous restèrent fidèles.

» Le premier jour de notre arrivée à Lugano, nous eûmes l'office au chœur, la méditation en commun, le silence et la lecture au réfectoire, *uno verbo*, l'observance régulière. En même temps, nous nous mîmes à récurer, frotter, balayer tous les locaux, depuis l'église et la sacristie jusqu'aux cellules et au réfectoire qui, pendant des mois, n'avaient pas entendu une seule fois le *Vidi aquam*. Puis, ce fut le tour du jardin qui ne témoignait que trop du luxuriant climat méridional. Nous y découvrîmes des vipères...

» Il en alla ainsi jusqu'à la fête de notre Père S. François, le 4 octobre. Dès le lendemain, le P. Lecteur fit la classe aux étudiants, pour lesquels il engagea même, plusieurs fois par semaine, un professeur d'italien. J'assistais avec le Père Lecteur à ces cours comme auditeur bénévole. J'avais placé le P. Arnold à Bigorio, où l'on avait besoin d'un deuxième Père et je passais moi-même d'un couvent à l'autre, pour m'y montrer en tant que Supérieur et m'y renseigner sur place sur les besoins et la situation des confrères. Partout on m'y accueillit fort bien, mais, faute de personnel, il m'était impossible de changer ou d'organiser quoi que ce fût.

» A Lugano, la vie allait son train ordinaire bien réglé. Nous étions quatre prêtres, de sorte que le service de notre église était mieux assuré que par le passé. Les dimanches et fêtes, nous pouvions aussi venir en aide en ville et dans les paroisses, en y allant dire la messe. Au confessionnal, il nous fut vite possible, au Père Lecteur surtout, d'exercer quelque activité. En bref, je peux dire que nous avions une vie commode et une communauté qui s'entendait bien. En ville on nous estimait, et nous ne manquions pas du nécessaire. Nous fûmes bientôt à Pâques. Tout mon travail de restauration et de renouvelle-

ment avait consisté à rétablir la vie et l'observance régulières à Lugano, et d'y avoir fait connaître les capucins. Je ne pouvais faire davantage, car je n'avais pas le personnel indispensable. »

Or, toute cette entreprise sembla subitement vouée à l'échec, lorsque le P. Bernard fut élu Général de l'Ordre au printemps 1884.

Mais, tout au contraire, loin d'abandonner cette œuvre, le P. Bernard en prit un soin particulier et s'y employa de toutes ses forces. Il envoya dans les couvents de Lugano, Locarno et Bigorio des Pères du Tessin et des Grisons qui se trouvaient dans d'autres maisons de l'Ordre en Italie. Les religieux venus de Suisse purent se grouper à Faido et y fonder un couvent d'études en 1885. Lorsque le Père Général fit sa visite en 1888, il profita de son passage pour ouvrir à Bigorio un petit collège séraphique. L'année suivante, il désignait son secrétaire, le P. Léonard de Ravenne, en qualité de Commissaire général pour le Tessin, Province de Saint-Fidèle. En réalité, le Père Général pouvait constater vers la fin de 1892, au vu d'un rapport du P. Léonard, que le personnel et l'observance dans ces couvents autorisaient les plus beaux espoirs. Après que l'on eut trouvé une solution convenable aux difficiles problèmes du noviciat et des études de philosophie et de théologie, le Définitoire général rendit la Province de Saint-Fidèle pleinement autonome et en nomma les nouveaux Supérieurs.

Voici en quels termes le P. Benjamin Camenzind, chroniqueur provincial qui avait naguère accompagné le P. Bernard, relate l'événement : « La Province de Saint-Fidèle est de nouveau *sui juris*, *Deus conservet eam*. » L'archiviste de Lugano, le P. Jean de Vaglio écrit de son côté : « C'est aux Pères de la Province suisse que nous sommes redevables de la conservation de notre Province tessinoise, ainsi que du renouveau de la vie religieuse dans nos couvents. » L'âme de cette résurrection n'était autre que le P. Bernard d'Andermatt.

CHAPITRE IX

Le Père Bernard élu Général de l'Ordre

Le Chapitre général du printemps 1884 allait brusquement mettre fin à la bienfaisante activité du P. Bernard au Tessin. Le Chapitre s'était assemblé à une époque où grondaient partout des révolutions et où sévissaient des persécutions contre l'Eglise. Jusque-là, il n'y avait eu que deux chapitres généraux durant tout ce XIX^e siècle, l'un en 1847, l'autre en 1853. Pendant toute une génération, les capitulaires ne s'étaient plus réunis. Les Supérieurs étaient nommés, entre-temps, par la Congrégation des Evêques et Religieux, soit de son propre chef, soit sur la base de présentations. La durée de leurs fonctions était fixée d'un cas à l'autre, suivant le cours des événements.

Depuis 1872, le Père Général était le P. Egide de Cortone, un homme d'une grande valeur, mais d'une petite santé. Il accomplissait les devoirs de sa charge au prix d'énormes difficultés et de cruelles souffrances. Au bout de sept ans, il se retira dans sa province de Toscane et remit ses pouvoirs au P. François de Villafranca, nommé Commissaire général. Celui-ci garda cette charge du 20 février 1879 au 20 avril 1881. A sa mort, et sur l'ordre du Pape Léon XIII, le P. Egide dut reprendre le gouvernail de ses mains tremblantes, pendant trois ans. Tous les milieux de l'Ordre appelaient de leurs vœux de nouvelles élections libres, afin de régulariser diverses situations d'importance. C'est pourquoi le vieux Père Général adressa au Souverain Pontife une supplique datée du 9 novembre 1883, demandant la convocation du Chapitre général, nonobstant les

dangers et les périls de l'heure. Trois jours après, l'Indult papal était donné et le Chapitre était convoqué pour le 9 mai 1884.

Ce fut, dans tous les couvents, un grand soulagement et une explosion de joie. Tout le monde attendait le Chapitre comme une grâce particulière de la Providence, pour le renouveau et l'affermissement intérieur et extérieur de l'Ordre. Conformément aux Constitutions, chaque Province devait envoyer trois capitulaires, soit deux Custodes généraux, en plus du Ministre provincial... Pour la Suisse, cette élection eut lieu à Lucerne le 11 décembre 1883. Y furent désignés le Premier Définitif P. Aloys Blättler et l'ex-Provincial le P. Bernard Christen. Au début d'avril ils partirent pour Rome, où ils arrivèrent en compagnie du P. Anastase Fassbind, Provincial, le 3 ou 4 mai.

Du 5 au 8 mai 1884 se tinrent les réunions préparatoires au Chapitre proche. Pendant ce temps, le Cardinal Protecteur Raphaël Monaco la Valetta, président du Chapitre, se rendit chez les capitulaires, dans les différents quartiers où ils résidaient ; il les reçut en particulier, s'entretint avec eux et leur insuffla confiance et assurance au sujet des tractations et des élections qui allaient avoir lieu. Le Chapitre était convoqué en assemblée plénière le 9 mai, fête de saint Grégoire de Nazianze. A l'heure fixée, sept heures du matin, tous se réunirent au Collège St-Fidèle, ils étaient cent dix au total. Après les prières de règle, la lecture des décrets relatifs au Chapitre, la prestation du serment et autres formalités, on procéda aux élections. On devait d'abord élire six Définitifs généraux sur une même liste. Après une attente de plusieurs heures et par une chaleur étouffante, un seul nom sortait de l'urne au premier scrutin et c'était celui du P. Bernard d'Andermatt, avec 73 voix sur 110. Les voix s'éparpillaient sur quarante-deux capitulaires. Enfin, les cinq autres Définitifs ayant été désignés, il s'agissait d'élire le Ministre général. Le premier tour de scrutin désignait le P. Bernard par 64 voix sur 109.

Il apparaît clairement que les capitulaires italiens, en nombre à peu près égal à celui des capitulaires des autres provinces, s'étaient portés sur le nom du P. Bernard, que la plupart cependant ne connaissaient pas. Ce résultat paraît d'autant plus



Le Père Bernard, maître des novices

surprenant qu'il semblait y avoir du danger, au milieu des troubles révolutionnaires agitant la Péninsule, d'élire un étranger à la tête de l'Ordre, ce qui ne s'était pas produit jusqu'alors qu'à de rares exceptions. Sur les soixante-trois prédécesseurs du P. Bernard, six seulement n'étaient pas Italiens : il était le premier Suisse.

La joie que suscita la nomination du P. Bernard fut générale. Le Pape Léon XIII l'exprima de vive voix le jour même au Cardinal Protecteur des capucins qui reçut le nouveau Général en audience privée et, trois jours plus tard, il le fit par écrit (le 12 mai), en confirmant l'élection pour douze ans. Grande et franche fut l'allégresse dans l'Ordre tout entier, et surtout dans la Province du P. Bernard. La nouvelle parvint à Lucerne à l'heure même où les novices prenaient leur repas, agenouillés sur le plancher. La pénitence s'acheva dans un transport de joie. La presse catholique publia de nombreux articles pour relater l'heureux événement et les télégrammes et adresses de félicitations, tant de personnalités laïques qu'ecclésiastiques, affluèrent à Rome. Les plus enthousiastes furent, sans contredit, les catholiques de Soleure qui avaient bénéficié du zèle apostolique du P. Bernard, comme aussi ses compatriotes d'Andermatt. Seuls ses parents semblent n'avoir pu se réjouir sans réticence, sachant bien que tout honneur est également une charge. Lorsque la fanfare d'Andermatt vint donner un concert devant la maison du P. Bernard, le père de celui-ci s'adressant aux musiciens leur dit : « Vous feriez mieux de prier pour notre P. Bernard que de souffler dans vos trompettes. »

Le plus étonné de tous fut assurément le P. Bernard lui-même. Il n'arrivait pas à se faire à l'idée qu'il était nommé Général de l'Ordre. Il écrit à ce sujet : « Dieu m'est témoin que je n'y avais jamais songé. La preuve en est que je n'avais emporté avec moi, en quittant Lugano, que mon bréviaire, deux mouchoirs et les vêtements de rechange indispensables. J'avais d'ailleurs pris mon billet de retour... Je n'ai rien su ni rien remarqué de tout ce qui se tramait au chapitre, jusqu'à ce que mon nom soit sorti de l'urne. J'étais un inconnu à l'étranger et, dans ma Province, je n'avais rien accompli de remarquable. Je ne savais rien de la marche, de la situation, ni des affaires

de l'Ordre. Pour nous, au-delà des monts, c'étaient choses ignorées. Je ne connaissais pas Rome ni la manière de traiter avec les différentes Congrégations... J'étais placé moi-même à la tête d'une armée, sans savoir de quel côté me tourner. Moi qui, de ma vie, n'avais jamais vu un revolver, j'ignorais même s'il fallait porter l'épée à droite ou à gauche. Si j'écris cela, ce n'est pas par humilité, mais parce que c'est la vérité. Dire le contraire serait un mensonge. »

Le nouveau Général de l'Ordre allait avoir une charge dépassant les forces humaines. La Providence l'avait non moins sûrement choisi et préparé pour ses hautes fonctions. Il était l'homme qui possédait toutes les qualités nécessaires à son emploi. Il était doué des forces physiques, intellectuelles et morales requises. Il avait aussi l'expérience et l'habileté qu'il s'était acquises dans toutes les charges, depuis celle de simple missionnaire et de prédicateur jusqu'à celles de lecteur, maître des novices, gardien, définitéur, custos et provincial. Il était soutenu par la confiance totale de sa Province. Mais, en dehors des frontières de son pays, il était mieux connu qu'il ne voulait l'avouer. Les nombreux religieux de France qu'il avait accueillis en Suisse, au temps de la persécution de 1880, parlaient partout de lui avec un profond respect. De son supériorat à Lugano, son nom s'était fait connaître en Italie septentrionale. La divine Providence « dont les desseins sont insondables et les voies mystérieuses » avait de tout temps, conduit les pas du P. Bernard vers le but qu'il atteignait en ce jour. Que Dieu voulût faire de cet humble religieux un Général de son Ordre, de grandes dimensions, allait devenir visible aux yeux de tous, avant, pendant et immédiatement après le Chapitre.

Le 11 mai, les capitulaires et la Curie généralice, en tout 140 personnes, furent reçus en audience solennelle par le Pape qui leur adressa une de ces allocutions aussi classiques que paternelles dont Léon XIII avait le secret. Après avoir béni les membres présents et les absents, il accueillit le Général de l'Ordre qui, à genoux, et d'une voix brisée d'émotion, lui dit : « Très Saint-Père, appelé par le choix de mes Frères à être le successeur de saint François, je renouvelle de tout cœur les paroles que notre séraphique Père adressa naguère à votre

prédécesseur Honorius III. Résolu de suivre les traces du saint Patriarche des Mineurs, je promets, en mon nom et au nom de mes Frères, obéissance et respect au Seigneur Pape et à la sainte Eglise romaine. A notre tour, nous avons l'espoir de réaliser, dans toute la mesure de nos faibles forces, la vision céleste d'après laquelle le Poverello d'Assise devait soutenir de ses épaules l'église du Latran et la conserver avec ses Frères. »

Transporté de joie en entendant cette profession de foi si spontanée et brûlante, le Pape Léon XIII répondit par ces mots qui sont un honneur pour notre Ordre : « *Quod fecistis omni tempore, et nunc et semper facietis.* Ce que vous avez fait en tout temps, vous le ferez maintenant et toujours. » Ensuite, le Pape eut un mot affectueux pour chacun des capitulaires ; il se fit expliquer la situation des Provinces en particulier et encouragea tous les assistants à tenir bon ensemble, au milieu des difficultés et des troubles de l'heure présente. Il leur recommanda de conserver la discipline et l'esprit de l'Ordre et de vouer un soin spécial au Tiers Ordre.

Les jours qui suivirent furent consacrés par le nouveau Général et son Définitoire à l'audience personnelle des capitulaires qui durent exposer la situation et les besoins de leur province respective, « une tâche fatigante » avoue le P. Bernard, par ailleurs si patient et si magnanime.

Une réunion plénière du Chapitre eut lieu le 16 mai et il apparut clairement à cette occasion, combien il était difficile, en peu de temps, d'élaborer des solutions importantes. Le P. Bernard remarque à ce sujet : « On proposait une idée, on la débattait dans tous les sens, mais que de peine pour arriver à une solution concrète ! Approuver *in globo* ce qui était proposé était chose impossible, mais s'il avait fallu discuter tous les détails cela aurait exigé des jours et des jours. Plusieurs des capitulaires souhaitaient rentrer dans leur province. Le sachant, je proposai de laisser au Définitoire général le soin de travailler à fond ces objets. Les projets en seraient distribués à chacun des capitulaires qui n'auraient qu'à les retourner avec un simple « oui » ou un « non ». Si la majorité se déclarait favorable, le tout serait encore présenté à l'approbation du Saint-

Siège, avant d'obtenir force de loi. Ma proposition fut acceptée avec enthousiasme. Je pus, à la même séance, déclarer que le Chapitre était clos et que tous pouvaient regagner allégrement leurs foyers. Quant à moi, je dus rester à Rome pendant douze ans. »

Cette simple solution d'une affaire qui paraissait insoluble prouva aux capitulaires que le jeune Général était à la hauteur de sa tâche et qu'il était l'homme de la situation. De plus, la brillante improvisation par laquelle il clôtura le Chapitre, montrait qu'il possédait parfaitement le rôle dont on l'avait chargé et qu'il serait le Général d'esprit et de cœur que l'on attendait, un homme aux vues larges, dans le meilleur esprit franciscain. Chacun reçut la preuve d'avoir en lui un véritable Père. C'est avec une particulière insistance qu'il leur dit : « Très honorés capitulaires, je vous prie tous et vous conjure de me considérer désormais comme votre Père, un Père qui vous aime très cordialement ; car moi, votre Père, je ne suis pas italien, ni français, ni allemand, ni suisse, mais je me déclare et me montrerai toujours le Père de tous les Frères... »

Le 13 juin suivant, fête de saint Antoine de Padoue, le P. Bernard adressa à l'Ordre entier sa première circulaire. Il y trace déjà clairement les lignes fondamentales de son plan de travail qu'il s'efforça de réaliser durant son généralat avec une incomparable largeur de vue et une irréfragable persévérance. Voici son programme dans ses grandes lignes : renforcement de l'Ordre et des Provinces au milieu des pires difficultés provenant de l'intérieur aussi bien que de l'extérieur, promotion de la discipline religieuse et de la vraie dévotion, élévation du niveau des études et encouragement donné aux travaux scientifiques, rénovation de l'apostolat dans les Provinces de l'Ordre comme dans les pays de mission. Il s'était fixé à lui-même la devise *Ora et labora* et il voulut la faire adopter par tous comme un idéal : contemplation et apostolat, prière et action.

C'est dans des sentiments d'entière confiance en l'aide de Dieu, de soumission filiale envers le Saint-Siège et de fraternelle affection pour tous ses religieux, que le P. Bernard se mit à l'œuvre surhumaine qui l'attendait.

Le Père Bernard et la Maison généralice

Dès les premiers jours de son généralat, le P. Bernard fut accablé de soucis. Il remarque à ce propos : « Lorsque je fus nommé, mon prédécesseur occupait encore la cellule du Général et je dus rester plusieurs jours à la Via San Basilio. Pendant ce temps, le R. P. Egide m'introduisit peu à peu dans les affaires de l'Ordre et me mit au courant de la situation générale. J'en reçus plus de trouble que de lumière, car tout m'était jusque-là chose inconnue. En partant, le P. Egide me transmit le sceau de l'Ordre, le livre des protocoles et 1000 livres, avec quoi je devais tenir ménage et, sans faire de dettes, pourvoir à tous les besoins de l'Ordre. On peut appeler cela un pauvre début selon l'esprit séraphique. Je me trouvais sans argent, sans une habitation particulière où me loger avec toute la Curie généralice. »

Sans un toit dans sa propre maison. Comment était-ce possible ?

L'illustre Cardinal-capucin Antoine Barberini avait fondé en 1626 le couvent de l'Immaculée-Conception. Les bâtiments et le jardin formaient ce qui est aujourd'hui le quartier Barberini. Le Pape Urbain VIII, qui était le propre frère du fondateur, avait confié le couvent à « la Direction et administration des capucins de la Province romaine », qui en avait la jouissance, en même temps que le couvent devait servir à l'Ordre entier, et particulièrement au Chapitre général et aux congrégations. Le texte pontifical donna lieu à de multiples litiges entre la Province romaine et les Supérieurs généraux, jusqu'à

ce que le P. Bernard prit à cœur d'aplanir, une fois pour toutes, la situation.

Survint entre-temps la persécution que le gouvernement italien mena contre les couvents. Celui de l'Immaculée-Conception devint propriété de l'Etat piémontais. Ce ne fut que grâce à de hautes protections, et particulièrement eu égard aux demandes réitérées du chancelier allemand Otto de Bismarck, que les bâtiments purent continuer d'exister en tant que *Valedudinario-Convento*. Toutefois, cette mesure de clémence ne s'étendait pas à la Curie généralice.

Pour parer à toute éventualité désagréable, le Définitoire général résolut, le 21 février 1881, de chercher un endroit propice à l'édification d'une maison généralice. Comme on ne trouvait rien de convenable, on pensa ajouter une aile au collège missionnaire de Saint-Fidèle et l'on fit faire un plan à cette intention. Le Définitoire ne le trouva pas de son goût et renonça à construire près du Santi Quattro. Les choses en étaient là quand, deux ans plus tard, le P. Bernard prit en main les destinées de l'Ordre. Avec son prompt esprit de décision, il communiqua, avant la fin du Chapitre général, son projet d'achat ou de construction d'une maison et, vu son urgente nécessité, il obtint, séance tenante, l'autorisation requise et l'assurance que toutes les Provinces y participeraient de leurs dons. A peine venait-il de s'installer au couvent de l'Immaculée-Conception, qu'il reçut du Commissaire royal l'ordre d'en déménager dans le plus bref délai. Il en fit part aux diverses Provinces par une lettre émouvante du 15 octobre 1884. On pouvait y lire : « Afin de ne pas être obligé de vagabonder de côté et d'autre, au cas où l'on nous chasserait brusquement, nous avons tout essayé et sommes enfin parvenu, à force de supplications et d'appui, à obtenir qu'on nous laisserait ici jusqu'au 30 août 1885, tout en devant payer une location pour avoir le droit d'habiter dans notre propre maison. Mais, comme les jours fuient plus rapidement qu'un coursier, nous ne pouvons prévoir en quel endroit nous devons dresser nos tentes, après ce bref délai. » C'est pourquoi le P. Bernard reprit son idée de construire dans la rue des Santi Quattro, où le collège des missions possédait un vaste jardin. Le Saint-Père donna

son assentiment et les entrepreneurs furent désignés le 8 juillet 1885. Le 12 décembre, le P. Bernard, en tournée en Orient, ordonnait de commencer les travaux en mars 1886, mais le Définitoire fut d'avis d'attendre son retour qui advint en janvier 1886. Un ukase de la Municipalité, du 11 de ce même mois, lui enjoignait, au contraire, de quitter le couvent de la Concezione le 31 août. Les plans de construction au Santi Quattro durent être abandonnés, vu qu'il était impossible de les réaliser en si peu de temps.

De son côté, le P. Bernard n'omit aucune démarche dans l'intention de racheter le couvent de la Concezione devenu propriété de l'Etat ou, plus exactement, de la ville de Rome. Dès les premiers mois qui suivirent son élection, il avait conçu l'idée d'installer dans ce couvent un séminaire pour les futurs missionnaires d'Orient, qu'ils fussent italiens ou étrangers. Le Souverain Pontife était d'accord et le P. Bernard comptait également sur l'appui du ministre Mancini, qui soutenait de toutes ses forces les missions d'Orient, non pas, il est vrai, pour des motifs religieux, mais plutôt pour faire connaître et estimer le nom de l'Italie dans ces régions. Les tractations furent couronnées de succès. Le 24 avril 1885, le syndic de Rome reçut de la Commission Royale chargée de la liquidation des couvents, l'invite de céder aux capucins le couvent en question, en vue d'y fonder un séminaire des missions. Les actes officiels furent promptement rédigés. Il n'y manquait plus que la signature du Ministre de Pretis, qui, lui aussi, se montrait favorable au projet. Toutefois, de nouvelles oppositions surgirent et, les autorités civiles s'étant récusées, le couvent resta à l'Etat comme propriété en liquidation.

Au cours de longues années de luttes qui décidèrent du sort du couvent Barberini, le Père Général eut des démêlés sans fin avec l'administration municipale qui ne cessait de lui enjoindre d'avoir à évacuer les logements habités par la Curie généralice. Le dernier délai prenait fin le 31 mars 1890. Le matin de ce jour, à 10 h. 30, il fut contraint de céder à la force et de remettre les clés de la maison à l'ingénieur de la ville. Avant de quitter sa résidence avec son personnel, le P. Bernard confia

au P. Jacques, provincial de Gavi, un document qui devait être lu publiquement au réfectoire du couvent. Cet écrit commençait par ces mots : « Au nom du Dieu Très Saint », et contient entre autres les phrases suivantes : « Nous, Père Bernard d'Andermatt, en plein accord avec notre Définitoire général, élevons une protestation solennelle contre l'expulsion de notre couvent du généralat, nous rendons responsables de ce triste événement, devant Dieu et devant les hommes, tous ceux qui, de façon directe ou indirecte, y ont coopéré.... » Le même jour, le Ministre général adressait à toutes les Provinces une circulaire où nous lisons : « Nous sommes contraints de quitter ce couvent. C'est à grand-peine que nous avons pu obtenir, eu égard à notre état de santé, un délai jusqu'au 31 mars. Depuis plus de 250 ans, ce couvent a servi de domicile au Ministre général et de centre principal de tout l'Ordre. Malgré cela, nous sommes obligés, après tant d'années, et, nonobstant les déclarations solennelles des Papes, de céder à la violence et à la méchanceté des hommes, et d'aller chercher ailleurs un refuge. Semblables à nos prédécesseurs qui étaient venus les premiers à Rome, nous sommes devenus des étrangers et des pèlerins de ce siècle, parce que nous n'avons pas eu la possibilité de construire ni d'acquérir une maison généralice. En quittant maintenant ce couvent, nous déclarons de la manière la plus solennelle, que nous ne nous retirons que devant la violence et que nous ne renonçons à aucun des droits qui nous ont été reconnus à nous-même et à nos successeurs par le Saint-Siège. En nous pliant aux exigences de la force, nous avons confiance que Dieu saura, par des moyens connus de Lui seul, pourvoir aux besoins de l'Ordre, qui ne peut se passer d'une maison généralice. De plus, nous conservons l'espoir que les Provinces qui ont déjà fourni de généreux subsides pour la construction — subsides qui pourtant ne suffisent point encore —, continueront de soutenir efficacement les Supérieurs majeurs dans cette entreprise... »

Après avoir rédigé ce document si émouvant, le Père Général se résigna calmement à l'inévitable et dirigea ses pas, entouré de toute la Curie généralice, du côté de la rue Saint-Nicola di Tolentino. Bien qu'il eût toujours conservé l'espoir

de recouvrer le couvent Barberini, il s'était depuis longtemps préparé ailleurs un refuge.

En effet, n'ayant pu s'établir au Collège Saint-Fidèle, à la rue des Santi Quattro, il avait été décidé par le Définitoire général, d'envisager le projet d'une nouvelle construction. Les entrepreneurs avaient été choisis le 8 juillet 1885, après que le Souverain Pontife eut donné son assentiment. Dans l'impossibilité de trouver un terrain convenable, on s'était résigné à agrandir le Collège Saint-Fidèle, de manière à édifier une maison généralice suffisamment vaste. Afin d'échapper à une nouvelle suppression, le bâtiment dans son entier devait porter le titre de « Collegio delle missione estere ». Le Frère Ange de Milan élaborait un plan qui se trouve encore dans les archives de l'Ordre. Les travaux à peine commencés furent interrompus, parce que les assises sur lesquelles devaient reposer les constructions s'avérèrent difficiles et trop coûteuses. De plus, on se demandait si la Curie généralice elle-même n'allait pas être expulsée du couvent de la Concezione avant qu'il ne soit possible d'occuper les nouveaux bâtiments.

Il fallait donc, en attendant, trouver à louer quelque maison convenable. En Définitoire, on se fixa près de S. Nicola di Tolentino, non loin de l'ancienne et de l'actuelle maison généralice. Il s'agissait d'un complexe de locaux du Collège arménien. A contrecœur, mais par la force des choses, on convint de payer une location annuelle de 5000 livres, pour une période de neuf ans. On s'y installa le 31 mars 1890, jour néfaste. Les locaux étaient étroits et inhospitaliers ; la maison si mal construite que ses habitants y souffraient des chaleurs de l'été, non moins que des froidures de l'hiver. Le toit était percé en maints endroits, au point que ceux qui venaient par temps de pluie devaient s'attendre à être trempés, et ceux qui voulaient travailler dans les chambres étaient obligés de s'abriter sous des parapluies. Le propriétaire ne se souciait pas le moins du monde de l'état de ses bâtiments ou d'y apporter les moindres réparations ; il ne songeait, au contraire, qu'à augmenter le prix de location, mais se heurta au refus formel du Père Général.

On se mit à chercher de tous côtés une maison plus accueillante. Fort heureusement, voici qu'au début de l'année 1895

une occasion favorable se présenta d'acheter un nouveau terrain. Il faisait partie du domaine des Ludovisi, tout près de l'enceinte nord de la cité, dans une région salubre et encore inhabitée des jardins de Salluste. Une entreprise de construction y avait creusé les fondements et bâti le rez-de-chaussée et le premier étage d'une vaste maison, puis des difficultés financières l'obligeaient à revendre le tout. Le propriétaire en réclamait 500.000 livres. Le Père Général l'apprit en Espagne. Il estima la somme trop élevée, d'autant plus qu'il en faudrait encore une énorme pour achever le bâtiment et le meubler. Cependant, il ne se montra nullement opposé et laissa pleine liberté à son Définitoire.

L'achat fut conclu en présence du Père Général le 3 mai 1895 et c'est lui qui en assumait la responsabilité avec les soucis. Le contrat fut signé bientôt après et l'on vit, comme par enchantement, surgir une nouvelle activité sur ces chantiers abandonnés depuis fort longtemps. Les travaux avancèrent avec une telle rapidité que, le 5 mai 1896, le Pape Léon XIII en félicitait le P. Bernard et son Définitoire et pouvait établir le statut légal de la Maison généralice ainsi que de l'église attenante, dédiée à saint Laurent de Brindes. Au bout d'une année, les installations intérieures étaient également achevées. Six religieux purent y entrer le 25 juin 1897, en la fête du Sacré-Cœur, et le P. Théodore, secrétaire général, bénissait la maison. Le lendemain arrivèrent les autres membres de la Curie, et le 2 juillet, le Définitoire y tint sa première réunion. Enfin, le 28 juillet, le P. Bernard procéda à la bénédiction solennelle de l'église et du couvent.

Deux jours plus tard, le Père Général adressait à l'Ordre entier une lettre dans laquelle il donnait libre cours à sa joie et à sa reconnaissance. Le même jour, l'heureux achèvement de l'œuvre était protocolé en ces termes : « Le Définitoire général remercie et loue Dieu, l'Auteur de tout bien, et l'Immaculée Vierge Marie, notre patronne spéciale et notre Mère très bonne, pour l'achèvement de la Maison généralice. En même temps, le Définitoire a le devoir d'exprimer sa profonde reconnaissance, en son nom et au nom de l'Ordre entier, au Très Rév. Père Général. Après Dieu, c'est à lui, à sa sollicitude

inépuisable et paternelle, soutenue par la générosité de l'Ordre, qu'on doit de voir la Maison généralice construite et terminée avec succès. Le Définitoire général décide d'en prendre acte dans le protocole de ses séances, pour en garder à tout jamais le souvenir, et pour que cela serve de document officiel de la vive gratitude de l'Ordre à l'égard du Très Rév. P. Général Bernard d'Andermatt. »

Celui-ci avait bien prévu qu'une telle œuvre lui donnerait d'innombrables soucis et engloutirait des sommes énormes. Il supporta les premiers sans se plaindre et paya les factures aussi rapidement que possible, si bien qu'il ne restait plus qu'une dette de 568 livres le 1^{er} janvier 1899. Il signa le bilan des recettes et dépenses avec ces mots : « Dieu Tout-Puissant, nous Te remercions ! Nous prions pour nos bienfaiteurs. Fr. Bernard d'Andermatt, indigne Ministre général des Capucins. »

Le Père Bernard et l'organisation de l'Ordre

Tout en s'occupant de la construction de la Maison générale, le P. Bernard ne négligeait pas de travailler au relèvement de l'Ordre. Son prédécesseur, le P. Egide de Cortone, avait dit : « Notre Ordre doit se renouveler devant Dieu et devant les hommes. » Dès les premiers jours de son généralat, le P. Bernard eut l'occasion d'en vérifier le sens. Il écrira plus tard : « Il me fallait une grande dose de courage et une confiance en Dieu presque téméraire, pour ne pas reculer devant ma charge à la tête de l'Ordre. »

Déjà au couvent de l'Immacolata, la situation paraissait compromise, sinon désespérée. Le Père Général la décrit ainsi : « J'y trouvai en réalité trois familles, vivant chacune à son gré et à ses propres frais. La première et la plus importante était celle de la Province romaine, patronnée et soutenue par le Gouvernement. La deuxième était celle du Père Procureur ; la troisième celle du Général, avec les Définiteurs, leurs secrétaires et les Frères laïcs. Les repas de midi étaient pris au réfectoire, avec la Province romaine. Au chœur, la Curie n'assistait qu'aux litanies des Saints et à la méditation du matin, l'après-midi aux vêpres, les dimanches et fêtes à la messe conventuelle et à la bénédiction du Saint-Sacrement le soir. Que faire ? Pour ce qui concerne le chœur, j'ai laissé les choses en l'état où je les ai trouvées, vu que je n'y pouvais rien changer. Pour les repas, je m'efforçai, dès le commencement, de grouper autour de moi tous les Définiteurs et les Frères, ce que tous firent très volontiers. Nous nous trouvions

ainsi au moins le matin et le soir en communauté au réfectoire. Nous n'étions, de fait, considérés que comme des locataires (inquilini)... »

Eu égard à ces circonstances, on peut remercier Dieu de ce que le P. Bernard et ses collaborateurs aient été obligés, après six années de ce genre de vie, de quitter ce couvent de la place Barberini, pour s'installer à San Nicola di Tolentino où, en dépit de nombreuses incommodités et privations, la Curie généralice formait du moins une véritable communauté indépendante et bien ordonnée. Lorsqu'au bout de sept ans, elle put enfin élire domicile dans les nouveaux bâtiments de la Via Boncompagni, le P. Bernard put aussi y réintroduire la vie commune et l'office du chœur en commun. Le généralat était réorganisé. Les affaires qu'on y traitait y étaient expédiées rapidement et de façon énergique, depuis l'instant où le P. Bernard en avait pris le commandement. Ce n'était pas chose facile. La maladie de son prédécesseur et l'interrègne de 1879 à 1881 avaient fait négliger nombre d'affaires et renvoyer beaucoup de travaux. Ajoutez à cela qu'au Chapitre de 1884, à l'exception du Procureur général, le P. Bruno de Vinay, tout le personnel de la Curie avait été renouvelé. Le P. Bernard remarque à ce propos : « J'ai pris au Nom de Dieu sur moi la tâche difficile dont le Chapitre m'avait investi. J'avais pour assistant le P. Maur de Subiaco, secrétaire, qui, tout comme moi, était nouveau et mon Consulteur qui m'avait été en quelque sorte imposé, mais que je renvoyai bientôt, parce que je pouvais me passer de ses lumières. Au mois de juillet, l'on me donna un deuxième secrétaire en la personne du P. Fulgence de Gossensass, province du Tyrol. Les débuts furent très pénibles. Avec l'aide du P. Maur, je parvenais à tenir les affaires à jour. Rien de ce qui pouvait se faire le jour même n'était renvoyé au lendemain. C'est le meilleur moyen qui soit de ne pas laisser s'accumuler la paperasse. A son tour, le Définitoire travaillait avec zèle. Nous tenions deux séances par semaine, en moyenne. Dans la première de celles-ci, immédiatement après le Chapitre, il fut décidé que les Chapitres des Provinces qui n'avaient pu avoir lieu, devaient être convoqués sans retard. » C'est ainsi que s'organisa l'administration du géné-

ralat qui, pendant 24 ans, allait communiquer son élan dynamique et joyeux à toute l'activité du P. Bernard au profit de l'Ordre. Celui qui compulse les protocoles des séances du Définitoire général, les rapports des Visites, les volumes des *Analecta* et l'énorme masse de correspondance officielle des années 1884 à 1908, acquiert la conviction que le P. Bernard avait une méthode très moderne d'organiser son travail et qu'il a, pour ainsi dire, créé un modèle du genre.

L'une des tâches les plus difficiles fut, sans contredit, la réorganisation de l'office du Postulateur de l'Ordre. Sa gestion se trouvait confiée à des mains inhabiles, mais qui bénéficiaient de hautes protections. Le P. Bernard dut intervenir et il le fit courageusement, ce qui lui attira beaucoup d'ennuis jusqu'au jour où, mis au courant, le Pape lui-même se réserva de nommer le nouveau Postulateur. Des trois candidats présentés par le Père Général, le Pape choisit le premier en liste. *Roma locuta, causa finita* écrit le P. Bernard. « Le Définitoire m'appuya très efficacement dans la lutte. Je me suis demandé après coup comment j'avais eu le courage et l'énergie nécessaires. Il fallut plus d'une année pour régler cette délicate question. Léon XIII nomma définitivement le Postulateur en la personne du P. Maur de Léonissa, alors Définiteur de la Province de Toulouse, le 27 janvier 1886. Celui-ci entra en fonctions le 13 février et, bientôt après, put se charger de la gestion économique remise en bon ordre. Cette affaire importante entre toutes et particulièrement embrouillée était désormais réglée. »

Presque en même temps, le P. Bernard avait pris en main la réorganisation des missions étrangères confiées à l'Ordre et il l'orienta sur des chemins nouveaux. Il dit à ce sujet : « Les missions, depuis des années, échappaient presque entièrement à la direction du Père Général. Elles étaient gérées et administrées par le Père Procureur des Missions, qui demeurait au Collège Saint-Fidèle, de manière absolument indépendante. Il leur manquait une direction unique avec un but précis. Le travail principal du Père Procureur consistait dans l'envoi des missionnaires et dans le règlement des affaires avec la « Propagande » ; les Provinces qui fournissaient des mission-

naires ne recevaient pas de nouvelles de leur part et n'étaient au courant de rien de ce qui leur arrivait ni de ce qu'ils faisaient ; les liens étaient rompus, si bien qu'on finissait, dans les Provinces de l'Ordre, par les considérer comme des enfants perdus. Dans les missions mêmes, on agissait sans directive ni coordination, chaque missionnaire étant à peu près livré à lui-même, ce qui ne manquait pas de créer maintes difficultés et de nombreux abus. Tout cela devait entraîner la ruine à brève échéance. Le nombre total des missionnaires de l'Ordre, Pères et Frères ensemble, était de 414 en 1874. Ils n'étaient déjà plus que 377 en 1883. Le rapport de gestion du P. Général Egide de Cortone faisait entrevoir que ce chiffre allait encore baisser dans un très proche avenir. Pour y remédier, il fonda, la dernière année de son généralat en 1883, l'Institut international des Missions apostoliques d'Orient. On acheta une villa près de Smyrne, à Budja, et l'on y construisit un couvent avec une chapelle, afin d'y préparer des missionnaires, en premier lieu pour l'Orient. Le P. Bernard note à ce sujet : « Des novices se présentèrent en nombre dès la première année, de toute langue et de tous les pays, et l'on put ériger une famille conventuelle selon le droit canonique. Naturellement les jeunes candidats devaient être gardés, éduqués et formés pendant des années en vue de leur futur apostolat. L'idée était belle, elle trouva un écho favorable dans l'Ordre et de solides soutiens.

» Le Chapitre général décréta de ramener les missions en entier sous la juridiction du Père Général. Cela représentait un travail énorme et bien plus étendu que les capitulaires ne se l'étaient imaginé. Pour moi, j'entrai dans un domaine nouveau et inconnu. *Hic Rhodus, hic salta*, devais-je me dire. » De fait, le courageux Père Général s'attela résolument au char et réussit, en un laps de temps très court, à surmonter toutes les difficultés. Le 2 juin 1885 déjà, le P. Pie de Langogne pouvait, dans un Mémoire au Pape Léon XIII, écrire : « Le Définitoire actuel a fait plus pour les missions en une seule année que n'en avait fait l'administration précédente dans l'espace de douze ans. » ... « Les missions qui étaient peu favorisées sont devenues l'objet, je dirai presque principal, des sollicitudes incessantes du Père Général. »

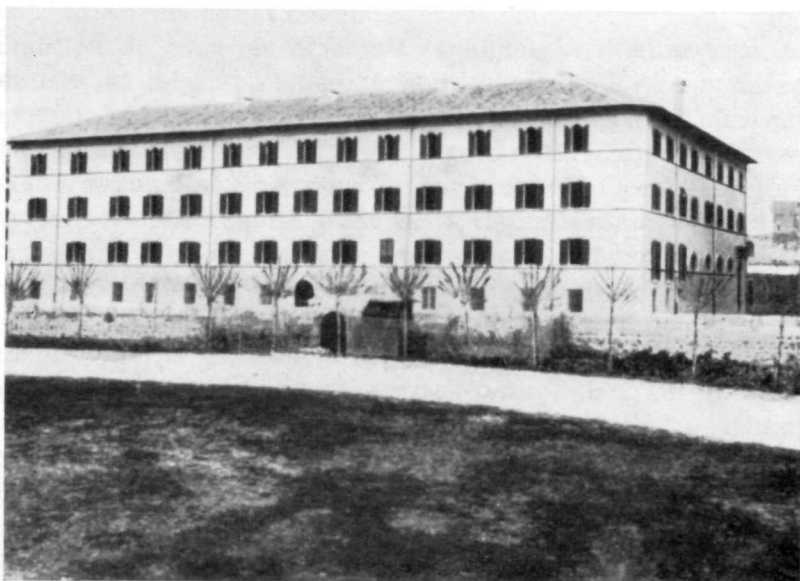
La désorganisation des couvents, par suite des persécutions, fut la cause, pour le P. Bernard, de soucis plus cruels encore. Il nous en donne une bien triste image : « La Province de Westphalie n'était plus que ruines, en raison du Kulturkampf. Les couvents avaient été supprimés, les religieux dispersés. Plusieurs d'entre eux avaient fui en Amérique. Il ne restait que deux couvents dans la Hesse ; mais on leur interdisait de recevoir des novices. En France, depuis la persécution de 1880, tous les couvents avaient été fermés et les religieux expulsés. Dans le nord et le centre de l'Italie, les couvents qui avaient été vidés s'étaient peu à peu repeuplés, on y avait rouvert des noviciats et des maisons d'études, mais dans le sud de l'Italie la situation était à la débâcle la plus complète. Il n'y avait plus de vocations religieuses dans le pays. Les études y étaient négligées par suite de la persécution et de la suppression des couvents. Même en dehors de l'Italie, on rencontrait pareil état de choses. Il n'en allait pas autrement de la *Vita communis*.

Il se vérifia une fois de plus que des couvents où l'on avait perdu l'esprit religieux ne parvenaient pas à se maintenir en temps de persécution et étaient voués à disparaître ; tandis que ceux où l'on avait conservé l'esprit de ferveur, renaissaient bientôt de leurs cendres. Le P. Bernard s'efforça, dès la première année de son généralat, de ranimer l'élan de ceux-ci, de les aider et de les soutenir dans leur vie ascendante, et de maintenir en vie ceux qui paraissaient vouloir s'éteindre. A cette fin, il entreprit lui-même la visite canonique des Provinces et des couvents. S'il n'obtint pas partout des résultats appréciables immédiats, ceux-ci ne manquèrent pas de se révéler à la longue. Il pouvait même donner libre cours à sa joie en annonçant en 1885 que, dans plusieurs pays, les religieux surmontant tous les obstacles amoncelés par les persécuteurs, avaient réussi à reformer leurs communautés dissoutes et, au prix de sacrifices inouïs, à se regrouper sous la juridiction de leurs Supérieurs provinciaux et locaux. Ils étaient restés étroitement unis au Père Général par les liens de la sainte obéissance, et avaient ainsi réduit à néant tous les efforts des ennemis.

Rien ne le montra mieux que la réintégration dans l'Ordre



La maison générale du P. Bernard (1897)



La maison générale à Rome
Façade principale

du Commissariat d'Espagne. A partir de 1835, les corporations religieuses avaient été supprimées par le Gouvernement, dans toute la péninsule ibérique. Les révolutions qui s'y succédaient avaient totalement ruiné les Provinces jadis prospères de l'Ordre. Quelques religieux seulement parvinrent à s'y maintenir. A l'époque de la Restauration, il fut possible de rouvrir l'une ou l'autre maison, un noviciat, un couvent d'études et d'y réintroduire la parfaite observance. En l'année 1877, le Gouvernement permit aux capucins de s'établir à nouveau dans le royaume. Ils restaient cependant, de fait et légalement, en dehors de l'Ordre. Tous les couvents étaient groupés en un Commissariat qui n'était pas soumis à la juridiction du Père Général et n'avait avec lui que des liens très lâches. Toutefois, les religieux désiraient ardemment d'être réunis totalement à l'Ordre et demandèrent cette grâce au Pape le 2 janvier 1880.

Les démarches furent activement poussées par le nouveau Commissaire Joachim de Llevaneras. Au mois de mars 1884, il envoya même son propre frère, le P. Joseph Calasanz, futur cardinal Vivès y Tuto, présenter une supplique au Souverain Pontife. Deux mois plus tard, à l'occasion du Chapitre général, il adressa à tous les Pères un ardent appel en faveur de la suppression de son Commissariat et du rattachement sans condition de tous les capucins espagnols à l'Ordre sous la houlette du seul et bien-aimé Père Général. Il renouvela sa demande au Pape Léon XIII en audience du Chapitre et en reçut la promesse qu'elle serait agréée. Rome tarda quelque peu, car les lois espagnoles s'y opposaient. Le P. Bernard s'adressa alors au Nonce apostolique à Madrid, le futur Cardinal Rampolla, afin de savoir ce que ferait le Gouvernement royal au vu de la décision unanime du Chapitre, acceptant le rattachement. « Ne rien demander, agir, fut la réponse, personne ne s'opposera au fait accompli. » Ainsi fut fait. Le P. Bernard eut souvent, par la suite, à traiter avec la Cour de Madrid, mais jamais il ne fut question du retour des religieux espagnols à la juridiction de l'Ordre. Le ralliement fut définitivement consacré par un décret pontifical de la S. Congrégation des évêques et religieux le 4 février 1885. Le Père Général en donna publiquement connaissance le même mois. Dans une magnifique circulaire,

il remercie le Ciel et félicite les confrères espagnols de ce qu'ils ne soient plus qu'un cœur et qu'une âme et ne forment plus qu'un seul troupeau sous la direction d'un seul et même pasteur, successeur du Séraphique Père. Ce message remplit d'allégresse les capucins d'Espagne, qui se plurent à y voir comme le résumé des miséricordes divines envers eux. « Nous préférierions mourir mille fois, disaient-ils, que d'abandonner une parcelle de ce trésor et de cette perle inappréciable qu'est l'union à l'Ordre. »

Dans l'intention de favoriser l'unité organique de l'Ordre, on fonda les *Analecta ordinis*. Avant leur parution, il n'existait aucun lien entre l'Eglise et l'Ordre, entre l'Ordre et les Provinces ni entre celles-ci, pas plus qu'entre les Provinces et les Missions. Le Père Général n'envoyait que de rares circulaires aux diverses régions de l'Ordre. Il ne correspondait d'ordinaire officiellement qu'avec les Provinciaux. Ceux d'Italie pouvaient se renseigner sur ce qui se passait dans l'Ordre, mais ceux des autres pays étaient tenus dans l'ignorance complète à ce sujet. Les Provinces n'entretenaient entre elles aucun échange de correspondance, et les missions étaient totalement oubliées. Il arrivait même que les décrets des Congrégations romaines ne fussent pas transmis, ou fort rarement, et avec du retard au-delà des monts. Ces omissions étaient d'autant plus regrettables que se multipliaient les documents de l'Eglise concernant l'Ordre, et plus encore du fait que le service des informations laïques devenait plus fréquent et plus rapide par la voie des journaux. C'est pourquoi le Chapitre général de 1884 émit le vœu de voir paraître, le plus tôt possible, une revue mensuelle qui transmettrait à tous les religieux les principaux décrets du Saint-Siège et des Supérieurs, en un texte bref mais authentique. En séance du 28 octobre, le Définitoire général désigna le P. François-Xavier d'Illmünster comme premier rédacteur. Le P. Bernard en donna connaissance à l'Ordre au début de novembre et fixa, de façon précise, le programme de la nouvelle revue. Le premier fascicule parut déjà le même mois. Il reçut partout l'accueil le plus enthousiaste. Dès lors, de 1885 à ce jour, les *Analecta* ont paru chaque mois et forment un volume par année. Ils sont encore aujourd'hui ce que le P. Ber-

nard a voulu qu'ils fussent : « Un organe modeste, maniable et régulier qui transmette aux religieux ce qui concerne la discipline ecclésiastique et monastique, ainsi que le Tiers Ordre, et qui tende à maintenir l'uniformité, à promouvoir l'esprit de fraternité et de charité, à protéger les traditions de l'Ordre, à les sauvegarder et à les développer. »

Un chacun peut savoir maintenant ce qui se passe dans l'Ordre, chaque Province est en relation avec les autres, supérieurs et inférieurs sont en contact permanent avec la Tête. Grâce aux *Analecta*, les capucins du monde entier se trouvent proches les uns des autres, l'esprit de corps est plus fort ; le sens de leur unité et de leur appartenance commune est plus vivace. Les *Analecta* ont été un bienfait immense pour l'Ordre et constituent une source très riche de documents pour son histoire. C'est avec raison que le vénéré Général exprima, avant sa mort, ses vœux « pour qu'ils continuent de paraître, en gardant fermement le programme du début : qu'ils s'abstiennent toujours de discussions et polémiques scientifiques ou autres, de critiques, de recensions, etc., excepté le cas où ils devront le faire d'office, sur mandement des Supérieurs et en faveur de l'Ordre. »

Le Père Bernard et les Ordonnances du Chapitre

Unir et renforcer les liens de la charité au sein de l'Ordre ne constituait qu'un point du vaste programme que s'était tracé le Père Général et auquel il travailla sans relâche. L'Ordre tout entier doit être rénové. A ce point de vue, on peut dire qu'il porta principalement ses efforts sur le développement de l'esprit franciscain et sur l'organisation de la vie de l'Ordre. Avant le Chapitre, le Définitoire général sortant de charge avait eu soin de fixer les points particuliers qui méritaient d'être pris en considération et discutés par les nouveaux capitulaires. Nous savons que ceux-ci étaient intimement convaincus de la nécessité d'une réforme interne de l'Ordre, lorsqu'ils é mirent les résolutions dans ce sens, en déterminèrent le plan dans ses grandes lignes, et confièrent au Définitoire et au Ministre général le soin de les rédiger.

L'expédition des affaires courantes achevées, le Définitoire nomma une Commission qu'il chargea de superviser les matières rassemblées par le Chapitre, de les sérier et de les coordonner. Les cas difficiles ou douteux étaient jugés et tranchés par le Père Général. Vers la mi-novembre, le texte était prêt et confié pour examen à chacun des Définiteurs. En séances des 19, 20 et 21 du même mois, ce texte fut mis en discussion et les Supérieurs ensemble y firent les amendements et les adjonctions jugés utiles. Il fut ensuite imprimé et, conformé-

ment à la décision du Définitoire du 21 janvier 1885, envoyé à tous les capitulaires. Chacun d'eux devait l'étudier, donner son avis sur l'ensemble ou séparément sur les paragraphes, puis le renvoyer à Rome. Au début de juillet, toutes les réponses étaient rentrées.

La rédaction définitive fut établie, en tenant compte des corrections suggérées par les capitulaires et soumises aussitôt à l'approbation de la S. Congrégation des évêques et religieux, comme le Chapitre en avait fait la promesse. Ce texte y resta dix mois, puis fut approuvé le 28 mai 1886 par le Pape Léon XIII en personne, avec ordre formel de considérer ces Ordonnances comme obligeant de la même manière que les Constitutions d'Urbain VIII.

En la fête de saint Bonaventure 1886, le Père Général communiqua par circulaire à l'Ordre entier l'heureuse nouvelle, promulgua le texte des Ordonnances et attira l'attention sur leur importance. Celle-ci, d'ailleurs, apparaît d'elle-même au vu des matières traitées. Il n'est pas possible d'analyser ici chacun des onze chapitres qui le composent. Bornons-nous à en souligner quelques points. Une première question, on le devine, est celle de l'admission et de la formation de la jeunesse séraphique. Alors que, dans les temps anciens, les candidats se présentaient en nombre suffisant, ils se faisaient de plus en plus rares par suite des persécutions et des courants de la vie moderne, à tel point même que certaines Provinces étaient menacées dans leur existence. Pour parer à ce danger, le P. Egide de Cortone avait ouvert des séminaires séraphiques.

Le premier fut fondé alors que le Père n'était encore que Provincial de Toscane. Pendant son généralat, dix-huit Provinces suivirent l'exemple et créèrent des petits collèges (collegetti). Son successeur, le P. Bernard, continua d'agir dans le même sens, en insistant pour que chaque Province eût une école préparatoire, pour lesquelles il obtint une bénédiction spéciale du Saint-Père. Les décisions du Chapitre expriment, de leur côté, de façon précise, tout ce qui a trait à l'organisation de ces écoles, ce qui concerne les Supérieurs, les professeurs et les élèves, le personnel de service, ainsi que les rapports à établir avec les confrères et les familles conventuelles. Des

règlements modèles sont également élaborés pour les noviciats et les années d'études.

Le culte et l'office divins doivent se célébrer dans toutes les Provinces, selon les Ordonnances du Chapitre, conformément aux prescriptions ecclésiastiques et aux pieuses traditions de l'Ordre. Les Ordonnances insistent tout spécialement pour que, selon les propres expressions du P. Bernard, nous soyons à nouveau remplis de cet esprit de prière et de contemplation qui animait nos vénérables devanciers. Dans cette intention, le Père Général fit éditer le *Manuale Precum*, le *Summarium indulgentiarum*, le nouveau *Calendarium*, *Breviarium*, *Missale* et *Martyrologium*, et surtout le *Ceremoniale romano-seraphicum* que tous les Frères attendaient avec impatience et qui leur avait été promis maintes et maintes fois. Quand bien même cet ouvrage n'est plus satisfaisant aujourd'hui, après les réformes et changements survenus dans la liturgie, il était alors un modèle du genre et il réalisait pleinement le programme du P. Bernard : « Dans tous les actes liturgiques, qu'il s'agisse de célébrer les plus saints mystères ou simplement de louer Dieu... il faut que règnent une uniformité de l'âme et du cœur et une harmonie parfaite, jusque dans les cérémonies les plus minimes. »

La discipline régulière et la manière de vivre saintement sont expliquées et déterminées avec un grand sérieux, allié à une réelle compréhension des nécessités des temps modernes dans ces Ordonnances qui traitent en détail du jeûne, de la récréation, des parloirs, des sorties, des visites et rapports avec les personnes du monde, de la correspondance, des voyages, etc.

Dans ses instructions, exhortations, sermons et rapports de visites, le P. Bernard revient sans cesse à parler de ces sujets et ne perd aucune occasion de rappeler les divers aspects de la discipline monastique. L'observance régulière est la force des religieux, l'ornement de l'Ordre et la riche parure de la sainte Eglise, ainsi qu'il en parle dans son incomparable lettre pastorale *De Observantia regulari*.

La pauvreté séraphique et la vie commune sont, pour les enfants du Poverello, des choses inséparables et qui vont de

soi. Malgré cela, il apparaissait que la vie commune n'existait pour ainsi dire plus dans nombre de Provinces et n'était vécue qu'à moitié dans les autres. Le vœu de pauvreté était par conséquent tombé en désuétude chez beaucoup, bien que l'Ordre lui-même, en tant que tel, renonçât à toute possession et propriété. La faute principale de ces abandons résidait, à n'en pas douter, dans les persécutions et les suppressions de couvents qui avaient éparpillé les religieux, les avaient privés du contact avec leurs Supérieurs et les avaient livrés à eux-mêmes. Le Chapitre général de 1884 avait inscrit, au premier plan de ses préoccupations, la recherche des moyens propres à remédier à ces tristes lacunes. Les Ordonnances remettent en valeur le vrai sens de la pauvreté séraphique et donnent des prescriptions efficaces pour la réorganisation de la vie commune : « Tous les Supérieurs et subordonnés doivent s'efforcer de la remettre en vigueur, aucun novice ne sera admis à faire profession, s'il ne promet de façon formelle d'observer la vie commune. Dans tous les couvents où les Frères s'en sont écartés, il est d'urgente nécessité de la réintroduire et il ne sera permis à aucun de recevoir pour son propre compte, des honoraires de messes, de prédications, etc., mais ils devront remettre au Supérieur ce qu'ils auront pu recevoir, afin que celui-ci pourvoie, par ces aumônes, aux nécessités de chacun. » Le P. Bernard insiste à chaque occasion sur ce point qu'il résume en cette phrase lapidaire : « La vie commune n'est autre que l'observance régulière. Là où on la délaisse, la véritable observance n'est plus possible, surtout dans les Ordres Mendiants. »

Le document que le Père Général a publié pour promulguer ces Ordonnances est, à lui seul, un code complet de vie franciscaine. En homme d'expérience, il fait en sorte qu'on ne puisse les ignorer ou les mettre en oubli, ni les contourner. Il déclare en conséquence : « Puisqu'il est inutile de faire des lois si on ne les observe pas ou si l'on n'en fait pas de cas, et comme l'observance d'un décret dépend en grande partie de l'accueil qui lui a été réservé, nous rappelons à tous les Provinciaux et Supérieurs locaux, qu'il est de leur devoir de conscience de favoriser dès le début la mise en pratique de

ces Ordonnances, de les maintenir avec autant de fermeté que de douceur dans leur totalité, et de n'en dispenser sous aucun prétexte. De notre côté, nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir afin d'assurer, par ces Ordonnances, le salut et la sécurité de notre Ordre. Daignent maintenant tous nos collaborateurs faire, à leur tour, leur possible pour que l'Autorité pontificale, qui a donné son approbation à ces Ordonnances, n'ait pas à pâtir du mépris de quelque Frère. » C'est pourquoi le Père Général ordonne : « 1° Que ces Ordonnances soient lues dès leur réception et qu'ensuite on les lise à table après la lecture des Constitutions. 2° Que les Supérieurs locaux soient tenus, dans un délai de trois mois, de faire rapport au Père Provincial. 3° Que les Provinciaux envoient au Ministre général, après la visite canonique des couvents de leur Province, un témoignage signé également par leur Définitoire, affirmant que les Ordonnances sont partout mises en pratique et bien observées. 4° Que les Frères sachent qu'en vertu de l'approbation du Saint-Siège, ces Ordonnances ont même force de loi que les Constitutions elles-mêmes. »

Jamais encore, depuis sa fondation, notre Ordre n'avait reçu un recueil de lois suivi de si pressantes injonctions. Les Constitutions mêmes n'avaient pas été soumises à un contrôle aussi sévère et recommandées avec autant de force que ces Ordonnances du Chapitre de 1884. Afin de parer à tout malentendu, et pour exciter le zèle des confrères, le P. Bernard en publia un copieux commentaire dans trois fascicules des *Analecta* et fit éditer une somme des textes authentiques des décrets des Chapitres généraux antérieurs.

Il ressort clairement, de toutes ces mesures, que les Ordonnances de l'année 1884 doivent être considérées comme une pierre d'angle dans l'histoire des capucins. Celui qui, comme l'auteur de ces lignes [le P. Hilarin] a vécu le temps de la naissance et de la parution de ces Ordonnances, peut en vérité y reconnaître un des grands bienfaits de la divine Providence à notre égard. Personne n'est à même toutefois de juger de la portée de ces Ordonnances et de les estimer comme le P. Bernard lui-même.

Pendant le Chapitre, il écrivait déjà qu'elles étaient appelées

à élever le niveau de l'Ordre, afin qu'il reluise à nouveau, dans tout l'éclat de sa vraie splendeur et de sa fécondité bénie. Il revenait là-dessus dans son décret de promulgation du 14 juillet 1886 : « Que ces Ordonnances parfaitement mises en pratique procurent à l'Ordre un nouvel accroissement de perfection franciscaine et de discipline régulière. »

Au Chapitre général de 1896, il donne un aperçu des progrès déjà réalisés et il remarque : « Quand bien même notre Ordre ne mène pas une vie de sainte pénitence comme l'ont vécue nos anciens Pères, il s'applique cependant à retrouver une vitalité nouvelle. De fait, il l'a déjà retrouvée ces dernières années, grâce aux Ordonnances du dernier Chapitre. Malgré qu'elles soient peu nombreuses et insuffisantes à répondre à tous les besoins des temps et de l'Ordre, elles ont néanmoins accompli beaucoup de bien pendant les douze années qui ont suivi leur promulgation, en particulier pour l'admission et la formation des vocations et pour la mise en pratique de la vie commune. » Il le répète encore au Chapitre de 1908 : « Les Ordonnances ont donné à l'Ordre une nouvelle vie et lui ont insufflé un nouvel élan. »

Parvenu au soir de sa vie, l'infatigable vieillard mentionne encore une fois dans son « autobiographie » le travail réalisé par le Chapitre de 1884 : « Ce fut un gros travail, non pas tant en raison de son étendue qu'à cause des difficultés qu'il y avait de s'adapter aux besoins de l'Ordre, en tenant compte des exigences des temps modernes. Ce travail a été une bénédiction pour toutes nos communautés auxquelles il redonna un esprit nouveau et sain. Il n'est aucune Province qui n'ait tiré profit de ces Ordonnances et plusieurs — on l'a constaté — ont changé d'aspect ; la jeunesse y fut mieux formée et éduquée, l'observance régulière y gagna, la vie commune fut partout réintroduite et l'amour du travail, particulièrement en faveur des Missions, fut accru... »

Le P. Bernard et les Missions de l'Ordre

Dans sa première circulaire après son élection au généralat, le P. Bernard annonçait que son souci principal et constant serait de promouvoir la discipline régulière et l'esprit religieux dans l'Ordre, et de vouer une attention spéciale à susciter et à enflammer le zèle en faveur des Missions. Il commença par mettre cette œuvre sous la direction personnelle du Ministre général. Pour bien comprendre comment la chose s'est passée, il est nécessaire de faire un bref exposé historique de la situation.

Les anciennes Constitutions attribuaient les Missions aux Provinciaux et au Ministre général. Après la création de la « Propagande » en 1622, elles devinrent du ressort du Procureur général. Un décret de la « Propagande », du 3 septembre 1841, le rappelle en termes formels : « Le soin des Missions de l'Institut séraphique des Capucins est, selon les Constitutions, du domaine du Procureur général en charge. » Cela risquait de devenir fatal pour les Missions. En effet, avec la meilleure volonté du monde, le Procureur général n'avait aucune influence sérieuse sur les Supérieurs des pays de Mission, non plus que sur leurs subordonnés, et moins encore sur les Provinciaux et leurs sujets. Ses appels en faveur des Missions étaient souvent inopérants, sinon totalement ignorés. Toutefois, le Ministre général et son Définitoire n'étaient pas habilités, de par leurs fonctions, à pouvoir intervenir. Le mal était si profond que le P. Anastase Hartmann, évêque de Derby et administrateur du Vicariat de Bombay, s'en plaignait en ces

termes : « Les préventions contre les Missions sont si fortement enracinées que quiconque part pour les Missions est considéré comme déserteur et perd sa réputation. »

Telles étaient les tristes circonstances dans lesquelles le vénérable apôtre des Indes vint à Rome en 1857 et fut chargé par le Cardinal Alexandre Barnabò, Préfet de la « Propagande », et par le P. Salvator d'Ozieri, Ministre général, d'établir un projet de réforme de nos Missions. Il le rédigea et le présenta, le 14 mai 1858, au Cardinal Préfet, en termes émouvants. Il y demande : « Avant tout, nous estimons qu'il est nécessaire de séparer entièrement les Missions du domaine du Procureur général... Celui-ci est déjà surchargé par les soucis et affaires de l'Ordre, pour qu'il puisse encore accorder aux Missions l'intérêt qu'elles méritent. Il se trouve dans la nécessité de les négliger, s'il veut s'occuper des premiers devoirs de son office, et les Missions en subissent un gros dommage, ainsi que le prouve l'expérience. » Il propose donc d'ôter ces soucis au Père Procureur général et de les confier à un Procureur des Missions, spécialement nommé à cette fin et qui ne dépendrait, en premier lieu, que du Ministre général de l'Ordre et, en dernière instance, de la Propagande. Il remplirait à peu près les fonctions d'un secrétaire nommé et accrédité par eux, et c'est à eux qu'il aurait à rendre compte de sa gestion.

Il en alla tout autrement. La « Propagande », il est vrai, avec l'assentiment de Pie IX, approuva le projet de Mgr Hartmann, mais fit en sorte que le Procureur des Missions dépendît d'abord de la « Propagande » et, ensuite seulement, du Ministre général. Ainsi, les droits de ce dernier étaient relégués à l'arrière-plan et les Missions devenaient, de ce fait, encore plus étrangères à l'Ordre.

Le P. Anastase en fut profondément ébranlé, d'autant plus qu'il venait d'être désigné, sans avoir rien fait pour cela, Procureur intérimaire. Lors d'une audience privée, le 14 juillet 1859, il pria instamment le Saint-Père de nommer un Procureur à titre définitif, et de rattacher plus intimement les Missions aux Supérieurs de l'Ordre. Avec une courageuse franchise, il fit remarquer que les relations entre les Supérieurs et la « Propagande » n'étaient pas celles d'une commune entente.

L'influence et l'autorité des Supérieurs de l'Ordre à l'égard des Missions étaient quasi nulles. La direction immédiate des Missions devait être laissée aux Supérieurs. L'Ordre prendrait un intérêt bien plus grand aux Missions, et de nombreux motifs de frottement et d'incompréhension disparaîtraient d'eux-mêmes. »

Toutefois, le Pape laissa les choses au point où elles en étaient et celles-ci finirent par se détériorer à un tel degré, que le Commissaire de l'Ordre s'en plaignit à la « Propagande », le 13 février 1871... « La vie des Missions serait bien plus active et fructueuse, si on ne les avait pas séparées de l'Ordre. » Le P. Bernard élu Général trouva les Missions en 1884 dans un état lamentable. Le Chapitre prit alors la décision suivante : « Toutes les Missions doivent rentrer sous l'influence immédiate du Père Général et lui être soumises ainsi qu'à son Définitoire. » Sans tarder, le P. Bernard remit à la « Propagande » une supplique dans ce sens, aux intentions du Pape. Il y exprime ouvertement et sans crainte que « la direction efficace des Missions doit être confiée à ceux qui se trouvent à la tête de l'Ordre, afin qu'on pourvoie, de façon continue, à leur développement, et qu'il soit plus facile de les diriger pour l'avantage spirituel des missionnaires. Toutes les mesures prises ont pour seul but de porter remède à la situation lamentable des Missions, laquelle est due non pas tant à la faute des hommes qu'au fait que Missions et missionnaires ont été séparés de l'Ordre. »

Le 7 décembre 1884, le Pape Léon XIII se rendait aux désirs du Père Général : dorénavant, les Missions obéissent à l'autorité du Père Général, la Procure des Missions est supprimée ; à sa place, on nommera un secrétaire qui agira au nom et sous la responsabilité du Père Général. Le choix du secrétaire est affaire de la Curie généralice, mais il doit être agréé par la « Propagande » ; de plus, le Père Général est chargé d'élaborer un plan de recrutement et de formation des missionnaires, de même qu'il présentera à la « Propagande » une liste de candidats pour les Préfectures et les Vicariats apostoliques.

Le P. Bernard avait atteint son but. Il en donna connaissance à l'Ordre par une circulaire du 31 décembre 1884 que l'on peut

regarder, malgré sa brièveté, comme la *Charta Magna* de nos Missions. Après y avoir rappelé le zèle de saint François pour l'apostolat aux pays des infidèles et retracé l'action missionnaire des Franciscains et des Capucins au cours des siècles, il dépeint la pénible situation dans laquelle sont tombées nos Missions à la suite des persécutions, et il insiste sur l'obligation que nous avons de guérir ces maux par tous les moyens dont nous disposons. C'est pourquoi les Supérieurs provinciaux et locaux sont instamment priés de faire leur possible pour susciter des vocations missionnaires. « Qu'ils ne se laissent point détourner de ce devoir, en considérant le nombre restreint de leurs religieux, mais qu'ils fassent confiance à la divine Providence qui saura récompenser le zèle missionnaire et la générosité des Provinces, en leur envoyant un personnel plus nombreux, des aumônes en quantité et des faveurs spirituelles plus riches. Que celui des Frères qui se croit appelé, en réfère à Dieu et à son directeur de conscience, qu'il se confie aux Supérieurs et qu'il considère que, dans les Missions, il aura un travail pénible, beaucoup à souffrir, des privations à endurer et qu'il versera souvent des larmes au souvenir de sa patrie lointaine. Celui qui se sentira animé à ne rechercher que la Croix du Sauveur, la gloire de Dieu, le salut des âmes et sa propre sanctification, celui-là est appelé à accomplir une œuvre bénie dans les Missions où il trouvera le vrai bonheur et saura mourir joyeux dans les pires déserts. Tous les Frères, qu'ils aient ou non la vocation missionnaire, sont engagés, pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à prier et à faire des sacrifices pour les Missions, à travailler de toutes leurs forces à leur venir en aide. »

A peine avait-il envoyé cette sorte d'encyclique dans les Provinces que le P. Bernard se mit en rapport direct avec les missionnaires par une lettre du 21 janvier 1885. Il leur communiquait que désormais c'était lui-même, aidé par un secrétaire particulier, qui prenait en main tous les intérêts missionnaires. C'était pour lui, à n'en pas douter, une tâche au-dessus des forces humaines, mais il mettait toute sa confiance dans le courage des ouvriers de la vigne du Seigneur, et, plus encore, dans le Maître de la moisson Lui-même qui pouvait, des pierres

du chemin, susciter des enfants d'Abraham. « En attendant la relève, que les vieux lutteurs tiennent avec courage à leur poste, en travaillant en union avec Dieu ; qu'ils mettent le Père Général au courant de leur situation et de leurs besoins et lui communiquent avec confiance tout ce qu'ils jugent bon pour l'avenir des Missions. Autant qu'il dépend de nous, assure-t-il, nous n'omettrons rien de ce qui pourrait servir au bien des Missions. Celles-ci occuperont toujours la première place dans les préoccupations de notre cœur. Nous les couvrirons de toute notre sollicitude et nous leur accorderons notre amour paternel, comme à la plus haute des œuvres. Nous avons l'espoir de pouvoir, avec l'aide de Dieu, insuffler une nouvelle vie aux Missions et leur apporter un sang nouveau. »

Il se mit aussitôt à l'œuvre et rassembla dans sa cellule tout le dossier des Missions. « Je constatai, dit-il, que ces travaux devaient occuper leur homme. Je songeai dès lors à me faire aider par un secrétaire habile et actif venu des Missions. Car celui-ci devait connaître par sa propre expérience la vie, l'œuvre et le travail des missionnaires. Je m'orientai, je consultai et je choisis le P. Antonin de Reschio, de la Province d'Ombrie, missionnaire au lointain Chili. Je tiens à déclarer qu'il a travaillé pendant des années avec une conscience parfaite et une connaissance profonde de sa tâche et qu'il a fait beaucoup pour la restauration de nos Missions. Nous commençâmes par observer. Nous demandâmes aux Supérieurs des Missions de nous envoyer des rapports sur la situation générale, des statistiques, etc. Nous nous intéressâmes également aux personnes qui dirigeaient les Missions et aux missionnaires qui s'y distinguaient plus particulièrement. Nous cherchâmes aussi à nous renseigner sur l'opinion que la « Propagande » se faisait de nos Missions et de quelle manière elle se forgeait un jugement ; nous recevions avec reconnaissance toutes les indications et critiques qu'on voulait bien nous adresser. » Ces avis et ces désirs de l'Eglise, les rapports officiels et la correspondance privée arrivant des pays de mission, ses propres remarques et constatations, eurent tôt convaincu le Père Général qu'il fallait mettre sur pied une législation de base, un statut des Missions : *Statutum Missionum*.

Il commença incontinent de le préparer. Il fut interrompu dans son travail par les multiples affaires de sa charge, comme aussi par un voyage en Orient. De ce voyage, le P. Bernard rapporta de nombreux renseignements utiles à sa rédaction. En fin de compte, il fut poussé à l'achever par une démarche de la « Propagande » qui lui demandait par quels moyens il pensait susciter des vocations missionnaires et les former. Il répondit que ce but ne pourrait être atteint que si l'on confiait les Missions à leurs Provinces respectives, de sorte que chacune d'elles, et elle seule ou d'entente avec une Province voisine, prendrait en charge un pays de Mission. Les Provinces s'efforceraient alors de gagner de nouveaux apôtres et de leur procurer une formation convenable.

C'est de là qu'est sorti le Statut missionnaire du P. Bernard. Les Missions ne devront plus être considérées comme des corps étrangers et les missionnaires comme des enfants perdus, mais Supérieurs et sujets se souviendront que l'Ordre séraphique est tout entier voué à l'apostolat, tant à l'étranger que chez soi et que chaque Province a l'obligation de fournir un travail apostolique selon ses forces, que chaque Frère qui travaille dans l'apostolat, soit dans son pays soit au-dehors, rend service à sa Province et à l'Ordre. De même que chaque membre du corps est lié à l'ensemble de l'organisme et y exerce sa propre fonction, de même chaque missionnaire demeure attaché à sa Province et, par elle, à l'Ordre. Soumis aux directives de ses Supérieurs de Mission et de Province, il obéit à ses Supérieurs généraux et, en dernière instance, à la « Propagande », en tant qu'autorité suprême ecclésiastique de toutes les Missions.

La jeunesse séraphique dans les Provinces doit, en conséquence, être fortifiée et éduquée à cette fin. Si nos études sont animées de l'esprit d'apostolat, nous gagnerons de nombreuses et solides vocations missionnaires. Il importe, pour cela, d'ouvrir à plusieurs endroits des collèges de Mission, comme il en existe déjà aux Indes, en Asie Mineure, en Bulgarie et singulièrement à Rome. Le *Statutum* leur fournit un règlement particulier.

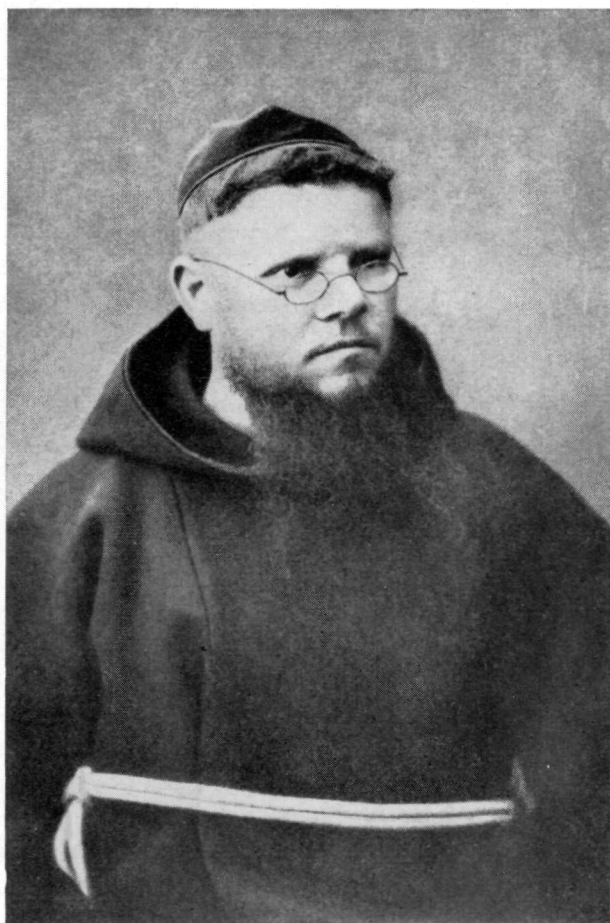
Toutefois, il ne serait pas d'une grande utilité de former

et d'envoyer dans les pays de Mission une foule d'apôtres, s'ils ne rencontraient pas sur place des Supérieurs capables de les diriger. Le bien des Missions dépend en premier lieu de la qualité des Vicaires et Préfets apostoliques, comme aussi des Supérieurs réguliers qui, par leur science, leur pureté de mœurs, leur zèle des âmes et de la discipline, seront à même d'insuffler aux missionnaires l'esprit de Dieu, de les enflammer de l'amour des âmes et de les faire avancer dans les voies spirituelles... C'est pourquoi il est de première importance que les religieux de la Province, aussi bien que les missionnaires eux-mêmes, fournissent des informations sûres et consciencieuses en vue du choix des Supérieurs. Le *Statutum* indique exactement les points à observer dans la nomination de ces Supérieurs, et comment ceux-ci auront à diriger leur Mission, les rapports qu'ils auront avec les Supérieurs de Province, avec la Curie généralice et la « Propagande », comme aussi la manière de gérer les affaires de leur district.

En complément, le P. Bernard insiste avec un sérieux extraordinaire sur la discipline régulière dans les Missions. En prenant pour base les décrets apostoliques, la sainte Règle et les Constitutions, il donne un ensemble de normes à observer par les missionnaires durant leur voyage, à leur arrivée à destination, dans les stations et les hospices, dans leurs rapports avec les personnes du monde, avec les confrères et les Supérieurs, au temps de la maladie, de même qu'à leur retour éventuel dans leur patrie. On trouve d'authentiques perles dans ces multiples explications, ordonnances et encouragements, ici et là dans ce code fondamental et complet des Missions.

La préparation de ce *Statutum* exigea l'attention soutenue du P. Bernard pendant deux ans. Le 30 juin 1886, il le soumit au Définitoire en deuxième lecture, puis il le transmit à la « Propagande ». Celle-ci l'examina au cours de l'année suivante et lui donna son approbation les 24 mai et 20 juin 1887, alors que le Pape Léon XIII lui conférait force de loi, le 26 juin, pour une période de cinq ans, à l'essai, suivant le désir exprimé par le Définitoire général. Le 30 août, le *Statutum* était envoyé par le P. Bernard aux Provinces et aux Missions.

Pendant cinq ans, selon sa remarque, on suivit de Rome très



Le Père Bernard élu Général de l'Ordre

attentivement la mise en pratique du *Statutum*. On recueillit des témoignages ; des récits d'expériences heureuses et malheureuses furent collectionnés, pour être utilisés à nouveau. La correspondance journalière avec les missionnaires de tous les pays du monde, fournit une ample information sur la marche et les besoins des Missions et permit d'acquérir une meilleure connaissance des moyens aptes à les développer. Tous ces matériaux furent utilisés pour la rédaction d'un nouveau *Statutum*, amélioré après les cinq ans d'essai. Ce texte retourna à la « Propagande » qui l'approuva le 26 juin 1893, et à Sa Sainteté le Pape qui lui donna son agrément définitif le 2 juillet ; il fut publié à Passau, le 2 août.

« Dans les Provinces, dit le P. Bernard, il reçut un chaleureux accueil, il suscita un véritable enthousiasme pour les Missions qui faisaient retour aux Provinces. On se réjouit de ce que, grâce au *Statutum*, les missionnaires continuaient de se conduire en vrais et fidèles religieux dans les pays lointains et pouvaient ainsi y accomplir un fructueux apostolat. De plus, on saluait avec joie que le *Statutum* insistât sur l'évangélisation des païens. Il mettait les missionnaires dans de justes rapports avec la « Propagande », les Evêques, les Supérieurs de l'Ordre et des Provinces et leur donnait la place d'honneur qu'ils méritaient dans l'Eglise. Les missionnaires, eux aussi, accueillirent en général favorablement ce *Statutum* et s'y soumirent avec une bonne volonté évidente... » Le succès fut, de tout point, réjouissant et maintenu et accru par les efforts incessants du Père Général.

C'est avec raison qu'il pouvait constater, peu avant la fin de sa première période à la tête de l'Ordre : « Nous nous sommes efforcé, en tout temps,... de maintenir et d'accroître l'estime et l'amour des Missions et de ceux qui s'y dévouent... Nous avons fait notre possible et nous félicitons les Provinces qui nous ont fourni leur aide et qui ont pris en charge des Missions. Nous parlons de „ charge ” alors qu'il conviendrait de dire un „ cadeau ” de Dieu et un privilège insigne. » Les explications que donne le P. Bernard sur la dignité et la grâce de l'apostolat missionnaire, sur la prière quotidienne, zélée et confiante en faveur des Missions, appartiennent aux

pages les plus belles et les plus émouvantes qui furent jamais écrites sur la propagation de la vraie Foi et la réunion de tous les chrétiens. On y sent qu'un ardent missionnaire a surgi dans notre pays et qu'une aube nouvelle et glorieuse s'est levée dans l'Ordre pour les Missions. « Maintenant, chacun le reconnaît, les Missions sont affaire de l'Ordre, vingt et une Provinces ont pris en charge des territoires de Mission ; les missionnaires, depuis qu'ils sont rattachés à la Tête, travaillent avec un zèle remarquable, avec un succès bien plus grand dans l'œuvre du salut des âmes, et avec moins de danger pour leur propre salut ; tout s'annonce bien, pour autant que les Provinces puissent fournir aux Missions qui leur sont confiées, un nombre suffisant, disons même un nombre abondant de missionnaires. »

Le 5 avril 1903, le Père Général peut écrire à la « Propagande » : « Les missionnaires continuent de travailler dans la vigne du Seigneur avec un véritable esprit de sacrifice et un grand renoncement à eux-mêmes... Il apparaît clairement qu'un immense progrès se réalise. » Quatre ans plus tard, il notait avec joie dans son autobiographie : « A peine le *Statutum* avait-il été mis à l'essai, que déjà plusieurs Provinces se déclaraient prêtes à se charger d'un territoire de Mission. A l'heure actuelle, presque toutes les Missions ont été confiées aux Provinces... Il est certain que nos Missions se sont multipliées, étendues et améliorées, à partir du jour où elles ont été ramenées sous la seule juridiction du Général, conformément aux normes du *Statutum* approuvé par le Siège Apostolique. Un coup d'œil jeté sur les statistiques publiées dans les *Analecta* depuis l'année 1886 le prouve. La « Propagande » elle-même n'hésite pas à reconnaître qu'aujourd'hui les Missions font honneur à l'Ordre. »

Jetons, à notre tour, un regard sur ces statistiques, comme le P. Bernard nous y invite. A la fin de l'an 1885, les Missions de l'Ordre se répartissaient sur 22 pays, avec un total de 379 missionnaires, soit : 290 Pères et 89 Frères, dans 174 résidences. Ces chiffres ne cessèrent de suivre une ligne ascendante durant toute la période où le P. Bernard remplit les fonctions de Général. Lorsqu'il se retira en 1908, l'Ordre avait 36 territoires de Mission avec 914 missionnaires, dont 650 Pères et 264

Frères. Ils occupaient 312 résidences dans un Archevêché, 3 Evêchés, 4 Vicariats apostoliques, 9 Préfectures, un poste d'Administrateur apostolique, un Commissariat général et 17 Supérieurats. Ces Missions se trouvaient sur les cinq continents ; il y en avait 6 en Europe, 10 en Asie, 3 en Afrique, 13 en Amérique et 4 en Océanie. L'*Œuvre séraphique des Messes* (seraphischer Messbund), fondée à Zoug en 1899 par une fervente Tertiaire, pourvoyait en grande partie aux nécessités matérielles. Le P. Bernard soutint et encouragea toute sa vie cette belle Œuvre et obtint pour elle, du Pape saint Pie X, des faveurs exceptionnelles. Après la mort du P. Bernard, cette Œuvre a continué et continue toujours sa bienfaisante et généreuse activité, et elle a pris racine dans la plupart de nos Provinces.

La marche progressive des Missions et des missionnaires ne peut se mesurer ni se chiffrer. L'historien qui connaît probablement le mieux les Missions, le P. Clément de Terzorio, a rendu hommage au P. Bernard, à l'occasion de son jubilé de profession en ces termes : « Nous savons tous combien votre Paternité a travaillé à élever le niveau des Missions et des Provinces, en y maintenant l'observance régulière et, mieux qu'aucun autre, je sais que, sans vous, nos Missions étaient près de sombrer. Aujourd'hui, au contraire, elles sont presque toutes fournies largement en personnel et se trouvent en pleine efflorescence. » Au moment de déposer sa charge, le P. Bernard déclara devant le Chapitre général : « Ce qui est pour moi le principal motif de satisfaction, c'est de voir la situation réjouissante de nos Missions... Tout n'est pas encore parfait... » et pourtant, si tout n'est pas parfait, il faut reconnaître que le P. Bernard passera dans l'histoire avec le nom d'un restaurateur des anciennes et de Père des nouvelles Missions des Capucins.

La visite en Orient du P. Bernard 1885 - 1886

Les premières visites canoniques du P. Bernard à l'étranger furent pour les Missions. A peine avait-il mis à profit la première année de son généralat pour s'initier aux affaires de l'Ordre, qu'il se sentit poussé à partir pour le Levant. « De tous les soucis qui nous préoccupaient, avoue-t-il, il n'en était pas de plus pressant que celui du séminaire, du noviciat et des études en Orient. Conscient de l'importance de notre lourde tâche, nous nous sentions entraîné doucement, mais irrésistiblement, à commencer nos visites à ces instituts d'abord, et ensuite aux autres maisons de ces territoires. » Avec quelle conscience et quelle prudence il exécuta son plan, cela nous est clairement révélé dans un carnet de notes de cent quatre pages qu'il rédigea à cette occasion. Ce carnet renferme des indications précises sur chacune des stations visitées, sur les personnes entendues et même sur les questions posées et les réponses reçues. Elles vont du début jusqu'à la visite de Crète. Elles sont brusquement interrompues du fait de la rapidité du voyage qui ne lui permettait plus de tenir au point son journal. Son secrétaire rédigea, de son côté, un *Itinerario et Diario della Visita generalizia alle Missioni di Levante*. En plus, il écrivit douze lettres de voyage au Père Procureur général à Rome.

Le P. Bernard partit de Rome le 27 août 1885 en compagnie du secrétaire des Missions, le P. Antonio de Reschio. Ils utilisèrent le chemin de fer jusqu'à Brindisi et le bateau, de

cette ville aux Iles Ioniennes. Peu après midi, le 29 août, ils débarquaient à Corfou. L'archevêque capucin, Mgr E. Boni, était malheureusement en route pour l'Italie. Ils ne trouvèrent que son Vicaire Général et deux prêtres qui vinrent à leur rencontre, et c'est d'eux qu'ils apprirent à connaître la situation des catholiques de ce pays. Le 30 août à sept heures du matin, ils étaient à Céphalonie, où le vapeur fit une escale de quelques heures, juste le temps de donner audience aux religieux qui, dans trois stations, avaient le soin de 420 catholiques et de deux écoles.

Le 1^{er} septembre à trois heures du matin, ils mirent pied à terre à Syra, où le P. Bernard demeura jusqu'au soir. Il ne tarit pas d'éloges sur le zèle des missionnaires qui, en pleine ville, accomplissaient les services religieux dans une église très fréquentée et y dirigeaient une Fraternité du Tiers Ordre très florissante. « Ah ! si seulement tous les fidèles voulaient bien répondre avec empressement au désir du Pape Léon XIII concernant la propagation du Tiers Ordre ! » Et le P. Bernard continue : « Nos anciens missionnaires savent, par expérience, que leur apostolat produit d'autant plus de fruit que les fidèles s'efforcent, en plus grand nombre, de surpasser en perfection et en dévotion les autres hommes. »

Le 2 septembre, de très bonne heure, le navire entra dans le port du Pirée. De là, le Père Général fit une rapide excursion à Athènes afin, comme il le dit lui-même avec humour « de rafraîchir sa croyance aux anciens dieux ». Il visita l'endroit où s'élevait naguère l'hospice des capucins, au pied de l'Acropole. A onze heures de la nuit, le voyage reprit en direction de l'île de Chio, où il se proposait de visiter la station de nos missionnaires. Hélas ! le navire ne reçut pas l'autorisation d'accoster, par crainte du choléra. A Chalsomène, non loin de Smyrne, les voyageurs furent mis en quarantaine. « Enfin, dit le P. Bernard, rendus à la liberté et indemnes, nous abordâmes à Smyrne, capitale de l'Asie Mineure. Nous y fûmes accueillis très cordialement par nos Confrères. » Le Père Général passa trois jours au milieu d'eux.

Le 20 septembre, il se mit en route pour le port voisin de Budja, afin d'y visiter l'Institut international des Missions

d'Orient qu'y avait fondé son prédécesseur, le P. Egide de Cortone. Il y trouva une communauté de cinq Pères, vingt-trois clercs, dont dix-neuf avaient fait profession alors que quatre étaient encore novices, ainsi que cinq Frères lais dont trois profès et deux novices. C'était, en vérité, une société cosmopolite, composée d'Arméniens, de Bulgares, d'Égyptiens, de Grecs, d'Italiens et de Maltais. Il les entendit tous et se renseigna auprès d'eux sur leurs opinions et leurs préoccupations. Il put rendre témoignage que « les clercs et les novices faisaient tous preuve de très bonne volonté, qu'ils étaient pieux, modestes, qu'ils aimaient l'Ordre et cultivaient la paix entre eux... Je me suis vraiment édifié en compagnie de ces jeunes, tout particulièrement au cours de la promenade que je fis avec eux, dans l'intention de les observer. Ils s'y montrèrent sans exception humbles, joyeux et contents. Que Dieu les bénisse ».

Il y eut aussi le revers de la médaille, car la formation intellectuelle et religieuse de ces jeunes gens laissait beaucoup à désirer.

Le P. Bernard prit une décision rapide : « La sauvegarde du bon esprit qu'ils manifestent, exige qu'on leur fournisse des études solides, de bons Supérieurs locaux et des professeurs qualifiés. » Ce personnel malheureusement faisait défaut. Il fallait en obtenir d'ailleurs. Le noviciat et les étudiants méritent qu'on leur procure de bonnes études. Le P. Bernard voulut encore connaître les instituts de San Stefano et de Philippopoli qui, avec celui de Budja, constituaient le grand Institut Oriental. Pour s'y rendre, il passa, en deux jours de bateau (26-28 septembre), sur l'île de Crète. Il y resta deux semaines à visiter les stations missionnaires de La Canée, de Candie et de Rethymon. En les quittant, il dit que son plus ardent désir est que la Providence daigne envoyer bientôt des ouvriers plus nombreux dans cette vigne.

De là, il fit voile pendant cinq jours (12-17 octobre) vers le nord, pour regagner le golfe du Pirée et, à travers la mer Égée et les Dardanelles, arriver à Constantinople. Dans cette capitale, plus exactement à Saint-Louis de Pera, les capucins de la Province de Paris occupaient une résidence florissante et, à peu de distance, s'élevait, au bord de la mer de Marmara, le

nouveau couvent d'études de San Stefano. C'est là que, désormais, les jeunes profès de Smyrne et Budja devraient recevoir une formation scientifique et missionnaire. Le P. Bernard affirmait que cette école séraphique pour l'Orient, était organisée de façon modèle. Il prit encore certaines décisions de nature à atteindre, avec une plus grande efficacité, les buts proposés. Puis, il reprit son voyage de visites et se rendit au séminaire séraphique de Philippopoli.

Ses plans furent malheureusement contrariés par la guerre qui venait d'éclater entre la Turquie et la Bulgarie. C'est ainsi que la ligne du chemin de fer sur Andrinople était interrompue. Alors, il remonta le Bosphore, pénétra dans la mer Noire et atteignit Burgas en Ostromélie. De nouveaux obstacles le contraignirent à s'y arrêter. Les gendarmes du port, en effet, crurent que lui et son secrétaire étaient des espions. Il fallut parlementer de huit heures à midi. On saisit, entre autres incidents, le journal de Lucerne *Vaterland*, parce qu'on ne savait pas de quoi il s'agissait. De plus, tous les hôtels et pensions de la ville avaient été réquisitionnés pour la troupe. Nos voyageurs furent obligés de passer la nuit dans une grange, au-dessus d'une écurie de chevaux. Ce ne fut que sur les instances d'un prêtre bulgare qu'ils furent autorisés à continuer leur route. En deux jours et par des routes affreuses, ils arrivèrent à Jamboli, qui était pleine de soldats. La police se méfiait naturellement de ces étrangers en robe brune. C'était des interrogatoires interminables. Enfin, ils purent utiliser un train militaire pour aller, le jour suivant, à Philippopoli, en passant par Tirnovo.

A Philippopoli, capitale de la Roumélie, le Père Général eut la joie non seulement d'être accueilli chaleureusement par ses confrères, mais de pouvoir également constater le zèle apostolique qui les animait. Dans la ville même, ils dirigeaient une communauté de 3000 catholiques ainsi que le séminaire séraphique, qui s'était ouvert avec trente garçons. C'est là que l'Archevêque-capucin avait sa résidence, avec juridiction sur plusieurs stations missionnaires florissantes. Le P. Bernard en emporta une impression des plus réconfortantes. Dans son

carnet de voyage que nous avons souvent cité, il écrit au P. Eberhard Walser, son ancien compagnon de noviciat et ami de toujours : « J'ai trouvé chez ce peuple une foi et une simplicité de mœurs comme je n'en ai jamais rencontré ailleurs. Il peut rivaliser même avec celui de vos montagnes (suisses). Que Dieu conserve ce peuple catholique. » Il ajoute encore : « Pendant que je remplissais mes fonctions pacifiques, voici que la guerre a éclaté subitement avec les Serbes. Les pauvres Bulgares étaient pris maintenant entre deux feux. Nous entendions tonner le canon, nous vîmes les troupes partir pour le front, et les larmes de tant de parents,... des prisonniers, et aussi des blessés. Pourtant, je n'écris pas l'histoire de la guerre, vous avez les journaux... A grand-peine je rentrai à Constantinople par Tirnovo, Jamboli, Karinabad, Burgas et le Bosphore. Dieu soit loué. J'ai pris congé des nôtres à San Stefano, je suis revenu à Smyrne et Budja, puis je les ai aussi quittés.

» Le jeudi 17 septembre, s'il plaît à Dieu, nous atterrirons à Beyrouth. Je veux visiter nos Préfectures apostoliques de Syrie, où nous avons plusieurs stations missionnaires avec environ vingt à vingt-cinq écoles. Et de Beyrouth, où irons-nous ? (Son visage était tourné vers Jérusalem.) Si Dieu veut, je célébrerai Noël à Bethléem. Quelle joie ! Quel bonheur pour moi ! Avant même que vous n'ayez en main ce billet j'aurai visité et baisé les Lieux Saints, j'y aurai prié et versé des larmes, car ces Lieux si vénérables nous tiennent à cœur par-dessus tout... Je suis en bonne santé et je compte être de retour à Rome après la mi-janvier. Et maintenant je vous dis : Au revoir... »

De fait, le P. Bernard arriva le 17 décembre à Beyrouth et se mit aussitôt en devoir de visiter les stations missionnaires et les écoles de Syrie, si durement éprouvées et si pleines de promesses. Le 31 décembre, il arrivait au bout de sa tâche et pouvait, le même jour, s'embarquer pour être à Jaffa le matin du Nouvel an. Le 2 janvier, il foulait le sol de Jérusalem et se rendait immédiatement au Saint-Sépulcre. Les jours suivants furent consacrés à la visite des autres lieux de la Rédemption. Il vit encore Bethléem, Béthanie, mais n'eut plus le temps d'accomplir d'autres pèlerinages. Ce qu'il avait vu suffisait

à remplir son âme d'une flamme d'amour et de dévotion extraordinaire.

Le 13 janvier, il quittait Jérusalem pour regagner Rome, en passant par Alexandrie. Il arrivait à destination le 23 du même mois. Son voyage en Orient lui avait pris cinq mois pleins et avait exigé de sa part une énorme dépense de forces. A l'entendre, il se sentait en bonne santé ; toutefois, il portait en lui le germe du mal qui devait le terrasser. Nonobstant ces ennuis, il se mit au travail sans délai et dut « liquider » une masse imposante d'affaires accumulées durant son absence. Il n'est pas étonnant qu'il n'ait pu résister à un tel régime. Il contracta une grave pneumonie qui laissait craindre le pire, et qui dura du 20 février au 20 mars. A peine rétabli, il adressa à l'Ordre une magnifique lettre circulaire qui commençait en ces termes : « Au moment où nous nous préparions à vous donner un compte rendu de notre visite aux Missions d'Orient, il a plu à Dieu de visiter son humble serviteur par une grave maladie qui vous fut l'occasion de manifester publiquement et clairement l'estime et l'affection que vous portez à notre infime personne... Les multiples témoignages de votre affection pour nous nous poussent à nous faire, plus encore que par le passé, tout à tous, et à nous sacrifier sans réserve à votre bien. Vous comprendrez qu'il ne nous soit pas possible de répondre personnellement à toutes les lettres qui nous furent envoyées à cette occasion. Veuillez dès lors recevoir la présente comme adressée à chacun de vous, en témoignage de notre gratitude paternelle, pour la santé recouvrée grâce à vos suffrages. »

Il fait suivre ces mots affectueux d'un rapport détaillé sur son voyage en Orient, non pas un compte rendu incolore, mais un récit plein de feu et capable d'enthousiasmer l'Ordre entier pour l'œuvre splendide du triple Institut missiologique international de Smyrne (Budja), Constantinople (San Stefano) et Philippopoli. Il sollicite toutes les Provinces pour qu'elles aident, dans la mesure de leurs moyens, les trois maisons d'études « car, en Orient, on ne reçoit pas d'aumônes et l'on ne peut organiser de collectes. »

Le P. Bernard et son Définitoire prirent aussitôt toutes les dispositions utiles pour l'éducation et la formation de ces reli-

gieux. L'Institut missionnaire reçut un règlement *ad hoc* avec un programme complet des études, et plus encore des Supérieurs et des professeurs capables, la plupart fournis par la Province du Tyrol. « Les religieux sortis de cet Institut, exercent maintenant leur activité avec zèle et succès dans les différentes Missions d'Orient. Ces vingt-cinq années avaient été lourdes de gros soucis et de grands sacrifices pour les Supérieurs de l'Ordre et du personnel de l'Institut apostolique, mais aussi vingt-cinq années bénies de Dieu, qui nous remplissent de joie et de consolation... comptant sur la fidèle collaboration de tous les religieux, nous espérons avec confiance que l'Institut apostolique jouira d'une longue période florissante. »

Cette lettre du P. Bernard, l'une des dernières qu'il écrivit comme Général, est datée du 20 avril 1908. Le 15 du mois suivant, au chapitre général, le Cardinal Agliardi annonçait l'ouverture imminente à Rome même du Collège International pour tout l'Ordre. Les novices, les clercs et les Pères de l'Institut oriental devaient être transférés dans d'autres maisons, et les Missions du Levant prises en charge par les diverses Provinces de l'Ordre. C'était l'arrêt de mort de l'Institut oriental. Toutes les démarches entreprises par le nouveau Ministre général Pacifique de Seggiano, en vue de la sauver, ne purent, hélas ! empêcher la ruine de cette Œuvre.

La fondation du Collège International à Rome était, à n'en pas douter, une heureuse initiative. Le fait que sa création ait entraîné la ruine de l'Institut oriental fut, pour le P. Bernard dans ses vieux jours, une bien cruelle épreuve. Il avait le juste pressentiment que la direction et l'influence de nos Missions du Levant, et en particulier des écoles missionnaires que l'Ordre y avait établies, étaient à jamais paralysées.

La visite des Provinces de 1886 à 1889

Conformément aux Constitutions, le Ministre général devait faire lui-même les visites des Provinces et, si possible, de tous les couvents, ou voir du moins tous les religieux. Cela pouvait se faire facilement tant que l'Ordre n'avait pas dépassé les limites de l'Italie. Le P. Bernard tenait cependant à remplir ce devoir, même à l'égard des Provinces les plus éloignées. Il ne nous est pas possible de donner, dans cette biographie, le récit détaillé de tous ses voyages. Nous nous arrêterons aux plus importants. Il a consacré une très grande partie de ses vingt-quatre ans de généralat à parcourir les Provinces et à y établir son œuvre de réforme.

Après qu'il eut, au printemps, publié son rapport sur sa visite en Orient, qu'il eut composé, en été, sa lettre circulaire pour promulguer les Ordonnances du dernier Chapitre général et qu'il eut réglé une multitude d'affaires, il décida de visiter les Provinces méridionales qui avaient un urgent besoin de sa présence. Les *Analecta* nous disent : « Le 11 octobre (1886) le T. Rév. et très aimé Père Général a quitté Rome pour aller visiter les Provinces de la région de Naples. » En réalité, il dut se borner à ne visiter, cette fois-là, que la seule Province de Naples avec la région appelée « Terre du Labour. »

Il y fut du 11 octobre au 11 novembre, après quoi il rédigea son rapport suivi d'un plan de réforme complet, approuvé par le Saint-Siège le 1^{er} février 1887. Nous y apprenons qu'il ne restait plus qu'un seul couvent rattaché à l'Ordre, celui de Pie di Grotta à Naples même. Le nombre des religieux de la Pro-

vince était tombé à cent, dont un bon nombre étaient très âgés et incapables de tout travail ; il n'existait point de noviciat ni de couvent d'études et partant, il n'y avait guère d'espoir d'une résurrection. Le Père Général en rejette la faute, non sur les religieux, mais plutôt sur les persécutions et la mainmise de l'Etat qui allait jusqu'à exiger que les décisions des Supérieurs fussent soumises à l'exequatur royal, ce qui, de fait, entravait l'autorité au point de la réduire à néant.

« En définitive, dit-il, nous ne pouvons que louer la Province et les religieux demeurés fidèles et reconnaître que, sur plusieurs points, nous avons été profondément édifiés. Leur grande dévotion au Saint-Sacrement, le respect et le réel attachement qu'ils nous ont témoignés en tous lieux, l'amour filial et dévoué qu'ils ont pour leur Provincial, les sentiments d'amitié qu'ils cultivent les uns envers les autres, nous ont laissé une excellente impression... »

En l'année 1887, le P. Bernard a noté brièvement sur une feuille détachée : « Par suite d'une grave maladie, je n'ai pu visiter aucune Province. » D'autres raisons l'en ont aussi empêché. Le Gouvernement italien reprenait ses persécutions et, d'autre part, le Pape Léon XIII célébrait cette même année le jubilé de son sacerdoce.

Le 4 janvier déjà, le P. Bernard écrivait à l'un de ses amis de Suisse : « Priez tout particulièrement pour nos pauvres Provinces d'Italie. Les temps sont durs, car les ennemis de l'Eglise mettront tout en œuvre pour célébrer aussi „leur jubilé ". » De fait, le Gouvernement avait lancé une circulaire où il déclarait la guerre aux couvents, de sorte que le Père Général se vit contraint d'ordonner des mesures en conséquence. Il le fit en des termes aussi courageux que prudents, par lettre confidentielle adressée aux Supérieurs provinciaux ; après quoi il se mit à préparer le jubilé du Pape. L'Ordre des capucins y prit une part active, soit en collaborant à l'exposition vaticane, soit par des envois de dons de la part des couvents et des fraternités du Tiers Ordre, soit encore par des pèlerinages venus de diverses Provinces, etc. Le Père Général reçut la croix d'or *Pro Ecclesia et Pontifice*, en reconnaissance de la part si active qu'il avait prise dans la célébration du jubilé

sacerdotal de Sa Sainteté. Il est clair qu'il ne pouvait, dans ces circonstances, s'absenter de la Ville éternelle. Néanmoins, il annonçait en date du 23 août 1887 : « A la fin septembre, si Dieu le veut, je compte me rendre dans la Basilicate et visiter deux ou trois Provinces de la région de Naples. » Il ne put mettre son plan à exécution. L'année suivante, il se dirigea vers les Provinces de l'Italie du Nord.

Lucques était une Custodie depuis l'année 1820. Elle prit un essor merveilleux malgré la persécution de 1871. Lorsque le P. Bernard devint Général, elle comptait trois couvents, trois hospices et 86 religieux. Un mois plus tard, le 20 juin 1884, elle prit rang de Province et, au bout de quatre ans, elle eut l'honneur de recevoir la visite du Père Général. Celui-ci y resta du 1^{er} au 11 juin 1888. Partout on lui réserva l'accueil le plus enthousiaste et il eut la joie de constater que les dégâts causés par la persécution avaient été réparés dans un bref délai, grâce au zèle tant des Supérieurs que des inférieurs.

Du 11 au 30 juin, le P. Bernard visita les neuf couvents de la Province de Parme. Là aussi, l'accueil fut très cordial. Les sept couvents de la Province d'Alexandrie furent visités du 30 juin au 10 juillet. Des manifestations de joie et d'attachement marquèrent partout le passage du Père Général. Il se sentit d'autant plus en droit de prendre les mesures nécessaires à redresser les abus « qui s'étaient introduits par suite des tristes événements de l'époque ». La Province du Piémont avec ses quatorze couvents fut visitée du 10 juillet au 10 août. Il la quitta en disant : « Les malheurs présents ont affaibli l'esprit séraphique dont nous, capucins, devons être particulièrement pénétrés. Toutefois, loin d'abandonner le champ de bataille à l'ennemi, nous mènerons le combat avec une ferme décision, au Nom de Dieu... »

Après avoir accompli ces visites durant dix semaines ininterrompues, le P. Bernard fut obligé de s'octroyer un temps d'arrêt. Il se sentait attiré vers sa patrie et d'abord au Tessin. Le 11 août, il se rendit à Faido et y demeura trois jours. L'auteur de ces lignes [P. Hilarin] s'y trouvait à la même date. « Nous allâmes à la rencontre du Père Général, en procession solennelle et au son de toutes les cloches. L'église était bondée de

fidèles. Le deuxième soir, une manifestation de masse eut lieu sur la place du village, avec un discours enflammé du « sindaco » et une réponse non moins enthousiaste du P. Bernard. Pour nous, habitants du couvent, ce furent des jours de liesse inoubliables, d'autant plus que nous appartenions tous à la Province d'origine du Père Général. »

A Faido, le P. Bernard se sentait en quelque sorte Suisse davantage que visiteur officiel. Il prit, dès le 14 août, quelques jours de vacances qui le conduisirent à Andermatt, Altdorf, Lucerne, Stans et dans une dizaine d'autres couvents. Le P. Luigi, son secrétaire, a pris soin de noter exactement l'arrivée dans chaque station ainsi que le départ, l'état des communautés et autres choses intéressantes. Il enregistre de même la correspondance mise à jour sans ajouter pourtant les remarques que le Père Général a coutume de faire dans tous les couvents visités. Il s'agissait, en effet, d'une tournée de vacances plutôt que d'une visite canonique.

Sur le chemin du retour, le P. Bernard s'arrêta de nouveau cinq jours à Faido. Le 24 septembre, il se rendit dans le sud, pour y visiter les couvents de Locarno, Bigorio et Lugano. Il les connaissait bien ayant, comme Custos desdits couvents, pris part au Chapitre général quatre ans auparavant, et il n'avait jamais cessé de se préoccuper de la renaissance de la Province de Saint-Fidèle. Il leur devait maintenant davantage une visite de contrôle et d'encouragement qu'une visite canonique officielle.

Son prochain voyage le conduisit à Milan. Il y arriva le 6 octobre et visita les treize couvents de cette Province jusqu'au 2 novembre, d'où il reprit la direction de Rome. Il n'avait presque que des louanges sur les maisons de la Province du « Padre Cristoforo » où il avait éprouvé beaucoup de consolations. Il ne manque pas, cependant, de leur adresser recommandations et conseils et les résume en ces mots : « Nous devons exprimer notre satisfaction pour la fidèle observance des promesses, pour la régularité consciencieuse qui se voit partout et pour le zèle infatigable que mettent les religieux à travailler au salut des âmes, par l'office de la prédication et l'administration assidue du sacrement de Pénitence. » Le 3 no-

vembre, il se rendit dans la Marche d'Ancône, en passant par Bologne. Cette Province était de celles qui avaient eu le plus à souffrir des persécutions. Elle groupait un nombre plus que suffisant de communautés. La statistique de 1887 indique quarante et un couvents, mais avec seulement deux novices-clercs. C'est pourquoi le Définitoire général se vit contraint de fermer huit couvents la même année, faute de pouvoir y maintenir l'observance régulière, d'autant moins que ces maisons dépendaient des administrations locales et couraient le risque d'être supprimées d'un moment à l'autre ; il n'y avait aucun motif d'y faire une visite canonique. Le P. Luigi, secrétaire du Père Général, appartenait d'ailleurs à cette Province et il lui fut facile de renseigner exactement son Supérieur sur ce qui s'y passait. Néanmoins, le P. Bernard s'arrêta à Pesaro les 5 et 6 novembre 1888 et à Jesi du 6 au 9. Dans ce dernier couvent, il présida une séance du Définitoire provincial, afin de se renseigner sur tous les points et pouvoir donner ses directives. Il revint à Pesaro l'année suivante. Sept ans plus tard, il dut se résoudre à supprimer encore trois couvents parce que, vu le manque de personnel, il était impossible d'y constituer même une petite famille, ni d'y maintenir l'esprit de régularité.

Le 16 mai 1889, le P. Bernard quittait Rome, pour gagner la Province de Venise. Le 18, il arrivait à Landinara, après un court arrêt à Pesaro et à Bologne. Le P. Luigi note avec satisfaction : « C'est un joli petit couvent, où l'on pratique l'observance régulière et un ordre parfait. » La même observation revient au sujet de Padoue et de tous les autres couvents, comme si le cœur séraphique de saint Laurent de Brindes y battait encore. Au terme de ses visites, le P. Bernard exprime « sa plus haute satisfaction pour les preuves nombreuses d'attachement filial et de sincère dévouement envers sa personne, de même très particulièrement pour la fidèle observance de la Règle et des Constitutions. » S'il jugeait bon de faire néanmoins quelques observations et de donner des directives, il ne le faisait « que pour les engager à persévérer dans cette voie, malgré l'inclémence des temps, en imitant toujours mieux l'exemple du séraphique Patriarche, et à tout mettre en œuvre, afin que la Province soit de plus en plus agréable aux yeux de

Dieu. » Il ressort de chacune de ses phrases, que le P. Bernard avait une particulière estime des Vénitiens. D'autre part, nous pouvons affirmer, de notre propre expérience [P. Hilarin] que les religieux de cette Province lui rendaient bien cette estime. Nous nous trouvâmes, peu d'années plus tard (1897), sur la Lagune et nous dûmes y retourner souvent. Chaque fois, nous entendîmes, dans la bouche des Pères et des Frères, l'éloge enthousiaste du P. Bernard d'Andermatt. Ce que pensent et disent de lui, à l'heure actuelle, les Vénitiens, apparaît clairement dans la lettre que nous adressa le T. R. P. Vigile de Valstagna, le jour même où il fut élu Ministre général (25 mai 1932) : « Votre patrie m'est sainte particulièrement parce que j'ai toujours vu dans le P. Bernard comme un deuxième fondateur de notre Ordre et qu'il est pour moi un modèle. »

Entre-temps, le P. Bernard s'en alla faire la visite de la Province voisine du Tyrol. De Villafranca il se dirigea le 8 juin vers les couvents d'Ala, Rovereto, Arco, Condino, S. Malè et Trente. Il fit encore une visite de politesse aux couvents de langue allemande de Neumarkt et Botzen, puis revint à Trente et y présida le chapitre le 3 juillet. De là, il retourna par Vérone dans la Province de Venise dont il s'éloigna le 12 juillet et s'embarqua à Capo d'Istria, après avoir visité les couvents de Goerz et de Heiligen-Kreuz dans la Styrie et Trieste, dans la Marche.

Dans la Province de Trente, le Père Général fut accueilli par tous les Frères avec une grande joie, mais en plusieurs endroits ce fut la population entière qui le reçut, au son des cloches et au bruit des mortiers.

Il se dirigea ensuite vers la Province croate. Celle-ci était pauvre à tous égards. Elle n'avait que trois couvents : Fiume sur la mer, Carlopago dans les montagnes du Velabit, et Waresdin en Croatie de l'Est, ensemble : dix-neuf prêtres, cinq clercs et douze Frères laïcs. Il s'appliqua de toutes ses forces à y restaurer la discipline et à y promouvoir la formation religieuse. Le petit nombre de Frères ne l'empêcha pas de donner ses directives, ses recommandations et ses décisions. Il le fit encore avec une ferveur plus grande qu'à l'ordinaire quand il quitta Waresdin le 27 juillet. Au début de son rapport

il écrit d'un cœur ému : « Avant de diriger nos pas vers d'autres lieux, nous nous sentons obligé de remercier chaleureusement le Père Provincial et tous ses religieux, pour l'exquise hospitalité reçue et l'amour filial qui nous fut partout témoigné. »

Il avait d'ailleurs déjà commencé son travail dans la Province de Styrie. Celle-ci comprenait alors, en plus des couvents de la Styrie proprement dite, ceux de la Carinthie du Sud et de la Slovénie, et s'étendait même aux couvents de Goerz et d'Heiligen-Kreuz, sur l'autre versant des monts de Karst. La visite canonique débuta à Goerz le 6 juillet, pour s'achever à Klagenfurt le 17 août. Il s'y trouvait treize maisons avec 144 religieux.

A la fin de sa visite, le P. Bernard écrivit au P. Fulgence de Gossensass : « Mes compagnons et moi-même sommes en bonne santé. Les fatigues ne manquent pas, non plus que les consolations. Je rencontre, en tout cas, partout de grandes prévenances. » C'est tout, il ne blâme pas, il ne complimente pas, il ne trahit rien. Il se contente de donner des directives précises au Définitoire provincial réuni à Klagenfurt. On en déduit que, s'il y avait des abus, il existait aussi beaucoup de bonne volonté. La vie commune y fut rétablie, grâce à l'énergie de zélés Supérieurs, selon les vues du Père Général.

De Klagenfurt, le P. Bernard se rendit, en longeant la vallée de la Drave, au couvent tyrolien de Bruneck et, de là, à Sterzing, Brixen et Innsbruck où il tint chapitre le 28 août. Il se hâta de regagner ensuite la Province de Bologne qu'il visita de Ferrare le 1^{er} septembre, à Forlì le 13 octobre. Bologne était alors l'une des Provinces florissantes de l'Ordre, avec dix-huit couvents et 263 religieux. La vie régulière y était en honneur. Le Père Visiteur insista néanmoins sur l'observance de la vie commune, l'organisation des études, l'introduction de la retraite annuelle et quelques points d'importance capitale de la vie franciscaine. Bologne s'était assez vite et bien remise des suites fâcheuses de la persécution menée contre les couvents. En les quittant, le P. Bernard rendit aux Supérieurs et à leurs subordonnés ce témoignage : « Notre cœur tressaille de joie en voyant que tous, sans distinction, se montrent animés de la meilleure volonté d'avancer dans le chemin de la per-

fection, en employant tous les moyens susceptibles de nous approcher du but sublime auquel le Très-Haut nous a tous appelés. »

De Bologne, le Père Général se proposait de visiter encore la Province d'Ombrie, avant de rentrer à Rome. Mais le 5 septembre, il avisait inopinément le Provincial à Foligno, que son plan de voyage avait dû subir un bouleversement du fait que « des affaires urgentes » réclamaient sa présence hors d'Italie. Que s'était-il passé ? Nous nous souviendrons que l'un des premiers actes officiels du P. Bernard, Général, avait été de rattacher à l'Ordre le Commissariat apostolique d'Espagne et d'en faire une Province au sens canonique. La réunion se fit le 4 février 1885 et s'avéra bénéfique. En quelques années, l'on vit se fonder des couvents par tout le pays. Le mérite principal en revenait au P. Joachim de Llevaneras, ci-devant Commissaire et maintenant Provincial. Cependant, bien des points restaient en suspens, et une visite canonique s'imposait. Le P. Bernard résolut de s'y rendre lui-même, après sa visite à Bologne.

Il s'embarqua avec le P. Luigi à Forli, le 13 octobre et, après une brève escale à Marseille et à Narbonne, il arriva le 16 du mois à Fontarrabie dans le Golfe de Biscaye et commença aussitôt sa tournée. Il dut vite constater que les principales difficultés venaient de l'extrême étendue de la Province. Il fallait, en moyenne, près d'une journée de voyage en chemin de fer ou en voiture, et souvent davantage, pour se rendre d'un couvent à l'autre ; c'est ainsi que de Madrid à Séville, il fallait quinze heures de train et d'Antequera à Orihuela vingt-cinq heures. Un pareil itinéraire nous remplit d'admiration pour l'endurance et le courage du P. Bernard, mais illustre aussi de manière tangible la situation difficile dans laquelle se trouvait le Provincial. D'une lettre circulaire du P. Bernard aux Frères d'Espagne, nous extrayons les lignes significatives suivantes : « La Province actuelle du Sacré-Cœur embrasse l'Espagne entière et les couvents sont à des distances considérables les uns des autres, ce qui empêche les relations entre Supérieurs et inférieurs et rend très malaisée la visite canonique, en mettant obstacle aux voyages qu'il faudrait

entreprendre pour régler des affaires urgentes avec le Provincial, etc. » En face d'une situation si déplorable, le P. Bernard obtint que le Procureur Général fit une démarche auprès du Saint-Siège, le 1^{er} décembre 1889, afin de diviser l'Espagne en deux ou trois Provinces. Le 7 décembre, le Général de l'Ordre recevait tous pouvoirs pour le partage de l'Espagne en trois Provinces, dont il aurait à fixer les limites, et qu'il pourrait organiser à son gré. Le 18 décembre déjà, le P. Bernard constituait à Arenys-de-Mar, près de Barcelone, les trois Provinces d'Aragon, de Tolède et de Castille. L'acte constitutif rédigé à cet effet, démontre l'admirable prudence, la circonspection et la largeur de vue du Père Général, de sorte que dans les trois Provinces ce ne fut qu'une jubilation unanime. Non content de cela, le P. Bernard rédigea pour chacune d'elles des Ordonnances. Elles sont le résultat de sa visite canonique, mais dépassent de beaucoup le cadre des ordonnances ordinaires qui se donnent à cette occasion. Il les présente de la manière que voici : « En composant ces Ordonnances, nous avons cherché à renforcer et à faire fructifier l'esprit séraphique et la bonne volonté que nous avons rencontrés chez vous et qui nous ont comblé de joie. Et, parce que les nouvelles Provinces ont besoin de directives plus explicites que les Provinces déjà développées, nous avons jugé bon de vous fournir des Ordonnances qui régissent même les détails et qui contiennent en résumé toutes les règles importantes dont la fidèle observance assurera à vos Provinces, dès le début, une vie religieuse et une discipline parfaites, pour autant qu'il est possible à l'humaine faiblesse de les pratiquer. »

Les « Ordenaciones Generales » sont un véritable *Compendium* de la vie religieuse modèle des capucins d'une Province, en tout point bien ordonnée. Elles sont encore datées d'Arenys-de-Mar, bien que, vu leur volume de 72 pages in 8° de texte serré, elles n'aient été probablement achevées qu'à Rome. Elles sont une nouvelle preuve du dévouement et de l'ampleur de vues que le P. Bernard a manifestés dans la visite et du soin qu'il a mis dans son travail.

Le 18 décembre 1889, il refit en deux jours le voyage de retour de Barcelone à Fontarrabie, où il intronisa solennel-

lement dans sa charge le nouveau Provincial, le P. Joachim de Llevaneras. De là il regagna Rome en quatre jours à travers la France méridionale. Il était resté huit mois absent de Rome où il rentra épuisé de fatigue et malade. Un mois plus tard, il confiait dans une lettre à l'un de ses amis de Suisse : « Le 5 janvier, je suis arrivé ici tout malade, je dus me mettre au lit et y rester plus de deux semaines. Ensuite, ma chambre fut mon univers dont je n'ai pu sortir que ces derniers jours. Les fatigues et les ennuis du voyage, les soucis des visites et une violente bronchite m'ont réduit à ce triste état. A présent, je me sens mieux et j'espère bientôt me remettre complètement. »

CHAPITRE XVI

Visites des années 1890 et 1891

Nous avons suivi, dans les précédents chapitres, le R. P. Bernard en tournées de visites d'abord en Orient, puis en Italie et dans les Provinces limitrophes, ensuite en Espagne. Les voyages qu'il allait entreprendre, devaient en 1890 et 1891 le conduire en Tunisie, en France, en Angleterre et jusque sur le Nouveau Continent, aux Etats-Unis et au Canada. Le programme de ses visites étant presque partout le même avec, pour finir, un chapitre provincial où il prononçait une allocution appropriée suivie d'un rapport et de prescriptions particulières, nous pourrions omettre de relater maints détails déjà connus, ce qui nous permettra de réduire considérablement le texte du R. P. Hilarin. Les lecteurs désireux de se renseigner à fond sur telle ou telle Province, trouveront la documentation y relative dans l'ouvrage même du P. Hilarin qui fournit également toutes références utiles. Nous nous contenterons de suivre l'itinéraire du P. Bernard en notant, au passage, les traits les plus saillants et en transcrivant certaines de ses remarques importantes et de ses Ordonnances.

(Le traducteur)

Dès qu'il eut recouvré force et santé, après ses visites en Espagne, le Père Général fit ses préparatifs en vue d'une nouvelle tournée dans les Provinces de la Corse et de la Sardaigne.

Le 3 juin 1890, il partit de Rome avec le P. Luigi, s'embarqua à Livourne le 4 en direction de la Corse où il allait atterrir

à Bastia et, jusqu'au 18, accomplit la visite canonique de la Province. Celle-ci était en tous points misérable. Elle ne possédait que cinq couvents dont deux seulement étaient légalement complets. Elle comptait en tout vingt-quatre prêtres, un diacre, six clercs profès qui étudiaient les « belle lettere » c'est-à-dire le latin et l'italien, et quinze Frères laïcs. En conséquence, l'esprit religieux, la formation et l'activité pastorales y laissaient à désirer. Le P. Bernard mit tout en œuvre afin de « relever le niveau de cette Province que les malheurs des temps avaient profondément marquée. »

Le succès ne répondit pas à son attente. Il était rendu en quelque sorte impossible par le fossé qui s'était creusé entre les religieux autochtones et ceux qui étaient venus du dehors. Cependant, le renvoi de ces éléments étrangers ne ramena pas l'union. Des partis se créèrent à l'intérieur même des couvents où la lutte éclata pour la conquête des offices et des charges. Les dissensions devinrent si aiguës que le Chapitre provincial de 1899 fut décommandé en dernière heure et les Supérieurs durent être nommés par Rome. L'année suivante, le P. Bernard délégua un Commissaire extraordinaire pour la visite canonique de la Province de Corse et adressa aux religieux une lettre circulaire des plus fermes qu'il ait écrites.

De la Corse, le P. Bernard s'était rendu le 19 juin 1890 à Sassari de Sardaigne. Il ne pouvait, à première vue, être question d'une visite selon les règles du droit canonique. Le P. Luigi note à ce sujet : « Nous entrâmes dans le couvent où il n'y avait qu'un Père et deux Frères laïcs. Ils vivent dans une aile du couvent dont les autres appartements ont été occupés par les élèves d'un institut d'éducation, avec un aumônier. Le tout est devenu propriété de l'Etat. »

Ceci nous renseigne suffisamment sur les tristes méfaits de la Révolution qui avait dispersé les religieux et les empêchait de vivre une vie conventuelle régulière. Ce fut avec une profonde consternation que le Père Général dut le constater dans son rapport final. Malgré tous ses efforts, il lui fut impossible de prendre contact personnellement avec les confrères dispersés de-ci de-là, et il ne put les atteindre que par une

circulaire où il soumettait à chacun un questionnaire auquel il devait répondre.

De Sassari, le P. Bernard se rendit avec son compagnon, le 22 juin, en direction du sud, pour y visiter la Province de Cagliari (Calaritana). Il avait le cœur lourd et angoissé. Cette Province était encore plus restreinte que celle qu'il venait de quitter. Elle ne comptait que dix prêtres, dix-sept frères lais profès et vingt-deux Tertiaires. Toutefois, les choses paraissaient ici en bien meilleur état. Tous les religieux y vivaient rassemblés dans quatre couvents. On y pratiquait partout la vie régulière dans le meilleur esprit de l'Ordre. Le P. Luigi n'a pu s'empêcher de donner ce témoignage : « Nous fûmes édifiés par leur activité, leur excellente volonté, leur zèle et leur fidèle attachement. » Il semblait que l'influence du « Padre Santo » (mort en 1781) se faisait encore sentir dans le couvent du « Buon Cammino », où l'on conserve pieusement le corps du B. Frère Ignace de Laconi. Hélas ! de si bonnes dispositions ne parvinrent pas à sauver de la ruine cette Province. Pourtant le Père Général ne manqua pas d'exprimer sa profonde satisfaction, au terme de sa visite : « Nous nous souvenons avec joie, d'avoir trouvé chez vous l'esprit de renoncement, de pauvreté, l'observance régulière en toutes les choses où cela vous était possible. Nous vous renouvelons l'assurance de notre contentement total en ce qui concerne votre conduite et nous vous encourageons à continuer dans cette voie, en y pratiquant de manière toujours plus parfaite la vie religieuse que vous menez. »

Au Chapitre général de 1896, le P. Bernard se vit néanmoins contraint de déclarer que les deux Provinces de Sardaigne, par suite de l'inclémence des temps et du manque de vocations, avaient perdu leur autonomie et n'étaient désormais plus que des Commissariats généraux.

Le 8 juillet 1890, le P. Bernard et son compagnon étaient de retour à Rome ; le 5 septembre déjà, ils reprenaient ensemble la direction des Iles Britanniques. Le voyage se fit par étapes à travers la Suisse et la France. Les relais furent Lugano, Locarno, Andermatt, Arth, Delle, Paris, Calais. Ils traversèrent le Canal le 24 septembre et, par Londres, arrivèrent à

Peckham le 26, afin d'y commencer les visites de la Province anglaise. Peckham était comme un nœud central d'où ils pouvaient rayonner en tous sens et y revenir à leur gré. Du 26 septembre au 8 octobre eurent lieu les visites des cinq couvents de l'Ile, après quoi, le Père Général et son secrétaire passèrent en Irlande, débarquèrent à Dublin et se rendirent à Cork.

Cette ville était le lieu d'où le P. Théobald Mathew, l'illustre apôtre de l'abstinence, était parti pour relever le peuple irlandais et d'où il avait ensuite transporté en Ecosse, en Angleterre et en Amérique, les fruits de son merveilleux apostolat. On y célébrait justement, les 9 et 10 octobre, les solennités grandioses du centenaire de sa naissance. Les foules s'y pressaient innombrables. Trois cent mille hommes de tous les pays, de tous rangs et de toutes professions défilèrent en un cortège en tête duquel marchaient les autorités religieuses et civiles. Le Père Général y était. Il avait profité de ce centenaire pour visiter les couvents d'Irlande. Invité au banquet officiel, il y fit un discours magistral en remerciant la divine Providence de ce qu'Elle avait daigné se servir d'un pauvre capucin pour apporter, dans tous les milieux, la guérison aux malades, la nourriture aux affamés, un appui aux miséreux, une consolation aux affligés et le salut à ceux qui croupissaient dans la misère du vice et du péché. En termes non moins émouvants, il exprima sa reconnaissance à la noble nation irlandaise pour avoir, dans un élan unanime, allant du dernier des ouvriers aux plus hautes autorités et aux Evêques, témoigné à leur Père Théobald un attachement si inviolable et qui avait su se traduire de façon grandiose, dans ces incomparables solennités jubilaires. Par la suite, il envoya encore une lettre particulière de gratitude au Maire de la ville de Cork, qui honore autant son auteur que son destinataire et à laquelle ce dernier s'empressa de répondre dignement.

Du 11 au 22 octobre, le P. Bernard visita les quatre couvents d'Irlande puis il regagna l'Angleterre pour s'arrêter à Peckham, dont il n'avait pas encore fait la visite. Dans cette dernière ville, il présida le Chapitre provincial le 5 novembre. Les deux Provinces britanniques étaient relativement jeunes.

Il est vrai qu'une Province avait déjà été constituée en Irlande en 1733. Elle fut florissante jusqu'au jour où, sous les coups de la puissance anglaise, elle fut presque anéantie et tomba au rang d'un Commissariat de peu d'importance. Le P. Bernard eut le mérite de la reconstituer le 21 janvier 1885. Les débuts de la Province d'Angleterre remontent à 1852, mais elle ne put se développer qu'au prix de peines et de luttes inouïes, davantage comme une mission que comme une Province. A l'époque où le P. Bernard la visita, elle comptait trente-six prêtres, onze clercs profès et quatre novices ; tandis que la Province d'Irlande avait treize prêtres, quinze clercs profès et cinq novices : dans l'une comme dans l'autre, un petit nombre de religieux âgés et une relève jeune et riche de promesses.

Les Ordonnances promulguées pour l'Irlande le 21 octobre et pour l'Angleterre le 31 du même mois, tenaient un compte exact des besoins de ces régions. Elles établissaient tout un programme de formation des jeunes religieux, sur les bases de la vie ascétique et régulière de l'Ordre franciscain. Aussi le P. Visiteur peut-il, à bon droit, terminer ses Ordonnances pour l'Angleterre par ces lignes significatives : « Vous avez dans les décisions du dernier Chapitre général, ainsi que dans les précédentes Ordonnances, une bonne partie de tout ce qu'il vous faut observer ou éviter, pour être de vrais capucins et mériter le titre glorieux de vrais fils de notre séraphique Patriarche d'Assise. »

Aux Ordonnances destinées à la Province d'Irlande, il ajoute encore : « Nous ne pouvons dire que tout soit déjà parfait... mais nous pouvons exprimer notre satisfaction en ce qui concerne l'observance régulière, la vie commune parfaite et l'état économique de vos communautés. »

Le 7 novembre, nos deux voyageurs reprirent le chemin du retour en passant par Calais, Paris, Lyon, Chambéry, pour arriver à Rome le 12 novembre. « Et ainsi, dit le P. Luigi en soupirant, prit fin la tournée des visites canoniques de l'an 1890. » Le temps de l'Avent et de Noël était à peine écoulé, que déjà le Père Général entreprenait un nouveau voyage qui devait le conduire en Tunisie. Innombrables étaient les

capucins, surtout d'Italie et de Malte, qui depuis 1586, avaient fait œuvre de pionniers du christianisme dans ce pays et avaient même réussi à y gagner la bienveillance et la sympathie des populations et des autorités, tant juives que musulmanes. La mission, après des débuts très modestes, était devenue une Préfecture et avait finalement reçu en 1843 un Vicaire apostolique en la personne du P. Fidelis Sutter, qui descendait originairement d'une famille helvétique, mais appartenait à la Province de Bologne. Ce P. Fidèle était le premier évêque d'une chrétienté africaine ressuscitée après de longs siècles de décadence. Le pays tout entier le considérait comme un père. Il y travailla trente-huit ans. Ce fut le Cardinal Lavigerie, à cette époque archevêque d'Alger, qui prit sa succession en Tunisie. Le Cardinal avait fait la promesse de garder les capucins, mais restreignit peu à peu leur champ d'action, jusqu'à ne leur laisser que les stations de Tunis, Goletta, Bizerte et Monastir. En conséquence, le P. Bernard pria la Sacrée Congrégation de la Propagande en 1887, de lui permettre de retirer ses missionnaires de la Tunisie. Rome, au contraire, reconstitua l'ancienne Préfecture apostolique en 1889 et la rattacha à la Province de Malte qui fut chargée, en accord avec des Pères italiens, de fournir les missionnaires *ad hoc*.

Devant cette nouvelle situation, le P. Bernard se sentit réellement poussé à tout mettre en œuvre pour relever notre mission tunisienne. Il décida de se rendre personnellement sur place. Accompagné du secrétaire des Missions, le P. Antonin de Reschio, il partit le 16 janvier 1891. De Rome à Civita-vecchia, ils voyagèrent sous la neige et, quand ils voulurent monter à bord du navire « Etna », il y avait de tels tourbillons et la mer était si agitée, que le capitaine demanda aux voyageurs s'ils osaient tenter la traversée. Le P. Bernard lui posa la question : « Voulez-vous nous mener au fond de la mer ? — J'espère que non, lui répondit le capitaine. — Alors, nous y allons », dit le P. Bernard, tandis que tous les passagers, à l'exception du P. Antonin, d'une femme et d'un Juif, y renoncèrent.

Le capitaine, un vrai loup de mer, demeura impassible et

s'en vint bientôt causer avec les capucins. Il fit la remarque peu banale que, si l'on voulait se rendre compte des dangers d'une traversée par temps d'orage, il suffisait d'observer la conduite des matelots. S'ils chantaient ou juraient, on n'avait rien à craindre. S'ils se taisaient et si chacun restait à son poste de service, alors on avait motif d'être inquiet. Et, s'ils se mettaient à prier, c'était alors qu'il fallait s'attendre au pire.

Cette fois-ci, rien de grave ne se produisit. Le navire se glissa dans le golfe « degli Aranci » sur la côte nord-est de la Sardaigne, d'où les voyageurs devaient se rendre par chemin de fer à Cagliari. Toutefois, la mer était si mauvaise, qu'il fallut passer la nuit à l'ancre et que les voyageurs manquèrent la correspondance du chemin de fer et ne parvinrent que le 18 janvier à Cagliari, par une grosse neige. Le même soir à cinq heures, ils montèrent à bord du vapeur « Alessandro Volpa » qui appareillait pour l'Afrique, où ils accostèrent avec 20 heures de retard. On était au 20 janvier. Il était tombé des masses de neige sur la Tunisie, un spectacle qu'on n'avait encore jamais vu de vie d'homme. Les habitants n'en revenaient pas de surprise. Les enfants des écoles emplissaient leurs poches de boules de neige pour les montrer à leurs parents ou à leurs maîtres. Ils croyaient presque à quelque sorcellerie, quand ils voyaient ces boules disparaître en fondant et en dégoulinant de leurs culottes. Le Père Général commença immédiatement ses visites. Partout il était accueilli avec allégresse par la population chrétienne du pays. A Bizerte, il arriva même que le Rabbin et les notables juifs se mirent à faire l'éloge de l'activité bénéfique des capucins. A la fin de sa visite, le P. Bernard avait de sérieux motifs d'exprimer son entière satisfaction. Il félicita les missionnaires de l'exemple qu'ils donnaient, de leur zèle des âmes, comme aussi de l'entente qu'ils entretenaient avec les autorités religieuses et tout le clergé et des rapports pleins de sympathie qu'ils cultivaient à l'égard de toutes les classes de la population.

Après avoir achevé sa tâche de Visiteur, le P. Bernard se rendit chez le Cardinal Lavigerie qui séjournait justement à Biskra, à la frontière du Sahara. Son Eminence lui déclara tout d'une pièce qu'il régnait une entente parfaite entre l'Ordinariat

et les capucins, qu'il n'y avait aucune plainte à formuler contre aucun missionnaire et, qu'au reste, la Mission ne laissait rien à désirer. Deux mois plus tard, le Cardinal demandait à Rome et en obtenait le départ des capucins de la Tunisie où ils se dépensaient depuis trois siècles. A leur place, il appela les Pères Blancs de la Congrégation qu'il avait fondée. Cette action attrista profondément le P. Bernard, cela se conçoit, sans pourtant qu'il se permit un mot de critique.

De Tunis, le Père Général passa dans le groupe insulaire de Malte dont il visita les maisons du 7 au 19 février. De petite dimension, comme l'Ile elle-même, cette Province ne possédait que trois couvents et un hospice où vivaient au total cinquante-huit religieux. Le P. Bernard mit un soin particulier à régler en détail, dans ses Ordonnances, ce qui pouvait encore élever le niveau de la Province maltaise, spécialement en ce qui concernait la vie commune.

Au printemps 1891, le Procureur de l'Ordre, le P. Bruno de Vinay, annonçait qu'« après sa visite en Tunisie et à Malte, soit de la mi-janvier à la fin février, le Père Général de retour à Rome séjournait à la Curie généralice qu'il devait bientôt quitter, au début d'avril, pour entreprendre les visites des Provinces de Lyon, Toulouse et Paris. » Le P. Bernard s'était lié d'amitié avec les capucins de France au temps où, en sa qualité de Provincial de Suisse, il les avait accueillis, lorsqu'ils furent chassés par la persécution de 1880 et avait procuré aux novices, aux clercs et aux lecteurs de Lyon un refuge hospitalier dans le canton de Fribourg. Trois ans plus tard, il s'arrêta, durant son pèlerinage à Lourdes, dans tous les lieux où subsistait une maison de l'Ordre.

Devenu Général, il avait visité l'Espagne en 1889 et les Iles britanniques en 1890, ce qui lui avait procuré l'occasion de s'arrêter, en cours de voyage, dans de nombreux couvents de France. Il y avait constaté, non sans surprise, avec quelle rapidité les religieux dispersés s'étaient regroupés et avec quelle énergie ils avaient réorganisé leurs Provinces. Maintenant il allait avoir la joie de leur apporter à tous la bénédiction d'une visite canonique. Dans cette intention, il quitta Rome avec le

P. Luigi le 6 avril 1891 et gagna Draguignan (Provence) en vingt-cinq heures de voyage, pour y commencer immédiatement la visite de la Province de Lyon. Il s'arrêta dans les couvents d'Aix et de Marseille, puis ce fut le tour de Narbonne, Perpignan, Millou et Carcassonne, qui appartenaient à la Province de Toulouse. De Carcassonne, le P. Bernard se rendit en pèlerinage à Lourdes, pour la seconde fois, pèlerinage qui fut de bien courte durée en raison des devoirs urgents de sa charge. Au retour, il profita de visiter les couvents de Bayonne, Mont-de-Marsan, Périgueux, Cahors et Toulouse. Il acheva sa tournée dans cette ville le 11 mai et y présida le Chapitre provincial le 14.

De Toulouse, le Père Général s'en alla visiter les neuf couvents de la Province de Lyon où il n'avait pas encore pénétré et, le 4 juin, il confirma dans sa charge le Provincial nouvellement élu. Le 6 juin, il mit pied à terre à Paris, visita jusqu'au 14 juillet les divers couvents de cette Province et termina par le Chapitre provincial. Les Frères de France avaient su, dans la rénovation de leurs maisons, y conserver l'antique esprit de l'Ordre, auquel ils doivent d'avoir pu subsister au milieu des persécutions dont ils furent l'objet et des ruines accumulées durant l'époque de la Révolution. Le Père Général pouvait décerner aux trois Provinces de France, dans son rapport final de visite, la louange d'avoir maintenu fidèlement la discipline régulière, la vie commune, l'harmonie des âmes et des cœurs. Tout laissait prévoir que ces Provinces allaient prendre un magnifique essor, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Malheureusement, dix ans s'étaient à peine écoulés, qu'un nouveau coup terrible (juillet 1901) devait les frapper : la loi qui supprimait les couvents et congrégations. Le Pape Léon XIII fit tout son possible pour en empêcher l'exécution. Il accorda même aux Supérieurs le droit de faire reconnaître leurs instituts par l'Etat. Ce fut en vain. Les 19 et 24 mars 1903, tous les Ordres et Congrégations étaient supprimés par les Chambres et les religieux se voyaient expulsés de leurs couvents par la force. Le cœur paternel du Père Général souffrit cruellement des malheurs qui atteignaient les Provinces de France et prit une part très sincère et active à leurs afflictions. Il en parlait

encore en termes émus, dans son discours d'adieu au Chapitre général de 1908.

Le 14 ou le 15 juillet, il quitta Paris, traversa le Canal, se procura en Angleterre un secrétaire, prit la mer à Liverpool le 17 et débarqua à New York le 27. De là il entreprit la visite des couvents très éloignés de la Province du Calvaire et la termina le 30 août à Détroit par le Chapitre provincial. Sans s'accorder même un seul jour de repos, il se mit en devoir de visiter, du 1^{er} septembre au 23 octobre, la Province de Pennsylvanie et y présida également le Chapitre provincial à Pittsburg. Enfin, il gagna le Canada pour y visiter le couvent d'Ottawa appartenant à la Province de Toulouse. Il était partout accompagné du P. Marianus d'Angleterre. Il ressort clairement de la correspondance du Père Général, qu'il y vécut des jours très pénibles — son secrétaire étant souffrant ne pouvait guère l'aider —, mais qu'il n'y fit, dans l'ensemble, que de réconfortantes constatations. C'est ainsi qu'il écrit au P. François de Metzlerlen, Définitéur général qui avait été cofondateur de la Province du Calvaire : « Je nage depuis trois jours dans la jubilation. Le soir du 18, on célébra ma fête à Calvary, le 19 à midi chez vos enfants à Fond du Lac, aujourd'hui, et déjà hier soir, ici à Milwaukee. Et partout avec chant et musique, dans une atmosphère de joie cordiale et sincère. Je n'ai encore jamais célébré ma fête aussi longuement, ni aussi solennellement ; si cela devait durer une semaine, comme pour la consécration du Temple de Jérusalem, je ne tiendrais pas le coup. Dieu merci, ça finit aujourd'hui... Mon voyage s'est bien effectué jusqu'ici, sans le moindre accident, ni le moindre accroc désagréable. Demain, nous gagnerons Détroit, où je ferai ma dernière visite et présiderai le Chapitre... »

Son jugement sur la Province du Calvaire se trouve dans les Ordonnances qu'il promulgua à Détroit le 30 août 1891. On y sent vibrer son estime pour cette Province, l'amour qu'il éprouvait pour elle et la profonde édification qu'il y avait ressentie, en particulier du fait que la vie commune y était parfaitement observée. Et pourtant, il lui distribue plus de directives qu'il ne l'a fait à d'autres. Il s'agissait ici, en effet, d'une terre nouvelle. La Custodie du Calvaire venait seulement

d'être élevée au rang de Province par le P. Egide de Cortone en 1882. De plus, ses fondateurs n'avaient pas été des capucins, mais deux prêtres séculiers de Suisse, des hommes d'un haut idéal qui n'obtinrent qu'à grand-peine l'envoi d'un Père capucin de leur patrie, sous la direction duquel ils firent leur noviciat en Amérique en 1857. La jeune fondation manquait ainsi d'une tradition solide, d'autant plus que les candidats de la première génération venaient de tous les pays du monde. C'est à ces déficiences que le P. Visiteur entendait porter remède par ses Ordonnances. Elles sont un véritable écrin de précieuses instructions et de sages directives pour la croissance de la jeune Province.

En Pennsylvanie, les choses se présentaient tout autrement. Le Commissariat dont les débuts remontaient à 1873, était encore de date plus récente que celui de Calvary et avait été constitué Province à la même date. Mais les fondateurs de Pittsburg étaient deux Pères expérimentés venus de Bavière, et qui avaient, sans difficulté, introduit les us et coutumes de leur Mère-Province. En plus de cela, ils avaient su les adapter aux conditions de vie du Nouveau Monde et les avaient codifiés en tant que *Statuta provincialia*. C'est pourquoi le P. Bernard-se contenta de leur donner force de loi pour la Province.

A Ottawa, il n'y avait nul besoin d'Ordonnances nouvelles. Le couvent n'avait ouvert ses portes que depuis peu de mois. Il portait le sceau et le caractère de la Province de Toulouse et reçut du Père Visiteur le témoignage distinctif : « d'être en tous points bien réglé et suivant l'esprit de l'Ordre ».

Le 29 octobre, le P. Bernard revint du Canada à New York et y attendit une prochaine occasion de s'embarquer pour l'Europe. Celle-ci se présenta le 21 novembre, et le 29 déjà il accostait sain et sauf au Havre. Dix jours plus tard il était à Rome, ainsi que l'annonçait le P. Nicolas de St-Gall, secrétaire général : « Le T. R. Père Général est de nouveau rentré à Rome, le matin de la fête de l'Immaculée Conception, pour la plus grande joie de tous, après une absence de huit mois. Rien n'a troublé son long voyage et notre cher Père Général se trouve actuellement, Dieu merci, et malgré ses courses pénibles et ses lourds soucis, tout dispos et en bonne santé. »

Le P. Bernard fut le premier Ministre général à visiter l'Amérique et l'on pouvait, à l'occasion, déduire de ses confidences, qu'il y avait laissé une partie de son cœur. Ses confrères de là-bas lui étaient également attachés comme des enfants à leur père. Le P. Capistran Claude, qui était Définitéur provincial et Supérieur à New York à l'arrivée du P. Bernard en cette ville, parlait encore avec enthousiasme, dans ses vieux jours, « du caractère d'or, de la prudence et de l'esprit de décision du P. Bernard ». Le P. Benno Aichinger, l'un des derniers survivants de la visite de 1891, devenu Provincial et Définitéur général, nous parlait plus tard avec feu et une profonde émotion du magnifique P. Bernard et du souvenir ineffaçable que les Américains gardaient de lui.

Les visites de 1892 - 1893

La Province d'Ombrie n'avait plus eu la visite d'un Père Général depuis de nombreuses décennies. Le P. Bernard avait décidé de s'y rendre de Bologne en 1889 déjà, mais en avait été empêché par les graves affaires d'Espagne. Ce ne fut qu'au printemps 1892 qu'il put exécuter son projet, notamment du 3 mai au 4 juin. Le résultat ne fut guère encourageant. Au cours des siècles, la Province du Père séraphique avait produit une foule d'hommes capables et de saints personnages. Avant 1866 elle comptait trente-deux couvents. Il n'y en avait plus maintenant que quatorze, dont plusieurs n'avaient qu'un personnel très restreint, tandis que les autres étaient presque morts. Le P. Luigi remarque à ce propos : « A Visso : deux Pères ; le Président (Gardien) se rendit à Nurcie pour y rencontrer le Père Général et lui présenter ses livres... Assise n'a que trois Pères et trois Frères lais... A Gualdo Tadino, le collège séraphique n'entretient que quatre étudiants... Le Père de Trevi s'en vint trouver le Père Général à Foligno... Celui de Montefalco se rendit pareillement à Foligno pour la visite et y apporta ses livres. A Montefalco vit d'ordinaire un deuxième prêtre... » A la fin de sa visite, le P. Bernard se plaignit du trop petit nombre de religieux qui ne suffisaient même pas au gouvernement normal de la Province. Par suite des persécutions de la part de l'Etat, comme aussi de la baisse de l'esprit religieux dans le peuple, il ne s'était plus présenté de candidats depuis un long temps. Le vieillissement des communautés devenait une grave menace. Grâce à la création d'un collège

séraphique, il avait été récemment possible d'admettre quelques nouveaux profès. Cependant, la Province manquait d'une quantité de choses nécessaires, ainsi qu'il ressort des Ordonnances du P. Bernard. Celui-ci témoigne envers les Frères lais d'une très grande compréhension et bienveillance : « Profondément touché par l'état déplorable de cette Province par rapport aux Frères lais trop peu nombreux et déjà très âgés pour la plupart et souffrants, nous leur exprimons la part que nous prenons à leurs peines et les encourageons à se montrer patients et soumis aux décrets divins, en même temps que nous prions pour qu'ils s'efforcent, comme jusqu'ici, de se dévouer, suivant les besoins multiples de leurs communautés. »

Le Père Général eut pareillement à cœur de donner toutes les directives et de promulguer de sages Ordonnances susceptibles de favoriser le relèvement de la Province « qui se nomme „ séraphique ” précisément parce que les religieux qui la composent ne doivent pas seulement conserver le souvenir des vertus et prodiges du séraphique saint François qui naquit à Assise, devenue également la gardienne de son glorieux tombeau, mais doivent plus encore imiter l'exemple de sa vie merveilleuse et sans tache ».

Peu après son retour à Rome, le bruit de sa mort se répandit en Amérique du Sud. Un journal de l'Equateur annonçait que le Père Général des capucins était décédé. Immédiatement, le Custode de la Colombie prescrivait des prières et suffrages pour le repos de son âme. Au siège épiscopal d'Ibarra (Equateur) on célébra un office funèbre auquel l'évêque en personne assista, entouré de son chapitre. Les autorités civiles, les collègues de la capitale ainsi qu'une foule de fidèles emplissaient la vaste église. Le P. Alphonse-Marie d'Ager, Gardien du couvent, fit une oraison funèbre émouvante dans laquelle il montra spécialement de quelle manière le Général défunt avait relevé l'Ordre décadent des capucins ; comment son zèle et son bon exemple, ses visites et ses Chapitres, ses circulaires et ses autres directives le faisaient comparer à un second Zorobabel qui avait redonné vigueur au peuple de Dieu.

Pendant qu'en Amérique on pleurait un mort, le P. Bernard était à Rome en pleine activité. Le Chapitre général de

1884 avait demandé la publication d'un *Ceremonial Romano-Seraphicum* dès que possible. Une œuvre d'importance et qui exigeait un long travail et « qui avait déjà été envisagée une centaine de fois », note le P. Bernard. Il y consacra chacune de ses journées libres et pouvait enfin annoncer à l'Ordre, dans une lettre pleine de piété, que l'œuvre était achevée, qu'elle avait reçu l'approbation du Saint-Siège et qu'elle était prête à être expédiée dans tous les couvents où « nous pourrions désormais, comme d'une seule bouche, glorifier Dieu et le louer ensemble sur cette terre, jusqu'à ce qu'il nous soit accordé de goûter sa gloire dans le ciel ». Les *Ephemerides liturgicae* donnèrent le ton, en lui faisant un accueil enthousiaste. Chaque visite devait fournir l'occasion d'en recommander l'emploi. Comme plusieurs rubriques offraient des difficultés d'interprétation et pouvaient être mal comprises, l'auteur lui-même ne se fit pas faute d'y apporter ses lumières. Les *Annales de la Province suisse*, ch. VIII, 82, relatent : « De retour d'une tournée de visites en Allemagne, le P. Bernard s'arrêta à Lucerne à la fin de septembre 1893 et y demeura trois jours, qu'il employa à répondre à des questions posées au sujet du nouveau cérémonial. »

Au cours des décennies, eu égard surtout aux multiples décrets modifiant la liturgie, le cérémonial du P. Bernard dut être nécessairement corrigé et remanié. Quel bienfait il fut en son temps ! Seuls, quelques rares confrères, qui ont vécu dans l'ancien chaos des prescriptions liturgiques, peuvent le dire.

Le 7 décembre 1892, le Père Général publiait une circulaire, afin de préparer le jubilé épiscopal de Léon XIII, soit les cinquante ans de son épiscopat : « C'est pour toute l'Eglise, en vérité, une joie, une consolation, une force, de voir le représentant du Christ... de jour en jour plus puissant et plus grand aux yeux du monde ; la tempête fait rage, les flots déchaînés menacent d'engloutir la barque de Pierre ; le pilote au gouvernail, lui, ne chancelle pas, au milieu des pires dangers ; d'un œil prévoyant et d'une main forte, il la conduit au port. Comment pourrions-nous être saisis de peur, sous la direction d'un tel Chef ? Les rois de l'univers admirent sa grandeur, ses

ennemis redoutent sa prudence, ses enfants éprouvent sa bonté, les savants vénèrent sa sagesse, les croyants reçoivent avec reconnaissance ses enseignements... »

Le 19 mars 1893, parut la circulaire si fouillée sur la « Direction des études séraphiques » dont nous reparlerons plus loin. Le P. Bernard se rendit ensuite dans les Abruzzes pour y visiter la Province du 11 au 27 avril. Il avait le cœur lourd de pressentiments, car il savait par des documents nombreux que les religieux de cette région, éloignée sur les sommets sauvages des Apennins, se trouvaient dans une situation périlleuse. Qu'ils y eussent une existence précaire, dans des conditions d'un dénuement indicible, cela se conçoit aisément, quand on songe à la dureté et à l'inclémence de ces montagnes. Toutefois, quand le P. Luigi avoue que la pauvreté y est telle qu'elle apparaît jusque dans les vêtements du culte, il peut ajouter, en termes d'une vraie simplicité franciscaine, que la Providence est partout présente. Les religieux ne manquaient certes pas de bonnes dispositions, ni d'un véritable esprit religieux. Ce qui leur faisait défaut, c'était une discipline de vie régulière, sans laquelle les communautés sont condamnées au dépérissement certain. Les remèdes principaux prescrits par le Père Général sont : l'ouverture d'une école séraphique « dès que nous aurons retrouvé de jeunes prêtres capables et entièrement dévoués à l'Ordre ; l'enseignement du latin et de l'italien, de même que des premiers éléments de la géographie et de l'histoire ; prudence dans le choix des candidats ; érection et direction canoniques du noviciat ; perfectionnement des nouveaux profès dans les études sérieuses de la philosophie et de la théologie, d'abord dans un séminaire sacerdotal, pour autant que nous ne disposons pas encore de lecteurs bien formés ; continuation des études après l'ordination sacerdotale ; meilleure tenue des bibliothèques ; office du chœur plus recueilli et célébration plus digne du saint Sacrifice de la Messe ; retraite annuelle ; chapitre régulier des coupes ; pratique très stricte de la vie commune et suppression du „pécule " ». Sur ce dernier point et quelques autres de l'observance régulière, le Père Visiteur ajoute des directives très précises et adjure les Supérieurs et les inférieurs de les suivre consciencieusement. Toutes

ces Ordonnances témoignent du zèle exceptionnel que mit le Père Général à vouloir relever la Province des Abruzzes dont la décadence affectait si douloureusement son cœur. Il en cherchait les causes soit dans les tristes événements de l'époque, soit dans le fait que les religieux, relégués dans ce pays de montagnes d'un accès difficile, se trouvaient abandonnés à eux-mêmes.

Après son retour à la Curie généralice, vers la fin d'avril, le P. Bernard expédia les affaires urgentes et publia deux lettres circulaires, l'une sur le scapulaire de saint Joseph confié à l'Ordre par le Pape Léon XIII, l'autre sur la nouvelle édition du calendrier et du bréviaire. L'une est datée du 12 et l'autre du 21 mai. Le lendemain 22, il se remettait en route avec le P. Luigi, pour aller visiter la Province d'Autriche-Hongrie. En passant par Ancône et Fiume, ils arrivèrent, après trois jours de voyage sur terre et sur mer, à Budapest où ils commencèrent la visite qui se prolongea à travers le pays jusqu'au 27 juin. Puis, le P. Bernard continua sa tournée apostolique et revint à Vienne le 15 juillet, pour y présider le Chapitre. Il ne pouvait s'attendre à trouver beaucoup de satisfaction dans les couvents de la double monarchie austro-hongroise, car ils avaient trop souffert du joséphisme et en subissaient les contrecoups. L'« Empereur Sacristain », qui régnait sur le trône de Vienne, avait simplement supprimé tous les couvents « qui ne semblaient pas servir au bien de la société ». Les autres devaient être dissous par ordre de leurs Supérieurs, ce qui signifiait la sécularisation totale, ou du moins partielle, des ordres religieux. C'est à quoi songeait le Père Général d'Andermatt quand il descendit, le 11 juin 1893, dans la crypte impériale du couvent. Là, devant le sarcophage monumental de Joseph II, il demeura longtemps plongé dans une méditation silencieuse et dit, en quittant ces lieux : « Ici, je te retrouve volontiers, puisses-tu y reposer en paix. »

Il ne fallait donc pas s'étonner si les couvents des capucins autrefois si prospères, avaient énormément souffert du joséphisme et ne s'en étaient pas encore guéris. Les rapports de visites aussi bien que les Ordonnances qui suivirent, en témoignent. Ils remplissent vingt-trois pages grand format et sont

un monument impérissable de la circonspection, de la prudence et du zèle pastoral du P. Bernard. « Nous ne voulons pas, dit-il, introduire quelque nouveauté dans la Province, mais nous mettons toute notre autorité à vous engager à conserver les anciens usages qui s'avèrent bons et à supprimer les mauvais, qu'ils soient d'hier ou d'aujourd'hui. Nous avons confiance dans la grâce de Dieu et dans votre bonne volonté et nous voulons et désirons de tout notre cœur voir la Province austro-hongroise reprendre une vie religieuse nouvelle et retrouver son ancien lustre. »

Le Père Général indique ensuite les déficiences et prescrit les remèdes capables d'apporter la guérison parfaite. Il adjure enfin tous les religieux à travailler en commun au grand but qui est la réforme de la Province : « Dans le Christ, bien-aimés Pères et Frères, il vous appartient à vous, avec l'aide du Dieu Tout-Puissant, de vous appliquer à mettre en pratique les Ordonnances que nous avons promulguées, pour le bien spirituel de votre Province... Suivez les traces des bons religieux qui se sont efforcés de répondre aux désirs de leurs Supérieurs, afin que, vous aussi, vous ayez part à leur consolation et puissiez, avec eux, produire des fruits cent pour un. »

On pressent, dans le ton presque sévère de ces paroles, que les Ordonnances promulguées à la fin de la visite allaient se heurter à une forte opposition. Dans la chronique conventuelle du noviciat de Scheibbs, on trouve en effet la remarque : « En 1893, le T. R. P. Bernard d'Andermatt visita la Province d'Autriche-Hongrie et s'efforça d'y introduire une réforme, à commencer par le noviciat... Il dirigea personnellement l'élection du Provincial et, comme presque tous refusaient de mordre dans la pomme amère, on choisit, pour la deuxième fois, le R. P. Titus Hanuszeck, que sa prudence, sa fermeté, sa douceur et sa vraie piété désignaient, sans aucun doute, à ce poste en ces temps difficiles. » Celui-ci n'eut pas la tâche aisée, mais aux plaintes qu'il adressa au P. Bernard, ce dernier répondit : « Courage, ne gémissiez pas, mes efforts et les vôtres ont déclenché un mouvement de renouveau dans la Province. Allez de l'avant avec prudence et charité et nous parviendrons, j'en ai la certitude, à de meilleurs résultats. Accordez toute

votre sollicitude à la jeunesse, au noviciat et aux études. » Un mois plus tard, il lui écrivit à nouveau : « J'éprouve une grande joie d'apprendre que tout va bien à Scheibbs, le commencement est fait, surtout : ne pas revenir en arrière... Agissez, lors de vos visites, en instruisant et en convainquant, plus qu'en vous montrant sévère. Tout ne réussit pas en une fois, mais nous devons réaliser tous nos buts, petit à petit. Votre Définitoire vous y aidera. »

Lorsqu'il avait promulgué ses Ordonnances, le Père Général avait déjà dit aux Supérieurs provinciaux : « Nous avons mis l'accent principal sur deux points : le *peculium* et l'habit. » Ni l'un ni l'autre n'étaient conformes à la Règle et aux Constitutions, et rendaient la vie commune quasi impossible. Il fallut du temps pour faire disparaître ces abus. Il se passa des dizaines d'années avant que les efforts conjugués du Père Général et des Supérieurs provinciaux pussent enfin réaliser le vœu du P. Bernard : « Nous souhaitons et voulons que la Province austro-hongroise qui ne le cédait naguère à aucune autre, retrouve sa splendeur passée d'observance et d'austérité. »

La visite de cette Province s'acheva, comme nous l'avons dit, le 27 juin. Toutefois, le Chapitre ne put se réunir qu'après la mi-juillet. Le Père Général profita du temps libre pour se rendre dans les Provinces de Bohême-Moravie et de Galicie (Pologne autrichienne) dont les couvents avaient été visités en 1885, par le Définitoire général, le P. François-Xavier d'Illmünster, sur Ordre du Père Général. Le P. Bernard gagna personnellement les couvents de Znaim, Brünn et Olmütz (27 juin-2 juillet) en Moravie et de là, passa en Galicie, où il s'arrêta dans les couvents de Cracovie, Sendziszow et Rozwadow qui étaient des maisons de noviciat et d'études (du 2 au 8 juillet). Presque tous les religieux de la Province, Pères et Frères, eurent la possibilité de rencontrer le Père Général et de s'entretenir avec lui. Le P. Luigi contemplait le pays et s'intéressait à sa population. Il remarque entre autres : « Ici, les religieux ne boivent ordinairement que de l'eau, excepté aux jours de fêtes. Ils sont habillés comme les Italiens. Le Polonais ressemble à l'Irlandais. Les Juifs sont très nombreux dans ces régions, ils portent une sorte de tunique qui leur

tombe sur les pieds, et aussi de longues tresses de cheveux. » Il constate avec surprise que les églises dans lesquelles entrait le Père Général étaient remplies de fidèles, aussi bien le soir que l'après-midi ou le matin. Au retour, ils s'arrêtèrent dans les couvents de Raudwitz, Leitmeritz et Prague (9 au 15 juillet) et le Père Général présida le Chapitre à Hradschin.

Les deux Provinces étaient pauvres en vocations. Celle de Bohême-Moravie comptait cinquante-quatre prêtres, seize clercs, deux novices et cinquante-neuf Frères lais dans ses trente et une maisons. La Province de Galicie avait vingt-sept prêtres, quatre clercs, deux novices et dix-neuf Frères lais dans ses six couvents. Les Ordonnances édictées par le Père Général ressemblent fort à celles qu'il promulgua pour l'Autriche-Hongrie. Cela se comprend si l'on veut se rappeler que, dans l'une comme dans l'autre région, le josphisme avait causé de terribles ravages, dont ces Provinces commençaient à se relever à l'époque du généralat du P. Bernard.

De Prague, le P. Bernard revint à Vienne, y tint le Chapitre important dont il fut question et partit le lendemain (20 juillet) pour Salzbourg, à la frontière du Tyrol. Il y tint une réunion avec les Ministres provinciaux de Vienne, d'Innsbruck et de Munich et repartit déjà l'après-midi du 21 juillet pour Laufen, afin d'y entreprendre ses visites de la Province de Bavière.

Fort heureusement, la peste du josphisme n'avait pas pénétré dans ce pays, mais en retour, les couvents avaient souffert de la persécution dite de sécularisation de 1802, sur le modèle de la lutte abominable déclenchée par la Révolution française contre les Ordres religieux. Ceux-ci furent supprimés et l'Association provinciale dissoute en 1816. Grâce à la bienveillance du roi Louis I^{er}, la Province pouvait ressusciter dix ans plus tard et revenir à l'observance régulière, sous la ferme et efficace direction du très sage Provincial P. Gabriel Engl de Weitenthal (Tyrol). Le Kulturkampf des années 1870 ne réussit pas non plus à déraciner le vieux chêne. Il n'obtint d'autre résultat que de le secouer et de l'affermir sur ses bases, en l'amenant à se propager en Amérique, et à y pousser un

brillant rejeton, en y fondant la nouvelle Province de Pennsylvanie.

A l'époque de la visite de 1893, la Province de Bavière était, à l'intérieur comme à l'extérieur, en pleine floraison. Elle groupait dans ses 23 maisons 147 Pères, 46 clercs, 13 clercs novices, 191 Frères laïcs et 10 novices. Tous les religieux eurent la faveur de pouvoir s'entretenir avec le Père Général et tous les couvents reçurent sa visite, à l'exception de Wemding et de Königshofen, par trop éloignés. La visite dura du 21 juillet au 6 septembre. Du 23 au 25 août, le Chapitre était réuni à Altötting et il y régnait une telle unanimité que le P. Bernard ne put qu'en exprimer publiquement son contentement et sa joie. Pour la troisième fois consécutive, le vertueux Père Victricius Weiss d' Eggenfelden était réélu Provincial. Une atmosphère de douce et sainte chaleur enveloppait le Chapitre. L'historiographe note combien tous les Frères, sans exception, ont été frappés du calme et de la jovialité du Père Général ; sa manière d'être si simple et sans contrainte les a tous enchantés et leur a inspiré confiance. Le P. Luigi ne cache pas l'étonnement qu'il éprouve à la vue de l'activité et de la piété des capucins bavarois, si laconiques que fussent ses réflexions. A Laufen déjà, qui fut le premier couvent visité, il écrit : « Le couvent est neuf, l'ancien ayant été détruit par un incendie, il y a environ six ans. L'actuel est bâti à la manière des capucins, beau et propre. La vie commune y est parfaite. L'office de nuit, comme tout le reste, est bien réglé. » A Saint-Antoine de Munich, il déclare : « On y pratique l'observance régulière parfaite, même de nuit. Les Pères ont prêché 802 fois au cours de l'année 1892 dans les églises des environs et, dans leur propre chapelle, ils ont distribué 96 000 communions. » De Sainte-Anne, à Altötting, il dit : « Observance régulière parfaite de jour et de nuit. » D'Augsbourg : « L'office ne peut se dire au chœur, vu qu'il n'y a que quatre Pères et qu'ils sont très pris par les confessions. Des foules de pauvres y demandent et y reçoivent l'aumône. Pendant un seul mois du dernier hiver, il leur a été distribué un millier de pains en plus des soupes, etc. » Le Père Général lui-même livre son opinion dans les *Monita* qu'il rédigea le 6 septembre 1893 à

Aschaffenburg ; ceux-ci contiennent en outre divers conseils pour le bien de la Province et sa marche vers la perfection. Ils témoignent de l'amour véritable et du zèle du P. Bernard. En termes mesurés, selon son genre, il déclare qu'il a été satisfait dans l'ensemble et il relève surtout qu'il a rencontré partout la vie commune et que ce fut là sa consolation.

Le même jour où il quittait la Bavière, il gagnait la Province de Rhénanie-Westphalie. Celle-ci se trouvait dans une situation toute particulière. En l'espace de vingt ans, elle avait connu la ruine totale et une complète résurrection. Sitôt après le Concile du Vatican, le Kulturkampf avait été déclenché en Prusse et dans plusieurs des pays affiliés aux états de l'empire de Bismarck. L'Eglise catholique y était persécutée et ses Congrégations religieuses pourchassées à vie et à mort. En 1872 paraissait le décret de suppression des Jésuites et des Ordres apparentés, sur toute l'étendue de l'Allemagne. En 1875, ce fut le tour de tous les Ordres religieux et de toutes les Congrégations, excepté celles qui se vouaient au soin des malades.

L'année suivante, le Définitoire général annonçait que la Province de Westphalie se trouvait dans une situation désespérée, étant donné que tous ses membres avaient dû partir en exil. En 1881, tous les capucins expulsés par le gouvernement prussien étaient placés sous la juridiction du Provincial de Bavière. Quand le P. Bernard prit en main la direction de l'Ordre en 1884, la Province de Westphalie n'offrait plus que des ruines. Il n'existait plus que deux couvents dans la Hesse, auxquels il était interdit de recevoir des novices. Ces couvents de Dieburg et Mayence comptaient au total neuf Pères et neuf Frères. Si l'on y ajoute les religieux vivant en exil, on arrive au chiffre de quarante pour l'ensemble de la Province.

Cependant, à mesure que le Kulturkampf baissait, la Province reprenait vie. A l'époque où le P. Bernard la visita, neuf ans plus tard, elle comptait de nouveau onze maisons avec 186 religieux. Le noviciat et le cléricat regorgeaient de candidats ; les Pères étaient surchargés de travaux dans le ministère pastoral ; des projets nombreux de constructions étaient prêts. Le P. Bernard découvrit d'un coup d'œil les dangers

que recelaient ces trop rapides développements, et ses Ordonnances ont toutes pour but de les conjurer. Partant du principe élémentaire que l'avenir de la Province dépendait de la formation des jeunes, il exige absolument que le Définitoire provincial élabore un programme complet des cours de théologie et que ce programme soit soumis à l'approbation du Père Général. On devra se montrer d'autant plus sévère dans le choix des novices que le nombre des candidats sera plus élevé. La théologie ne s'enseignera qu'après la philosophie et se donnera pendant quatre ans. Les Supérieurs provinciaux pourront y insérer des cours d'homilétique ou ne l'enseigner qu'après. Les examens de fin d'année devront être subis par chaque étudiant, en présence du Définitoire et de quatre examinateurs désignés par le Provincial. Avant de recevoir les lettres patentes de prédicateur du Père Général, les étudiants devront être soumis à un nouvel examen sur les branches de la philosophie et de la théologie. Il ne faut pas oublier que la science et la vertu sont les vrais ornements du prêtre.

Le zèle pastoral dont faisaient preuve les Pères de la Province de Rhénanie-Westphalie reçoit la haute approbation du Père Général qui pourtant, ne peut s'empêcher de leur recommander de se tenir dans les limites raisonnables. Rien ne serait plus nuisible à l'ordre conventuel et à l'esprit de l'observance régulière que l'absence prolongée des Supérieurs, les séjours trop fréquents des Pères dans les paroisses et les multiples occupations distrayantes auxquelles pourraient s'adonner les jeunes prêtres à peine sortis des études. Le Père Visiteur promulgue ensuite la défense de construire de nouveaux hospices ou couvents, durant trois années tout au moins, car il importe de consolider ceux qui existent et d'y fortifier l'observance.

Le P. Bernard termine ainsi son rapport : « Dans l'ensemble, nous pouvons nous dire satisfait de l'état de votre Province. Il a plu au Dieu très bon de vous bénir, vous et vos maisons, et de vous multiplier en ces quelques années qui ont suivi la résurrection de votre Province. N'est-ce pas la preuve qu'Il vous a choisis pour être les instruments de sa Providence ? Efforcez-vous, dans toute la mesure où le permet l'humaine

faiblesse, de répondre aux desseins qu'Elle a sur vous. Jusqu'ici, vous avez dû vous appliquer à donner à votre Province des racines profondes et à lui assurer, avec un plus grand développement, une solide réputation. Désormais, vous aurez les regards fixés sur sa vie intérieure. Vous devez grandir en nombre pour que, dans vos couvents, il soit plus facile de réaliser l'observance régulière, avec tout ce qu'elle exige ; vous devez apporter à la vie spirituelle une nourriture nouvelle et plus fortifiante, en même temps qu'une vigilante protection ; vous devez prévoir et instaurer un cycle d'études sérieuses, d'actualité et suffisantes ; vous devez pratiquer toujours plus parfaitement la vie commune et prendre soin d'éviter tout ce qui serait contraire à la pauvreté, tout particulièrement dans l'usage de l'argent. Tel est, mes très chers dans le Christ, le but de la vocation religieuse que vous devez vous efforcer d'atteindre de tout votre pouvoir, les Supérieurs donnant l'exemple les premiers. Daigne le Seigneur vous protéger et vous bénir. » Ces sages et paternelles Ordonnances furent promulguées au Chapitre provincial qui se tint à Münster les 26 et 27 septembre, où le P. Mathias Bremscheid fut élu Provincial. Le jour suivant, le Père Général, accompagné du P. Luigi, se rendit à Bâle via Cologne, et de là à Lugano. Il visita, au passage : Dornach, Lucerne, Altdorf, Andermatt, et prit une semaine de repos dans le vieux couvent de Lugano. De ce lieu, il écrivit au P. Eberhard Walser : « De retour de la lointaine Westphalie, je me suis glissé rapidement et presque inaperçu à travers la Suisse, en m'arrêtant à Lucerne, Altdorf et Andermatt, et me voici sur le chemin de Rome. J'ai visité cinq Provinces : Autriche-Hongrie, Bohême-Moravie, Pologne, Bavière et Westphalie. Dieu merci je suis en bonne santé et mon secrétaire également. » Il fit halte encore à Milan, Pise et Florence pour arriver à Rome le 17 octobre. Comme s'ils rentraient de vacances, le P. Luigi achève son récit de voyage par ces seuls mots : « Si torno dalla Visita 1893. » — On revient de la Visite de 1893.

Les visites des années 1894 et 1895

Après une absence de si longue durée, le Père Général n'eut pas trop de l'automne 1893 jusqu'au début du printemps 1894 pour liquider les affaires accumulées à la Curie. Dans deux circulaires aux Provinces, il annonçait l'approbation définitive du nouveau calendrier et la béatification de Didace de Cadix. Dans l'une comme dans l'autre brille avec éclat l'amour du P. Bernard pour son Ordre et pour ses meilleurs Serviteurs. Dans sa circulaire du 1^{er} janvier 1894, il se réjouissait de voir les saints et les bienheureux de tout l'Ordre franciscain qui, pour la plupart, n'étaient pas fêtés chez les Capucins, trouver enfin la place d'honneur à laquelle ils avaient droit à l'autel et dans le bréviaire. Dans sa deuxième circulaire du 13 juin 1894, il exulte de pouvoir joindre à toute cette glorieuse phalange : Didace de Cadix, l'apôtre de l'Espagne et de la Sainte Trinité : « C'est dans la joie et la jubilation que nous voulons glorifier les œuvres du bienheureux Didace et le supplier avec confiance, piété et ferveur, d'intercéder pour que notre Famille grandisse en perfection et sainteté, de façon que se vérifie de jour en jour la parole du très aimé Pape Léon XIII, à savoir « que l'Ordre des capucins est une pépinière fertile de saints. » A ces paroles, le P. Bernard ajoute cette supplique : « Priez pour nous qui, aujourd'hui même, partons visiter les Provinces de Belgique et de Hollande... afin que le Dieu très bon nous accompagne partout et bénisse nos efforts. »

De fait, il quittait Rome le même jour (13 juin) avec le

P. Luigi, voyageait d'un trait jusqu'à Arth et de là, directement, jusqu'à Bruxelles, pour y commencer la Visite de la Province. Il s'arrêta dans les huit couvents de Belgique et y vit les 189 religieux, du 16 juin au 6 juillet. Le P. Luigi note avec joie la bonne impression qu'il en recueillit : « A Bruxelles, l'observance est parfaite, de jour et de nuit. Les cellules sont toutes très petites et les fenêtres de même. » A Mons : « Observance parfaite. » A Bruges : « Le séminaire séraphique compte quarante-huit étudiants. Ces jeunes ont joué « Saint Symphorien » et nous ont lu des travaux de leur composition en latin, en français et en anglais. » A Meersel : « Obervance sur toute la ligne, comme dans tous les autres couvents. Partout on travaille avec ardeur. On y prêche les dimanches aux quatre messes et encore le soir. Les Pères sont souvent demandés dans les paroisses. De plus, il règne, dans tous les couvents, une grande propreté et l'uniformité complète des cordons, chapelets, etc., chez tous les religieux ». Le P. Bernard lui-même écrivait au P. Théodore qu'il éprouvait de grandes satisfactions au cours de ces visites, nonobstant le temps défavorable. Il n'omit pas ici plus qu'ailleurs de glisser, dans ses Ordonnances, des critiques justifiées et des directives, pour donner à la Province toute sa splendeur et pour prévenir toute décadence. Il exprime d'ailleurs son contentement surtout pour l'esprit intérieur qu'on y cultive, comme aussi pour la grande activité pastorale déployée au-dehors et spécialement dans la Mission du Lahore. Ces Ordonnances furent promulguées le 5 juillet à Meersel. Le lendemain, le Père Général se rendit à Bréda, où il commença immédiatement la Visite de la Province de Hollande, après un voyage de deux heures en chemin de fer. Le P. Luigi note dans son *Itinerarium* : « Les Hollandais sont plutôt froids de nature et, sans doute aussi, retenus par une certaine timidité. » Par ailleurs il remarque avec une joie visible, plusieurs faits à l'honneur de cette Province. « Dans tous les couvents, la vie commune est parfaitement pratiquée, il y règne une observance régulière et aussi une propreté modèle... Les couvents sont construits à la manière des capucins, ou du moins en ont l'apparence, car en réalité il en est autrement. Ce ne sont pas, de loin, ces cons-

tructions en maçonnerie brute comme celles des régions méridionales... Tous les couvents de Hollande sont largement pourvus d'aumônes. L'activité pastorale des Pères ressemble à celle de Belgique. Les dimanches, ils prêchent à trois ou quatre messes. Du point de vue religieux, on peut classer la ville de Tilbourg au premier rang, comme Bruges pour la Belgique. Dans aucune église des couvents de ces Provinces, on ne voit des autels dorés. Les prêtres du clergé séculier ne sont jamais logés dans les couvents, mais dans des chambres d'étrangers. »

La Province de Hollande comptait alors sept couvents avec 151 religieux. Le 21 juillet, la Visite était achevée et les Ordonnances y relatives étaient promulguées à Renevaas dans la Gueldre. On y lit : « Pendant le temps passé en ces lieux, nous avons vu de nos yeux et pesé soigneusement toutes choses, en prenant connaissance des désirs comme aussi des difficultés de chacun. Nous avons pu nous faire une juste idée de la situation de votre Province et nous pouvons dire que celle-ci, dans l'ensemble, nous satisfait pleinement, tant au sujet de la vie commune que de l'observance régulière, de même que pour ce qui regarde votre activité pastorale et la charité fraternelle qui vous anime. » Toutefois, le Père Général ne laisse pas de faire diverses propositions, afin de promouvoir le progrès de la Province. Il estime que les études sont de qualité insuffisante. On ne leur consacre pas le temps requis, et, d'autre part, on manque des livres nécessaires chez les maîtres et chez les élèves. De plus, un plan d'études et un programme bien ordonné y font défaut, de même que des examens sérieux et approfondis. En suivant fidèlement ces Ordonnances, la Province de Hollande allait devenir l'une des meilleures de l'Ordre.

Le 21 juillet, le P. Bernard annonçait à Rome : « Ce soir même, je termine ma Visite du dernier couvent de Zenavaar. Quinze visites au cours de cinq semaines, cela suffit. Demain, j'irai à Clèves (Westphalie) et de là, je gagnerai la Suisse. »

La Visite de sa Province helvétique allait lui prendre presque trois mois. En juillet, il s'arrêta dans les couvents de Dornach, Olten, Soleure et Sursee. En août, ce fut le tour de

Lucerne, Wil, Appenzell, Mels (où il reçut aussi les Supérieurs des hospices de Rhétie), puis Naefels, Rapperswyl, Zoug, Schwytz et Schüpfheim ; en septembre : Sarnen, Stans, Altdorf, Andermatt, Réalp, Rigi-Klösterli ; en octobre : Fribourg, Romont, Bulle, Saint-Maurice et Sion. Le 24 août se tint le Chapitre provincial à Lucerne. Entre-temps, le P. Bernard était obligé de se vouer à diverses tâches de sa charge, auxquelles, en sa qualité de Suisse, il ne pouvait se soustraire. C'est ainsi qu'il répondit à une invitation d'amitié du couvent bénédictin d'Engelberg où, le 6 septembre, fête de saint Eugène, il célébra l'office solennel chanté par le chœur des novices et des étudiants qu'accompagnait l'orchestre abbatial. Par deux fois, il se rendit en pèlerinage à Notre-Dame d'Einsiedeln, une fois le 16 août avec le P. Luigi, la deuxième fois les 23 et 24 septembre avec le P. Thomas de Forli, Définitéur général, et le Cardinal capucin Persico. Il avait déjà accueilli aimablement ce dernier à Lucerne le 16 septembre et était monté avec lui au Rigi les 19 et 20 septembre par un temps magnifique, puis de là était redescendu avec lui à Ingenbohl. Le Cardinal Protecteur y présida le Chapitre général des Sœurs Théodosiennes et s'y reposa avec le P. Bernard pendant une dizaine de jours.

Le P. Luigi note exactement l'horaire et les dates de tous ces déplacements et donne libre cours à ses impressions. Les merveilles des pays et la situation privilégiée des couvents de Lucerne, Wil, Naefels, Rapperswyl et Sion, etc., lui arrachent des cris d'admiration et d'enthousiasme. Il fait preuve de beaucoup de compréhension pour les conditions particulières de vie dans la Province suisse et il la juge avec bienveillance. Il aurait, en tant que méridional très coriace, des motifs de critique à nous faire, spécialement sur trois points : les constructions, le port fréquent des chaussures et l'absence de l'office de nuit. Cependant, il ne blâme pas. Beaucoup de constructions et de transformations répondaient, sans doute, à une nécessité. Les couvents étaient, pour la plupart de vieux bâtiments, étroits, sans hygiène et proches de la ruine. D'autre part, le nombre des religieux croissait d'année en année et doublait en l'espace de cinquante ans, si bien que la Pro-

vince suisse devenait la plus nombreuse de toutes. Le P. Luigi était assez perspicace pour en tirer les conclusions qui s'imposaient. Il inscrit simplement le montant des dépenses de ces constructions. Il regrette seulement que l'une ou l'autre église soit décorée de peintures et possède des ornements de prix. Les critiques du Père Général sont d'un ton plus sévère : « Il existe dans la Province certains abus concernant les restaurations et installations des couvents et surtout des églises, dont plusieurs ne correspondent plus à l'idéal de pauvreté et de simplicité si vivement recommandé par notre Père saint François et prescrit par nos Constitutions. C'est pourquoi nous voulons que, dans toutes ces choses, on s'en tienne strictement aux Constitutions et aux décisions des Chapitres généraux. Il n'est dès lors permis à aucun Gardien de faire des réparations d'aucun genre sans l'approbation de ses *Discrets* ou Conseillers, dès que la somme dépasse quarante francs. Le Père Provincial lui-même ne laissera faire ni construction ni réparation de quelque importance, sans consulter son Définitoire. »

Sur le deuxième sujet d'étonnement du P. Luigi, voici ce qu'il écrit : « Partout en Suisse, on fait usage de chaussures et cela vient de ce que les religieux doivent souvent marcher dans la neige. » Le froid et la neige de notre pays inspiraient, de toute évidence, une crainte respectueuse au P. Luigi. A la fin septembre, alors qu'ils rentraient d'Ingenbohl à Lucerne, la neige détestée faisait son apparition sur les sommets. Le pauvre Père avait à souffrir durement de ces frimas prématurés, tandis que le Père Général, un enfant de l'Alpe, s'en réjouissait et ne manquait pas d'écrire au P. Théodore à Rome, non sans malice : « Dans la Province suisse, ça ne va pas mal... on a fait du feu pour nous, ou plutôt pour le P. Luigi. Au chœur, on le voit se recroqueviller (les coudes aux genoux) comme un chat, de façon à conserver toute la chaleur. » Le P. Luigi expliquait par la neige et le froid la coutume de porter des chaussures. Il voyait juste. L'habitude de mettre des bas et des souliers pendant les longs mois de l'hiver, entraînait fatalement les religieux à négliger de porter les sandales en d'autres saisons. Le Père Général ne l'entendit pas ainsi et

c'est pourquoi au Chapitre provincial de 1906, il rappelait sérieusement le devoir de garder les sandales, autant que possible, au-dehors et à l'intérieur du couvent.

Le P. Luigi ne dit rien de l'office nocturne. Les capucins suisses ont partout et toujours anticipé les matines la veille au soir. Il ne pouvait donc pas déclarer : « Ici l'observance est parfaite de jour et de nuit. » Il n'ignorait pas que la question avait été tranchée par le Définitoire général, sur proposition du P. Bernard le 3 février 1887. La décision prise alors était ainsi conçue : « Compte tenu des travaux extraordinairement nombreux dans le ministère des âmes qu'assument les religieux suisses auprès de la population, on admet qu'il convient de leur octroyer la dispense de l'office de nuit. » Celui-ci suppose, en effet, que la communauté entière puisse faire régulièrement la sieste après le dîner, ou prendre son repos de très bonne heure le soir, afin de remplacer le sommeil perdu. Or, l'activité pastorale des capucins suisses leur interdit l'un et l'autre. Vouloir leur imposer l'office de nuit risquerait simplement de faire qu'un petit nombre seulement parvienne à le dire à minuit, au lieu que maintenant l'office se récite régulièrement au chœur par toute la communauté. L'observance régulière y perdrait à coup sûr. Aussi la question ne fut même pas posée à l'occasion de la Visite.

En retour, le P. Bernard exigea de manière très stricte que les exercices religieux fussent suivis par toute la famille conventuelle au chœur, et spécialement le matin et le soir.

Nous venons de noter tous les points essentiels des Ordonnances de la Visite de la Province suisse. Le P. Bernard résume son opinion dans les lignes que voici : « Nous avons, avec l'aide de Dieu, achevé la Visite canonique de notre très chère Province maternelle. Bien que tout ce qui s'y passe nous soit déjà connu, nous avons voulu nous rendre compte de tout, au cours de notre tournée dans les divers couvents et prendre connaissance des besoins et des désirs de chacun. Cela nous a paru être le meilleur moyen de pouvoir remédier aux abus éventuels, de fortifier, par de bons conseils et de salutaires recommandations, les cœurs des religieux et de maintenir la discipline régulière. Nous devons reconnaître et déclarons

volontiers qu'après une absence de plus de dix années, nous avons retrouvé notre chère Province dans une bonne situation, tant au point de vue de la vie commune qu'en ce qui concerne l'observance régulière et les travaux des Pères, ainsi que la charité fraternelle. » Après les peines et les fatigues d'une aussi longue tournée, le P. Bernard eût bien désiré prendre quelques jours de repos dans sa patrie au pied du Gothard, avant de retourner à Rome. Cette joie ne lui sera pas donnée. En effet, le 25 septembre déjà, il était choisi par la Sacrée Congrégation des Evêques et Religieux, comme Visiteur apostolique des trois Provinces d'Espagne et muni de tous les pouvoirs y relatifs. Il en reçut la nouvelle à Lucerne à la fin septembre. Il termina la Visite des couvents de Suisse romande et prit le chemin de l'Espagne via Lyon, Narbonne, Toulouse et Bayonne. Il dut s'arrêter deux jours à Toulouse, à cause d'une indisposition. Il s'était surmené et avait pris froid. Le P. Luigi eut beau lui recommander de rentrer à Rome. Son énergie et son sens du devoir le poussaient à poursuivre sa route et, le 21 octobre, il débarquait à Fontarrabie, en pays basque.

Cinq ans s'étaient juste écoulés, depuis que le P. Bernard était venu dans cette ville pour y aplanir certaines difficultés et partager l'immense territoire en trois Provinces : Aragon, Tolède et Castille, en promulguant pour chacune d'elles, les « Ordenaciones Generales » où brillent sa sagesse et son zèle. Les espoirs qu'il avait conçus alors, mais aussi les craintes, s'étaient réalisés. Les trois Provinces avaient, en très peu de temps, pris un essor réjouissant, car, au lieu des quinze maisons et des 372 religieux qu'elles avaient au début, c'étaient maintenant trente-deux couvents avec 578 membres. Toutefois, elles n'étaient pas encore sorties de la crise de croissance dont souffrent les nouvelles Provinces, malgré les sages et riches directives du P. Bernard.

Afin, sans doute, d'alléger la tâche du Père Général, la Curie généralice proposa de faire visiter ces Provinces par le R. P. Calasanze, avant l'arrivée du P. Bernard. Celui-ci pourtant, refusa l'offre de la Curie. Il écrit au Secrétaire général : « Ce que je pense de ma mission d'Espagne, comment je la

conçois et le motif pour lequel je tiens à la faire en personne, sans le concours préalable du P. Calasanze, vous l'apprendrez de ma lettre de ce jour au T. R. P. Fulgence. » Et plus loin : « La visite, je veux la faire moi-même, sans précurseur, car je ne peux me résoudre à un simple : *Confirma hoc*. Puisque je dois y aller, je veux avoir les mains libres. » Cette décision était la prudence même, mais aussi une décision d'un courage extrême, eu égard à l'état de santé de son auteur. Il ne se faisait aucune illusion et savait que sa tâche serait difficile et pleine de soucis. Il eut, à coup sûr, le pressentiment, compte tenu des obstacles qu'il y rencontrerait, que cette Visite serait, pour sa santé, pendant un mois, un vrai Chemin de Croix.

Il commença le 21 octobre à Fontarrabie la Visite de la Castille. Avant la fin du mois, il devait garder le lit pendant quelques jours, à la suite d'un fort refroidissement des bronches. Le P. Luigi insista pour qu'il reprît le chemin de Rome. Le P. Bernard ne l'écouta pas et continua ses visites à Pampelune et Bilbao malgré ses souffrances. Là, le docteur l'examina. Sans tenir compte de sa maladie qui allait en empirant, le Père Général parcourut, en train et en voiture, le nord et le centre de l'Espagne. A Santander, il était à bout de forces. Après cela, ce furent encore néanmoins quinze heures de chemin de fer via Léon, pour regagner Madrid. Il put loger à la Procure des missions qui dépendait directement du Général. Il devait y rester, comme dans un lazaret, du 17 novembre 1894 au 2 janvier 1895. Il écrivit alors au Père Procureur général à Rome : « Je remercie Dieu de tout cœur, de ce qu'Il m'a conservé en forme, malgré ma santé chancelante, de sorte qu'il me fut possible d'achever la Visite de la Province de Castille. En ce moment, je me vois forcé d'interrompre, pour cause de maladie. Je sens le besoin, non pas seulement de me reposer, mais de me faire soigner. J'espère guérir bien vite, parce que j'ai constaté jusqu'ici que je retrouvais très rapidement des forces, dès que j'avais pris un peu de repos et suivi les prescriptions des médecins. Aujourd'hui ou demain matin, je serai examiné par l'un des plus illustres médecins de cette ville et je me promets de m'en tenir exactement à ses ordonnances. Comme vous le savez, ma maladie a débuté à Sion,

vers la mi-octobre. Elle prit l'allure d'un refroidissement des bronches, avec toux et symptômes de fièvre... Mon état général est très affaibli, l'appétit fait défaut, la toux m'exténue. Toutefois, il n'y a rien d'alarmant. Je me repose en observant les avis du médecin et je pense pouvoir continuer ma mission, pour autant que les événements le permettront. »

Le Père Provincial de Madrid inquiet fit venir le D^r Marquis del Busto, le médecin personnel du jeune roi Alphonse XIII et du ministre Président Canovas.

Del Busto, qui était un excellent catholique autant qu'un médecin capable, se mit à soigner le P. Bernard avec une sollicitude touchante. Dès sa première consultation, il déclara que l'état du malade lui inspirait de l'inquiétude et, après l'avoir ausculté à fond les jours suivants, il donna son diagnostic : « Inflammation rampante du poumon droit. Réveil d'une ancienne maladie. Infection profonde du poumon. Foyer bacillaire qui pourrait provoquer des suites graves. Expectoration très abondante qui empêche la fièvre de monter. » Le docteur ajoutait que « le climat froid de Madrid ne pourrait qu'aggraver le mal et que le malade devrait, dès que possible, retourner en Italie ou se rendre en Andalousie ; ses poumons percés de cavernes ressemblaient à une éponge. »

Le Père Général se débattit ainsi entre la vie et la mort durant une dizaine de jours, jusqu'au 28 novembre où le D^r del Busto put enfin constater une amélioration sensible et, déjà, le convalescent faisait ses plans de voyage. Il écrivit, le 25 décembre au P. Théodore : « Hier et aujourd'hui, je ne me sens pas du tout bien. J'espère qu'il ne s'agit que d'une rechute passagère. Par surcroît de malchance, le médecin est lui aussi malade. Je ne l'ai vu qu'une fois en ces trois semaines. Il m'a promis de venir aujourd'hui ; nous verrons. N'en dites rien, je vous prie, sauf au P. Fulgence, afin de ne pas susciter une nouvelle alarme. » Les soucis que l'on se faisait dans l'Ordre, et spécialement au Définitoire à Rome, de même que dans l'entourage immédiat du P. Bernard pour sa santé, se manifestaient par un afflux de lettres et de télégrammes qui, chaque jour, demandaient des nouvelles de son état.

Entre-temps, la guérison fit de si rapides progrès que le

D^r del Busto n'hésita plus à ordonner le transfert de son malade à Barcelone, où le climat était plus doux qu'à Madrid. Le 1^{er} janvier 1895, il donnait son avis dans un rapport circonstancié sur le cours de la maladie et l'état présent du Père Général et lui conseillait de faire le voyage, qui devait durer dix-sept heures, en wagon-lit, puis, de rester au bord de la mer jusqu'au printemps. Le lendemain, en effet, le P. Bernard prit la direction de Barcelone, dans l'intention avouée de profiter d'un climat plus clément, mais aussi dans l'idée de pouvoir y commencer la Visite de la Province d'Aragon. Après une halte de trois jours à Barcelone, il gagna le couvent voisin de Sarrià, dans un site merveilleux, avec une vue sur la mer distante de deux à trois kilomètres seulement. Il y demeura du 6 au 29 janvier. Le 15 du mois, il pouvait enfin dire à nouveau la sainte messe qu'il n'avait plus célébrée depuis le 5 novembre précédent. Le 21 janvier, il écrivit au P. Théodore : « Dites au P. Fulgence de m'envoyer régulièrement le *Vaterland* en entier. Je me trouve seul presque tout le long du jour, et j'attends le *Vaterland* comme une bonne vieille connaissance qui me rend visite et me raconte les nouvelles. » ... « Je me rétablis lentement... l'appétit et le sommeil manquent encore et le moindre effort me fatigue. Je vais chaque jour un peu au jardin, quand il fait beau temps. Patienza ! » Le 28 janvier, il répondit au P. Eberhard : « Oui, cher Père Supérieur, j'ai été malade, même très malade ; la prière d'un grand nombre et les soins d'un excellent médecin m'ont ramené des portes de l'enfer... Je vais mieux, pour ne pas dire bien. Demain, je partirai pour Arenys-da-Mar où j'entreprendrai lentement la Visite. Après quoi, Dieu aidant, je me dirigerai vers le Sud. » Le 4 février, de fait, il gagnait la Province de Tolède, y visitait les couvents de Masamagrell, Valence, Séville, Santucar et, le 14 du mois, Antequera, le couvent le plus méridional de l'Espagne.

De là, il reprit, le 17 février, le chemin vers la côte de l'Est, où il s'arrêta au couvent d'Orihuela. Avant de quitter Antequera, il écrivit au P. Théodore : « Dans quelques instants, nous allons partir. Le voyage durera presque deux jours... Ma santé est convenable, j'arrive à faire mon travail... » Malheureuse-

ment, le temps s'était gâté en Andalousie, de sorte qu'après un long voyage en compartiment ordinaire, la santé du Père Général se gâta également. Il subit une rechute pendant le voyage de nuit du 17 au 18 février, à travers les monts de Chinchilla. Les poumons furent sérieusement atteints et la toux reprit de plus belle. En arrivant à Orihuela, le P. Bernard se trouvait en fort mauvais état et souffrait de crampes d'estomac et de fièvre. Il dut s'aliter aussitôt et faire appeler le médecin. Peu à peu, il reprit des forces, de telle sorte qu'il put songer à poursuivre son voyage vers le Nord ; il partit, et le 8 il rassemblait le Définitoire provincial pour clôturer sa Visite.

Le même jour, il se dirigeait vers Barcelone, Marseille et Rome où il mit pied à terre le 14 mars. Le P. Luigi a simplement noté dans son carnet de route : « Nous sommes arrivés à Rome à dix heures dix, après une absence de neuf mois et treize heures. »

Jamais encore l'attachement des Frères à leur Supérieur ne s'était manifesté avec tant d'émotion et de chaleur que pendant les longs mois d'une maladie qui avait mis ses jours en danger. Son compagnon, le P. Luigi, était tout soin et toute sollicitude à son égard. Le protocole des Visites qu'il tint parfaitement au clair, laisse supposer qu'il eut un réel souci du P. Bernard, jour et nuit, et qu'il mit tout en branle pour que celui-ci, poussé par son besoin d'action et par le zèle de sa vocation, ne se hâtât prématurément vers la mort. D'autre part, le P. Théodore de Ried-Brig, son *Alter ego* à Rome, s'efforçait de lui alléger la tâche par sa correspondance régulière et par un travail acharné à la Curie généralice, où il expédiait le plus d'affaires possible. De son côté, le P. Bruno de Vinay, Procureur général, sollicitait le 29 novembre déjà, au nom du Définitoire général, les prières de tous les religieux, afin qu'il plût à Dieu, par l'intercession de la Vierge Immaculée, patronne de l'Ordre, de saint François et de tous les saints de l'Ordre, de « rendre la santé à notre très cher Supérieur et Père ». Et lorsque, un peu plus tard, des nouvelles plus favorables parvinrent de Madrid, il envoya une deuxième circulaire datée du 12 décembre où il exprimait au Seigneur la reconnaissance de l'Ordre pour avoir

entendu les cris de crainte et de détresse des enfants, en leur rendant l'espoir que le Père malade allait guérir. Enfin, Son Eminence le Cardinal Ignace Persico, qui languissait lui-même sous les coups d'une pénible maladie, se renseignait néanmoins sans cesse sur l'état du cher Père Général. Celui-ci se sentit comme obligé par gratitude d'écrire le 16 février 1895, d'Antequera, à son très noble ami, pour le rassurer et le remercier.

En nous rappelant cette longue maladie du Père Général, nous sommes en droit de nous demander dans quelle mesure et avec quel succès il lui fut possible d'accomplir ses Visites. Celles-ci se passèrent, en effet, sous le signe de la Croix et, de ce fait, reçurent aussi les bénédictions de la Croix. On ne peut presque pas se faire à l'idée qu'il ait eu le courage d'entreprendre et de mener à bien une tâche aussi lourde dans de telles conditions. Seul son amour de l'Eglise et de l'Ordre pouvait l'y décider. Cependant, il nous semble vraiment héroïque et même présomptueux de sa part, qu'il n'ait pas abandonné son travail au milieu de ses souffrances et de ses rechutes. Au contraire, il allait toujours de l'avant, dès qu'il sentait naître l'espoir d'une guérison. Il lui arriva même d'accorder des rendez-vous de son lit de malade. Le Père Général l'avoue lui-même franchement au P. Eberhard. Ses forces néanmoins le trahirent lors de son voyage de retour d'Orihuela à Barcelone, de sorte qu'il ne put visiter les trois couvents d'Olleria (dans la province de Tolède), d'Igualda et d'Olot, en Aragon. Dans le dernier des trois, il délégua son secrétaire, tandis qu'il se fit donner des rapports écrits de tous les religieux des deux autres. Les Ordonnances qu'il promulgua fournissent la preuve qu'il connaissait à fond la situation des trois Provinces et leurs besoins. Sa Visite apostolique atteignit donc parfaitement son but. Quelques problèmes restèrent en suspens, qui devaient trouver une solution au cours des années suivantes. Il s'agissait principalement de fixer les limites de chacune des Provinces.

En 1889, le P. Bernard avait divisé l'immense territoire en trois Provinces : Castille, Aragon, Tolède, comme nous l'avons relaté. La Procure générale des missions d'au-delà des mers, qui existait à Madrid, devait subsister telle quelle en attendant,

et fut déclarée District *nullius* soumis à la seule juridiction du Père Général. Un changement ne s'imposa que le jour où le nombre des maisons et des religieux, et les relations de Province à Province, et dans les missions même, l'exigèrent. La Province de Tolède, trop vaste en étendue et trop pauvre en couvents et en religieux, fut partagée en 1898 entre les Provinces d'Andalousie et de Valence. La Province d'Aragon donna le jour, deux années plus tard, aux Provinces sœurs de Catalogne et de Navarre-Aragon. En 1907 enfin, le District *nullius* était abandonné par Madrid et la Procure des missions était supprimée. Le couvent royal d'El Pardo, dans lequel elle était installée, passait à la Province de Castille, tandis que le collège séraphique de Lecaroz, qui était rattaché à la Procure, était attribué à la Province de Navarre-Aragon.

Ainsi le P. Bernard avait réussi à transformer en une Province régulière le Commissariat d'Espagne qui s'était presque entièrement séparé de l'Ordre et y avait ensuite organisé trois Provinces qui, bientôt, en devinrent cinq. L'organisation canonique et le programme de formation des jeunes allaient de pair avec les autres mesures prises par le Père Général et promulguées par les *Ordenaciones generales*, tandis que chaque famille conventuelle recevait ses propres directives après la Visite.

Sur ces entrefaites, le P. Calasanze qui était l'intime des Papes Léon XIII et Pie X, était devenu Cardinal, sous le nom de Vivès y Tuto. Il eut l'honneur de féliciter le P. Bernard lors de son jubilé de profession en 1906 et il lui écrivit : « J'ai plus de motifs que tous les autres de témoigner ma reconnaissance à votre T. R. Paternité ; vous avez toujours été pour moi un bon et tendre Père et, en tant qu'Espagnol, je profite de cette occasion solennelle pour redire à votre Paternité la gratitude que nous avons pour le réorganisateur et le Père des Provinces d'Espagne. »

Le Chapitre général de 1896 et la réélection du Père Bernard

Dès qu'il fut de retour à Rome, le P. Bernard se remit à son pupitre. Le travail lui pesait. La maladie qui avait malmené ses poumons n'était pas entièrement éliminée, et son état général était affaibli. Le médecin lui prescrivit, à l'approche de l'été, un séjour dans la haute vallée de son pays natal. Il partit donc le 8 juillet, en compagnie du P. Théodore, fit une halte brève à Lugano et Faido et arriva le 13 à Andermatt. L'accueil fut, comme toujours, des plus cordial, le temps était merveilleux, l'air à l'altitude de 1400 m. frais et embaumé. Au bout de quinze jours, le Père Général était déjà capable d'entreprendre de longues promenades. Par malheur, il fut surpris par une grosse pluie entre Andermatt et Réalp le 7 août, ce qui provoqua une rechute. Il se rétablit très vite et, le 5 octobre, il reprenait avec son secrétaire le chemin de Rome où ils arrivèrent le 12, après s'être arrêtés à Lugano, Milan, Bologne et Pistoie.

L'année du Chapitre approchait. Le 25 octobre, déjà, le Définitoire général avait demandé au Saint-Siège les pouvoirs nécessaires en vue du Chapitre. Les représentants de toutes les Provinces étaient appelés à Rome de manière à s'y trouver réunis, afin d'y désigner, le 8 mai, les Supérieurs généraux et y traiter ensuite les affaires à régler. Les séances devaient avoir lieu au Collège Saint-Fidèle de Sigmaringen. Bien assuré qu'il allait quitter la direction générale de l'Ordre, le

P. Bernard écrivait dans sa lettre d'adieu : « ... Nous vous conjurons avec l'apôtre saint Paul, bien-aimés Frères, d'avoir une conduite digne de la vocation à laquelle vous avez été appelés, en toute humilité et douceur, avec patience, vous supportant mutuellement avec charité, vous efforçant de conserver l'unité de l'esprit par le lien de la paix, comme aussi vous avez été appelés par votre vocation à une même espérance. »

Tous les capitulaires se réunirent au jour fixé dans la Ville éternelle. A défaut du Protecteur de l'Ordre, Son Eminence le Cardinal Raphaël Monaco La Vallete, retenu chez lui par la maladie, ce fut le Cardinal Segna qui, à la prière du Définitoire général, présida le Chapitre. Il reçut en audience à San Nicola et à San Lorenzo, les 6 et 7 mai, chacun des capitulaires. De son côté, le Père Général prononça de bonne heure le 7 mai, au Collège Saint-Fidèle, un magistral discours dans lequel il fit un rapport d'une simplicité et sincérité merveilleuses sur sa gestion depuis le 9 mai 1884. Il y disait : « ... J'arrive aujourd'hui à la fin de ma période de gouvernement. Ce furent douze années de peines et de travaux, de souffrances et de soucis, mais également, grâce à Dieu, riches de joies et de consolations, des années où, suivant le proverbe, on trouve du bon et du mauvais... Il a plu à Dieu de bénir et de multiplier notre Ordre au milieu d'une époque troublée ; Il l'a protégé contre les attaques du dehors et conservé au-dedans. J'ai l'agréable devoir d'exprimer publiquement ma gratitude au T. R. P. Procureur, au Définitoire et aux secrétaires généraux, pour toute l'aide qu'ils m'ont apportée dans la direction de l'Ordre entier et celle des missions extérieures. Ils m'ont pris une bonne part du travail et de la peine. Enfin, je remercie tous les Provinciaux et toutes les Provinces chez qui j'ai trouvé beaucoup de bonne volonté, de zèle et d'excellentes dispositions pour me faciliter ma tâche et pour mettre en pratique les Ordonnances des Supérieurs et celles du dernier Chapitre général. Pendant ces douze années, nous avons eu à traiter avec près de deux cents Provinciaux. Un petit nombre d'entre eux se montrèrent réticents ou hésitants. Vous me permettez, très Vénérés Pères, d'en faire l'aveu ; je m'empresse cependant

d'ajouter avec joie, qu'ils ne furent qu'une infime minorité. Maintenant, il nous reste à nous tourner vers la tâche qui nous attend. »

Avec une incomparable maîtrise, le Père Général déroule alors le fil des principaux événements de ces douze années ; il jette un coup d'œil expérimenté sur l'état actuel de l'Ordre et propose la liste des *Tractanda*. Le programme proposé sera expliqué ci-après, du moins dans ses grandes lignes, en particulier le choix du Général et la revision des Constitutions. Nous ne pouvons passer sous silence ce qu'a dit le P. Bernard de la situation actuelle de l'Ordre. Il constate d'emblée que l'Ordre a pris un fort développement hors d'Italie, tandis qu'il est en recul dans la Péninsule, à la suite des tristes événements de l'époque, et que plusieurs Provinces du Sud sont menacées de ruine, s'il ne leur est fourni de l'aide des Provinces du Nord. Ensuite il expose en termes mesurés et pesés, son jugement sur l'état intérieur de l'Ordre. « Nous ne voulons tromper personne et ne pas nous duper nous-mêmes. Avouons ce qui est vrai : nous ne sommes plus animés de l'esprit qu'avaient nos Pères, l'esprit de simplicité, de prière, de contemplation, l'esprit de renoncement au moi, de sacrifice, de mépris du monde et de ses vanités, de l'esprit de très haute Pauvreté qui nous enrichit de vertus et nous fait héritiers du royaume des cieux. Toutefois, je crois qu'il est permis d'affirmer, si je ne fais erreur, que, depuis le dernier Chapitre général, notre Ordre n'a pas perdu intérieurement, mais qu'il est au contraire en progrès. Les Frères qui, par suite d'odieuses persécutions vivaient disséminés, sont presque tous en Italie, rentrés dans les couvents, ou bien ont demandé la sécularisation et déposé l'habit de l'Ordre. L'office divin est récité dans toutes les Provinces et, dans nombre d'entre elles, de nuit ; les deux heures de méditation quotidienne sont bien observées, les retraites annuelles pratiquées dans l'ensemble des Provinces, en beaucoup d'endroits, avec des instructions qui en multiplient les fruits ; la vie commune existe pour ainsi dire partout ; l'usage de l'argent que l'on ne peut, vu les circonstances, interdire en tous lieux, a subi tout au moins des restrictions conformes aux prescriptions données par le Saint-Siège, qui

l'interdisent aux Frères en particulier et personnellement ; la formation des clercs, principalement dans les sciences, s'est améliorée ; beaucoup de Provinces et toutes les Missions travaillent avec zèle dans la vigne du Seigneur... En un mot, nous pouvons dire, sans pour autant vouloir entonner un cantique à notre propre louange : si notre Ordre ne mène plus la vie sainte et austère des débuts, il y tend néanmoins de toutes ses forces et, au cours de ces douze années, il s'en approche visiblement.

« Quelles furent les causes de cette heureuse orientation ? La première est Dieu, sans doute, le Bon et le Tout-Puissant, qui a constamment veillé sur notre Ordre dès le berceau. A Lui, louange et gloire. La deuxième cause est notre Mère la Sainte Eglise, et spécialement son Chef visible, le Pape Léon XIII glorieusement régnant, qui, à maintes reprises et de multiples manières, a encouragé les Ordres religieux à tendre à une plus haute perfection. La troisième cause n'est autre que le diable et le monde soumis à sa puissance ; ils ont, en effet, suivant les paroles de l'Evangile : „ passé les Ordres religieux et leurs membres au crible des persécutions, des expulsions et des oppressions et ont ouvert les yeux d'un grand nombre ”. Les causes prochaines du renouveau constaté, sont la bonne volonté de tous et d'abord des Supérieurs qui ont mis plus d'application et de zèle à promouvoir le bien de l'Ordre ; les Visites canoniques du Père Général dans la plupart des Provinces et des pays de mission ; plus particulièrement les Ordonnances et prescriptions du dernier Chapitre général. Quand bien même celles-ci ne sont ni si nombreuses ni si efficaces qu'elles puissent suffire à tous les besoins de l'Ordre en tout temps, elles ont pourtant, au cours des douze ans où elles ont été mises en pratique, réalisé un grand bien, tout spécialement dans le domaine de la formation des jeunes et celui de la vie commune. Il reste cependant beaucoup à faire, beaucoup à corriger et à rendre plus parfait, et nombreux sont les dangers qu'il faut éviter, afin que l'Ordre ne sorte plus du droit chemin et ne retombe pas dans ses erreurs passées. »

Sur un ton de profonde émotion, le P. Bernard énumère les uns après les autres, les obstacles et les dangers qui pour-

raient détourner l'Ordre de la voie droite où il s'est engagé et qui mettraient en péril ses progrès et son ascension vers les buts élevés qu'il s'est fixés. Il indique également les moyens propres à redonner aux Provinces et aux religieux la force et l'élan d'une nouvelle vie. Le discours du P. Bernard est si simple et, en tous points, d'une telle clarté, que lui seul, avec son tempérament et son expérience, en était capable. Chaque mot est comme buriné dans l'airain. Chaque pensée, chaque leçon tirées des événements et des besoins du temps, sont pleines de mesure et d'équilibre. Chaque louange et chaque blâme lui sont inspirés par sa sollicitude paternelle à l'égard de l'Ordre, des Provinces et des Frères. Il termine par ces paroles : « Que Dieu daigne diriger nos cœurs dans nos élections et nos discussions, afin que le Chapitre de 1896 n'ait en vue que le bien de l'Ordre et qu'il soit en bénédiction pour tous les temps. Nous tous ici rassemblés, nous aimons notre Ordre, le peuple chrétien témoigne aux capucins une grande bienveillance, notre Mère l'Eglise nous honore de sa confiance, de ses faveurs, de sa louange et souvent même de ses plus hautes distinctions. Le Seigneur Dieu s'est plu à conférer à notre Ordre, pendant ces douze années, une gloire nouvelle, en nous donnant à nous et à l'Eglise deux nouveaux bienheureux et plusieurs Serviteurs de Dieu dont la cause de canonisation est suivie avec zèle et une ardeur toute séraphique par le R. Père Postulateur auprès de la Congrégation des Rites. Qu'ils daignent tous intercéder auprès de Dieu pour le cours heureux de ce Chapitre. »

De bonne heure le lendemain s'ouvrit la séance des élections, l'acte le plus important du Chapitre. Avant de passer aux scrutins proprement dits, on fit, comme à l'ordinaire, l'appel de tous les « vocaux » ; et les capitulaires prêtèrent serment. Le *Praeses* du Chapitre adressa à l'assemblée une brève allocution. Suivit l'élection des six Définites généraux qui dura jusque vers les trois heures de l'après-midi. Après que le P. Bernard se fut éloigné de la salle du Chapitre, le Cardinal Segna déclara que la majorité des « vocaux » l'avait prié, la veille au soir, d'obtenir du Souverain Pontife que le P. Bernard pût être réélu pour une nouvelle période, eu égard

à l'amour et à l'estime qu'il s'était acquis à un tel degré chez ses inférieurs. Au moment où le Cardinal dit avoir reçu la dispense requise, ce fut un tonnerre d'applaudissements à n'en plus finir. L'élection du Général se fit alors très rapidement et fut un triomphe, puisque, au premier scrutin déjà, le P. Bernard obtenait 110 voix sur les 131 bulletins rentrés. La proclamation du résultat fut accueillie à nouveau par des applaudissements et des cris d'allégresse. Ils redoublèrent encore, au moment où le P. Bernard fut rappelé et entra dans la salle. En enregistrant le résultat du scrutin, le P. Benjamin Camenzind, chroniqueur suisse, n'a pu s'empêcher d'appliquer au P. Bernard les vers que le poète Koerner a mis dans la bouche de son héros Zriny :

*C'est bien la plus belle récompense
Pour les années d'un noble travail
Que, de ces cœurs, nous vienne la confiance.*

La réélection du P. Bernard fut saluée avec une grande joie aussi bien au-dehors qu'à l'intérieur de l'Ordre, cela d'autant plus qu'elle était une exception unique dans l'histoire. Jusqu'alors, la durée du généralat n'avait pas varié. Elle fut au début de trois ans, puis, en raison des circonstances, elle fut portée à cinq, six, sept années et même, de 1859 à 1908, à douze ans. Il arrivait fréquemment qu'après un triennium, l'élu fût confirmé pour un nouveau triennium ; mais jusqu'au P. Bernard, on ne vit qu'une seule fois, en 1782, un Général (le P. Erhard de Radkersburg (Styrie) être réélu après une période de sept ans. Le Chapitre avait obtenu la permission du Pape. Qu'un Général ait été confirmé en charge pour une douzaine d'années, après y avoir été déjà douze ans, donc au total vingt-quatre ans, cela ne s'est jamais produit, si ce n'est pour le R. P. Bernard Christen.

La joie qu'il a pu en ressentir a dû assurément se mêler d'un fort sentiment d'amertume à la pensée de la charge qui allait à nouveau peser sur ses épaules. Pour lui, cependant, le sens du devoir entraînait seul en cause. Il consentit à reprendre le joug, comme si de rien n'était. Le 9 mai, de bonne heure, il com-

mença de recevoir en audience les capitulaires qui, pendant deux jours, se succédèrent, et où chacun d'eux put exposer devant le Définitoire les besoins et les désirs de sa Province. Il n'y eut qu'une seule interruption causée par une audience du Cardinal Miecislav Ledochowski, Préfet de la Propagande, à laquelle furent admis le Père Général et les capitulaires des Provinces qui s'étaient chargées des Missions. Son Eminence félicita les capitulaires du choix qu'ils avaient fait en la personne du P. Bernard, un choix qui, dit-il, lui causait un vif plaisir, parce qu'il connaissait bien l'activité, l'expérience et le zèle missionnaire du P. Bernard. Il lui exprimait, ainsi qu'à l'Ordre, ses remerciements pour la reprise et le développement des Missions et loua, de façon spéciale, les missionnaires capucins, pour l'esprit de dévouement vraiment apostolique dont ils faisaient preuve et pour les succès extraordinaires qu'ils obtenaient. L'allocution du Cardinal était comme le sceau de l'Eglise sur le zèle inlassable du P. Bernard et de ses religieux à propager partout la vraie Foi.

Le 19 mai, les capitulaires étaient reçus en audience solennelle par le Pape Léon XIII. Tout d'abord ce fut le Père Général et son Définitoire qui se présentèrent. Le Pape leur souhaita la plus cordiale bienvenue et, s'adressant au P. Bernard, il dit : « C'est avec la plus grande bienveillance que Nous avons répondu à la prière du Cardinal Segna et des capitulaires ; et Nous aussi, Nous Nous réjouissons de tout cœur de votre réélection. Nous connaissons vos vertus. Et les grandes capacités dont vous avez fait preuve en ces temps difficiles, à la tête de votre Ordre, vous désignaient au choix de vos confrères. Ils ne pouvaient mieux choisir qu'en désignant le plus capable et le plus zélé comme Supérieur Général. Nous attendons les meilleurs résultats de cet événement qui, pour la deuxième fois, a mis dans vos mains le sort de l'Ordre. »

Le Père Général répondit à de si nobles paroles en promettant à la sainte Eglise fidélité absolue et soumission parfaite. Puis il rappela l'une après l'autre les grâces et les bienfaits qui lient la famille séraphique au Siège de Pierre. Il reporta à la sollicitude des Papes romains comme à sa source la fructueuse activité des Frères Mineurs, et déclara que l'honneur et la

gloire du bien accompli par les disciples de saint François rejaillissaient sur l'Eglise de Dieu.

Léon XIII écouta ce discours avec une visible satisfaction et magnifia avec enthousiasme les *Gesta Dei per Franciscanos*. Après avoir fait l'éloge des fils du Saint d'Assise, il se plut à glorifier le Père lui-même. « Parmi les Patriarches qui ont fourni à l'Eglise les grandes familles religieuses qui sont sa joie et sa fierté, le plus beau de tous est, sans conteste, le séraphique Père saint François. » Et, comme s'il avait voulu savourer toute la douceur de ce nom, il le répète par trois fois avec un accent inimitable. « Et savez-vous, demanda-t-il, pourquoi il est le plus beau de tous ? Parce qu'il n'en est aucun qui, comme lui, ressemble à Jésus-Christ, qui l'a orné de ses stigmates sur l'Alverne. Cette montagne fut l'un des lieux qui Nous ont attiré et le but fréquent de nos pèlerinages, lorsque Nous étions archevêque de Pérouse. Il Nous souvient qu'un jour, en apercevant les foules accourues de tous les coins du Casentin, Nous avons eu le même souci que l'apôtre Philippe. Comme lui, Nous Nous posions la question : où pourrions-nous acheter du pain pour une foule d'environ 12 000 pèlerins ? Or, pendant que ces pensées roulaient en notre esprit, voici que Nous aperçûmes soudain plusieurs chars, trainés par des bœufs, chargés de vases immenses remplis d'une excellente *minestra*, que l'amour du séraphique Père avait préparée. Depuis plus de six siècles, les miracles d'une telle charité réjouissent le monde et lui apprennent à connaître le divin Maître et à le louer. Le secret de cette charité est caché en entier dans la parfaite pauvreté des Fils de saint François. Ah ! qu'ils demeurent fidèles à la pauvreté, et la pauvreté les nourrira ; et l'Eglise trouvera toujours dans leurs rangs ces apôtres dont elle a besoin pour ses Missions. Que les Supérieurs généraux aient avant tous, le souci que, dans l'Ordre entier, tous les Frères suivent l'exemple du Seigneur Jésus-Christ et du séraphique Père saint François et marchent dans les sentiers de la Pauvreté et ceux de l'amour le plus ardent, car c'est par ces qualités, en particulier la pauvreté, la simplicité et le zèle des âmes, que le séraphique Père brille d'une telle gloire et qu'il est aimé de Dieu et des hommes. »

Le 13 juin 1896, le P. Bernard communiquait, dans une circulaire à l'Ordre entier, les résultats du Chapitre général en même temps que sa réélection. Il ajoutait : « Le Chapitre général nous a de nouveau mis à la tête de l'Ordre, malgré que nous nous réjouissions tellement d'en être déchargé... Nous avons vu, dans le vote presque unanime des „votaux“, l'unanimité des confrères et, dans celle-ci, nous avons découvert la volonté de Dieu. Malgré la forte répulsion de notre âme, nous acceptons de prendre sur nos épaules le joug pénible qui nous est imposé en disant : „Seigneur, si je peux être encore utile à mon Ordre très cher, je ne refuse ni le travail ni la peine.“ ... Oui, nous travaillerons de toutes nos forces au bien de l'Ordre, mais nous vous prions et conjurons de rechercher avec nous ce but... Apportons dès lors, à notre Ordre, un amour sincère ; travaillons à toute bonne œuvre, mais principalement à celle qui touche à la vie de l'Ordre. Ainsi, nous aiderons à procurer à Dieu l'honneur, à notre Père saint François la gloire. De cette manière, nous protégerons l'Eglise, Epouse du Christ, contre les attaques criminelles de ses ennemis ; nous sauverons d'innombrables âmes immortelles que Jésus a rachetées par son Sang précieux. De la sorte, enfin, nous assurerons notre propre salut et atteindrons la félicité éternelle.

» En terminant cette lettre, nous n'avons pas besoin de vous expliquer notre programme. Il reste le même que pendant les douze années écoulées ; et notre devise est aussi la même : *Ora et labora*. Qu'elle soit également la vôtre, et que Dieu daigne la féconder de ses grâces abondantes.

» Priez pour nous, chers Pères et Frères et, à notre tour, nous vous accordons notre paternelle bénédiction. »

Le Père Bernard et la revision des Constitutions

En plus des élections, le Chapitre de 1896 eut à s'occuper principalement de la revision des Constitutions.

Les premières Constitutions des Frères Mineurs Capucins datent de 1536. Elles subirent de nombreuses retouches en 1552, 1575, 1608, 1625, 1633, 1637 et 1643. A partir de cette année-là, 250 ans s'écoulèrent durant lesquels soit l'Ordre, soit le Droit des réguliers connurent de nombreux changements. Le Saint-Siège avait promulgué une multitude de décrets nouveaux. Les Chapitres généraux se virent pareillement obligés de publier des Ordonnances et des décisions diverses. Des coutumes s'étaient introduites qui n'étaient pas conformes aux Constitutions, mais qui semblaient justifier les événements. Il arrivait souvent que l'on fût incapable de discerner les lois en vigueur de celles qui ne l'étaient plus. Les Supérieurs autant que les inférieurs en souffraient.

La simple lecture des Constitutions provoquait chez un grand nombre, surtout chez les jeunes, de l'étonnement et parfois du scandale, parce que l'on ne parvenait plus à savoir ce qu'il fallait encore observer ou laisser tomber. Personne, autant que le P. Bernard, ne ressentait les graves inconvénients de cet état de choses. Il fut souvent sollicité, durant ses douze années de généralat, par des religieux de vertu éprouvée et des hommes d'autorité et de science, de mettre à jour le texte des Constitutions. Il en éprouva encore davantage la nécessité

au cours de ses Visites, pour assurer la vie régulière là où elle était en vigueur, pour la ranimer là où elle menaçait de s'éteindre. Il prit dès lors la décision de soumettre l'affaire au prochain Chapitre général. Il y était encouragé par l'exemple de multiples Congrégations qui avaient procédé à une revision semblable et, plus encore, par la Congrégation des Evêques et Religieux qui se montrait des plus favorables à une telle entreprise.

Afin de ne pas mettre le Chapitre en face d'une énigme insoluble, le P. Bernard employa, pendant des années, chacun de ses instants libres à préparer un schéma qui pourrait servir de guide dans les discussions. Il ne se laissa influencer en cela par aucune considération personnelle et n'eut en vue que le seul bien de l'Ordre. Le Définitoire général réclamait avec insistance cette revision et demandait au Père Général de livrer à l'impression le texte qu'il avait préparé, afin que chaque capitulaire en eût un exemplaire. Le P. Bernard ne voulut toutefois prendre aucune position en faveur de ce texte, eu égard aux droits du Chapitre qui avait à se prononcer, afin que personne ne pût avoir l'idée que les Supérieurs l'avaient déjà adopté, ce qui eût mis le Chapitre devant un fait accompli.

En ouvrant le Chapitre le 7 mai, le P. Bernard déclara : « Personne parmi vous ne méconnaît la nécessité d'une revision et, partant, d'une refonte de nos Constitutions. C'est pourquoi de nombreuses Provinces m'ont sollicité, en même temps que le Définitoire général, de faire en sorte que le présent Chapitre se prononce à ce sujet. Le Définitoire m'a demandé de présenter le texte auquel j'ai réfléchi pendant des années avant de le mettre par écrit et que le Chapitre l'étudie, le corrige et le perfectionne. Après que ce travail aura été fait, le Chapitre devra d'abord approuver le texte adopté, puis le faire approuver par le Saint-Siège, afin qu'il soit enfin proposé à tous les Confrères de l'Ordre, non pas comme une nouveauté, mais plutôt comme une loi ancienne adaptée au présent et, comme telle, à observer désormais. Le schéma qui a été distribué à tous les capitulaires n'est pas un texte officiel du Définitoire général ; il n'est que mon travail personnel, qui doit seulement servir de base à la nouvelle rédaction. Les

capitulaires sont libres d'en faire ce qu'il leur plaira et, même s'ils devaient le rejeter entièrement, je n'en serais nullement offensé : j'ai fait ce que j'ai pu. Je ne demande qu'une chose : c'est que vous apportiez le plus grand soin à cette revision et que vous vous y appliquiez au plus près de votre conscience, en conservant autant que possible la forme ancienne de ces Constitutions, sans rien changer à l'esprit qui les anime et sans l'affaiblir. »

L'opportunité de ces déclarations n'apparut pleinement qu'au cours des travaux qui suivirent. Les capitulaires reçurent donc tous le schéma du P. Bernard pour examen. Il s'agissait d'abord de décider si et de quelle manière la revision devait se faire. Le 13 mai, les capitulaires eurent à répondre aux deux questions suivantes : 1° Faut-il reviser les Constitutions ? 2° Les passages modifiés doivent-ils être placés dans le texte courant ou simplement portés en note dans la marge ? La réponse à la première question fut un « oui » pour la revision par 98 voix contre 31, soit plus des deux tiers. A la deuxième question il y eut 82 voix pour le texte et 47 pour la marge. La majorité faisant loi, le Chapitre entier devait s'y rallier ; ce fut d'ailleurs la position que prirent unanimement les capitulaires.

On tint plusieurs conciliabules dans lesquels on fixa les normes d'après lesquelles la revision devrait se faire. Puis, à deux reprises, lesdites normes furent communiquées à haute voix en séance plénière et tous les « vocaux » les adoptèrent sans opposition ni contre-proposition. Le lendemain cependant, quelqu'un exigea que ces normes fussent lues encore une fois, sous prétexte que plusieurs capitulaires ne les avaient pas bien comprises. Ainsi fut fait, et le Père Général ayant demandé si quelqu'un avait un doute ou désirait un complément d'explication, tous acquiescèrent tacitement.

Les normes elles-mêmes prévoyaient qu'il appartiendrait au Définitoire général, en collaboration avec une commission à nommer par le Chapitre, de fixer le texte des Constitutions et d'en remettre un exemplaire à chacun des capitulaires, pour examen. Comme la participation du Définitoire semblait susciter quelque réticence, le Père Général consentit à ce que

le travail ne fût confié qu'à la Commission exclusivement, sans aucun contact de celle-ci avec les Supérieurs de l'Ordre, afin de prouver clairement qu'il ne cherchait nullement à faire triompher son point de vue. Il déclara donc, sans rencontrer d'opposition au Chapitre, que la Commission désignée était seule habilitée à revoir les Constitutions et à en soumettre le résultat à chacun des capitulaires. Après que ceux-ci auraient donné leurs avis, il appartiendrait aux Supérieurs de l'Ordre d'élaborer avec la Commission le texte définitif. On procéda immédiatement au choix des membres de cette Commission.

Là-dessus, les capitulaires regagnèrent leurs Provinces et se mirent en devoir, conformément à la décision du Chapitre, d'étudier le texte du P. Bernard, d'y joindre leurs remarques ou contre-propositions et de le renvoyer à la Commission dans un délai de six mois.

Le Père Général se trouvait à bout de forces, mais il dut néanmoins tenir bon jusqu'au milieu de l'été, avant de pouvoir s'accorder quelque vacance dans sa patrie. Il partit, le 26 juillet, en compagnie du P. Théodore pour Andermatt, suivant le pressant conseil de son médecin qui craignait, pour sa santé déjà gravement compromise, les chaleurs de Rome. Son séjour dans sa patrie lui fit grand bien et, le 28 septembre, il était de retour à Rome.

Peu à peu arrivèrent les messages des capitulaires. La plupart s'étaient acquittés de leur devoir avec une grande conscience et une louable ponctualité. De trois côtés, cependant, on avait adressé des recours à la Sacrée Congrégation des Evêques et Religieux, contre la revision projetée. Tous ces recours furent transmis au Père Général pour qu'il en prenne connaissance et se prononce à leur sujet. (Nous ne faisons que relater en passant ces difficultés. Les lecteurs désireux de se documenter à ce sujet n'auront qu'à recourir au volume du R. P. Hilarin et à lire le chapitre XX de son livre. Disons simplement que le P. Bernard n'eut aucune peine à faire écarter ces recours ; mais il eut encore d'autres obstacles à surmonter, sur lesquels le R. P. Hilarin fournit d'amples renseignements.)

Le délai de six mois s'était écoulé, après lequel la Commis-

sion devait se réunir pour examiner les remarques faites au texte du P. Bernard et, à la suite de ces remarques, élaborer un nouveau texte des Constitutions. Le Père Général convoqua les commissaires à Rome pour le 15 novembre 1896 et leur offrit l'hospitalité au Collège Saint-Fidèle, où ils pourraient travailler dans la tranquillité et de manière indépendante. Ils se réunirent une première fois le 17 novembre, nommèrent un président, un vice-président et un secrétaire et se répartirent le travail. A part les séances de groupes, il y eut vingt-neuf séances plénières. Le 24 décembre, le président de la Commission annonçait au Définitoire général que le nouveau schéma des Constitutions pouvait être donné à l'impression et serait envoyé ensuite à tous les capitulaires. Le P. Bernard fit répondre que le Définitoire ne voulait en aucune manière s'immiscer dans ce travail, ni pour le fond, ni pour la forme, vu que c'était là un office exclusif de la Commission qui devait même corriger les épreuves du texte.

De fait, le schéma ne différait guère de celui du P. Bernard. Il fut envoyé aux capitulaires le 9 janvier 1897, de même qu'aux Définiteurs généraux. Tous devaient y donner leur *Placet* ou *Non placet*, en indiquant les motifs de leur choix. Toutes les réponses étaient rentrées le 17 mai et il apparut que tous les articles étaient adoptés à une forte majorité, et presque à l'unanimité. Au cours de huit séances, comme l'avait décidé le Chapitre, soit du 31 mai au 8 juin, le Définitoire général et la Commission, ensemble, mirent au point le texte définitif. Toutes les décisions furent à nouveau prises à l'unanimité, à l'exception de celles concernant les paragraphes 33 et 34. Le premier prescrivait la vie commune également aux Supérieurs de quelque office, grade ou dignité que ce soit ; il eut trois opposants. Le paragraphe 34 donnait au Père Général le droit de se nommer un remplaçant pris dans le Définitoire, chaque fois qu'il devrait s'absenter. Cet article eut deux opposants. Nonobstant cet accroc, il semblait que la revision devait aboutir.

A l'assemblée de clôture du 8 juin, le P. Bernard rendit grâce au Tout-Puissant et à tous les délégués pour leur zélée collaboration et il exprima l'espoir de voir les Constitutions

revisées contribuer à la gloire de Dieu, au salut des âmes, à la promotion de l'observance régulière et au bien de l'Ordre. Il transmet ensuite la bonne nouvelle aux Provinces, en laissant transparaître sa conviction que les nouvelles Constitutions, une fois agréées par la Sacrée Congrégation, seraient également approuvées formellement par le Saint-Siège.

Les choses n'allèrent pourtant pas aussi rapidement qu'on eût pu l'espérer. L'opposition aux paragraphes 33 et 34 n'avait pas désarmé : à ce dernier surtout, qui restreignait les droits accordés naguère par le Pape Benoît XIV en novembre 1755 au Procureur général, en l'absence du Père Général. Les opposants s'obstinèrent et firent pression sur la Sacrée Congrégation pour qu'elle refusât le texte des paragraphes 33 et 34.

En présentant les Constitutions refondues le 12 novembre 1897, le P. Bernard eut soin d'y ajouter une lettre explicative à l'adresse du Cardinal Vanutelli, ainsi qu'une supplique à Sa Sainteté. Il y narrait comment la revision avait pris naissance et terminait par ces mots : « Le Chapitre général exprime le souhait que le Saint-Siège consente à réduire, dans le sens indiqué, les pouvoirs octroyés au Père Procureur par la Constitution apostolique de Benoît XIV et ce, pour atteindre le but principal de permettre un gouvernement uniforme de l'Ordre, comme Votre Sainteté l'a déjà prévu dans les nouvelles Constitutions des Frères Mineurs N° 510. C'est pourquoi le soussigné Ministre, au nom de son Ordre et du Chapitre général, prie humblement Votre Sainteté de bien vouloir confirmer par écrit les Constitutions susmentionnées, en y apportant les corrections de droit ou de fait qu'Elle jugerait bon d'y faire. »

Le 6 avril 1898, soit au bout d'une demi-année, la Sacrée Congrégation répondit au Père Général : « Que les Constitutions présentées devraient être encore une fois soumises à la discussion et au jugement du Définitoire général aidé d'une commission de quatre membres qui se réuniront une fois tous les mois avec le Définitoire, après quoi le texte devra obtenir la confirmation de la Sacrée Congrégation, qui devra se prononcer sur les mesures opportunes à prendre. »

A sa grande stupéfaction, le Père Général reçut peu après un avis de la Sacrée Congrégation qui lui notifiait que le texte

des Constitutions ne pouvait être approuvé tel quel et qu'il fallait en rédiger un autre. Ce travail devrait être fait par une commission de six membres approuvés par le Saint-Siège, en collaboration avec le Définitoire. C'était, en réalité, tout remettre en question. Cette fois, le P. Bernard, fort de son droit, répondit de sa plus belle plume un *Non possumus* très respectueux mais non moins indépendant et catégorique. Il remarque avec pertinence : « Le Chapitre général et l'Ordre entier ont particulièrement à cœur d'insérer dans les Constitutions d'abord l'obligation de la VIE COMMUNE pour tous les religieux, quel que soit leur grade, leur fonction ou leur dignité, donc aussi pour les Supérieurs des Provinces et de l'Ordre, sans en excepter le Procureur général, ni le Ministre général, et, secondement, le retrait de l'Ordonnance déclarant le Procureur général de droit et sans restriction Commissaire du Ministre général, aussi souvent que celui-ci s'en ira de Rome ou se trouvera empêché de remplir son Office. Cette Ordonnance, en effet, est en contradiction avec l'esprit de l'Ordre, de la sainte Règle, des Constitutions en vigueur jusqu'ici et, comme il est bien connu du recourant, elle est contraire au droit et à la pratique des autres Ordres et Congrégations. » Il déclare ensuite : « L'autorité législative de l'Ordre n'est autre que le Chapitre général. Quand celui-ci décide, ne serait-ce qu'à une seule voix de majorité, la décision est prise. Or, dans le cas de la revision de nos Constitutions, le Chapitre s'est prononcé à une majorité telle qu'elle équivaut presque à l'unanimité. Le Définitoire général ne peut rien contre le résultat de ce vote. Il ne possède (le Définitoire) aucun pouvoir législatif, et ne peut que promulguer des Ordonnances qui deviennent caduques avec le changement du Définitoire... Il ne reste donc d'autre solution à savoir : que la Sacrée Congrégation étudie elle-même le schéma incriminé des Constitutions, qu'elle y fasse les corrections jugées nécessaires, et qu'elle daigne ensuite approuver le nouveau texte. Dès que l'Eglise aura parlé, chaque religieux se soumettra humblement et il n'existera plus ni majorité ni minorité. L'Ordre entier est dans l'attente et espère avec confiance qu'il plaira au Saint-Siège d'approuver sous peu le texte révisé des Constitutions, tel qu'il

a été établi par le Chapitre. Si cet espoir était déçu, l'Ordre en serait cruellement troublé. »

C'est ce qui se produisit, malheureusement, et personne n'en ressentit une aussi grande peine que le Père Bernard. Les survivants de cette époque peuvent encore s'en souvenir. Il ne se découragea aucunement, car il pensait que la Sacrée Congrégation, qui était à coup sûr animée des meilleurs sentiments, n'avait pu agir autrement. Il s'agissait de prendre un autre chemin, plus long peut-être, un détour comme en découvre parfois la Providence, alors on le suivrait.

Pour se conformer aux prescriptions de la Sacrée Congrégation, le Définitoire général choisit les six membres de la Commission le 3 octobre et pria la Sacrée Congrégation de les agréer. La confirmation du choix fut donnée par rescrit du 9 décembre, et les élus furent alors convoqués à Rome pour le 26 janvier 1899. La Commission fournit un excellent travail, grâce en partie au long délai de neuf ans qui lui était imparti. La question des droits du Procureur général selon le paragraphe 34 n'est plus soulevée, ni dans un sens ni dans l'autre. Le nouveau schéma ne ressemblait plus à celui qui avait été refusé, pas plus, du reste, qu'à l'ancien texte des Constitutions. Il ne subsistait rien non plus de l'esprit primitif. Tout est formulé en termes juridiques, à la manière d'un code de lois. Aussi, le P. Bernard put-il déclarer, en ouvrant la première séance du Chapitre général le 18 mai 1908 : « La forme du nouveau schéma est neuve également, comme l'exige d'ailleurs la Sacrée Congrégation. Conformément à l'usage en cours, il a fallu supprimer des Constitutions tous les textes à tendance ascétique. Si le texte actuel ne recevait pas, sous cette forme, l'agrément du Chapitre, il faudrait le retravailler à nouveau, mais je crains qu'une revision de ce genre ne soit pas admise par la Sacrée Congrégation. » Ceci en dit long.

Le P. Bernard n'était, certes, pas satisfait de la forme du nouveau schéma, mais il pensait que la pratique actuellement en vigueur ne permettrait pas d'y rien modifier ; il doutait fort que le Chapitre acceptât ce schéma et, d'autre part, il n'était pas persuadé qu'une nouvelle rédaction pût recevoir l'agrément de la Sacrée Congrégation.

Grâce aux rapports intimes qu'il entretenait avec le Pape Pie X, on est en droit de supposer qu'il fit part à Sa Sainteté de ses préoccupations, en particulier en ce qui touchait le fameux paragraphe 34 et les droits du Procureur général. Il n'est pas douteux qu'il fut soutenu en cela par le R. P. Joseph Calasanze, créé Cardinal par Léon XIII en 1899 et connu sous le nom de Cardinal Vivès y Tuto. Le Cardinal avait l'entière confiance de Pie X et prit, le 29 juin 1908 la direction de la Congrégation des Religieux réorganisée. Il est certain qu'il s'entremet auprès du Saint-Siège, pour que l'affaire si désagréable du paragraphe 34 fût tranchée au Chapitre de 1908 et y reçût une heureuse solution.

Effectivement, le nouveau schéma des Constitutions fut présenté, pour examen, aux « vocaux » du Chapitre général qui nomma une Commission avec ordre de revoir le texte et de le remettre, dans un délai de quatre mois pour être approuvé. En plus de cela, les « vocaux » furent avisés qu'ils devaient inscrire leurs remarques, non pas dans le texte qui leur était remis, mais dans celui des anciennes Constitutions de 1643. Le nouveau schéma ne devait servir que d'indicatif en vue des propositions de changements à faire. En d'autres termes, on revenait, sans doute sur ordre donné en haut lieu, au texte des Constitutions de nos anciens Pères, en délaissant la nouvelle forme et le style de la Sacrée Congrégation. On fit mieux encore. Le Protecteur de l'Ordre, le Cardinal Agliardi, déclara en ouvrant le Chapitre que « c'était l'intention et la volonté du Pape de conserver à nos Constitutions qui, pendant près de trois siècles avaient dirigé notre Ordre avec tant de sagesse, leur forme et leur fond sur la base du texte italien primitif. Seuls, les changements, suppressions et adjonctions imposés par les circonstances et par les récentes prescriptions des Sacrées Congrégations, pouvaient y être apportés ». Cela répondait en tous points aux intentions constantes du P. Bernard.

Le Définitoire général et la Commission ne s'écartèrent pas de cet ordre et s'y conformèrent strictement dans l'examen des votes des capitulaires pour une ultime revision du texte et sa traduction latine. Ce travail se fit de l'Epiphanie à la fin février 1909. Cependant, personne n'avait osé s'attaquer au

fameux paragraphe 34, véritable pierre d'achoppement qui avait déjà retardé de dix ans la revision des Constitutions. Ce fut le Pape lui-même qui décida de son sort en déclarant par rescrit du 17 février 1909 : « Aussi souvent que, pour une raison ou pour une autre, le Ministre général s'absentera de Rome, il appartiendra au Procureur, selon ce qu'ordonne la Constitution du Pape Benoît XIV du 25 novembre 1755, de diriger et d'expédier les affaires de l'Ordre, en qualité de Commissaire général assisté du Définitoire. Afin de maintenir la continuité de gouvernement de l'Ordre et pour que tout serve à l'utilité et au bien-être des inférieurs, le Procureur devra tenir au courant le Ministre général sur tous les événements de quelque importance dans les Provinces, de même que sur les décisions du Définitoire général. » La Constitution *Suprema apostolicae Charitatis* reste ce qu'elle était quant à la lettre, mais elle subit des restrictions substantielles dans ce sens que, pendant l'absence du Père Général, le Procureur revêt la charge d'un Commissaire général, mais demeure, comme tel, lié au Définitoire et doit répondre de sa gestion devant le Ministre général. C'était ce qu'avait demandé le P. Bernard en l'année 1897 au Pape Léon XIII. L'Ordonnance de Pie X fut insérée textuellement dans les Constitutions de 1909 et y demeura inchangée lorsque celles-ci durent s'adapter à l'édition nouvelle du Code de Droit ecclésiastique.

Le Pape Pie X s'était aussi réservé « par pure et particulière bonté » d'approuver personnellement les Constitutions. Il le fit le 8 septembre 1909 par la lettre apostolique *Vicarium Pastoris* où se manifeste de façon éclatante sa sympathie et son amour pour les Capucins. Le P. Bernard ne devait, hélas ! pas connaître ici-bas cette heureuse nouvelle. Sur la même page des *Analecta* où l'on annonçait que Sa Sainteté Pie X allait donner son approbation *De specialissima benignitate*, on publiait également le triste faire-part du décès du T. R. P. ex-Général et Archevêque Bernard Christen, survenu le 11 mars.

Celui qui, après un demi-siècle, essaie de juger en historien la revision des Constitutions est obligé de constater :

1° Que c'est à la perspicacité et à l'énergie indomptable du P. Bernard d'Andermatt que l'Ordre des capucins est rede-

vable de ce que le projet de revision ne se soit pas perdu dans les sables et que, en particulier, l'importante situation de la Procure dans ses rapports avec le généralat ait été définie de telle sorte qu'elle serve le bien et les intérêts de l'Ordre.

2° Que c'est à lui également que revient le mérite d'avoir conservé l'ancien esprit, l'onction franciscaine et la piété, dans la nouvelle rédaction des Constitutions. Déjà au Chapitre de 1896, en présentant son projet, il avait vivement insisté sur ces points à savoir que ni la forme des Constitutions ne soit changée ni que soit affaibli l'esprit qui les anime. En envoyant le 12 novembre 1897 un exemplaire des Constitutions refondues au Préfet de la Sacrée Congrégation, il pouvait assurer : « Le Chapitre général s'est efforcé, autant qu'il était possible, et par besoin du cœur, de conserver à ces Constitutions l'ancien texte qui se distingue par son onction spirituelle et par la sanction des anciens Pères, texte que le Chapitre recommande instamment à Votre Eminence. » Le 29 avril 1898, il laissait à la Sacrée Congrégation toute latitude d'apporter les changements désirables, mais il la priait instamment : « de faire en sorte que l'esprit de piété et de religieuse onction si saintement pratiqué dans l'Ordre et dont les anciens Pères ont marqué nos Constitutions, soit conservé intact, dans toute la mesure du possible, afin qu'elles ne deviennent pas un simple Code de lois. » Dieu soit loué ! Le saint Pape Pie X a pris soin de faire triompher définitivement cette manière de voir du P. Bernard.

3° Que nous devons remercier sincèrement le P. Bernard du travail de ces vingt-quatre années qu'il a fourni et consacré à la revision de nos Constitutions pour lesquelles il a tant prié et tant souffert. Son fidèle compagnon de lutte, le P. Théodore de Ried-Brig, ne peut s'empêcher de s'exclamer, en achevant de classer tout le dossier du P. Bernard après la mort de celui-ci : *Dominus scit, quantum Reverendissimus pro Constitutionum revisione fatigatus sit.* « Dieu seul sait combien le Révérendissime Père Général s'est épuisé à ce travail de la revision des Constitutions. » — Le P. Bernard savait, lui, qu'il s'agissait du caractère essentiel et des fondements de l'Ordre qu'il aimait de toutes ses forces.

Visites canoniques de 1898 à 1900

La première Visite du P. Bernard après sa réélection au généralat eut pour but la Province du Tyrol du Nord. Il y était déjà venu plus d'une fois. En 1889 il s'y était arrêté en rentrant de la Marche de Styrie, et avait présidé à Innsbruck le Chapitre provincial le 28 août, puis il était reparti aussitôt en direction du Sud. En 1892, il toucha le Tyrol, lorsqu'il se rendit chez le curé Kneipp à Wörishofen, dans l'espoir d'y trouver, si possible, la guérison de l'arthrite qui lui paralysait en partie les mains et l'empêchait presque d'écrire. Il en souffrit d'ailleurs jusqu'à sa mort. Il mandait au P. Eberhard Walser : « En quittant Feldkirch, pour me rendre à Bregenz, j'ai jeté un regard plein de joie vers la Suisse et j'ai pensé à vous ; toutefois, je n'ai pu m'arrêter et, au retour, le voyage se fit via Munich, Innsbruck, le Brenner. La cure que je fis à Wörishofen m'a été bienfaisante, je m'y suis reposé et remis de mes fatigues, mais la goutte dont souffrent mes mains n'est pas guérie, c'était pourtant le motif de mon voyage. » Une année plus tard, il séjourna une journée au couvent de Salzbουργ, entre les Visites d'Autriche-Hongrie et celles de Bavière. Il y tint séance avec les Provinciaux de Vienne, de Munich et d'Innsbruck. Une dernière fois, il visita officiellement le Tyrol, le 9 août 1898. Il y arriva de Rome, en compagnie du P. Théodore, fit la visite des couvents de Trente, Botzen, Méran, Brixen, Klausen, Sterzing et présida le Chapitre provincial le 18 août à Innsbruck. De là il fit un saut en Bavière pour assister le 25 août à Altötting au jubilé sacerdotal de son très cher ex-

Définiteur général, le P. François-Xavier d'Illmünster. D'Altötting, il alla visiter la maison d'études florissante de Burg-hausen et revint par Munich à Innsbruck et Dornbirn où, grâce à la munificence du Landamman Rohmberg, un nouveau couvent et une chapelle avaient été construits. De là il se dirigea, via Mels et Rapperswyl, sur Andermatt pour s'y reposer du 7 septembre au 5 octobre et y jouir de l'air des Alpes. Il regagna Rome le 31 octobre.

A l'exception de la Suisse, c'est au Tyrol que le P. Bernard aimait de préférence à se rendre. Il y régnait un esprit religieux si excellent que les couvents n'avaient pas besoin d'une Visite canonique suivant les règles, mais qu'ils méritaient des attentions spéciales. Cette Province rendit plusieurs fois des services signalés au Père Général. Ainsi, ce fut elle qui fournit presque tous les lecteurs et les professeurs pour la Mission d'Orient. Le P. Bernard reconnaît en termes formels que, s'il a pu faire prospérer l'Institut apostolique d'Orient, c'est à la Province du Tyrol qu'en revient le mérite principal. Il loue particulièrement le R. P. Linus de Sterzing qui, d'ailleurs, rendit d'éminents services tant à l'Ordre qu'à sa Province. Le Secrétaire (jusqu'en 1890) et Définiteur général, le P. Fulgence de Gossensass, mérite aussi la gratitude du Père Général pour avoir été, du premier au dernier jour, son collaborateur infatigable et son ami fidèle. Il partage avec le P. Théodore de Ried-Brig la gloire d'avoir soutenu le P. Bernard dans les bons comme dans les mauvais jours.

De retour de son voyage au Tyrol, en Bavière et en Suisse, le P. Bernard mit la dernière main au livre qu'il voulait publier à la fin de l'automne 1898, intitulé : *La Vie de saint François d'Assise*. Au premier printemps de 1899, il partit avec le P. Luigi pour visiter les Provinces de Reggio et de Cosenza en Calabre. Ils quittèrent Rome le 10 avril, voyagèrent un jour et une nuit, traversèrent le détroit de Messine, pour faire une courte visite au couvent de cette ville, repassèrent le détroit et se rendirent, par petites journées, de l'extrême pointe méridionale de la Péninsule jusqu'à la frontière nord de la Province de Calabre. Vu l'absence de chemin de fer et la pénurie de routes carrossables, ils furent obligés de faire

le trajet en char, et souvent à pied. Les difficultés rencontrées furent telles que le P. Luigi, pourtant si robuste, en perdit souvent le souffle et la bonne humeur. En arrivant à Finmara, le premier couvent qu'ils visitèrent, il gémit déjà : « Une heure en char, une deuxième heure à pied, lente et pénible, dans le lit desséché d'une rivière et, pour finir, trois quarts d'heure de grimpée sur une pente infernale. » Vers le terme du voyage, le P. Bernard avoue à son tour : « Rarement j'ai eu à faire un si pénible voyage de Visite canonique : de longs chemins pendant des heures en voiture inconmode, puis en train, puis à nouveau sur un char. C'est ainsi que nous partirons vendredi à quatre heures du matin, pour n'arriver que le soir vers sept heures à Eboli (Basilicate), à jeun probablement, comme cela s'est produit plus d'une fois. » De plus, le temps était déplorable dans ce pays de « l'éternel printemps ». Au mois de mai encore, le Père Général écrit à Rome : « Le temps est très variable, ici du froid et de la pluie, ailleurs de la pluie, de la grêle, de la neige jusqu'à proximité de chez nous, et du vent. Le P. Luigi enfonce, jour et nuit, la tête dans son capuchon, et moi-même, j'ai pris un refroidissement comme en hiver... Vous voyez que les tournées de Visites ne sont pas sans misères. Priez pour nous. »

L'accueil cordial qu'ils reçurent dans cette ambiance méditerranéenne les dédommagea de l'inclémence du temps et des chemins. Le P. Luigi décrit avec force couleurs l'arrivée à Gerace, Catanzaro, Morano. Des délégations des autorités religieuses et civiles vinrent sur plusieurs kilomètres à la rencontre du Père Général. Les décharges des mortiers, le son de toutes les cloches, de la musique, des timbales et des tambours ! Toute la population sur pied ; les habitants entouraient le P. Bernard pour lui baiser les mains ; le Supérieur du couvent, en chape, lui donna l'encens sur la place publique ; au chant du *Te Deum*, la procession se fraya avec peine un chemin dans la foule jusqu'à l'église, où les religieux présentèrent leurs hommages, célébrèrent la bénédiction eucharistique, suivie de l'allocution du Père Général à la foule enthousiaste « un enthousiasme indescriptible » note le P. Luigi, tandis que le P. Bernard ajoute sobrement : « Bonne réception, en de nom-

breux endroits, grande affluence d'une population enthousiaste. Des visites à satiété que je ne rends que rarement... impossible autrement... nous avons rencontré de braves gens, mais *misereor super hanc turbam*. » Plus encore que la triste situation du peuple calabrais, le misérable état des Provinces de l'Ordre émut profondément le cœur du Père Général. Celles-ci avaient été secouées jusqu'aux os par les décrets de suppression de 1867 et par les terribles secousses sismiques et les raz de marée de l'an 1873. Alors que la Province de Reggio avait compté jusqu'à trente-cinq couvents et celle de Cosenza vingt-quatre, il n'y en avait plus maintenant que treize dans la première et six dans la seconde. Le nombre des religieux avait rapidement baissé et se réduisait de plus en plus, du fait que les anciens mouraient ou s'expatriaient en partie dans d'autres couvents et d'autres Provinces, et qu'il n'y avait presque plus de novices. En 1888, Reggio comptait encore 28 prêtres, un clerc et 29 Frères laïcs ; Cosenza avait 20 prêtres, 28 frères, mais pas un clerc. Le Père Général prit la chose en main avec son Définitoire. Les deux Provinces furent confiées à un Commissaire général, auquel on adjoignit deux assistants pour Reggio et Cosenza. Le résultat bénéfique de cette mesure apparut avec évidence puisqu'en 1899 le nombre des religieux avait atteint le chiffre de 112, dont 25 Pères et 30 clercs, tandis qu'à Cosenza, le chiffre des religieux tomba, au contraire, à 34 dont dix Pères seulement et 4 clercs. D'où provenait cette différence ? Il faut en chercher la raison principale dans le fait que les religieux de la Province de Reggio se sont ressaisis eux-mêmes pour survivre, alors que ceux de Cosenza s'abandonnèrent à la mort lente qui les menaçait. L'excellent Commissaire général, le P. Michel-Ange de Rionero, se vit dans l'impossibilité de remplir sa charge, soit d'une part à cause d'une santé chancelante, soit d'autre part à cause de l'extrême étendue de son district qu'il ne pouvait visiter en entier. Quand il se démit de son office en 1898, le P. Bernard décida de faire lui-même la Visite générale et, à la fin de la Visite, il donna aux deux Provinces des bases nouvelles. Il avait dû, en effet, constater que, dans l'une comme dans l'autre, les religieux ne se sentaient pas chez eux sous l'unique régime du Commissaire gé-

néral et qu'ils aspiraient vivement à recouvrer leur ancienne autonomie. Le Père Général installa dans chacune un Commissaire et deux assistants. Des deux côtés l'on se montra satisfait de cette solution et l'on repartit avec de sérieux espoirs en un avenir florissant pour les deux Provinces. Hélas ! l'avenir ne justifia que dans une infime mesure ce bel optimisme. La vie intérieure que le P. Bernard s'était appliqué à relever par ses Ordonnances de Visite, ne parvint pas à se développer. Au moment où le P. Bernard se retira, en 1908, la statistique indiquait pour Reggio 74 religieux et pour Cosenza seulement 26, au total. Depuis lors, Reggio de Calabre et Cosenza sont devenus de simples Commissariats provinciaux.

A peine avait-il achevé sa tournée dans le sud de l'Italie, que le P. Bernard était nommé Visiteur apostolique de la Province de Rome. Sans hésiter, il fit ses préparatifs pour remplir dignement la mission dont le chargeait le Saint-Siège, et en sa qualité de Supérieur suprême de l'Ordre. Il lui fallait, à un haut degré, le courage et l'esprit de sacrifice pour se mettre en route en plein été brûlant (du 7 juillet au 30 septembre) à travers cette vaste Province et en visiter les trente et un couvents. Le Père Général écrivit à ce propos au P. Théodore : « Quelle chaleur ! quelle chaleur ! et de petites cellules à Pallanza, comme celles d'Andermatt. Hier, nous avons eu un terrible orage à Montefiascone : pluie, grêle, éclairs et tonnerre. La foudre a tué un homme et blessé le Chancelier épiscopal, puis a pénétré dans le séminaire voisin. Une heure auparavant, nous nous trouvions dans le palais de l'Evêque. Aujourd'hui, on peut craindre un semblable malheur. *Iddio ci protegga !* Le P. Luigi a les jambes et les pieds enflés ; quant à moi, je suis en bonne santé. »

Trois semaines plus tard, il fut obligé néanmoins d'interrompre sa tournée à la suite de maux d'estomac et de troubles intestinaux et, pendant deux jours, il lui fut impossible de dire la messe ; il expédia cependant la correspondance en suspens et écrivit à Rome : « Aujourd'hui, je me sens mieux et, d'ici à lundi, j'espère être en mesure de poursuivre ma route. Une tournée de Visites pendant un mois, par de telles chaleurs, n'est pas une petite affaire. » Bientôt, ce fut au tour de son compa-

gnon de demander grâce et de regagner Rome tout malade, tandis que le P. Bernard tint vaillamment le coup jusqu'à la fin.

Ses Visites terminées, le Père Général remit un rapport circonstancié à la Sacrée Congrégation et en attendit le résultat. La réponse se fit attendre une année, de sorte que les ultimes Ordonnances de la Visite ne purent être envoyées à la Province que le 8 mars 1901. Le P. Bernard les fit précéder d'une explication où il disait : « ... Comme il nous a fallu attendre les ordres supérieurs à la suite de notre rapport à la Sacrée Congrégation, il ne nous a pas été possible de réaliser plus tôt notre désir. Nous nous empressons de vous transmettre ci-joint les décisions du Saint-Siège, et nous sommes persuadé que vous y donnerez suite de grand cœur, afin d'assurer votre propre salut et de rendre à votre Province-mère la place d'honneur qu'il lui convient d'occuper dans l'Ordre, elle qui est la première par le nombre et parce qu'elle s'efforce de se maintenir au sommet, grâce à son esprit séraphique et à ses hommes de science et de vertu. »

Les décisions de la Sacrée Congrégation comprenaient trois points :

1° Pratique de la vie commune parfaite dans toutes les Provinces.

2° Réforme des études.

3° Introduction d'un nouvel ordre dans les couvents de la Province romaine, concernant la discipline et la vie régulières. Le Définitoire général était chargé de promulguer, à cet effet, des Ordonnances particulières et d'en prescrire l'exécution, tant de par sa propre autorité qu'en vertu des pleins pouvoirs du Siège apostolique.

La vie commune avait été, comme on le sait, imposée par le Chapitre général de 1884, conformément à la sainte Règle, aux Constitutions et Décrets pontificaux, à toutes les Provinces et à tous les Frères. A la suite du rapport de Visite de 1879, la Sacrée Congrégation avait, sans plus tarder, donné l'ordre strict à tous les Supérieurs d'introduire immédiatement la vie commune dans tous les couvents de la Province. En conséquence, des prescriptions détaillées furent promulguées dans ce sens. Elles se terminent par des sanctions très sévères et

inusitées : « Les religieux qui, à l'encontre de ces prescriptions, oseraient se permettre de garder de l'argent par devers eux, sont avertis, par les présentes, qu'ils ont le devoir de le remettre immédiatement à leur Supérieur. S'ils ne le font pas, ils sont *ipso facto suspens « a divinis »*, s'il s'agit de prêtres et il leur est interdit, s'ils sont des clercs ou des laïcs, de recevoir les sacrements ; il est de même interdit aux Gardiens de permettre, dans n'importe quel cas, à des religieux de conserver chez soi de l'argent. »

Les prescriptions se rapportant à la réforme des études, sont tout aussi détaillées et sévères. « On ne doit recevoir dans les Collegetti que des garçons qui, en plus des signes de vocation, soient doués de facultés suffisantes et aient suivi, pour le moins, quatre classes élémentaires. Le but de l'instruction est ici : la connaissance du latin et de l'italien, de la géographie, de l'histoire et de l'arithmétique. Pour être admis au noviciat des clercs, les candidats devront posséder les branches énumérées ci-dessus et donner l'espoir qu'ils seront à même, plus tard, de remplir avec succès les offices de la prédication et des confessions. Les néo-profès qui ne seraient pas suffisamment instruits pour étudier la philosophie, passeront au « professorio », où on leur enseignera plus à fond le latin et l'italien, de même que la littérature et, après avoir subi un examen avec succès, ils pourront monter en philosophie. Les étudiants de philosophie et de théologie auront à subir chaque année un examen sévère de ces disciplines, devant le Père Provincial et au moins un Définitéur et deux lecteurs. Avant de leur concéder les patentes de prédicateur, le Provincial et ses Définitéurs devront garantir, sous la foi du serment, que les nouveaux prêtres ont suivi les cours de philosophie et de théologie pendant sept ans et avec succès... »

La réorganisation de la discipline et de l'observance régulières dans le couvent de Rome était depuis longtemps nécessaire, vu les continuelles ingérences du gouvernement civil, lequel ne se souciait guère de discipline et de régularité. L'ancien Procureur général avait, dans son fameux *Memorandum*, exigé du Chapitre de 1884 une réorganisation complète du couvent. Ses habitants actuels devaient être envoyés dans les

nombreux couvents de la *Campagna*, des *Castelli* ou des Monts Sabins et remplacés à Rome par une famille de religieux modèles, pris dans les deux Curies, auxquels on adjoindrait des Pères de langue et de nationalité différentes, qui pourraient aider le Père Général et s'occuper des pèlerins de Rome, ainsi que d'étudiants choisis avec soin et qui devaient suivre les cours dans divers instituts de la Ville éternelle. Le projet était, certes, excellent, mais quasi irréalisable. Aussi le Père Général promulgua-t-il, au nom du Saint-Siège, les Ordonnances qui devaient déraciner les abus, pour autant que la chose fût possible. Les Ordonnances étaient partiellement mises en pratique, lorsque l'ancien couvent Barberini disparut pour faire place au couvent actuel.

Pendant qu'il visitait les couvents de la Province de Rome, le P. Bernard reçut des nouvelles alarmantes sur l'état de santé de son père. Il pressentit que le vieillard de 93 ans allait vers sa fin et il écrivit au P. Théodore, le 21 juillet 1899 de Viterbe : « A mon cher père, je souhaite bien le ciel. Priez pour lui, qu'il fasse une bonne mort. » A peine avait-il achevé sa Visite et transmis son rapport à la Sacrée Congrégation, qu'il se hâta de partir avec le P. Théodore pour Andermatt. Il eut la consolation de rester trois jours au chevet de son père (8-10 novembre), puis il reprit la direction du Sud pour aller visiter, à partir du Tessin, la Mission de Mesolcina et Calanca. Le 13 novembre déjà, il recevait à Cama, la nouvelle télégraphique du décès de son père très aimé. Le jour suivant, il assistait au *Requiem* solennel que le Vice-Préfet apostolique, le P. Hilarin de Bibiana, célébrait et, le lendemain matin, il reprit sa tournée. Après avoir visité les Communautés de Cama, Soazza, Mesocco, Rossa, Castenada, Santa-Maria et Grono, il acheva ses Visites le 17 novembre et laissa aux douze confrères une vraie lettre pastorale des plus touchantes. Il loue et encourage la charité qui unissait entre eux les missionnaires, leur promptitude à accepter les privations dans les pauvres vallées de la Moesa et de Calencasca, et le zèle apostolique qu'ils déployaient pour les âmes. Il ne pouvait prévoir que cette mission où les Capucins avaient travaillé et souffert depuis 1635 allait, vingt ans plus tard, être perdue pour la Pro-

vince du Piémont et pour l'Ordre. Sur le chemin du retour de Mesolcina et de Calanca, le P. Bernard et son compagnon firent halte à Lugano, Bigorio et Milan et arrivèrent à Rome le 23 novembre.

L'année 1900 fut celle des Visites des Provinces de Gênes et de Savoie. Parti de Rome le 15 juillet, il commença par visiter les onze couvents du Golfe de Gênes, sans s'arrêter encore dans la ville de ce nom. Partout on l'accueillit avec joie et cordialité. Le P. Luigi note à ce sujet : « Sestri Levante : le syndic et son conseil communal, ainsi que deux délégations, vinrent à la rencontre du Père Général. Le soir, vers neuf heures, la musique joua divers morceaux, à commencer par le Cantique suisse. La foule qui s'était rassemblée était immense... Santa Margherita : une foule avec musique à la gare. Le prince avait envoyé son équipage. L'église du couvent regorgeait de monde... Varazze : une foule énorme à la gare. Trois chanoines en *cappa magna*. Le Père Général revêtit le surplis, bénit la multitude et fut conduit en procession au couvent, au chant du *Benedictus*. L'église était archi-comble. Des drapeaux partout. Le soir, illumination et sérénade jusque vers dix heures... Finalmarina : la population et la musique à la gare, l'église où s'entassaient les fidèles auxquels le Père Général adressa quelques paroles de remerciement »... Et cela continue jusqu'à Savone d'où le P. Bernard partit, via Turin, pour la Savoie le 10 août.

La Province de Savoie comptait dix couvents, deux hospices et 157 religieux dont 24 en pays de Mission (Iles Seychelles et Brésil). La Visite canonique y dura jusqu'au 5 septembre et se termina par une réunion du Définitoire à Chambéry. Le Père Général y promulgua ses Ordonnances. Il remercie d'abord pour les manifestations d'amour filial et de respect qui lui furent apportées par tous les confrères et leur donne ce témoignage : « La situation de la Province est satisfaisante dans l'ensemble, les religieux y sont animés d'un bon esprit, ils s'adonnent avec zèle aux travaux apostoliques et s'appliquent à mener la vie commune et l'observance régulière. » Il insiste sur la prière au chœur, la méditation et autres exercices de piété en commun, auxquels il demande d'accorder encore plus de poids. Il faudrait pouvoir augmenter le nombre des

couvents où se pratique l'observance régulière parfaite. Les clercs qui ne sont pas astreints au service militaire devraient être formés dans la Province même. En particulier, les Pères ne devraient pas être surchargés ni se charger eux-mêmes de travaux tels que prédications, confessions, visites des malades, au détriment de l'observance conventuelle.

De Chambéry, le Père Général se remit en route pour Voltaggio en passant par Turin et Alexandrie et, le 6 septembre déjà il reprenait sa tournée de Visites dans la Province de Gênes. Ce fut le tour des six couvents de Voltaggio, Pontedecimo, Campi, Sestri Ponente, Voltri San Francesco et Voltri San Nicolò. Il lui fallut à nouveau interrompre son travail du 17 septembre au 8 octobre pour assister au Congrès général du Tiers Ordre à Rome, et pour diverses affaires urgentes. Lorsqu'il revint à Gênes, il lui restait à visiter les cinq maisons de la ville : San Barnaba, Ospedale dei Cronici, Ospedale Sant'Andrea, Pammatone et San Bernardino. Il termina le 21 octobre et, le lendemain matin de bonne heure, il était de retour à Rome avec son secrétaire.

Les impressions qu'il emporta de Gênes lui demeurèrent inoubliables. Non pas qu'il eût trouvé dans cette Province toutes les choses en parfait état ; car avant même qu'il eût promulgué les Ordonnances de Visite, le Ministre provincial, le P. Pierre de Quinto al Mare, communiquait à ses subordonnés, dans une circulaire, que le Père Général avait à plusieurs reprises souligné en particulier deux abus, savoir : les manquements au silence conventuel, spécialement dans les corridors, au dortoir (*dormitorium*) et les trop fréquentes visites des Frati d'un couvent à l'autre ; il insiste pour que l'on supprime immédiatement ces abus. Le Père Général en signale d'autres dans ses Ordonnances, auxquels il cherche à porter remède. Le sérieux et la chaleur que le P. Bernard mettait dans ses recommandations prouvaient justement combien la Province de Gênes lui tenait à cœur et le souci paternel qu'il vouait à sa prospérité.

Les Gênois, de leur côté, se surpassaient dans les témoignages de filial respect, de gratitude et d'attachement qu'ils lui apportaient. Parmi les innombrables cartes de visite que

nous avons conservées, nous en trouvons une quantité où des confrères saluent le Père Général, les uns en prose, d'autres en vers, quelques-uns en latin, en italien et même en dialecte de Gênes. La population rivalisait avec les religieux dans ces manifestations d'allégresse. Nous avons relevé, ci-dessus, quelques faits cités par le P. Luigi. Si celui-ci n'en parle plus ensuite, c'est que les mêmes faits se répétèrent en tous lieux, pour atteindre en quelque sorte leur apogée à Pontedecimo où l'enthousiasme de la ville entière fut indescriptible. Le P. Provincial Pierre de Quinto ne peut s'empêcher d'en écrire au P. Clément de Terzorio, ex-Définiteur général. Il composait, peu après, sa lettre circulaire à la Province où il écrivait : « Au milieu de toutes les épreuves qui affligent profondément notre esprit, nous avons le bonheur de vivre un événement glorieux entre tous qui nous remplit de consolation. Nous voulons parler de cette haute estime et de cet attachement sincère qui nous sont manifestés, à nous capucins, malgré l'inclémence des événements, par des personnes de tout rang. Nous venons tout récemment d'en recevoir une preuve nouvelle et solennelle, à l'occasion de la Visite canonique du T. R. Père Général en notre Province. Nous avons assisté à tant et à de telles manifestations publiques d'enthousiasme religieux qui ont salué sa personne, qu'en vérité nous ne les aurions pas crues possibles, si nous ne les avions vues de nos propres yeux. La population tout entière accourait pour lui faire un accueil triomphal et l'accompagner, dans l'allégresse et l'enthousiasme, depuis les gares de chemin de fer jusqu'à la porte de nos monastères. Les foules lui donnèrent des marques d'honneur telles que jamais aucun Général de l'Ordre n'en a reçu de pareilles... Le T. R. Père avoua lui-même, au terme de ses visites, dans notre réfectoire de San Bernardino, que nulle part au monde, à l'exception de quelques régions de l'Espagne, il n'avait été l'objet de telles et de si nombreuses marques d'estime et de respect, et qu'il n'avait reçu en aucune Province autant de témoignages de dévouement et d'attachement qu'ici, au milieu de nous. Mais, nous nous sentons obligés de reconnaître et de vous avouer, que ces manifestations d'estime et d'affection à l'égard de notre T. R. Père Général,

ne sont que l'écho de l'estime et de l'amour que le peuple nourrit envers les capucins. Cela fut dit en termes exprès au Père Général par les plus illustres personnalités, voire par les membres du Gouvernement et les autorités de la Cité qui étaient venus le saluer en délégation officielle ou à titre privé. Oui, Dieu merci ! le peuple nous aime, les gens nous comblent de bienfaits, on nous estime et vénère publiquement et même, je pourrais dire, plus qu'aucun autre Ordre religieux.» Le Père Provincial de Gênes montre ensuite en quoi nous sommes redevables à nos saints devanciers, de même qu'aux vénérables confrères qui ont vécu pleinement et sincèrement la vocation capucine. Il s'écrie enfin : « Révérends Pères et chers Frères, efforçons-nous tous de ne jamais omettre ni transgresser les obligations que nous imposent notre sainte Règle et nos Constitutions. Nous pourrons alors et toujours dire en toute sécurité que le peuple nous aime encore, que les gens sont bien disposés à notre égard, que le public nous estime et que nous continuerons d'être comblés de bienfaits de toute sorte de la part du monde. »

Derniers voyages : 1904 à 1907

Pendant la dernière période de son généralat le P. Bernard n'entreprit plus de voyages aussi fréquents qu'autrefois. Les années se faisaient sentir dont il est dit : « Elles ne me plaisent pas. » L'un des motifs principaux qui le retenaient à la Curie était l'incertitude dans laquelle il se trouvait à l'égard de la Procure et du manque de précision des lois qui régissaient la situation respective de l'un et de l'autre. La revision des Constitutions était encore sur la balance. Il n'était pas clairement défini qui devait remplacer le Père Général pendant ses absences en qualité de Commissaire, c'est-à-dire jusqu'où s'étendaient les pouvoirs du Procureur au cas où il serait Commissaire général. L'un et l'autre se rendaient compte de la situation délicate où ils se trouvaient et ne voulaient pas se créer mutuellement des difficultés. Le Père Procureur s'abstint dès lors de prendre n'importe quelle décision importante durant l'absence du Supérieur de l'Ordre et le P. Bernard fit en sorte de quitter le moins souvent possible sa résidence. Il avait, du reste, visité à peu près l'Ordre entier. Il demeura donc à Rome pendant les années 1901 et 1902. L'automne 1903, il fut appelé au chevet de sa sœur Caroline à Altdorf. Il se mit en route le 6 septembre en compagnie du P. Théodore. Du 10 au 21 septembre, il séjourna à Andermatt qui se trouvait sous près de soixante centimètres de neige. Il se rendit au premier congrès des catholiques suisses à Lucerne, s'arrêta dans quelques couvents ainsi qu'à l'Institut d'Ingenbohl, et dans le monastère des capucines de Gerlisberg dont on achevait la construction,

puis il revint à Rome le 24 octobre. Il y resta peu de mois.

Au premier printemps de 1904, il s'en alla visiter les trois Provinces d'Apulie : Bari, Otrante et Foggia. Il y passa les mois d'avril et mai. Ces provinces avaient été si durement éprouvées par les persécutions, de 1866 à 1870, que le P. Egide de Cortone, alors Général, nous parle d'elles, comme d'ailleurs des Provinces méridionales, en ces termes : « Ce sont partout les mêmes difficultés extraordinaires qui détruisent la vie régulière : dispersion des religieux, isolement, fermeture de tous les couvents ou mainmise sur eux de l'Etat, les Frères laissés à eux-mêmes... » Nous avons vu déjà que l'une des premières préoccupations du P. Bernard avait été de faire dresser des statistiques de tous les couvents de ces Provinces et de tous les religieux qui s'y trouvaient. Le résultat en fut décevant. Dans la Province d'Otrante, vingt-neuf couvents avaient été fermés par la violence et, jusqu'en 1884, seul celui de Scorani avait pu s'ouvrir à nouveau. Dans celle de Bari, tous les vingt-six couvents étaient encore fermés et les 187 religieux vivaient disséminés. Dans celle de Foggia, les vingt-six couvents avaient été pareillement sécularisés ; cependant, six d'entre eux avaient été rachetés et la moitié des religieux y avaient un asile.

La Province de Foggia donnait ainsi la preuve que les Supérieurs s'étaient appliqués avec succès à récupérer les couvents perdus et à y rassembler les Frères. C'est pourquoi, en l'année 1885, le P. François d'Apricena, Provincial, et, bientôt après, le P. Salvator da Gioia del Colle, avaient été nommés Visiteurs de Bari et d'Otrante. Ils n'obtinrent, hélas ! pas le résultat escompté et, le 1^{er} juillet 1899, le P. Hyacinthe de Belmonte, Définitéur général, y fut envoyé pour une nouvelle enquête à la fin de laquelle il concluait : « ... la situation est telle que le Définitoire général a décidé à l'unanimité de désigner un Commissaire en la personne du P. Salvator da Gioia del Colle et de lui donner deux Assistants pour chacune des deux Provinces. » Les événements redevinrent assez vite plus favorables et, lors du Chapitre de 1896, la Province de Bari, de même que celle d'Otrante, possédaient à nouveau quelques couvents.

Lorsque le P. Bernard visita personnellement ces deux Provinces, en 1904, le nombre des religieux s'y trouvait aussi en augmentation ; il dut néanmoins constater dans son rapport de Visite : « Barletta, dans la Province de Bari et Francavilla dans celle d'Otrante sont des couvents d'études dans lesquels l'observance régulière est assez bien pratiquée. Les familles des autres résidences font à peu près ce qu'il leur est possible de faire, vu le petit nombre des religieux. Nous avons pris les mesures qui s'imposaient dans chaque couvent, sans que nous eussions jugé utile de promulguer des Ordonnances particulières. Nous avons prescrit que les normes en vigueur à Foggia fussent appliquées également dans les deux Commissariats et fidèlement observées, moyennant quelques modifications... »

Vers la fin de cette tournée de Visites, le P. Luigi, compagnon du Père Général dans presque tous ses voyages, ne pouvait s'empêcher de le supplier : « Maintenant, laissez aller votre serviteur. » Le brave homme n'en pouvait plus. Sa santé lui causait de perpétuels ennuis déjà depuis 1891. En Apulie, il interrompit brusquement son *Itinerarium*. Le 18 avril, le P. Bernard écrivit à Rome : « Le P. Luigi est souffrant. Pourrait-il tenir ? — Timeo. » La semaine suivante, il rentrait tout malade à Rome et y mourait le 11 novembre 1904. Il avait déjà dû être remplacé pour les Visites de la Province de Foggia par le Secrétaire général de langue non italienne : le P. Théodore de Ried-Brig. Le P. Bernard, qui s'était donné beaucoup de peine à vouloir redresser cette Province si durement éprouvée, eut la joie de constater les heureux résultats de son action. Nous savons déjà que Foggia s'était efforcée de survivre aux désastres causés par la persécution. Elle ne pouvait toutefois trouver en soi-même les forces nécessaires. C'est pourquoi, le P. Bernard appela à Rome le Provincial et un Définiteur de Toscane et les pria d'envoyer le P. François-Marie d'Arezzo avec quelques prêtres au secours de Foggia. L'un d'eux prendrait la charge du noviciat et les clercs qu'il aurait instruits se rendraient ensuite en Toscane, en vue d'y acquérir une formation plus poussée qui leur permettrait de se vouer efficacement à la restauration de leur propre Province.

Les Pères toscans se prêtèrent de bon gré aux désirs du Père Général et, déjà au Chapitre de 1896, celui-ci pouvait les remercier d'avoir sauvé de la ruine la Province de Foggia. Lors de sa Visite, huit ans plus tard, le redressement accompli était évident, puisque Foggia comptait déjà 44 clercs. D'un couvent à l'autre, le P. Théodore pouvait marquer les progrès réalisés. Son jugement final est ainsi conçu : « L'observance régulière et l'esprit de saint François y règnent. » ... « Presque tous les jeunes Pères qui ont été formés en Toscane, en ont emporté le bon esprit qu'ils ont transplanté dans leur Province. »

Au Chapitre général de 1908, la Province de Bari ne fut pas représentée. Celle d'Otrante avait envoyé son Provincial, tandis que Foggia y avait délégué son Provincial et deux Custodes, en annonçant le beau chiffre de 149 religieux. Le P. Bernard a certainement beaucoup prié pour la résurrection de cette Province. Il avait noté ce qu'il avait lu au-dessus du portail de l'église conventuelle de Larino : « La vera vita per dare a noi, la vita diè la sua vita sul legno di vita » = « pour nous donner la vraie vie, la Vie a donné sa vie sur le bois de la vie. »

Le Père Général écrivit après sa tournée de Visites : « Nous avons prescrit dans chaque couvent de la Province de Foggia les mesures appropriées. Cependant nous n'avons pas édicté d'Ordonnances générales mais nous nous sommes contenté de confirmer celles que le Chapitre général venait de promulguer quelques mois auparavant ; il suffit de les observer. D'autre part, nous avons été satisfait de l'état et des progrès de cette Province. »

De la fin de l'an 1904 au début du printemps de 1906, le Père Bernard séjourna régulièrement à Rome. En plus des affaires courantes, il publia une circulaire sur l'heureux déroulement des fêtes jubilaires en l'honneur de l'Immaculée Conception et sur la part qu'y prirent les capucins ; sur la nécessité et la mise en chantier de l'histoire des Provinces et de l'Ordre ; sur les fêtes de béatification des martyrs Agathange et Cassien ; sur l'édition du *Summarium Indulgentiarum* ; sur la nouvelle revue d'ethnologie linguistique *Anthropos* et sa valeur pour les missions ; sur les nouvelles statistiques des Provinces ; sur

l'appui à fournir à la construction d'un couvent pour les capucins de Rome.

Le 29 avril 1906, la Curie eut grand-peur de voir mourir le Père Général : une veine avait sauté dans ses poumons (*vena capillaris*) et avait provoqué une forte hémorragie. Grâce aux excellents soins du D^r Goretti, il guérit en quinze jours.

Deux mois plus tard, il se mit en route en compagnie du P. Théodore, en direction du Nord. Partis de Rome le 1^{er} juillet, ils traversèrent la Suisse et descendirent, après deux jours de voyage, à Strasbourg-Königshofen. Ils y visitèrent le collège florissant de la Province de Rhénanie-Westphalie, où l'on fit au Père Général une réception triomphale. De là, ils se rendirent à Cyney où commença la Visite canonique de la Province de Belgique. C'était la deuxième fois qu'elle avait lieu. Le P. Bernard avait, en effet, promis en l'an 1894 d'y revenir, comme s'en souviennent bien les anciens Pères de l'époque. Il visita toutes les maisons, entendit tous les religieux, loua ce qui méritait de l'être et blâma ouvertement ce qui était digne de blâme, donnant ainsi à la Province une puissante impulsion. Ce qui le réjouit par-dessus tout, ce fut de voir que les maisons d'études étaient dirigées avec compétence et qu'elles étaient très bien fréquentées. L'école séraphique de Bruges, le noviciat d'Enghien, l'institut de philosophie de Bruges et celui de théologie d'Isegehm l'accueillirent avec tant de cordialité franciscaine qu'il en fut profondément ému. A Louvain, il s'arrêta dans la maison de nos étudiants de l'université. Cette maison avait été inaugurée en 1897, mais n'abritait au moment de la Visite que neuf candidats au doctorat : trois Belges, quatre Irlandais et deux Espagnols. Il rédigea pour la maison un règlement particulier où il fait preuve d'autant de compréhension des questions scientifiques que de zèle pour ce qu'exige l'observance régulière.

La Visite des couvents belges fut achevée le 3 août à Meersel. De là, le Père Général se rendit encore dans les quatre couvents d'études de la Province hollandaise à Breda, Tilbourg, Bois-le-Duc et Helmond. Dans tous ces lieux, il adressa des allocutions aux communautés et spécialement aux lecteurs et aux étudiants. Il les mit sérieusement en garde contre les

dangers de l'esprit de nouveauté, le libéralisme et le radicalisme en théologie et en philosophie, et les enflamma du désir de chercher, de toutes leurs forces, la vérité qui nous est apparue dans le Christ et dont l'Eglise a le dépôt sacré. Par ces mots, le Père Général donnait clairement à entendre que c'était là l'un des buts essentiels de sa Visite, puisqu'il s'adressait avant tout aux étudiants de l'Ordre. Il visait directement certains courants nouveaux qui se camouflaient alors sous les noms de réforme catholique ou encore sous ceux de libéralisme et de radicalisme philosophico-théologique et créaient souvent un sentiment d'insécurité et d'inquiétude chez les professeurs ecclésiastiques les plus fidèles. Quel soulagement ce fut pour eux tous lorsque, à peine une année après la Visite du Père Bernard, Sa Sainteté le Pape Pie X réduisit cet amas d'erreurs sous le dénominateur commun de « Modernisme » et le condamna, comme « celui qui a la puissance ».

Passant la frontière hollandaise le 8 août, le P. Bernard arriva à Ehrenbreitstein et y présida la séance du Définitoire de la Province de Rhénanie-Westphalie, fit halte en passant dans les couvents de Mayence, Francfort et Strasbourg et mit le pied en Suisse le 14 du mois. Il voulait y passer les vacances de l'été et y régler diverses affaires personnelles. Après un court arrêt à Dornach, Olten, Soleure et Sursee, il se présenta au Chapitre provincial à Lucerne le 21 août. Ce fut l'un des Chapitres les plus marquants de l'histoire de la Province ; non seulement du fait qu'au lieu de n'avoir qu'un Chapitre d'élections, comme à l'ordinaire, ce fut un vrai Chapitre où l'on délibéra, mais du fait surtout qu'on y prit des décisions d'une importance capitale, après une discussion très nourrie au Chapitre et dans le sein de la Commission désignée pour ce but. Voici ces décisions :

1° — Le gymnase de Stans deviendra également un lycée de deux classes avec pouvoir de conférer les titres de maturité.

2° — Les deux cours philosophiques de l'Ordre seront transférés à Stans et, pour l'enseignement des sciences, feront corps avec le lycée.

3° — Le couvent et le collège-lycée de Stans devront être transformés tant au point de vue des bâtiments que du profes-

sorat à qui l'on donnera une formation doctrinale adaptée aux exigences modernes. Cela devait exiger des sommes immenses et des efforts énormes dans le domaine scientifique, si bien que le Père Général, à la fin de la première séance, s'écria : « Ainsi donc, mes Frères, si nous avons commis une sottise, celle-ci est de taille ! » Ce fut, au contraire, un bienfait inestimable. Par son influence et son rayonnement, Stans fournit à la Province une activité décuplée dans tous les domaines de la science et un développement insoupçonné dans les Missions.

Après le Chapitre, le P. Bernard alla se reposer durant trois semaines à Andermatt et, de là, gagna les Grisons via Ingenbohl, Schwytz et Mels. Il visita les stations de notre mission rhétique, soit : Lenzerheide, Obervaz et Tiefencastel. Il y rassembla, le 24 septembre, les vingt missionnaires qui appartenaient à la Province romaine, sous le régime régulier d'un Préfet apostolique, mais dépendaient pour la juridiction, de l'Ordinariat de Coire. Ayant vécu naguère, en tant que Provincial de Suisse, les événements qui avaient marqué la perte, pour les capucins, de la mission et paroisse de Coire, cette mission rhétique lui causait maintenant, en tant qu'il était Général, de très gros soucis. Elle avait été baignée du sang de saint Fidèle de Sigmaringen et, pendant des siècles, des sueurs d'innombrables capucins. Elle était devenue, au cours des temps, un district pastoral du diocèse, après avoir été un véritable champ missionnaire. Le P. Bernard avait déjà exprimé en 1889 ses appréhensions de voir, dans un proche avenir, la mission rhétique disparaître. Il écrivit alors au P. Eberhard Walser qui était un de ses amis et, en même temps, un personnage influent auprès de l'évêque de Coire : « Je ne sais au juste ce qu'il adviendra de notre mission rhétique. Je n'attends rien de bon. A Coire et dans les Grisons, il règne une opinion assez peu favorable aux capucins, voire même une tradition qui nous est opposée... Un partage me paraît être le meilleur moyen et probablement le seul de supprimer pour toujours les frottements et autres difficultés. La mission rhétique a perdu toute valeur et tout charme pour l'Ordre, du jour où nous avons perdu la garde du tombeau de saint Fidèle. D'ailleurs

à Coire, on ne nous reconnaît plus que comme de simples curés et non plus comme des missionnaires... »

Sur le chemin du retour de Tiefencastel, le P. Bernard rendit visite à Mgr Battaglia, à l'hôpital de la Croix, fondé par le P. Théodose Florentini ; puis, il s'arrêta au couvent de Zizers, à celui de Rapperswyl, à l'abbaye d'Einsiedeln, au couvent d'Arth et, le 29 septembre, il était à Lucerne. C'est là qu'il célébra, le 8 octobre, le jubilé, soit les cinquante ans de sa profession solennelle. Le Chapitre qui s'était tenu peu auparavant l'avait instamment supplié de renouveler, dans le sanctuaire de Notre-Dame du Wesemlin, le sacrifice du soir de sa vie capucine, là même où il avait offert celui du matin. Le P. Bernard y avait consenti à condition que ce serait une simple fête de famille et que toute manifestation de l'extérieur en serait bannie. A part le Père Provincial de Westphalie, arrivé par hasard, il n'y eut, pour accompagner de bon matin le T. Rév. Jubilaire dans l'église de Notre-Dame délicieusement ornée, que les seuls Définites entourant le R. P. Provincial Philibert de Galgenen et la communauté conventuelle de Lucerne. Le P. Philibert fit une très belle allocution, tout en restant proche des faits et sans les entourer de paroles de louanges, car le P. Bernard l'avait formellement interdit. Mais les faits parlaient d'eux-mêmes un langage plus éloquent que celui du meilleur orateur. Le sermon terminé, le Père Général profondément ému renouvela ses vœux ; puis il chanta la grand-messe, accompagné par la chorale des Pères et des novices, et donna la Bénédiction papale. Au dîner, le R. P. Philibert le remercia d'avoir accordé à sa Province un si grand honneur et le P. Théodore lut un choix de télégrammes et souhaits de fête envoyés par les Cardinaux, les Evêques, des Généraux d'Ordres religieux, des Provinciaux et par d'éminentes personnalités civiles du monde entier. Au nombre des messages les plus cordiaux, se trouvaient ceux de la Curie généralice, du Cardinal Vivès y Tuto et du Saint-Père lui-même. Le Pape Pie X lui transmettait sa photographie avec les lignes autographes que voici : « A notre très cher Fils, Bernard d'Andermatt, Général de l'Ordre des Capucins qui célèbre les cinquante ans de ses vœux perpétuels, Nous sup-

plions le Seigneur de lui accorder bonheur et salut pendant de nombreuses années encore et lui donnons avec amour la bénédiction apostolique. »

A la fin du repas, le T. R. P. Jubilaire, en quelques paroles toutes de simplicité, remercia le Pape, l'Ordre et la Province, ainsi que tous les participants à cette fête, et promit de s'efforcer à l'avenir de mieux observer ses vœux qu'il ne l'avait fait jusqu'ici. Tout se passa comme il l'avait souhaité : simplement, sans faste et de façon cordiale. Le lendemain, il se rendit à la séance de la Commission de bâtisse de Stans, puis il revint à Lucerne où il demeura jusqu'au 15 octobre. Il regagna la Ville éternelle le 27, en s'arrêtant juste au passage, dans les couvents de Zoug, de Schwytz, Altdorf, Lugano, Milan et Bologne. Il la quitta encore une fois, pour aller en Sicile.

Les Provinces de Messine, Palerme et Syracuse avaient été durement touchées par les persécutions depuis 1866 et menaçaient ruine. Lorsque le P. Egide de Cortone, en l'an 1874. les avait visitées « un peu mieux qu'à vol d'oiseau », il n'avait pas trouvé grand-chose à rapporter, vu que presque tous les religieux vivaient en dehors du cloître et que la plupart des couvents avaient été séquestrés par le Gouvernement et étaient gérés par le Ministre des Domaines publics.

Cependant, quand le P. Bernard entra en fonctions, quelques-uns des cent onze couvents de Sicile avaient été récupérés, après les décrets de suppression. Toutefois, les religieux vivaient dispersés un peu partout et, à cause du danger de nouvelles poursuites, ne pouvaient se résoudre à reprendre une vie de communauté. Les hésitants furent néanmoins placés dans l'alternative en 1893, ou de réintégrer leur couvent, ou de demander la sécularisation. D'ailleurs, les vocations se faisaient d'année en année plus nombreuses, de sorte qu'au début du XX^e siècle, le chiffre des religieux était à nouveau réjouissant. Malheureusement un réel fossé s'était creusé entre l'ancienne génération et la nouvelle et cette division causait des troubles perpétuels. C'est pourquoi le P. Bernard voulut lui-même présider le Chapitre du 25 juillet 1907 convoqué à Randazzo, Province de Messine. Il y fut, au dire du P. Théodore, pour beaucoup dans la pacification des esprits. Ainsi s'ache-

vaient les lointains voyages du P. Bernard à travers le monde. Il ne nous reste qu'à jeter un coup d'œil d'ensemble sur son activité de Visiteur.

Deux Provinces seulement n'avaient pas été visitées, parce qu'elles ne pouvaient pas l'être : la Pologne proprement dite et la Pologne-Russe. De longue date, elles avaient été vouées à la mort par le despotisme tsariste. Quelques rares capucins y survivaient encore en cachette, comme aux Catacombes, petite compagnie de martyrs dont le supplice avait déjà commencé. Dans la première statistique de l'Ordre que le P. Bernard avait fait établir en 1885, seuls les noms de ces Provinces figurent, suivis de la mention : *Sit silentium laus*. Au Chapitre de 1896, le Père Général leur adressa de touchants adieux : « Les Provinces de Pologne et de Russie sont inexorablement vouées à la mort. Elles méritent l'admiration de l'Ordre entier dans la personne des quelques survivants qui continuent à se distinguer par la pratique de l'observance et par l'activité qu'ils déploient, au milieu des plus graves périls, jusqu'à leur dernier souffle. Leurs tombeaux seront glorieux. »

Mises à part ces deux Provinces, le P. Bernard avait parcouru avec un soin diligent cinquante Provinces de l'Ordre. Quelques-unes même avaient eu le privilège de l'accueillir plusieurs fois. Des centaines de couvents avaient été examinés par le détail, soit quant à la pratique de la vie religieuse, soit quant à leur activité intellectuelle et pastorale, soit en ce qui concerne les constructions, leur situation économique et leurs rapports avec les autorités et les populations. Près de 10 000 religieux — une armée — avaient défilé sous ses yeux ou dans sa cellule. Grâce à l'attention qu'il vouait à chacun et à sa merveilleuse mémoire, il les reconnaissait tous, après des semaines et des années, ainsi que l'ont assuré des témoins nombreux. Dans ses audiences, il s'en tenait strictement au principe dont il avait fait sa devise : « Parler à chaque religieux comme un vrai père et maître, pour le réconforter, le consoler, l'enseigner. Eviter tout ce qui pourrait diminuer la charité fraternelle. Me tenir en garde contre les calomnieurs et les flatteurs. N'accepter les dénonciations et les plaintes qu'avec réserve et sous bénéfice d'inventaire, après un sérieux examen. Réprimander les cou-

pables et les punir, selon la gravité de leur faute. » En plus des audiences, il prit la peine, comme il ressort ordinairement des rapports de Visite, de faire un sermon à la famille rassemblée et, suivant les circonstances, aussi aux clercs, aux novices, aux Tertiaires et souvent même à la population accourue pour l'entendre. Il ne négligeait pas de rendre visite aux Evêques, aux autorités bienveillantes et aux bienfaiteurs insignes. A part cela, il se livrait exclusivement aux affaires de la Visite. Avant de quitter la Province visitée, il se composait un schéma des Ordonnances qu'il aurait à promulguer et, quand il le pouvait, il en donnait le texte complètement rédigé. Entre-temps, il devait, avec l'aide de son secrétaire, liquider une masse de correspondance dont il avouait un jour : « Ce qui me donne le plus à faire, ce sont les lettres qui m'arrivent de Rome. Je ne suis souvent au courant que de la moitié des choses, et je dois décider du tout ; l'on me tient alors pour seul responsable, quand ça tourne mal. Hum ! il y faut une bonne dose de patience, il est d'autant plus nécessaire de prier pour moi. » Rappelons-nous encore que le P. Bernard fut obligé souvent de surmonter d'énormes difficultés de voyage, souffrant et malade, et qu'il dut parfois travailler dans des conditions telles que nous sommes forcés d'admirer son courage et la tâche colossale qu'il accomplit. Jamais nous n'avons rencontré un mot de plainte, ni dans ses déclarations officielles, ni dans sa correspondance privée, jamais non plus un mot de recherche personnelle, ni même une expression blessante pour qui que ce soit. Il lui fallait beaucoup de contrariétés pour qu'il se permît d'écrire à un confrère très ami : « *Ora pro me ! Factus sum peregrinus in hoc mundo*. Prie pour moi qui suis devenu pèlerin de ce monde. » Il ne laissait jamais deviner les défauts ou les faiblesses qu'il avait découverts dans une Province, un couvent ou chez l'un de ses sujets. Tout cela était enveloppé dans les Ordonnances officielles ou dit dans quelques conversations paternelles, « à la Nicodème ».

Le P. Bernard avait le bonheur de pouvoir partager ses peines et ses soucis avec un excellent compagnon, le P. Luigi d'Urbino qui, depuis 1888 jusqu'à sa mort, suivit presque partout le Père Général : « Le secrétaire, comme vous pouvez

bien le penser, écrivait le P. Bernard, est un autre Moi, auquel on doit pouvoir se fier... Sans lui, ma tâche serait doublement lourde et pénible. » Des hommes de cette trempe, le Père Général en trouva dans la personne des PP. Maure de Subiaco, Léonard de Ravenne, Fulgence de Gossensass, Théodore de Ried-Brig, dans les secrétaires des Missions le P. Antonin de Reschio et le P. Clément de Terzorio, mais surtout dans le P. Luigi d'Urbino.

C'est au Tessin, en l'an 1888, que nous fîmes sa connaissance. Nous l'avons encore bien en mémoire : un homme effacé, de petite taille, mais extraordinairement agile et mobile, dans lequel on n'aurait certes pas découvert le comte Morini. Plusieurs le trouvaient trop curieux, cela se comprend ; néanmoins, on le supportait volontiers. A peine le P. Bernard était-il entré dans un couvent qu'aussitôt le P. Luigi se faufilait à travers tous les lieux, ouvrait les buffets et cachettes du chœur, de la sacristie et du réfectoire, et se faisait ainsi une image de tout le département de l'extérieur. Pendant que le Père Visiteur entendait les confrères, son secrétaire examinait les cahiers des messes, la caisse et les livres de comptes, et rédigeait pour le Père Général les lettres dont celui-ci lui avait tracé le canevas. Il tenait à jour l'itinéraire de chaque visite des couvents, court et précis, de telle sorte que l'on y trouvait néanmoins non seulement les dates d'arrivée et de départ avec quelques remarques éventuelles, mais aussi les Regestes de la correspondance expédiée, de même que la situation économique : recettes et dépenses à une lire et un centime près. Au moment où la Visite allait s'achever, il copiait le texte des Ordonnances. D'après les manuscrits conservés, il apparaît que le P. Luigi élaborait en bonne et due forme les schémas que lui transmettait le Père Général auquel il communiquait son travail pour un nouvel examen et corrections éventuelles et qu'il rédigeait ensuite définitivement. Quand il mourut, le Définitoire général déclara : « Le P. Luigi a, pendant dix-sept ans, rempli l'office de secrétaire général avec beaucoup de zèle et une habileté consommée, au point de s'être acquis l'entière confiance de ses Supérieurs et d'avoir mérité l'estime de tout l'Ordre. » Sans aucun doute, le fait de relever ici la collabo-

ration fidèle et jamais prise en défaut du défunt Secrétaire est-il conforme à la manière si pleine de gratitude du P. Bernard.

L'activité dévorante et l'on peut dire héroïque du Père Général de l'Ordre, dans sa tâche de Visiteur, ne pouvait demeurer sans résultat. Nous ne devons jamais perdre de vue que presque toutes les Provinces avaient été durement frappées au XIX^e siècle par les coups de marteau des persécuteurs. Quelques-unes furent menacées, d'autres bouleversées et plusieurs atteintes jusqu'à la moelle. Il n'est pas surprenant, dès lors, que les Ordonnances du P. Bernard dévoilent certains abus et beaucoup de situations périlleuses. Ce furent précisément ces Ordonnances, jointes à la présence même du Père Général aussi énergique que compréhensif et circonspect, qui firent jaillir des ruines une nouvelle vie et procurèrent aux Provinces déjà fortes un nouvel élan et un regain de prospérité. Aussi fructueuse et bénie qu'ait été son action comme Supérieur suprême de l'Ordre, celle-ci eût en bonne partie échoué, sans l'appoint essentiel des Visites. A ce seul titre, le P. Bernard d'Andermatt mérite d'être considéré déjà comme le plus grand Général des capucins.

Zèle du Père Bernard pour la vie régulière et l'activité pastorale

Après avoir suivi le P. Bernard dans ses Visites à travers le monde, il nous paraît profitable de nous arrêter un instant à contempler son zèle pour la vie régulière. Toute sa longue activité dans ses Visites n'avait, en réalité, d'autre but que de veiller à la régularité religieuse, de travailler à la faire mieux estimer et observer. Ses Ordonnances remises à chaque Province en disent long sur ce chapitre. Nous n'avons pu, hélas ! qu'en souligner quelques particularités de prix. Voudrions-nous faire état de tous ces matériaux, il apparaîtrait clairement qu'en chacune de ses Visites, soit en blâmant, soit en louant, le P. Bernard a comparé ce qu'il voyait avec l'idéal de la vie capucine et qu'il a donné, sans dureté ni faiblesse, les indications appropriées à chaque Frère, à chaque couvent, à chaque Province, afin d'animer ainsi l'Ordre entier du véritable esprit franciscain.

Il ne s'en contentait pas. Lorsqu'il eut parcouru toutes les Provinces et qu'il lui fut possible de se faire de l'Ordre un tableau qui le refléterait comme dans un miroir, il se sentit poussé à écrire une sorte d'Encyclique « Sur l'observance régulière ». Elle est datée de la Fête des Stigmates de saint François 1901 et commence ainsi : « Remercions Dieu de tout notre cœur de ce qu'Il a conservé notre Ordre au milieu des ouragans et des persécutions du siècle écoulé ; de ce qu'Il a guéri notre Ordre des graves blessures qui lui ont été infligées

et rendu à nos Provinces une nouvelle vie et une nouvelle énergie ; de ce qu'Il nous a jugés dignes de souffrir pour son Nom, tandis qu'Il a fait servir à notre bien les épreuves qui ont fondu sur nous... Des persécutions menacent encore de détruire les Congrégations religieuses... Advienne que pourra, mes Frères bien-aimés, nous devons mettre notre confiance dans le Seigneur, tout en nous rappelant le conseil de l'Apôtre (Eph. 6 : 13) qui nous dit de revêtir l'armure de Dieu, afin que nous puissions résister au dernier jour et que nous soyons toujours prêts à combattre. Pour cela, nous avons besoin non seulement de la foi chrétienne, mais aussi de la vie chrétienne soit de l'observance régulière, pour accomplir tous les devoirs qui incombent à des religieux et spécialement à des Capucins. » Puis, en maître d'expérience, le Père Général indique en quoi consiste l'observance régulière ; pourquoi l'Ordre comme tel et chacun des religieux est tenu de la pratiquer ; quelles sont les tâches particulières qu'elle impose et comment y être fidèle. Dans le cadre de la circulaire, les traits se suivent, indiquant avec clarté les prescriptions que le P. Bernard avait données au cours de ses Visites et qu'il réunit ici en un tableau d'ensemble où il montre la vie régulière telle que l'ont menée nos saints précurseurs et nos parfaits confrères, et telle que nous devons aussi nous efforcer de la réaliser avec zèle. Il serait à souhaiter que ce « Miroir de la Perfection » ne restât pas enseveli dans des dossiers d'archives, mais qu'on puisse le relire souvent. Le P. Hyacinthe Epp de Durach, fondateur de la Province de Pennsylvanie, écrivit, peu après l'avoir reçu, au Ministre général : « ... de telles recommandations exercent toujours une influence salutaire et fournissent aux Supérieurs eux-mêmes le moyen de parer avec un plus grand succès à des abus réels ou qui menacent de s'introduire. Fasse Dieu que cet écrit si impressionnant serve de préface à nos Constitutions. » Nous souhaiterions qu'il leur fût ajouté en complément et demeure toujours comme un rappel perpétuel du P. Bernard à l'Ordre.

En considérant les événements, le P. Bernard déclare : « Nous devons malheureusement avouer que, nous aussi, nous nous sommes écartés de la primitive austérité de l'observance

et nous souvenir que nos vœux nous poussent et nous obligent à y revenir. » C'est pourquoi il pose la question : « Qu'est-ce qui nous ramènera à l'observance régulière ? Quels sont les moyens les plus aptes et les plus efficaces pour redevenir de vrais observants ? »

« En tout premier lieu, il faut revenir à notre législation. La sainte Règle et les Constitutions doivent être, à tout point de vue, la forme et la norme de notre vie. Si, à l'heure actuelle, nous ne pouvons plus nous considérer comme „ observants „, la faute en est que nous nous sommes écartés de la Règle et des Constitutions. Nous avons à nous modeler sur la Règle et non à modeler la Règle sur nous. En second lieu, il s'agit aussi de revenir aux traditions et aux modèles des premiers temps de l'Ordre, à l'imitation des Fondateurs et des anciens Capucins. Nous devons lire leur vie, nous mettre sous les yeux leur activité, les aimer et marcher sur leurs traces ; sinon nous restons ce que nous sommes, ou même nous descendrons encore plus bas. Le troisième moyen de revenir à l'observance se nomme le chapitre des coupes. C'est une bride autant pour les Supérieurs que pour les inférieurs. Il préserve des manquements aux prescriptions. Il oblige les Supérieurs à observer fidèlement la Règle et les Constitutions et à pratiquer une surveillance active de leurs inférieurs. Il leur fournit l'occasion et le motif de réprimer tout aussitôt les fautes contre nos lois, comme aussi le mépris des louables coutumes et de se prémunir contre toute négligence. La coupe est, pour le bon religieux, un stimulant au bien, pour le tiède et le négligent un frein qui les préserve de la chute. Puissent tous les Supérieurs faire un judicieux usage de cet exercice de l'humilité ! Que de mal ils empêcheraient, que de bien ils favoriseraient. Un amour sincère pour les inférieurs, une franchise courageuse, sans peur mais aussi sans parti pris, devraient être le fruit de cet exercice qui deviendrait une vraie bénédiction pour la famille conventuelle.

» Il nous faut, de plus, aimer la solitude, fuir le monde et ses bruits et cultiver la vie cachée en Dieu. C'est dans le silence et la solitude que la voix de Dieu se fait entendre et pénètre dans l'âme pieuse. Là où règnent le silence, le repos, la soli-

tude, l'éloignement du monde, l'observance prend des forces, car tout cela prouve à l'évidence que la vie intérieure et l'esprit religieux y prospèrent. Gardons-nous donc de rôder à droite ou à gauche, veillons à ne pas introduire le monde dans nos couvents et dans nos cellules ; sinon, nous penserons, parlerons, agirons comme les gens du monde. Nous suivrons, plus ou moins l'esprit du monde dans nos manières, nos installations, et nous en porterons les marques. Ce ne serait pas là, certes, un léger dommage pour la discipline conventuelle.

» Voulons-nous redevenir de vrais observants, ayons soin de cultiver l'esprit de recueillement, de dévotion et de prière. Celui qui en est pénétré, vit séparé du monde, il vit en Dieu et pour Dieu ; partant, il est un fidèle observateur de l'ordre conventuel, il pratique la Règle, les vœux, les promesses faites à Dieu. Au contraire, celui qui n'a pas ni ne cultive l'esprit de prière, ne vit pas en Dieu ni dans sa vocation ; il devient facilement infidèle à sa Règle et à ses vœux, il lui manque la force intérieure de persévérance. Le religieux en qui diminue le zèle de l'esprit, ne serait-ce que peu de temps, donne aussitôt des signes de relâchement, aussi bien en ce qui concerne l'observance régulière qu'en ce qui touche à toutes ses autres obligations. A l'heure présente, les religieux des hospices et petites communautés sont trop chargés de toute sorte d'affaires qui les tiennent en rapport avec le monde. C'est pourquoi, ils sont gravement exposés dans ces maisons, au danger de perdre l'esprit de dévotion, de piété et de recueillement. Nous recommandons dès lors instamment aux Supérieurs Provinciaux d'apporter tous leurs soins à la pratique de la vraie vie religieuse régulière, et nous les mettons en garde contre la tentation de multiplier, plus qu'il ne convient, le nombre des couvents. Ils doivent plutôt avoir à cœur d'en posséder moins, mais d'y constituer des communautés plus nombreuses. Qu'ils n'acceptent des hospices que très rarement, si ceux-ci ne peuvent, dans un proche avenir, se transformer en couvents.

» Nous devons également nous souvenir que c'est l'amour de la vie de pénitence qui nous a conduits au couvent. Parce que nous l'aimions, nous avons volontiers accepté, au noviciat, de nombreuses restrictions, mortifications, humiliations, renon-

cements, et nous les avons trouvés agréables. Sans l'esprit de pénitence, l'observance régulière conventuelle est chose impossible. Notre vie, au sens de la Règle, est un sacrifice continu. Aussi les premiers Frères s'appelaient-ils des « Pénitents. » Là où l'esprit de pénitence décline ou dépérit, on n'en porte plus le joug sinon à la manière des esclaves, si tant est qu'on n'en arrive pas à le rejeter loin de soi. Ainsi, le soin que l'on met à pratiquer l'esprit de mortification est un moyen nécessaire pour conserver la discipline de l'Ordre et la promouvoir.

» Enfin, indépendamment d'autre chose, nous avons le devoir de cultiver l'amour du travail, selon la volonté expresse de saint François. Notre Ordre n'est pas un ordre contemplatif, non plus qu'un ordre simplement actif : nous devons prier et travailler. Dans l'Ordre séraphique, tous ont l'obligation de travailler. Les Frères lais assurément, car la paresse a été et continue d'être la racine de tous les maux. Tous, nous devons travailler plus que quêter. Ceux-là donnent une fausse impression de la Règle qui disent et affirment que nous ne devons vivre que du pain de la quête. Notre Père ne dit-il pas en termes formels : « Pour prix du travail, pour eux-mêmes et pour d'autres, qu'ils acceptent les choses nécessaires au corps. » Après cela seulement, ainsi qu'il le note clairement dans son Testament : « Si l'on ne nous donne pas le prix du travail, recourons à la table du Seigneur, en demandant l'aumône de porte en porte. » Ces paroles ont certainement une grande valeur pour la sauvegarde de l'observance régulière. Un Frère qui fuit le travail et s'en va quêter, ne saurait être un fidèle observateur de la Règle. La multitude des Frères quêteurs désœuvrés mène à la ruine de l'observance régulière. Qu'on n'essaye pas de se prévaloir des exemples d'un bienheureux Crispin de Viterbe, d'un saint Félix de Cantalice et d'autres encore qui se sont voués à l'office de la quête, car ils n'étaient pas seulement des mendiants, mais d'abord des Frères qui priaient et qui travaillaient. Or, des Frères travailleurs et consciencieux sont l'ornement de l'Ordre et de solides piliers de l'observance régulière.

» Les prêtres et les clercs sont, eux aussi, obligés de tra-

vailler. Ils ont à faire valoir l'esprit de travail par l'étude et le zèle des âmes et c'est ce qui met sur eux le sceau des vrais observateurs de la religion. La science sérieuse et chrétienne, l'ardeur à l'étude, ennoblissent l'esprit, le cœur, l'âme de l'homme, entraînent sa volonté à un plus grand amour de Dieu et favorisent ainsi l'observance régulière. Etude et observance s'appuient réciproquement, comme l'histoire et l'expérience le prouvent. Tout prêtre qui, pour l'amour de Dieu, se sacrifie au salut des âmes, se préoccupera naturellement de sauver la sienne et prendra très au sérieux les obligations de sa vocation. Des exemples de ce genre nous sont offerts par un saint Laurent de Brindes, un saint Joseph de Léonissa, un bienheureux Didace de Cadix et tant d'autres. Ils étaient, au milieu des travaux du saint ministère, des modèles d'observance. Tous les prêtres ont l'obligation de se préparer à remplir dignement leurs saints offices. C'est à tous les prêtres que le Christ a dit : « Prêchez l'Evangile à toutes les créatures » (Marc 16 : 15) et encore : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais moi qui vous ai choisis, et je vous ai placés pour que vous alliez et portiez du fruit et que votre fruit demeure » (Jean 15 : 16). Au témoignage de saint Anselme : « la tâche essentielle et le signe caractéristique du prêtre est qu'il arrache les hommes au monde pour les donner à Dieu. »

Par ces derniers mots, le P. Bernard a conféré au ministère pastoral une place de choix dans l'observance régulière et lui a donné la part qui lui revient dans la vie et la vocation du Capucin.

Parmi ceux qui s'adonnent à l'office de la prédication, tous ne possèdent pas les qualités morales et intellectuelles nécessaires qui leur permettent de prêcher avec succès pour le salut des âmes et pour l'honneur dû à notre habit. Les Supérieurs doivent veiller sur eux et les encourager fermement à l'étude. Ils ne doivent permettre en aucun cas de prêcher à ceux en qui ils ne reconnaîtraient pas les capacités et l'intégrité de mœurs nécessaires. « Nous supplions tous les prêtres et spécialement les Supérieurs de se donner, à l'avenir, plus de peine et d'apporter plus de zèle en tout ce qui appartient à leur office sacerdotal. » Le P. Bernard ajoute encore

à ces recommandations celle qui suit : « Les Supérieurs auront soin, en conséquence, de former et d'entraîner à l'exercice de ces saintes fonctions les jeunes Pères, aussitôt leurs études achevées et pour autant qu'ils s'en montreront dignes et capables. Ceux-là, au contraire, qui ne possèdent pas les qualités requises à la prédication, seront d'autant plus assidus au confessionnal et au chœur. »... Les Provinces hors d'Italie n'avaient nul besoin d'être rappelées au zèle des âmes. « Les Provinces française, espagnole et allemande, suivant la déclaration du Père Général lui-même, appartiennent aux meilleures, aux plus austères et aux plus actives de l'Ordre entier. » De simples prêtres pour dire la messe (*sacerdotes simplices*) on n'en connaît plus depuis longtemps de ce côté des Alpes. Le danger, pour ces Provinces, réside plutôt dans le fait de se concentrer trop uniquement sur le ministère pastoral. C'est ce qui a motivé cet avertissement du P. Bernard : « Nous ne désirons pas que l'on renonce à cette action missionnaire salutaire entre toutes, mais nous recommandons de la tenir dans de prudentes limites. Nous ne connaissons guère quelque chose de plus nuisible à l'Ordre, à l'observance et à l'esprit de régularité que l'absence presque continuelle des Supérieurs, que l'occupation presque incessante des Pères hors du couvent, ou le fait que de nouveaux prêtres ou les prêtres séculiers qui entrent chez nous soient déjà employés, dès qu'ils sortent du noviciat, et avant qu'ils se soient habitués à la vie de l'Ordre, à toute sorte de travaux qui ne leur apportent que distractions et fatigues. » Au Chapitre général de 1896, le P. Bernard déclarait : « Dans de nombreux endroits, l'observance et le progrès de la vie conventuelle sont gravement entravés par l'exercice trop actif du ministère pastoral, en sorte que l'office du chœur, la méditation, le silence, le repos intérieur, la lecture au réfectoire en sont sérieusement troublés. »

Que le Père Général n'ait eu en vue, dans ses réprimandes, que les travaux missionnaires réellement trop exclusifs, ressort clairement du discours qu'il tint au même Chapitre où il affirme que les trois principaux moyens susceptibles d'insuffler aux Provinces une force nouvelle sont : la prière et l'observance

ponctuelle par laquelle nous pouvons mériter la miséricorde divine ; puis, l'activité et le travail inlassable pour le soin des âmes, grâce auxquels nous nous recommandons nous-mêmes à Dieu et à l'Eglise ; enfin, la formation diligente de la jeunesse séraphique à la vraie vie intérieure et religieuse et à la capacité scientifique, sans lesquelles toute notre peine et notre humaine prudence demeureraient sans efficacité durable. » Nous constatons que cette proclamation du P. Bernard correspond exactement à celle qu'il adressa déjà à l'Ordre entier aussitôt après son élection, et qui fut le programme de sa vie : « Allons, bien-aimés Frères, combattons le bon combat, sous la double armure de la science éclairée de la science divine et de la charité enflammée du feu divin, afin de ramener les peuples égarés dans le droit chemin de la vertu et de la foi. Pour atteindre ce but, pratiquons avec soin et toujours davantage la discipline régulière et soyons enflammés du zèle apostolique pour les Missions dans les pays étrangers comme dans les différentes contrées de l'Europe. Notre ligne de conduite et, pour ainsi dire, notre programme de toute la vie se trouve dans les paroles et les exemples de notre Père saint François, programme que nous résumons dans ces mots : contemplation et apostolat, oraison et travail. »

Dans ce même complexe, trois choses méritent encore une mention spéciale : une circulaire sur la prédication parue sous le nom du P. Bernard, sa sollicitude pour le Tiers Ordre et son appui à l'Œuvre Séraphique de Charité visant à la sauvegarde d'enfants pauvres et en danger de se perdre.

Sur l'ordre du Pape Léon XIII, la Sacrée Congrégation des Evêques et Religieux adressa, le 31 juillet 1894, à tous les Evêques d'Italie et aux Supérieurs des Ordres religieux et Congrégations, une *Lettera Circolare sulla sacra predicazione* dans laquelle il leur était ordonné de blâmer et de réprimer certains abus qui s'étaient introduits dans la prédication du verbe de Dieu. Le P. Bernard se mit sans retard en devoir d'exécuter cet ordre. Il se trouvait alors en Espagne et y était tombé malade. Il écrivit de Narbonne au P. Théodore, en date du 17 octobre : « Je vous prie de rédiger, à l'aide de la lettre apostolique, une brève circulaire très pratique que je ferai

publier, dès mon retour, dans les *Analecta*. Le R. P. Fulgence, en qualité d'ancien prédicateur, peut vous fournir plus d'un bon conseil et vous donner des indications pratiques.» En homme consciencieux et expérimenté (le P. Théodore avait été prêtre séculier et Chancelier épiscopal de Sion, avant d'entrer chez les Capucins), le Secrétaire général se mit résolument au travail et, le 4 décembre déjà, il communiquait à Madrid qu'il avait achevé sa tâche. Bien que très souffrant, le Père Général envoya immédiatement une dépêche à Rome avec ces mots : « Adressez-moi tout de suite le manuscrit sous pli recommandé. » Le 25 du même mois, il confirmait l'avoir reçu : « Merci, grand merci de tout cœur pour la circulaire. Sans vous faire des compliments, j'en suis satisfait. Le bien qu'elle fera sera votre mérite. Corrigez-en soigneusement les épreuves, le texte doit être sans faute. » Le 21 janvier 1895, le P. Bernard écrivait de Sarriá, près de Barcelone, que l'imprimé lui était parvenu : « J'ai lu la circulaire... elle est longue mais bonne. Que Dieu bénisse vos efforts. »

La circulaire en question est faite de main de maître. Elle parut, cela va sans dire, sous la signature du Père Général et le P. Théodore ne laissa en aucun endroit soupçonner qu'il en fût l'auteur. Dans le *Summarium* il note exactement le 8 décembre 1894 : « Le T. R. P. Bernard d'Andermatt a publié un long commentaire de la lettre de la Sacrée Congrégation des Evêques et Religieux : *De Praedicatione sacra*. C'est ainsi que le Ministre général et son Secrétaire étaient un cœur et une âme.

Le P. Bernard fit une place de choix au TIERS ORDRE dans les travaux pastoraux de notre Ordre. Lorsque le Pape Léon XIII reçut en solennelle audience, le 11 mai 1884, les Pères du Chapitre général, il exprima le vœu ardent et l'espoir confiant de trouver dans le Général nouvellement élu, un zélé propagateur et protecteur du Tiers Ordre en plein renouveau. Pour le P. Bernard c'était une consigne à laquelle il demeura fidèle sa vie entière. Il recommandait vivement de parler du Tiers Ordre dans les grandes missions. Il prit l'initiative de présenter au Pape Léon XIII une supplique où il le priait d'ac-

corder aussi aux Tertiaires la participation aux privilèges du I^{er} et du II^e Ordre. Il salua avec joie la fondation à Rome de la *Pia Fratellenza di sacerdoti del Terz'ordine secolare di S. Francesco*. Il encouragea de toutes ses forces la création et la diffusion des revues du Tiers Ordre. Il favorisa les Congrès du T. O. et voulut même interrompre ses Visites à Gênes, pour aller assister à Rome au Congrès international. Au cours de ses lointains voyages, il rassemblait, partout où il le pouvait, les Tertiaires des Fraternités et ne manquait pas de leur adresser des allocutions cordiales et enthousiastes. Dans toutes ses Visites, il recommandait de s'occuper activement du Tiers Ordre. Nous lisons, par exemple, dans les Ordonnances de Reggio de Calabre : « Le Tiers Ordre nous tient très à cœur et nous souhaitons très vivement qu'il se répande partout, que ses membres se multiplient et qu'il soit dirigé conformément à sa Règle. Nous sommes pleinement convaincu qu'il procurera des biens spirituels immenses aux Tertiaires d'abord, à leurs familles et à toute la société humaine qui, au milieu des troubles révolutionnaires impies, éprouve un besoin si urgent de se renouveler dans ses institutions religieuses, rationnelles, morales et économiques. Nous le recommandons par conséquent à chaque occasion à la vigilance, au zèle et à la protection du T. R. Père Commissaire et des Supérieurs locaux, et nous les encourageons tous à vouer une attention incessante à la direction de cet Ordre si fécond en bénédictions de notre Père saint François. Qu'ils s'efforcent, selon l'Encyclique *Auspicato*, de diffuser partout la connaissance et l'amour de cette institution si populaire et si sainte, en célébrant son esprit, en soulignant ses obligations faciles, ses riches trésors de grâces et enfin les avantages qu'il apporte à chacun en particulier, comme aussi à la société tout entière. »

C'est de la même manière, mais avec des formules nouvelles, que le P. Bernard prônait l'apostolat du Tiers Ordre dans la cinquantaine d'exemplaires de ses Ordonnances de Visite aux Provinces. De même que Léon XIII voulait gagner au Tiers Ordre le monde entier, ainsi le P. Bernard voulait faire de tous les Capucins les apôtres du Tiers Ordre. En annonçant, le 22 juillet 1903, la mort du Pape Léon XIII, il

ajoutait avec une profonde émotion que Sa Sainteté, quelques instants avant de mourir, avait fait appeler le Cardinal Vivès y Tuto, pour recevoir de lui l'absolution générale et qu'il avait ensuite rassemblé ses dernières forces pour bénir tous les enfants de saint François.

A côté du Tiers Ordre, le Père Général accordait ses préférences à l'ŒUVRE SERAPHIQUE de CHARITE. Cette œuvre avait été fondée en 1889 en Bavière, par le P. Cyprien Fröhlich, mort en 1931, et le P. Bernard lui accorda aussitôt son appui aussi compréhensif qu'efficace. L'un comme l'autre étaient animés de l'esprit du divin Ami des enfants qui a dit : « Celui qui reçoit l'un de ces petits en mon Nom, me reçoit. Celui qui me reçoit, reçoit Celui qui m'a envoyé. » Dès qu'il eut été renseigné par le P. Cyprien sur son œuvre, il lui écrivit : « Nous vous donnons l'assurance que les buts de cette œuvre de charité vraiment séraphique nous ont convaincu, et que nous nous réjouissons sincèrement en pensant que, par elle, le bonheur terrestre et céleste d'un grand nombre de pauvres enfants sera procuré et augmenté de la manière la plus noble qui soit... Nous ne pouvons que vous encourager, Révérend Père, à vous rendre utile à cette belle œuvre, en la soutenant spirituellement et en la propageant par vos articles dans le *Seraphischer Kinderfreund*. Nous vous donnons la garantie que nous vous accordons de tout cœur, à vous-même et à vos collaborateurs, qui vous viendront surtout du Tiers Ordre, notre paternelle bénédiction et notre appui, dans la mesure de nos forces, pour que l'œuvre commencée repose sur des fondements solides et continue de servir au bien des pauvres enfants et de l'humanité. »

Fort de l'appui du Père Général, le P. Cyprien travailla comme un second Don Bosco. Il fut principalement aidé par les Provinces de langue allemande. Lorsqu'en 1908, les Directeurs de l'Œuvre présentèrent au P. Bernard leurs félicitations, lors de son élection à l'archevêché de Staupolis et le remercièrent de sa bienveillance, il leur répondit : « Oui, j'aime et je chéris votre Œuvre, je l'ai recommandée et soutenue en toute occasion. Je la considère comme un puissant instrument

de mission moderne que la divine Providence s'est plu de confier à notre Ordre, avec le soin de la fonder et de la propager. »

Dès lors cette Œuvre a pris des proportions mondiales. Après cinquante ans d'activité, en 1939, le chiffre des enfants recueillis et sauvés par elle dépassait 120 000. De plus en plus elle est un *Opus Miraculosum*, comme l'appelait Pie X. Elle n'aura jamais eu un plus grand ami, un meilleur père, un protecteur et un promoteur tel que le P. Bernard d'Andermatt. C'est le témoignage que rendait déjà son fondateur lui-même, le P. Cyprien. On peut y souscrire. En effet, privée de sa constante sollicitude, l'Œuvre n'aurait jamais pu gagner l'estime et l'extension qu'elle s'est acquises.

Le Père Bernard, promoteur des études et des travaux d'écrivain

Nous avons déjà relevé, dans le précédent chapitre, les mérites que s'est acquis le P. Bernard, par l'élan qu'il donna aux études. Sa conviction profonde était que l'observance régulière, l'activité pastorale et la formation scientifique formaient comme les trois notes d'un accord parfait immuable. Il en était déjà convaincu au temps où il était Père Maître des novices, lecteur et Supérieur dans sa Province helvétique. Dès qu'il eut été nommé Ministre général, il institua une commission chargée de dresser un programme d'études et d'enseignement qui devait aller des cours préparatoires dans les écoles séraphiques, jusqu'au plus haut degré des études théologiques. Il devait être conçu de telle sorte que la jeunesse de l'Ordre pourrait y étudier avec profit, sans craindre de perdre l'esprit d'oraison auquel, suivant la volonté du Séraphique Père, toutes choses, donc aussi les connaissances scientifiques, doivent servir. Quelques mois plus tard, dans un *Monitum* destiné aux Provinces, il écrivait : « Les Frères Mineurs sont appelés par Dieu pour fixer, par leur exemple, l'image du Crucifié en eux-mêmes d'abord et pour faire ensuite connaître au monde les trésors cachés de la Croix. Cette haute mission ne peut être accomplie par des hommes qui, en plus d'autres conditions, n'auraient pas reçu la formation scientifique appropriée. Si le savoir nécessaire fait défaut, il est impossible d'annoncer la Parole de Dieu, d'exercer le ministère

des âmes et d'indiquer aux hommes le chemin du salut... Nos prédécesseurs ont été conscients, dès le début, que la science vient de Dieu et, quand elle est pratiquée justement, y conduit de nouveau. Les nombreux et illustres Frères qui sont la gloire et l'honneur de l'Ordre par leur science et leur sainteté, en fournissent abondamment la preuve... Nous devons avoir particulièrement à cœur d'organiser au mieux nos écoles. En conséquence, nous ordonnons à tous les Ministres provinciaux de fournir, dans le délai d'un mois après la réception de la présente, une information précise et complète sur tout ce qui concerne la situation et la direction des études de leur Province. » Le Père Général y joignit une liste de questions détaillées, afin de se renseigner exactement sur ce qui se faisait dans les Provinces pour l'instruction secondaire des candidats, quels moyens y étaient en usage et pendant combien de temps, pour préparer aux études philosophiques les candidats qui n'avaient pas fréquenté le gymnase officiel, dans quel ordre et par combien de Pères étaient enseignées les disciplines philosophiques et théologiques ; que faisait-on et que pouvait-on faire de mieux, selon l'avis des professeurs les plus savants et les plus vertueux de ces Provinces, pour perfectionner les études en les adaptant aux circonstances des temps actuels.

Les réponses des Provinciaux à ce questionnaire servirent de base à la rédaction des *Ordinationes* du 65^e Chapitre général, publiées le 14 juillet 1886. Elles furent désormais, pour le Père Général lui-même, une ligne de conduite dans l'organisation des études. Lors de ses Visites canoniques comme dans ses autres proclamations, il exigera partout, et sans condition, que les prescriptions concernant les études telles que les avaient fixées les *Ordinationes* fussent observées à la lettre et développées dans leur esprit.

Au premier rang venaient les petits séminaires séraphiques. C'est eux qui devaient assurer l'avenir de l'Ordre. Comment le P. Bernard concevait-il leur organisation scientifique ? Le Chapitre général avait donné comme norme : « Aucun clerc n'accédera à l'étude de la philosophie, s'il n'a pas fait ses humanités et sa rhétorique avant ou après le noviciat. » Cette règle était généralement observée dans les Provinces trans-

alpines. On n'y recevait aucun candidat, s'il n'avait suivi au moins cinq ou six années le gymnase. Dans la Péninsule, il en était autrement. Dans ses Visites, au cours de ses premières années de généralat, le P. Bernard dut se rendre compte que, dans de nombreuses Provinces d'Italie, on se contentait d'un minimum de préparation secondaire. Afin d'obtenir ce qui, dans les circonstances, pouvait l'être, il ordonna ce qui suit : « Les Supérieurs doivent être très prudents, circonspects et se montrer sévères dans l'admission des postulants. Aucun jeune homme ne sera reçu au noviciat s'il ne possède une connaissance plus qu'ordinaire des langues latine et italienne... Après le noviciat, les clercs profès devront continuer le cours des études de littérature latine et italienne, de même que de géographie et d'histoire et seront, pour ce but, autant que possible, envoyés dans des couvents à l'écart (*professorio*)... Ils n'accéderont à la philosophie qu'après avoir achevé le cours régulier de la littérature et seulement s'ils ont subi avec succès l'examen final. »

En l'année 1893, le Père Général faisait un pas de plus. Il adressait à tous les Provinciaux d'Italie une *Istruzione per la direzione delle scuole serafiche*. Cette circulaire contient un vrai trésor de sagesse franciscaine en matière d'éducation. On lui trouvera difficilement sa pareille, car il y rassemble des conseils pleins de tact, de prudence, de compréhension et de mesure pour l'éducation des futurs postulants clercs et pour la direction des collèges séraphiques (*Collegetti*). Nous y découvrons bien plus qu'un simple et sec programme d'études. Il y prescrit ce qui suit : « Le Père Provincial et son Définitoire auront à dresser le programme des études dans lequel entre au moins une connaissance approfondie de la langue maternelle qui est le moyen le plus naturel d'apprendre convenablement le latin et les autres sciences. On y ajoutera les éléments de la géographie, du calcul, de l'histoire sacrée et profane, de la rhétorique, des leçons de politesse, de chant d'église et d'autres branches qui sont enseignées aussi dans les petits séminaires diocésains. C'est pourquoi le Père Provincial devra se tenir exactement au courant des leçons qui s'y donnent, afin que nos *Collegetti* soient en mesure de riva-

liser avec eux. » En conséquence, le P. Bernard fixa comme norme : « Aucun candidat ne sera reçu au noviciat, s'il n'a pas suivi toutes les branches du programme ci-dessus. »

Après des années d'un travail intense dans les affaires administratives et dans le labeur des Visites, le Père Général adressa, en 1901, à l'Ordre entier sa magistrale circulaire « Sur le soin des études ». Il y reprend encore une fois la question de la formation des postulants dans les écoles secondaires et lui assigne un but de plus en plus élevé. Il s'interroge : « Quelles sont pour nous capucins les sciences et les connaissances les plus nécessaires ? » et il répond : « En tout premier lieu, nous devons posséder à fond les humanités, c'est-à-dire au moins dans la mesure où tout homme instruit doit les posséder, afin qu'elles nous offrent une base suffisante et sûre à l'étude plus poussée des sciences. Quand ces connaissances fondamentales font défaut, il manque aussi la base solide sans laquelle il est impossible d'élever une construction de valeur. Si l'Ordre veut réellement atteindre le but qu'il envisage, grâce à sa préparation scientifique, il regardera comme une condition très importante de ne recevoir que des jeunes gens doués de talents suffisants ; qu'ensuite, il ne les accepte que s'ils ont acquis les connaissances qui mènent aux humanités, et, enfin qu'il les initie à ces humanités et les y forme tant en profondeur qu'en étendue, en leur procurant les moyens d'apprendre et des professeurs capables... Aux humanités viendront s'ajouter les disciplines traitant des sciences naturelles, éventuellement un aperçu complet de celles-ci, autrement dit : la connaissance des principes, des lois générales qui les régissent, ainsi que leur rapport avec la philosophie et la théologie. Une étude de ces matières scientifiques naturelles est déjà nécessaire pour être estimés comme des hommes instruits, ensuite parce que, sans elles, il n'est guère possible de pénétrer les vérités philosophiques et théologiques et enfin, parce qu'à l'heure actuelle, les ennemis les plus acharnés de l'Eglise fourbissent leurs armes de préférence dans le domaine des sciences naturelles, pour attaquer les vérités révélées. »

Par cet écrit, le P. Bernard a couronné son œuvre constructive qu'il édifie sur de solides écoles secondaires (ou moyen-

nes). On aperçoit clairement sa méthode pour élever, de degré en degré, le niveau des Provinces, surtout celles d'Italie si terriblement abîmées par les persécutions, jusqu'à la formation du gymnase répondant aux besoins des esprits et des temps.

Il apporte un zèle tout aussi inlassable à la formation philosophique et théologique des clercs. Nous pourrions simplement renvoyer le lecteur aux textes de ses Ordonnances de Visites. Sa tournée en Orient en 1885 atteint son point culminant dans son *Statutum pro studiis missionum cappucinatorum*. Une de ses préoccupations principales était toujours et dans toutes ses Visites : les études de philosophie et de théologie. « Il est préférable, disait-il, de fournir parcimonieusement des communautés et, s'il le faut, de fermer des couvents que de n'éduquer et de ne former la jeunesse que de façon déficiente et de la lancer dans le ministère insuffisamment instruite et avec une demi-formation. Tel doit être le principe que tiendront fermement les futurs Supérieurs, là seulement est le salut » ... « Toute Province qui veut vivre dans l'esprit de saint François doit être prête à faire les plus grands sacrifices pour l'éducation de la jeunesse, qu'il s'agisse des aspirants ou déjà des étudiants profès. Il n'est pas question d'attirer sans trop de peine de nombreuses vocations, mais bien plutôt de former des hommes vraiment séraphiques et apostoliques. »

Plus il demeurait au poste suprême de l'Ordre et parcourait un plus grand nombre de Provinces, plus il se montrait soucieux de former les jeunes aux hautes études. Au Chapitre général de 1896, il insistait pour que les clercs fussent dirigés avec un soin et une conscience plus grande encore dans les études religieuses et scientifiques. Dans sa magistrale circulaire *De Colendis Studiis*, le Père Général examine le programme des études philosophiques et théologiques et met en valeur chacune de ces disciplines. Il y fait l'éloge de la philosophie comme étant « le fondement de la théologie, la très noble servante de la théologie, autant dire son guide ». Il exige pour nos études « une connaissance profonde, vaste et solide de toutes les branches théoriques et pratiques de la théologie. Si cette connaissance nous fait défaut, nous sommes, à l'heure actuelle surtout, des guides sans yeux, des

lampes sans huile, des soldats sans armes ». « Afin de satisfaire aux obligations de notre vocation en tant que jeunes prêtres capucins-missionnaires, nous devons être équipés de telle sorte que Supérieurs, lecteurs et étudiants travaillent ensemble de toutes leurs forces et s'appliquent à viser toujours plus haut. »

Au moment de déposer sa charge, il conjurait les Supérieurs de veiller avec le plus grand soin et sans relâche, afin que l'esprit moderniste qui menaçait de s'infiltrer en beaucoup d'endroits dans les instituts de théologie et dans les séminaires, de même que dans les rangs du clergé séculier et régulier, ou qui malheureusement y avait déjà pénétré, fût tenu à l'écart de nos études et de nos couvents.

Le P. Bernard se préoccupait non moins de promouvoir l'étude chez les Pères. Il y revenait avec insistance non seulement dans ses Ordonnances de Visites, mais dans chaque couvent où il s'arrêtait. Il avait coutume de dire : « Nous prêtres, nous sommes comme les moulins : ils donnent de la farine pour autant qu'on les remplit de grain. Les nouveaux prêtres doivent se garder de s'écrier, à la fin de leurs études : „*Laqueus contritus est, et nos liberati sumus*. Les liens sont rompus, nous voilà libres. " En tant que religieux et prêtres, nous sommes tenus à l'étude consciencieuse. Etude et vie monastique, observance régulière et science sont toujours étroitement unies. Nous pourrions presque affirmer que toutes les découvertes ou inventions importantes ont été faites dans la solitude ou dans une cellule... Ignorance et observance s'excluent l'une l'autre. Voulons-nous donc qu'il n'y ait point de contradictions entre nous et le caractère d'hommes religieux réels : aimons et cultivons l'étude, et cela d'autant plus que nous ne sommes pas seulement des religieux, mais des prêtres. La prêtrise et l'ignorance ! quelles choses opposées ! Etre prêtre et ignorant, quelle honte ! Le Seigneur a horreur d'un tel prêtre et Il s'écrie : „ Parce que tu as méprisé la science, je te méprise et tu ne seras pas mon prêtre " (Osée 4 : 6). Il veut que les lèvres du prêtre gardent le savoir (Mal. 2: 7) et Il déclare que „ celui qui aime la discipline, aime aussi la science " (Prov. 12 : 1). Il faut ajouter que, comme prêtres de l'Ordre

franciscain, nous sommes appelés à l'activité missionnaire. Nous devons comme tels nous vouer au ministère de la prédication et à celui du confessionnal. Mais comment sera-t-il capable de prêcher aux savants et aux simples et de trouver la bonne solution des cas de conscience les plus compliqués, celui qui ne possède pas autant et plus que les autres les connaissances et l'instruction nécessaires ? Ne risque-t-il pas de causer un tort très grave à d'innombrables âmes ? »

A côté de l'apostolat de la parole, il faut placer celui de la plume. Il n'est pas l'affaire de chacun mais il est un devoir de conscience pour ceux à qui le Seigneur a fait cette grâce. Le P. Bernard soutint et encouragea ses Frères dans cette voie, de toutes ses forces. [Nul, mieux que le R. P. Hilarin lui-même ne peut en témoigner. Entre 1898 et 1908, il reçut vingt-cinq lettres du P. Bernard. Chaque livre, chaque brochure, chaque article, chaque nouveau plan réjouissait le Père Général qui ne manquait pas d'exprimer son contentement et, à l'occasion, n'omettait pas non plus d'ajouter quelque suggestion ou critique. Il pressait le P. Hilarin de poursuivre son activité d'écrivain et lui octroyait d'avance sa paternelle bénédiction. — Note du traducteur.]

Ce qui tenait le plus au cœur du P. Bernard était l'histoire de notre Ordre. Il en parle maintes fois dans ses lettres et dans ses circulaires. Sur la dernière page de son autobiographie (1907), il résume en ces termes ses vœux et ses efforts à ce sujet : « Notre Ordre possède, il est vrai, les *Annales de Boverius*, mais celles-ci ne s'étendent que sur une période restreinte et nous n'avons point d'histoire de l'Ordre qui mérite ce titre. C'est la raison pour laquelle peu de personnes connaissent l'Ordre, ses épreuves et ses joies, les événements heureux ou tristes de son existence, ses travaux, son influence ; c'est aussi le motif pour lequel beaucoup des nôtres même ne l'estiment ni ne l'aiment comme il se devrait. Depuis que je suis capucin, j'ai toujours regretté que nous n'ayons pas un livre qui relate notre histoire. Maintenant que je me trouve placé à la tête de l'Ordre, j'ai exprimé en séance du Définitoire du 26 décembre 1884, l'idée de travailler à un ouvrage de ce genre. Ma suggestion fut agréée et, séance tenante, un Définiteur fut

chargé d'étudier le projet, avec l'appui de Pères expérimentés en la matière. Hélas ! ce vœu de mon cœur en resta là... Puisse l'un de mes successeurs le réaliser, car c'est aussi le désir de l'Ordre tout entier. J'ai présenté une nouvelle proposition dans ma circulaire du 15 novembre 1904. J'y demandais que les Provinces et les missions rassemblaient les éléments d'une histoire, tirés de sources sûres, avec lesquels il fût possible de composer une histoire générale de l'Ordre. On se mit avec un bel élan à découvrir les sources et à compiler tous les documents utiles à ce but. Quelques monographies et chroniques de couvents et de Provinces ont vu le jour, d'autres suivront et, peu à peu, s'édifiera le monument projeté. En l'année 1925, notre Ordre célébrera ses quatre cents ans d'existence. J'espère que, d'ici là, il aura sa propre histoire. Je ne verrai pas ce jour. »

De fait, deux ans après qu'il eut écrit ces lignes, le P. Bernard mourut ; mais le plan qu'il avait conçu ne fut pas enseveli avec son corps dans la tombe. L'ouvrage était en bonne partie édité à la date jubilaire ; depuis ce jour mémorable, le travail se poursuit activement dans les Provinces et dans *L'Istituto storico dei Frati Minori Cappucini*. Le nom du P. Bernard y restera pour toujours attaché. On peut en dire autant de quelques autres publications qui touchent aux intérêts de l'Ordre. En premier lieu, nous devons mentionner les trois derniers volumes du *Bullarium Ordinis Fr. Min. Cap.* du Père Pierre Damien de Münster ; ensuite viennent le *Caeremoniale Romano-Seraphicum* et le *Manuale precum, functionum et benedictionum ad usum FF. Min. S. Fr. Capp.* (1901) ; de même le *Modus procedendi* que le P. Théodore rédigea sur ordre du P. Bernard ainsi que le *Manuale practicum juris disciplinaris et criminalis* du même, et enfin le *Summarium indulg., privil. et indult. a Sede Apostolica Ordini Min. Cap. in perpetuum concessorum* (1905).

Le Père Bernard se fit lui-même connaître dans un cercle étendu de lecteurs par sa *Vie de saint François d'Assise*, en deux éditions du texte original allemand (Innsbruck 1898 et 1902), et par une traduction française (Paris 1901) et une traduction italienne (Innsbruck 1902). Cet ouvrage a été revu

et réédité par le P. Hilarin (Innsbruck 1922). Le P. Bernard avait déjà commencé ce livre en 1870, alors qu'il était maître des novices ; puis il dut l'abandonner pendant un quart de siècle, pour y revenir et l'achever définitivement durant ses tournées à travers le monde. L'étude des sources franciscaines était encore dans les langes. Le P. Bernard utilisait au fur et à mesure les résultats acquis, pour composer la biographie du Saint d'Assise, laquelle fut très favorablement accueillie, même dans les milieux des connaisseurs. Il est évident que l'étude des sources devait y apporter maintes corrections. Sa *Vie de saint François* n'est pas, sans doute, la plus scientifique, mais elle est bien la plus édifiante de ce siècle. Le bon peuple, les lecteurs qui cherchent un avantage spirituel, disons surtout les prêtres et les religieux, ont aimé de préférence ce portrait du Petit Pauvre d'Assise. L'auteur avait atteint son but.

Il pensait y ajouter une *Vie de sainte Claire*. Nous retrouvons dans ses manuscrits laissés après sa mort neuf brefs chapitres sur 39 pages in-folio. Il travailla également, mais sans l'achever, à son autobiographie. Vers la fin de sa vie, la plume lui tomba des mains.

La haute opinion que le Père Général se faisait des études et de l'activité littéraire devait l'amener naturellement à souhaiter pour l'Ordre une formation universitaire. Jusqu'au tournant du XIX^e-XX^e siècle le fait qu'un capucin (on peut le dire également d'autres religieux) ait pu fréquenter l'université et même acquérir un doctorat était chose complètement inouïe. L'enseignement dans les universités d'Etat était alors imbu d'incroyance et il n'existait d'universités catholiques qu'à Rome (la Gregoriana), en France avec les cinq Instituts catholiques de Paris, Lyon, Toulouse, Angers, Lille, et en Belgique, avec Louvain, ainsi qu'à Fribourg en Suisse. Des cinq universités catholiques de France, on aurait de préférence choisi Angers où nous avions un couvent. Aucun capucin ne songeait à se rendre à la Grégorienne à Rome. La Province belge avait ouvert à Louvain une maison pour ses étudiants, et nous avons vu que le P. Bernard en avait rédigé les statuts en 1906. Quand s'ouvrit l'université de Fribourg en 1889, la question de la formation scientifique de nos lecteurs et des professeurs de

nos écoles moyennes en Suisse se posa avec une brûlante actualité. La jeune génération se montrait enthousiaste. Le Père Général, lui, fut sans restriction en faveur de cette solution progressiste. Au début, on n'autorisa que l'un ou l'autre Père à y suivre les cours ; ensuite, on permit à deux d'entre eux d'y acquérir des grades et, quelques années plus tard, on donna l'ordre à trois futurs professeurs de soutenir leur thèse de doctorat. Au Définitoire en 1905 et au Chapitre tenu à Lucerne en 1906, sous la direction du P. Bernard, il fut décidé en principe de procurer aux lecteurs et professeurs une formation académique. C'est donc au Père Bernard que revient le mérite principal d'avoir développé, dans sa Province d'origine, les hautes études.

Dans son idée, ce développement aurait dû se faire graduellement dans l'ensemble de l'Ordre. Lorsqu'en 1907 les premiers universitaires arrivèrent de Milan et de Navarre à Fribourg, il s'intéressa de très près à leur situation. Il écrivit à toutes les Provinces : « L'un des premiers soucis des Supérieurs doit être de prévoir et d'assurer l'enseignement dans l'Ordre par des lecteurs capables, aptes et formés eux-mêmes en ces disciplines. Nous recommandons à tous les Supérieurs, en premier aux Ministres provinciaux, qu'ils recourent aux moyens les plus efficaces pour atteindre ce but... Dans nombre d'endroits, ils ont maintenant la possibilité d'envoyer quelques-uns de leurs religieux dans une université catholique ou dans une académie, afin qu'ils s'y forment plus complètement en suivant des cours spécialisés. Tel professeur, tels élèves. Personne ne donne ce qu'il n'a pas. » A l'objection que l'envoi de confrères à l'université était chose inouïe et pleine de dangers, il répondait avec à-propos : « Est-ce que saint Bonaventure s'est moins sanctifié parce qu'il était à l'Université ? » Si nous réfléchissons à ce fait que le P. Bernard professait déjà, il y a un demi-siècle, des opinions aussi élevées sur la formation de nos maîtres dans les hautes études, nous avons vraiment des motifs de nous étonner et de l'admirer.

Une chose, pourtant, devait lui être refusée à savoir : la fondation d'une école de hautes études dans l'Ordre même. Que ce but ait été pour lui un idéal auquel il pensait, on n'en

saurait douter après ce qui précède ; mais on doit admettre également qu'il n'espérait pas le réaliser lui-même. Les éléments de base lui manquaient, mais il ne se lassait pas de planter, ici ou là dans les Provinces, au cours de ses Visites, les jalons solides qui permettraient à ses successeurs d'accomplir ce qu'il s'était proposé. Il obtint certes beaucoup, mais pas tout ce qu'il aurait voulu. En 1908, il constatait : « Il n'est pas douteux que les études ont pris, ces dernières années, un heureux élan dans bien des Provinces ; plusieurs possèdent des études de philosophie et de théologie fort bien organisées, alors qu'un nombre appréciable de jeunes religieux se forment dans les universités catholiques. »

Au début de mars 1904, la Sacrée Congrégation des Evêques et Religieux exigeait du Père Général l'ouverture à Rome, dans les deux ans, d'un collège pouvant offrir aux jeunes, que l'on destinait au lectorat ou à d'autres charges, une formation plus adéquate et des études plus poussées. Le P. Bernard n'hésita pas et, avec son Définitoire, prit les mesures nécessaires afin de créer ce collège dans le délai qui lui était imparti. Hélas ! on ne trouva aucune solution acceptable. Le P. Théodore en indique l'obstacle insurmontable : « Le T. R. Père Général ne put édifier le dit collège de Rome, parce que les sommes fabuleuses exigées lui manquaient. » Le P. Bernard s'en ouvrit lui-même au Chapitre général le 18 mai 1908, de la manière suivante : « ... Il me fut impossible d'exécuter l'ordre reçu de la Sacrée Congrégation pour la simple raison qu'aucun bâtiment ne fut trouvé qui s'y prêtât... Il faut à tout prix construire... Les nouveaux Supérieurs verront s'ils sont en mesure de le faire, en même temps qu'ils devront satisfaire aux besoins de nombreuses Provinces qui réclament de l'aide. A côté des difficultés financières, il s'en présentera d'autres, par exemple : comment trouver les personnalités capables de diriger ce collège et les lecteurs qui devront y enseigner ? Mises à part la construction et l'organisation du nouveau collège, que je n'ai pu réaliser à cause d'autres affaires urgentes et du poids énorme des dettes, je crois avoir travaillé de toutes mes forces à promouvoir et à développer les études dans notre Ordre. »

Le même soir, Son Eminence le Cardinal Protecteur Antoine Agliardi remit au Père Général les *Normes* que Sa Sainteté avait promulguées comme règles du Chapitre général (élections) et du gouvernement de l'Ordre. L'une de ces *Normes* disait : « Les Supérieurs nouveaux devront, sans retard, ériger à Rome un collège séraphique international, en vue de fournir aux étudiants choisis pour ce but une instruction supérieure ; en même temps, ils devront préparer les statuts appropriés concernant la discipline religieuse et scientifique qui devra régner dans ce collège. » Un institut de ce genre était depuis longtemps désiré dans l'Ordre. Plus que quiconque, c'était le P. Bernard lui-même qui l'avait préparé en élevant le niveau des humanités et des études philosophiques et théologiques dans les Provinces. Les motifs pour lesquels il n'avait pu ériger ce collège international ont été exposés ci-dessus. D'autre part, le P. Bernard pressentait que ce nouveau collège ne pourrait se faire qu'aux dépens de l'Institut Oriental. Or, celui-ci était d'une importance capitale. Créé par le P. Egide de Cortone, prédécesseur du P. Bernard, et constamment soutenu et développé par le Père Général, cet Institut se présentait comme une vraie Province et fournissait en personnel presque toutes les Missions du Levant. « Du jour où il tomberait, les Missions d'Orient seraient privées de missionnaires et l'Ordre les abandonnerait. » Ces paroles prophétiques du P. Bernard ne devaient malheureusement se réaliser que trop tôt.

Le Collège international s'ouvrit de fait, en automne 1908, dans la maison des Missions Saint-Fidèle. Celle-ci ne se prêtant guère au but visé, il fallut construire le bâtiment actuel de Saint-Laurent de Brindes, dont les frais furent mis au compte de l'Institut Oriental. Cela signifiait son arrêt de mort.

L'organisation interne du collège international causa, dès l'abord, de sérieuses difficultés, comme l'avait prévu le P. Bernard. Peu à peu, cependant, la maison devint une source de bénédictions pour l'Ordre entier. Là encore on peut dire que le P. Bernard fut un vrai précurseur. S'il n'a pas créé cette œuvre, il l'avait préparée de longue date, mais, dans sa pensée, le collège n'aurait pas dû supplanter l'Institut Oriental des Missions du Levant.

Ex-Général et Archevêque

Ce fut au Chapitre de mai 1908 à Rome, que le P. Bernard abandonna définitivement le gouvernement de l'Ordre. Il y avait longtemps qu'il soupirait après cette délivrance. A certains capitulaires qui le sollicitaient d'accepter une réélection, il répondit : « Cela ne va plus, mes forces sont épuisées. » La vieillesse approchait, la somme énorme des travaux accomplis, les soucis accumulés de tant d'années, une affection chronique des poumons qui le menaçait sans cesse, avaient eu raison de cet homme énergique. Il était brisé et le soir tombait.

De même que le soleil avant de se coucher et de disparaître à nos yeux embrase encore le ciel de ses feux, ainsi le P. Bernard, en ouvrant le Chapitre général, rassembla ses forces et prononça un discours qui est le chef-d'œuvre d'un rapport de gestion, un vrai morceau de maître, non pas tant par l'éloquence prise au sens brillant, que bien plus par l'abondante sagesse qui s'y traduit, par son étonnante largeur de vues et par sa droiture. Il l'introduisit en ces termes : « Les vingt-quatre années de mon généralat appartiennent au passé. Il ne me sied pas de porter un jugement sur la manière dont je me suis acquitté de ma tâche, ni sur ce que j'ai réalisé. Ce jugement est l'affaire de Dieu et de l'Ordre. Je crois pourtant pouvoir affirmer que, dans mon office, je ne me suis pas recherché moi-même, et que je n'ai eu en vue que le bien et l'honneur de l'Ordre. Maintenant, me voici arrivé au bout de ma tâche ; eu égard à mon âge avancé, je ne pourrai désormais plus guère accomplir une besogne utile. Je remercie tous ceux qui, dans

mes lourdes fonctions, m'ont soutenu par leurs conseils et leurs actes, qui m'ont supporté avec patience, tout particulièrement les Pères Provinciaux, les Définiteurs généraux et mes chers secrétaires. Je recommande l'Ordre à ses nouveaux chefs qu'il plaira au Chapitre général de choisir. »

Le Père Général parla ensuite, en homme expérimenté, du développement de l'Ordre au cours des vingt-quatre dernières années, des dangers intérieurs et extérieurs qui le menacent actuellement, et des moyens à prendre pour lui assurer un heureux avenir. Il le recommanda ensuite à la maternelle protection de l'Immaculée Conception, patronne de l'Ordre, et à la bénédiction du Séraphique Père, puis il remit à Son Eminence le Cardinal Protecteur le sceau de l'Ordre, se mit à genoux devant la vénérable assemblée en demandant humblement pardon des fautes commises. L'âme bouleversée d'émotion, il commença : « *Dico culpam meam illacrimans* — c'est en pleurant que je dis ma coulpe... » Il est impossible de décrire l'émotion et l'admiration qui étreignirent les capitulaires, quand ils virent le Père de tous sortir de la salle. De nombreuses années plus tard, des témoins de cette scène touchante nous en racontèrent les détails.

Avant la clôture du Chapitre, Sa Sainteté Pie X reçut en audience solennelle les capitulaires et leur fit une très paternelle allocution. Il donna au Père Général sa bénédiction particulière, loua sa fidèle administration et ajouta : « N'omettez pas de revenir Nous voir encore une fois, avant de quitter Rome. » Avant de se séparer, le Chapitre tint une séance extraordinaire pour présenter au Père ex-Général ses hommages comme aucun Général n'en avait jamais reçu de pareils. Ceci se passa le 25 mai 1908. Tous les capitulaires s'assemblèrent dans le réfectoire du couvent de l'Immaculée-Conception, sur la place Barberini. Après une invocation au Saint-Esprit, le nouveau Père Général, Pacifique de Seggiano, prononça l'allocution suivante :

« Vénérés et très chers Pères ! J'ai conscience que je réponds aux désirs de chacun de vous, en invitant les délégués de toutes les Provinces, avant la clôture du Chapitre, à exprimer ensemble leur reconnaissance au Révérendissime



Le Père Bernard archevêque

P. Bernard d'Andermatt, pour son long et pénible généralat, si plein de sagesse et de charité. Aucun de vous ne peut ignorer avec quelle efficacité, persévérance et dévouement le T. R. P. Bernard d'Andermatt a travaillé de toutes ses forces au progrès et à l'ascension de notre Ordre. Doué d'une perspicacité admirable et étendue, il a su redonner une vie nouvelle à toutes les Missions qui nous sont confiées. Son zèle inlassable a ranimé partout l'observance régulière et promu considérablement les études. Il a construit la Maison généralice et le couvent des capucines à Rome. De nombreuses Provinces ont reçu de sa main généreuse l'appui matériel dont leur pauvreté avait besoin et ont joui de sa bienveillance paternelle. Il a visité presque toutes les maisons de l'Ordre et même souvent au péril de sa vie. Partout et toujours, à l'intérieur comme à l'extérieur, il fut un modèle de justice, de charité, de sagesse et d'observance.

» Nous devons exprimer à cet homme d'un si grand mérite, notre plus haute admiration. C'est pourquoi je vous propose, très vénérés et chers Pères, d'inscrire dans les actes du présent Chapitre, les acclamations de tous les capitulaires à l'adresse du Révérendissime P. Bernard d'Andermatt, comme un souvenir éternel de notre gratitude et aussi des mérites exceptionnels de cet homme éminent. » Les paroles du Père Général, que d'unanimes ovations avaient interrompues, déclenchèrent à la fin un long tonnerre d'applaudissements. Quand le silence se fut rétabli, le nouveau Père Général reprit : « Je déclare ici que le 67^e Chapitre général, en l'an 1908, dans sa séance du 25 mai, exprime au T. R. P. Bernard d'Andermatt la reconnaissance profonde de tous les cœurs et lui rend d'une voix unanime un incomparable tribut de louanges. *Reverendissimo Patri Bernardo ab Andermatt, gratias plurimas laudemque perennem.* »

Après cette impressionnante ovation, le P. Bernard se leva et remercia son successeur de ses paroles aimables et cordiales. Il remercia de même les capitulaires pour leurs applaudissements et leur demanda de prier pour lui. Il ajouta : « Un capitulaire m'a posé la question : „ Père, qu'allez-vous faire maintenant ? ” Je lui ai répondu : „ Chaque jour je prierai pour

l'Ordre et, pour moi, je demanderai à Dieu de m'accorder deux choses : *Noctem quietam* = une nuit tranquille, car j'en ai eu bien peu, et *Finem perfectum* = une fin parfaite. Ces deux choses me suffisent. » « Pendant tout mon généralat, je n'ai eu en vue que le bien commun, celui de l'Ordre, celui des Provinces et des religieux. S'il m'est arrivé parfois, contre ma volonté et l'inclination de mon cœur, de faire de la peine à quelqu'un, je ne l'ai jamais fait dans une méchante intention, mais pour le bien de tous ou des particuliers. Et maintenant : je vous conjure d'obéir à votre nouveau Père Général et à son Définitoire, aussi filialement que vous m'avez obéi. Considérez que toute l'application, tout le zèle et tous les efforts, oui, même tous les sacrifices des Supérieurs Généraux restent vains, s'ils ne sont soutenus par les Pères Provinciaux et par les Supérieurs locaux. Si, grâce à Dieu, la situation est bonne dans beaucoup de Provinces, s'il s'est accompli beaucoup de bien pendant ces vingt-quatre ans, ce ne fut pas mon mérite, mais celui des Supérieurs qui m'ont tendu une main secourable. Si certaines choses laissent à désirer dans d'autres Provinces, la cause principale se trouve dans le fait que ni moi-même ni mon Définitoire n'avons rencontré la bonne volonté de collaboration nécessaire. Ecrire et parler ne servent de rien, s'il n'est personne qui ne soit disposé à écouter et à exécuter les prescriptions écrites.

» Malgré toutes nos misères, l'Ordre est heureux, grâce à la divine Providence, de jouir d'un bon renom et de la vénération générale. Le peuple nous aime, le clergé nous estime et apprécie notre aide, et le Saint-Père lui-même, vous en êtes témoins, nous entoure d'un amour particulier et fait tout ce qui est en son pouvoir pour le bien de l'Ordre. Grâce en soit rendue à Dieu. Et maintenant, je vous dis : *Valete*. »

Telles furent les dernières paroles du P. Bernard à la vénérable assemblée. Le Chapitre avait pris fin. L'ex-Général ne regagna pas son ancien domicile, mais se contenta d'une cellule d'étranger, comme tout venant ; il était redevenu un simple Frère, un enfant filialement soumis à ses Supérieurs.

Il avait hâte de se rendre le plus tôt possible dans sa patrie. Le Chapitre terminé, il écrivit immédiatement au R. P. Fulgence

de Gossensass la carte suivante qui en disait long : « Le Chapitre est clos... Je pars dans quelques jours pour la Suisse. Où irai-je prendre domicile ? *Nescio, Deus scit*. Je suis fatigué, fatigué. Je quitte Rome volontiers et pour toujours. Priez pour moi et, si vous voulez me tenir de temps en temps au courant de ce qui se passe, vous me ferez plaisir. A la garde de Dieu ! Prions l'un pour l'autre. Je signe pour la première fois : P. Bernard d'Andermatt, *ex-Ministro Generale dei Minori Cappuccini*. »

Cependant, son départ pour la Suisse ne put se faire aussi vite qu'il l'avait espéré. Le nouveau Général de l'Ordre avait, lors d'une audience privée le 22 mai, sollicité du Pape, au nom de l'Ordre entier, de daigner conférer au R. P. Bernard quelque dignité ecclésiastique, en reconnaissance de ses longs travaux et de ses mérites innombrables. Le Pape accueillit avec faveur cette demande et promit incontinent de faire les démarches canoniques y relatives. Le 30 mai déjà, le P. Bernard recevait de la Sacrée Congrégation Consistoriale l'annonce que le Saint-Père l'avait nommé Archevêque titulaire de Staupolis et que cette promotion lui serait notifiée par Bref apostolique. Staupolis était naguère la métropole d'une province ecclésiastique du même nom, rattachée au patriarcat de Constantinople. Jusqu'au sixième siècle on l'appelait Aprodiasias. Elle couvrait à peu près le territoire qui, au temps de l'Empire romain, s'étendait au sud-ouest de l'Asie Mineure et formait la province de Carie (Géra). Elle tomba aux mains des Turcs en 1453 et le « Croissant » flotta désormais là où avaient régné la Croix et la civilisation chrétienne. Staupolis retourna à la barbarie et fut oubliée. Le Pape Léon XIII lui rendit le titre d'archevêché pour la première fois en 1881, et le conféra au grand apôtre-capucin de l'Ethiopie Guillaume Massaia, créé Cardinal en 1884. Lorsque le P. Bernard visitait les Missions d'Orient en 1885, le Vicaire apostolique de Sofia et Philippopoli, Dominique Reynaudi O. M. Cap., venait d'être choisi comme archevêque-titulaire de Staupolis. Ce titre conféré maintenant au P. Bernard n'était donc pas seulement un témoignage de bienveillance et de gratitude à son égard de la part du Souverain Pontife, mais encore une délicate attention qui

faisait de l'ex-Général un successeur de ses deux illustres confrères.

Le P. Bernard hésita longtemps avant d'accepter cette haute dignité qui, par ailleurs, comme il le redoutait, allait lui rendre plus difficile le retour dans sa patrie. Le 2 juin, il avisait le Père Provincial de Suisse, que sa consécration avait été fixée au 14 juin. Cela devait retarder son départ de Rome. « J'aurais été si content de rentrer dans la Province en qualité de simple capucin. Enfin, je reviendrai : une croix pour moi et pour les autres. Je l'ai dit hier au Souverain Pontife. Mais je veux rentrer, et j'espère que ma Province maternelle voudra bien m'accueillir. Je ferai mon possible pour me conduire raisonnablement et n'être à charge à personne... » Aux félicitations que lui envoya le Prince-Abbé d'Einsiedeln Thomas Bosshart, il répondit : « Croyez-moi, j'ai besoin physiquement, spirituellement et moralement de repos, et c'est pour ce motif que je me réjouis de rentrer dans le rang. Je n'attendais aucune récompense pour les travaux que j'ai accomplis par devoir. Il m'aurait plu de revenir au pays comme capucin dans une petite cellule, et je me voyais déjà, pour le reste de mes jours, dans un joli petit coin. Je suis, dès ce moment, à moi-même, à l'Ordre des capucins et à d'autres, un fardeau. Je l'ai dit au Pape, j'aurais été et serais demeuré plus heureux, si l'on m'avait épargné cette distinction. *Item*, c'est chose faite. *Sit nomen Domini benedictum.* »

Autant le P. Bernard se sentait malheureux dans sa nouvelle dignité, autant ses confrères, ses amis et ses admirateurs à Rome et dans le vaste monde, en éprouvèrent-ils de la joie. Dès que la nouvelle fut connue à la Curie généralice, les hôtes de la maison assiégèrent littéralement la cellule du P. Bernard, afin de lui apporter des vœux et des félicitations.

Au dîner, ce fut le nouveau Père Général qui exprima à l'Archevêque ses souhaits les plus chaleureux et au Saint-Père ses remerciements très respectueux. Bientôt affluèrent lettres et télégrammes en nombre incalculable de telle sorte que l'élu ne réussit qu'à grand-peine à trouver le temps de se préparer à sa consécration. Elle eut lieu le 14 juin dans la chapelle magnifiquement ornée de l'Immaculée-Conception.

Le Prélat consécrateur était le Cardinal Agliardi, les évêques co-consécrateurs : Maurus Nardi de Thèbes et Paul Tei de Pesaro, deux capucins. Dans la loge du chœur avait pris place Son Eminence le Cardinal Vivès y Tuto ; il avait à ses côtés plusieurs évêques et de nombreux prélats. La Curie généralice était là au complet, avec des délégués d'autres Ordres et Congrégations, des officiers de la Garde Suisse, en tête le Commandant baron Meyer de Schauensee et l'aumônier Mgr Coraggione d'Orelli, les Sœurs de la Croix de San Basilio, une forte représentation de la colonie suisse, ainsi qu'une foule d'amis et de connaissances. La Province suisse avait délégué le P. Philibert provincial et les Pères Willibald gardien de Lucerne, Robert, novice et fils spirituel du P. Bernard, et Honorius curé d'Andermatt. Le Père ex-Général accomplit avec une grande simplicité et une profonde piété les graves cérémonies qui durèrent deux heures et demie, après lesquelles il paraissait à bout de forces.

La cérémonie achevée, les invités se rendirent à la sacristie et apportèrent au nouvel Archevêque leurs félicitations et d'utiles cadeaux. Le Pape Pie X lui fit remettre une croix pectorale ornée d'améthystes et de perles, le Cardinal Protecteur lui donna une mitre de prix,... de Suisse lui vinrent la crosse et l'anneau... Le lendemain 15 juin, il fut reçu en audience privée par Sa Sainteté Pie X. Il était accompagné du Cardinal Vivès y Tuto et des Pères venus de Suisse à sa consécration. Le Pape s'entretint longuement et fort amicalement avec eux et prit congé du P. Bernard avec une profonde émotion.

Pendant deux semaines encore se succédèrent les visites d'adieux, la remise des affaires et les préparatifs pour le départ de la Ville éternelle. Sa patrie l'attendait avec une vive impatience. Le Journal de Nidwald publiait les lignes que voici : « Le P. Bernard d'Andermatt n'a jamais cessé, jusqu'à un âge avancé, de préparer et de nouer gerbe après gerbe, dans sa pauvre cellule de Rome, les fruits d'un travail où il mit toutes ses forces et son zèle courageux. Le Maître de la moisson est seul à savoir combien nombreuses sont ces gerbes. Nous autres, ses concitoyens de la Suisse primitive, nous les

catholiques de toute la Suisse, nous nous réjouissons de ce qu'il a plu à Dieu de réaliser de si grandes et de si belles choses par l'un des nôtres. Nous adressons au Général de l'Ordre des capucins qui se retire, un vigoureux et patriotique salut par-dessus le Gothard et nous espérons qu'il reviendra bientôt dans les montagnes de son pays, lui qui est demeuré, sa vie durant, un Suisse fidèle et sans reproche. Qu'il vienne donc et puisse vivre ici le soir calme et ensoleillé d'une vie si riche de peines et de labeurs, révééré et chéri de tous. »

Retour au pays - Souffrances et mort

De bon matin, le 2 juillet, la famille de la Curie généralice au complet se réunit pour recevoir une dernière bénédiction du Père ex-Général. Le moment avait quelque chose de pathétique, comme si c'était l'âme de la maison qui partait. Très peu de paroles y furent échangées, tant les gorges étaient serrées et les cœurs meurtris. L'Archevêque embrassa tout le monde, depuis le Général de l'Ordre au plus jeune secrétaire, le P. Eloi de Fenne récemment arrivé à Rome. Le même soir, il vint avec son fidèle P. Théodore à Milan, où ils passèrent la nuit dans le couvent de la Viale Monforte (aujourd'hui Viale Piave). Le jour suivant, ils rendirent visite à l'illustre Cardinal Ferrari, mangèrent à sa table et prirent ensuite la direction de Lugano. C'est de là qu'il était parti en 1884, pour se rendre au Chapitre général et il y revenait avec joie à chacun de ses voyages vers le Nord. Cette fois il y resta trois jours, y reçut la visite amicale de l'Evêque du lieu, d'autres personnes ecclésiastiques et laïques qui le vénéraient, et il fut heureux de s'entretenir avec les confrères accourus de divers couvents de cette Province qu'il avait fondée.

Il traversa les Alpes en chemin de fer et parvint à Lucerne le 6 juillet. Le soir à six heures il entra dans le couvent du Wesemlin. La réception qui lui fut faite dans le sanctuaire de la Mère de Dieu, fut un moment solennel et émouvant. Les Supérieurs lui avaient, entre-temps, préparé un logement étroit, il est vrai, mais agréable et Son Excellence avait décidé de s'y installer à demeure. Il lui tardait, néanmoins, de revoir sa

chère vallée d'Uri, pour s'y reposer quelques semaines, comme il l'avait déjà fait souvent. Il se rendit à Andermatt le 16 juillet, en compagnie du P. Théodore. Les présidents du conseil de paroisse, de la bourgeoisie et de la commune descendirent à sa rencontre à Goeschenen. A Andermatt même, les habitants l'accueillirent avec une joie triomphale et l'accompagnèrent en procession, au son des cloches et au bruit des mortiers, dans l'église superbement ornée où il donna sa bénédiction épiscopale. Le soir, la musique et des chœurs lui donnèrent un concert devant la cure et le P. Bernard trouva des mots d'une paternelle bonté pour les remercier.

Son séjour dans son village natal allait, hélas ! prendre une tournure tragique. Le 18 juillet, il neigea durant toute la journée, le thermomètre descendit à trois degrés au-dessus de zéro. Ce brusque changement de température contrastant avec les chaleurs de Rome, la fraîcheur des Alpes, l'énorme différence d'altitude de 1400 mètres environ, eurent une influence fatale sur la santé branlante du P. Bernard. Les premiers symptômes inquiétants apparurent dès le 22 juillet. Le lendemain, qui était l'avant-veille de son 71^e anniversaire, il devint évident que Son Excellence allait subir une violente attaque sous forme d'une forte bronchite doublée d'une grande faiblesse du cœur et d'une forte fièvre. Les médecins appelés en consultation, le D^r Schönbächler d'Andermatt et le D^r Kesselbach d'Heidelberg, en séjour à l'hôtel du Gothard, déclarèrent que l'état du malade leur causait de l'inquiétude. Toutefois, à partir du 26 juillet déjà, il se produisit une amélioration qui alla en se fortifiant, sans néanmoins bannir tout danger.

Dès que la Supérieure Générale des Sœurs de la Sainte-Croix d'Ingenbohl, la Mère Aniceta Regli, eut connaissance de la maladie du P. Bernard, elle se rendit immédiatement à Andermatt et invita l'illustre Prélat à se transporter à Ingenbohl. Il y consentit volontiers, tout en faisant remarquer qu'il avait projeté de vivre en cellule au Wesemlin, ce qui n'était plus possible. Il avait, en effet, besoin de beaucoup d'air et les cellules de Lucerne étaient trop étroites. Le malade étant incapable de voyager, la Mère Aniceta lui envoya S^r Bernarda Christen, la nièce de l'Archevêque, comme garde-malade. Elle

ne devait plus quitter son oncle vénéré et elle se dévoua entièrement à son service.

La maladie du P. Bernard souleva partout une vague de sympathie et plus particulièrement en Suisse et à Rome. De tous côtés arrivèrent des lettres. Elles se firent plus nombreuses encore à l'approche de la fête de saint Bernard, le 20 août, et l'on put annoncer une nette amélioration dans l'état du malade. Le Cardinal Vivès y Tuto et son frère Joachim, des Evêques, le Père Général, des Définiteurs et des secrétaires généraux, des Provinciaux de divers pays, de simples confrères, des Sœurs de la Sainte-Croix, des capucines, les autorités d'Andermatt lui envoyèrent leurs vœux de rétablissement. Trois de ses amis de cœur n'hésitèrent pas à venir de très loin lui rendre visite. Le R. P. Fulgence l'annonçait ainsi au P. Théodore : « Je me réjouis au-delà de toute expression, de revoir sous peu Son Excellence et votre Paternité, car, je vous l'ai déjà écrit, je viendrai avec le P. Ange, Provincial, le 19 août à Lucerne pour la fête de Son Excellence, que nous désirons célébrer avec Elle, et nous resterons jusqu'au 21. Le P. Grégoire, ex-Provincial à Königs-hofen, nous accompagnera également.

Pendant le séjour de ces Pères à Andermatt, Son Excellence prit la décision de gagner, le plus tôt possible, Ingenbohl. La Mère Générale avait à nouveau insisté par lettre du 18 août et encore une fois quelques jours plus tard : « Ne vous serait-il pas possible de venir pendant que le R. P. Fulgence est encore ici ? Veuillez, je vous prie m'indiquer le jour et l'heure de votre arrivée... »

De si délicates attentions nous font naturellement penser aux rapports de sainte Claire ou de Dame Jacqueline de Settesoli avec saint François. Comment se faisait-il que les Sœurs de la Sainte-Croix gardèrent ainsi — et jusqu'à sa mort — un si grand attachement et une si vive reconnaissance au P. Bernard et à son ami du Tyrol ? La Révérende Mère Aniceta, à qui nous avons posé la question, nous répondit : « Le P. Bernard avait connu personnellement le P. Théodore Florentini notre Fondateur et fut, de ce fait, toujours très bien disposé à notre égard. Il entra en rapports plus directs

avec nous, lorsqu'il fut élu Général des capucins. La maison de nos Sœurs à la Via San Basilio, à Rome, se trouvait à proximité du couvent des capucins. Une vingtaine de Pères, ceux de langue allemande délégués au Chapitre général, y avaient leur domicile. Dans le nombre, ceux de la Province suisse y étaient avec le Père Bernard qui allait devenir Général. Le 24 août, il recevait la profession des premières Sœurs qui prononcèrent leurs vœux en 1884 dans l'hospice Saint-Joseph et il leur fit le sermon de circonstance. Presque chaque année, à la fin de la retraite, le Père Général rendait visite aux Sœurs et leur adressait une allocution. Quelques-uns de ses sermons, en résumé tout au moins, ont été conservés. La Congrégation lui est redevable d'une très grande reconnaissance pour son agrégation à l'Ordre des capucins. Le diplôme y relatif fut envoyé par le P. Bernard le 21 novembre 1905, fête de la Présentation de la Sainte Vierge...

» Le T. R. Père Général ne vint pour ainsi dire jamais en Suisse, sans nous honorer d'une visite à Ingenbohl... Pour nos Sœurs de Rome, il était le conseiller précieux depuis de nombreuses années. Dans toutes leurs difficultés, elles pouvaient s'adresser à lui ; jamais il ne refusa de les recevoir et était toujours prêt à leur venir en aide. Il partageait d'un cœur paternel leurs peines et leurs joies. Il nous rendit un service inappréciable le jour où il nous donna son ami fidèle et très intime, le Définitéur général Fulgence Hinterlechner, en qualité d'agent d'affaires... Que de temps le P. Fulgence nous a consacré ! Que de démarches il a dû faire auprès des Congrégations, afin d'y obtenir des audiences ! Et quelle masse de lettres il eut à écrire, lorsqu'il fallut réorganiser notre Congrégation ! Qui pourrait compter les heures qu'il a dû prendre sur son sommeil ? Or, le R. Père Général ne se montra pas une seule fois contrarié, quand le P. Fulgence avait à s'occuper de nous. Il le taquinait même à ce propos : „ Quand le P. Fulgence se présentera à la porte du Paradis, saint Pierre lui dira : Vite, entrez Fulgence, vous l'avez mérité ; et, le P. Fulgence d'interroger, à son tour : „ Saint Pierre, y a-t-il encore des Sœurs de la Croix en purgatoire ? — Oui, une multitude. ” Le P. Fulgence le supplie alors : „ Dans ce cas, laissez-moi au purgatoire

aussi longtemps que ce sera nécessaire pour tout expier et que les Sœurs de la Croix puissent toutes entrer sans retard en paradis. " »

Tel est le témoignage de la Mère Aniceta. Elle omet seulement de dire comment ses Sœurs se sont appliquées à reconnaître les soins et l'amour paternels du Révérendissime Père Général et de son compagnon envers elles, en leur rendant des services innombrables et en priant sans cesse pour eux. D'autre part, l'Hospice Saint-Joseph de la Via San Basilio était le seul endroit de Rome où les Pères Bernard, Fulgence et Théodore pouvaient, de temps à autre, s'accorder une heure de détente et de bonne humeur, à la manière suisse et tyrolienne. La maison d'Ingenbohl allait pareillement devenir le lieu où le P. Bernard serait entouré des soins les plus maternels jusqu'à sa mort.

Il y entra le 31 août « non point guéri mais en voie de guérison » suivant la remarque du P. Théodore. On fit pour lui tout ce qu'il était humainement possible de tenter, soit en soins médicaux, soit en soins particuliers. Le mérite principal en revient à la Mère Générale elle-même qui s'offrit personnellement à soigner l'illustre malade et le confia au médecin de la maison, le D^r Koller. On appela encore en consultation les docteurs Vogel de Lucerne et Henggeler de Zurich. Le vénéré Prélat eut aussi la consolation, à laquelle il fut très sensible, d'être soigné par sa nièce S^r Bernarda qui lui fut attachée en qualité d'infirmière permanente. De plus, deux autres Sœurs se relayaient auprès de lui, de jour et de nuit. Le P. Bernard avait deux vastes chambres à sa disposition, avec une vue superbe sur le lac. L'air de la vallée lui convenait à merveille après les frimas du haut plateau d'Andermatt si dangereux pour son cœur affaibli. Il lui arriva même de pouvoir se promener, en compagnie de son secrétaire, les jours ensoleillés et doux de l'automne ; toutefois, il se sentait vite épuisé. Il ne put jamais célébrer la messe à Ingenbohl, à cause de l'enflure de ses pieds et de ses mains et des tremblements de ses membres. On dressa un autel dans une des chambres contiguës et le P. Théodore y offrit chaque jour le saint Sacrifice et donna la sainte Communion au vénéré Prélat.

Un mieux passager se manifesta dans l'état du malade. Les Supérieurs provinciaux espéraient le voir bientôt à Lucerne et, à cette intention, nommèrent son secrétaire, le P. Théodore, Vicaire du couvent du Wesemlin. Mgr Georges Schmid von Grüneck, élu évêque de Coire, invita l'Archevêque à sa consécration : « Je vous suis grandement redevable, écrivait-il, si bien que je ne pourrais me consoler de votre absence à cette occasion. » De son côté, le Prévôt de Saint-Léodegard de Lucerne, un ami, l'avait aussi invité à venir célébrer l'office pontifical dans sa Collégiale à la Toussaint. Ils furent tous deux profondément attristés, en apprenant qu'il ne serait pas possible au P. Bernard de se rendre à leur invitation. Son Eminence le Cardinal Agliardi lui écrivit le 26 septembre en termes d'une extrême amabilité : « J'ai appris par les journaux la nouvelle de votre grave rechute à Andermatt ; mais mes craintes furent bientôt dissipées par les communiqués annonçant une amélioration. Je me réjouis de savoir qu'après votre convalescence, pour longue qu'elle doive être, vous retrouverez la santé parfaite. »

Dès que les brouillards de l'automne commencèrent de traîner çà et là, provoquant une atmosphère humide, le P. Bernard eut une rechute. Le 12 octobre, il m'adressa [écrivit le P. Hilarin] un dernier message qu'il dicta et signa ensuite d'une main tremblante. Il y disait vers la fin : « Ma santé ne veut pas redevenir meilleure et je souffre beaucoup du rhumatisme. Je ne parviens plus à retrouver mes forces. Je vous bénis, Rév. Père Lecteur, et je vous souhaite une meilleure santé. Bernard Christen, archevêque. »

Deux jours plus tard, le 14 octobre, fête du pape saint Callixte, le P. Bernard reçut les derniers sacrements. On redoutait, en effet, que les rhumatismes, qui menaçaient de gagner tout le corps, ne finissent par atteindre le cœur déjà faible, et ne provoquassent une fin brutale. Le lendemain, 15 octobre, il voulut dicter ses dernières volontés en présence du R. P. Philibert, Provincial, et du P. Willibald, Gardien de Lucerne. Il déclara, malgré la gêne d'une respiration difficile, en pleine lucidité ce qui suit :

1) Héritage. J'ai reçu du P. Fulgence (Econome de la Curie généralice) quelque argent pour mon usage personnel. Vous prendrez sur cette somme le nécessaire pour payer les frais de ma sépulture. Veuillez remettre le surplus au collègue ou au couvent de Stans, ou sinon, pour tout autre besoin de la Province. — 2) Livres. Faites-en ce que bon vous semblera, ils sont en petite quantité. Ceux dont on m'a fait cadeau sont déjà classés dans la bibliothèque de Rome. — 3) Parenté. Vous pouvez donner un souvenir à ceux de ma parenté, par exemple un livre ou une relique, mais pas autre chose. Je n'ai rien reçu de ma famille, si ce n'est beaucoup d'affection. — 4) Ornaments épiscopaux. Il est peu probable qu'un confrère de la Province devienne bientôt évêque. C'est pourquoi, il convient de donner mes vêtements et ornements épiscopaux à quelque évêque missionnaire. Toutes ces choses coûtent très cher et il a fallu faire de gros sacrifices pour les acquérir. Les évêques missionnaires sont pauvres et ces objets leur rendront de grands services. — 5) Sépulture. Je désire être enterré comme capucin. S'il faut mettre un insigne à côté du cercueil, pour indiquer que je fus évêque, vous pouvez placer ma mitre. Cela suffit. J'ai réfléchi aujourd'hui à l'endroit où je voudrais être enseveli. Je souhaite reposer au milieu de mes confrères au Wesemlin. » C'est, en vérité, un testament qui reflétait exactement notre P. Bernard. En qualité de Prince de l'Eglise, il devait en faire un, mais il le fit en capucin.

Peu après qu'il eut reçu l'Extrême-Onction, l'état du malade s'améliora. Les rhumatismes diminuèrent et il se sentit certainement mieux. La nouvelle que le danger était écarté se répandit comme une étincelle et suscita en tous lieux de l'espoir, particulièrement à la Curie et au Vatican. Le Père Général et son entourage redoublèrent leurs supplications, et le Cardinal Vivès y Tuto télégraphia : « Le Saint-Père transmet à Votre Excellence ses vœux pour le rétablissement de votre précieuse santé et vous envoie, avec les plus paternels sentiments, la Bénédiction apostolique ; je prie avec mon frère et les autres confrères, pour votre complète guérison, et que vous soit accordée la plénitude des consolations et de la parfaite confiance en Jésus et Marie. »

L'hiver approchait. Les médecins suisses déclarèrent que le malade, habitué si longtemps au climat du sud, ne pourrait guère supporter les frimas de l'hiver en Suisse. Le D^r Carlo Goretti, qui avait été de tout temps le médecin personnel du P. Bernard à la Curie généralice était du même avis et conseillait de transporter le malade à Rome ou, si cela ne pouvait se faire, du moins à Méran. Le T. R. P. Fulgence mit tout en œuvre pour l'amener à Méran. Il avait déjà essayé une première fois le 12 octobre dans une lettre de douze pages au P. Bernard. En voici quelques passages : « J'ai appris l'état de Votre Excellence et, malheureusement, les nouvelles ne sont pas de nature à me satisfaire. Vous souffrez par suite de surmenage excessif... J'aurais cru que le séjour à Ingenbohl aurait une meilleure influence, mais je constate qu'il n'en est rien ou que, du moins, ce séjour ne vous restitue pas rapidement les forces dont votre nature naguère si vigoureuse aurait besoin. En hiver, vous ne pouvez rester ni à Ingenbohl, ni à Lucerne ; il vous faut un climat méridional. Rentrer à Rome et y passer l'hiver, je n'oserais vous le conseiller pour des motifs plausibles, non plus qu'à Lugano... Il en serait tout autrement à Méran. Le climat y est excellent, l'air pur et frais et relativement chaud. Depuis que je m'y trouve, nous y avons un ciel invariablement limpide, comme celui d'Italie. Ces derniers jours, il fait un peu frais le matin, mais, pendant le jour, la température est chaude et agréable. Nous avons la plupart des fruits du Midi. Méran est, en réalité, l'Eldorado du Tyrol, un vrai paradis terrestre. En hiver, la neige n'arrive ordinairement pas jusqu'ici ; l'an dernier, nous n'en n'avions pas un flocon. Sérieusement, je ne vois point d'endroit qui puisse mieux vous convenir et où vous trouverez la tranquillité, le repos et où vous vous referez des forces. C'est pourquoi, je vous invite à nouveau, venez dès qu'il vous sera possible. Et où voudrez-vous loger ? Sur ce point, voici également mon avis. La famille conventuelle n'a pas de plus vif désir que de vous avoir au milieu d'elle, et c'est aussi le mien. Toutefois, eu égard à votre état, je vous conseillerai, tout au moins pour l'hiver, le pensionnat des Sœurs de la Sainte-Croix qui n'est qu'à quatre minutes de notre couvent.

Chez nous, vous auriez moins de tranquillité, vu que nous sommes très brusquement tirés du sommeil pour nous rendre à l'Office de nuit ; de plus, nous allons commencer le jeûne de la Toussaint à Noël, avec des menus qui ne vous conviendront pas. Il va de soi que vous auriez votre régime particulier, ou que les Sœurs de la Sainte-Croix vous prépareraient vos repas quotidiens ; mais vous serez encore mieux soigné chez les Sœurs et vous y serez aussi plus tranquille. La Mère Générale et Supérieure de la maison, Sœur Constantina, insiste pour que vous consentiez à élire domicile chez elles, du moins au début et jusqu'à ce que vous ayez recouvré vos forces... J'aurai la facilité de vous voir fréquemment et vous pourrez vous promener dans notre jardin et passer la récréation avec nous. Vous demeurerez ainsi en contact permanent avec le couvent, et cela vous serait un réconfort. La Sœur Bernarda pourrait vous accompagner et continuer de vous soigner ; mais le P. Théodore aussi serait ici le bienvenu. Il logerait chez nous et pourrait, durant toute la journée, se tenir à votre service. Nous lui donnerions évidemment une cellule chauffée en hiver ; un peu de repos et de passe-temps avec vous, lui sont aussi nécessaires. Les clercs ne manqueront pas d'exécuter, par-ci, par-là, des chants magnifiques. Dès lors, ne réfléchissez pas longtemps et venez bientôt, ce sera pour nous un très grand honneur. »

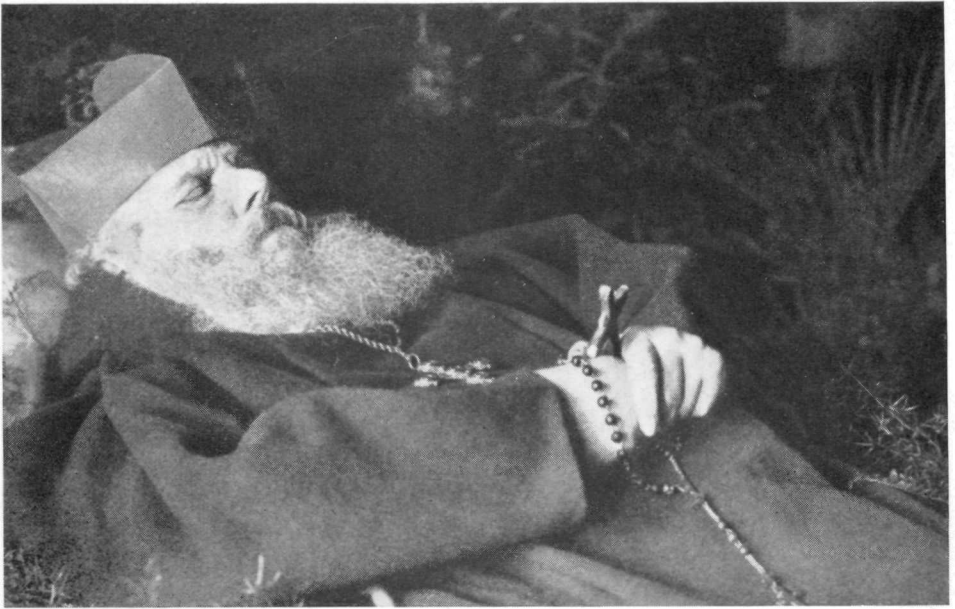
La santé de l'Archevêque donnant de nouvelles inquiétudes, le P. Fulgence écrivit le 3 novembre au P. Théodore : « Si seulement Son Excellence pouvait supporter le voyage jusqu'ici. Elle retrouverait rapidement des forces. Les Méranais espèrent toujours. La chorale de nos jeunes séraphiques a préparé beaucoup de beaux et joyeux quatuors et n'attend plus que l'arrivée de celui dont le portrait se voit au réfectoire. Vous aussi, R. P. Théodore, vous devez naturellement venir avec Son Excellence. Je vous prie donc de lui dire de se hâter, dès que sa santé le permettra. »

Une autre lettre du P. Fulgence, en date du 17 novembre, rend un son plus désabusé : « J'aurais espéré des nouvelles meilleures et plus consolantes de votre santé ; j'ai du moins la satisfaction de vous savoir en vie et que vous m'avez envoyé

votre bénédiction ainsi qu'à la famille conventuelle, en la signant de votre main, ce dont nous vous sommes tous très reconnaissants. Nous continuons de prier pour vous et demandons à Dieu de vous rétablir assez pour que vous puissiez voyager jusqu'ici sans courir de danger et recouvrer la guérison. *In omnibus autem fiat voluntas Dei.* »

Cette lueur d'espoir devait, hélas ! s'éteindre avant Noël. Le 23 décembre, l'Archevêque fut terrassé par une pneumonie catarrhale. Les pulsations montèrent à 120 et les médecins redoutèrent le pire. En réalité, la crise fut de courte durée, mais on ne conservait plus d'espoir d'une guérison. Le malade souffrait particulièrement d'une grande faiblesse du cœur et de la respiration. Pour lui fortifier le cœur, les médecins lui avaient prescrit de boire du champagne, mais il éprouvait un insurmontable dégoût pour le vin mousseux. Mis au courant de ce détail, le conseiller du royaume de Bavière, le noble von Kramer-Klett, lui envoya de Munich, six bouteilles de Chambertin-Crément. Le P. Bernard fut touché bien davantage de l'attention elle-même que du don matériel. La respiration lui causait d'énormes difficultés. « Celui qui ne l'a pas expérimenté, disait-il à son secrétaire, ne peut savoir ce que cela signifie : jour et nuit faire des efforts pour happer un peu d'air. » A la remarque du P. Théodore, que la maladie supportée avec patience lui valait chaque jour le ciel, le P. Bernard répondit : « Impatient, non, je ne l'ai jamais été dans ma maladie. — Aimeriez-vous que je vous fasse une lecture édifiante ? — Je médite habituellement les souffrances de Jésus-Christ. Souvent, lorsque vous supposez que je dors, je réfléchis à la Passion. Je pénètre maintenant plus profondément dans ces mystères que je ne l'ai jamais fait autrefois. »

Poursuivi par le pressentiment que le P. Bernard souhaitait encore une fois sa présence, le P. Fulgence sollicita, au début de février, une obédience du Père Général pour se rendre à Ingenbohl. Peu après, le P. Célestin de Deggendorf ayant passé en Suisse, Son Excellence le pria d'aviser le P. Fulgence qu'il désirait effectivement le voir au plus tôt. Celui-ci partit immédiatement, pour être au chevet du mourant et lui rendre un dernier devoir d'amitié. De retour à Méran, il écrivit au



Le Père Bernard sur son lit de mort



Plaque commémorative du Père Bernard

P. Théodore : « La séparation me fut extrêmement pénible, et je dus me faire violence pour ne pas laisser paraître l'émotion qui m'étreignait. Je me réjouis tout de même, plus que je ne peux le dire, d'avoir revu le cher Père ex-Général et d'avoir reçu sa bénédiction. Je me sens de plus en plus inquiet, en voyant approcher la Saint-Joseph. Peut-être ce grand Saint voudra-t-il encore nous aider ; je commence aujourd'hui une neuvaine en son honneur, pour la guérison de Son Excellence. »

Le même jour, les Sœurs d'Ingenbohl firent également la neuvaine. A peine l'avait-on commencée que l'Archevêque mourait. Il avait dit à son entourage environ deux mois auparavant : « Je ne verrai probablement plus la fête de saint Joseph. Il me serait agréable, s'il venait me chercher. J'ai toujours eu pour lui une grande dévotion et affection. » Son vœu se réalisa donc le 11 mars 1909, à cinq heures quarante-cinq du soir. Le jour même, il ne s'était pas senti plus mal, et personne n'attendait un si brusque dénouement. Vers quatre heures de l'après-midi, il voulut s'asseoir sur le bord de son lit, parce qu'il avait de la peine à respirer. Le mouvement qu'il dut faire lui fut fatal et son visage changea aussitôt de couleur. Dès cet instant, il ne prononça plus une parole et sa respiration devint plus profonde que de coutume. Le Révérend Aumônier lui administra encore une fois l'Extrême-Onction. Le malade avait reçu le Viatique le matin même. Le P. Déodat, Gardien de Schwytz, les prêtres de l'Institut, les Révérendes Supérieures et un groupe de Sœurs se tenaient à genoux autour du lit du mourant. Peu à peu, sa respiration devint plus lente et cessa, sans qu'on s'en aperçût. Le Père Bernard avait fini de souffrir.

Un télégramme du Cardinal Agliardi qui lui envoyait encore la Bénédiction du Saint-Père arriva, malheureusement, après son décès. Au lieu du repos passager sur sa terre natale, le P. Bernard recevait la paix éternelle de Dieu dans la patrie céleste. L'Institut tout entier se rassembla dans la chambre mortuaire, tous voulaient voir encore une fois le bon Père Bernard et prier pour lui ou, plus encore, déjà l'invoquer.

Conformément à sa volonté expresse, on le revêtit de la bure du Poverello d'Assise, il reposait comme endormi dou-

cement, en tenant dans ses mains le crucifix et le chapelet. De chaque côté, on avait dressé un palmier et des cierges allumés. Les insignes de sa dignité épiscopale avaient été enlevés, à l'exception de sa croix pectorale et de sa barrette violette posée sur la tête, à ses pieds la mitre, pour rappeler le grade hiérarchique de l'humble capucin. Derrière sa tête, il y avait un grand crucifix et deux statues d'anges et, de l'autel, saint François lui-même, sculpté grandeur naturelle, posait son regard paternel sur son enfant fidèle et son successeur. Les traits du défunt inspiraient le calme et la paix et rappelaient à l'esprit ces paroles de l'Apocalypse : « Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur. En vérité, ainsi parle l'Esprit : ils se reposent de leurs peines, car leurs œuvres les suivent. »

Le 12 mars déjà, lettres et télégrammes affluèrent, qui témoignaient du respect, de la vénération et de l'amour dont jouissait le vénéré défunt dans tous les milieux : du plus modeste au plus élevé. Parmi les premières dépêches se trouvèrent celles du Père Général de l'Ordre, du Cardinal Vivès y Tuto et du Cardinal-Secrétaire d'Etat Merry del Val qui, d'ordre du Pape, exprimait la douleur que causait à Sa Sainteté la mort du P. Bernard, qui lui était si cher et si intimement uni.

L'Office funèbre fut célébré à Ingenbohl le 15 mars. Dans le chœur de l'église du monastère, on avait dressé un catafalque sur lequel était posé le cercueil de chêne. A neuf heures commença l'Office des morts, après lequel l'Evêque de Coire, Mgr D^r Georges Schmid von Grüneck, assisté par des confrères du P. Bernard, chanta la messe pontificale de Requiem. Après celle-ci, le Prince-Abbé d'Einsiedeln, Mgr Bosshart, un ami du vénéré défunt, fit un panégyrique éloquent où il montra, de façon magistrale, ce qu'avaient été la vie et les travaux du P. Bernard, et comment celui-ci avait mis en pratique l'affirmation de l'apôtre saint Paul : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, du reste m'est assurée la couronne de justice que le Seigneur me donnera en ce jour, Lui, le juste Juge. » Dans sa péroraison, l'orateur sacré se tourna vers le cercueil et, dans une apostrophe extraordinairement prenante, il pria le Père Bernard de bénir les assistants. « Que sa béné-

diction nous obtienne de combattre, à notre tour, le bon combat et d'achever notre course pour mériter la couronne de justice. »

Les restes mortels de l'illustre défunt allaient être ramenés à Lucerne pour y être inhumés. Les derniers accents du *Libera* s'étaient tus, le cercueil, porté par six Pères capucins, était déposé sur le char funèbre qui attendait devant le portail de l'église. La longue procession, précédée de la croix, se mit lentement en marche, au son des cloches de la paroisse et du monastère. Aux premiers rangs venaient les centaines de pensionnaires et les Sœurs ; suivait le cercueil, puis venaient Monseigneur l'Evêque de Coire et le Prince-Abbé d'Einsiedeln, la garde d'honneur formée de capucins : les RR. PP. Définites généraux Benno Auracher et Ange de Villava de Rome, les délégués de la Province et des couvents de Suisse, du Tyrol du Nord, de la Bavière, de la Rhénanie-Westphalie, du Tessin, et le Préfet Apostolique des Grisons, une foule de religieux d'autres Ordres et de prêtres séculiers ; des amis du Conseil National et du Tribunal Fédéral ; des envoyés des gouvernements d'Uri, Schwytz, Unterwald, les autorités municipales d'Andermatt, les frères, les sœurs et les membres de la parenté du vénéré Prélat. Arrivé sur la route cantonale, le cortège s'arrêta, l'Evêque de Coire donna encore une absoute et la procession revint à l'Institut en silence, douloureusement attristée. Il était midi trente. Le cercueil continua sa route par Seewen, Lowerz et Goldau jusqu'à Arth où, au son des cloches, il fut déposé provisoirement dans l'église du couvent.

Vers six heures du soir, le corps du Prélat était porté dans l'église du Wesemlin qui avait été son premier couvent et qui serait sa dernière demeure. Les confrères l'accueillirent avec dévotion, puisqu'il avait choisi de reposer mort au milieu d'eux, là où, vivant, il avait tant travaillé et prié pour eux. Le lendemain, en présence de nombreux délégués du clergé et de l'Etat et d'une grande foule de fidèles, S. Exc. Mgr Jacques Stammler, évêque de Bâle et Lugano, célébra l'office et accomplit les rites des funérailles. La dépouille mortelle du P. Bernard fut mise dans un tombeau creusé dans le roc, devant le maître-autel de la Chapelle des Grâces. Sur le pilier de droite du chœur, on a fixé ses armoiries épiscopales, tandis que sur

celui de gauche, une inscription de bronze indique que là gît, en attendant la résurrection, le corps de l'illustre Prélat. En plus de son nom, de la date de sa mort, de ses titres, on a résumé en ces quelques mots les mérites du défunt : « *Studia promovit, missiones ampliavit, disciplinam roboravit*. Il a favorisé les études, étendu les Missions, fortifié la discipline. »

Des offices funèbres furent célébrés en des centaines d'endroits, comme on l'avait fait à Ingenbohl, Lucerne, Andermatt, etc. A Rome, la cérémonie eut lieu le septième jour après le décès, dans l'église de l'Immaculée-Conception. Y prirent part : le Cardinal Vivès y Tuto, le Patriarche d'Antioche, une foule d'Evêques, de Prélats, de Supérieurs d'Ordres et de Congrégations, les collèges internationaux, ainsi qu'une multitude de religieux et de religieuses et de fidèles laïcs. Ce fut le P. Denis Schuler, Ministre général des Frères Mineurs, qui célébra la messe, assisté de deux de ses Définites généraux. Les clercs de Saint-Antoine chantèrent à la tribune. Le T. R. P. Etienne Ignudi, Secrétaire général des Conventuels, y fit une remarquable oraison funèbre. Tous les journaux catholiques, et même un bon nombre de confession différente, en Suisse et à l'étranger, relatèrent avec éloge, la vie et l'activité de l'ex-Général de l'Ordre.

Le Père Provincial des capucins suisses, le P. Philibert de Galgenen, s'acquitta d'un grand devoir de reconnaissance à l'égard des Sœurs si dévouées qui avaient soigné Son Excellence et qu'il se plaisait à comparer à des Anges de charité. Il adressa à tous les couvents une circulaire en latin dont voici le sens : « Les Vénérables Sœurs de la Sainte-Croix d'Ingenbohl ont accordé au T. R. P. Bernard d'Andermatt... une hospitalité magnanime dans leur maison et, pendant six mois, l'ont soigné avec une sollicitude et une délicatesse admirables et de tous les instants... A la question posée à la Révérende Sœur Supérieure de l'Institut : „ Quelle récompense pourrait-on vous donner pour tant de dévouement ? ” Elle me répondit : „ Nous n'acceptons rien pour cela... Nous vous prions seulement de bien vouloir recommander à vos confrères d'avoir avec nous, où que nous soyons, une patience paternelle. ” Nous voulons donc nous montrer envers elles patients et

reconnaissants dans nos prières. Nous vous demandons d'avoir très à cœur notre recommandation.» L'homme qui écrivait ces lignes ne soupçonnait pas que, trois ans plus tard et jusqu'à sa mort, il devait être lui aussi soigné par les mêmes Sœurs,... et combien de nos Confrères ont, par la suite, éprouvé le dévouement miséricordieux des Filles de notre Vénéré Père Théodose Florentini.

Vertus et personnalité du Père Bernard

Nous avons suivi le P. Bernard dans sa vie et son activité, de son berceau jusqu'à sa tombe. De l'ensemble de ces chapitres, il ressort certains traits caractéristiques de sa personne et de sa spiritualité. Des vertus naturelles, il possédait à un haut degré : une puissance de travail colossale et une persévérance à toute épreuve, une intelligence supérieure et une énergie indomptable ; un sens pratique s'ajoutant à un réel talent d'organisation ; de la prudence et de la circonspection dans les décisions et entreprises difficiles ; un zèle brûlant et un grand esprit de sacrifice pour affermir la discipline de l'Ordre, pour le développement des études, de l'apostolat intérieur et des Missions étrangères ; c'est enfin le courage et l'endurance dans les épreuves et les souffrances, jusqu'à la mort. N'est-ce pas en vérité le tableau d'un caractère plus que remarquable dans une vie d'homme ? Il nous reste uniquement à souligner quelques traits de cette image, de façon plus précise.

D'elle-même s'offre à notre esprit la parabole évangélique du grain de sénevé qui, d'une toute petite plante devient un arbre imposant, grâce au sol fertile où il a pris racine, au pays dans lequel il pousse, à la pluie et au soleil qui favorisent sa croissance. Tel fut le Père Bernard. L'enfant du Gothard grandit et devint religieux, puis Général de son Ordre et, grâce aux qualités qu'il avait héritées de son pays et de sa famille, ennoblies par une éducation de choix, il accomplit une œuvre immense, que favorisèrent les circonstances, et que soutinrent

et fécondèrent à la fois une fidélité sans fissure à sa vocation et l'aide surnaturelle de Dieu.

Dans toute sa vie se manifestent les traits robustes et terriens de ce fils des Alpes. Né dans la plus haute des vallées d'Uri, il possédait une étonnante fraîcheur d'âme et un corps doué des forces de la nature, comme en a d'ordinaire le peuple des simples bergers. Les travaux accablants et les lourds soucis de son généralat ont, à maintes reprises, secoué sa santé, mais ne réussirent pas à l'ébranler, avant qu'il n'eût achevé la tâche de sa vie. La patrie lui demeura toujours présente, même à l'étranger. Il pouvait déclarer en toute sincérité aux capitulaires du monde entier, le jour où il fut élu à la tête de l'Ordre : « Je ne suis désormais ni Italien, ni Français, ni Allemand, ni Suisse ; je me considère et me reconnais maintenant comme votre Père à tous et serai toujours le Père de tous. » Cependant, chacun savait que son cœur était suisse et qu'il portait la Suisse dans son cœur.

Même dans sa démarche extérieure, le P. Bernard apparaissait comme ciselé dans le granit du Gothard. Quiconque l'a vu, en a reçu cette image ; et les photographies et tableaux que l'on a de lui donnent cette impression. Bien qu'ils aient été fortement atténués, du noviciat à l'épiscopat, les traits suivants le caractérisent indubitablement : une taille robuste, une forte carrure, une démarche simple mais attirant le regard, une chevelure épaisse et crêpue, un regard franc et pénétrant.

L'écriture du P. Bernard n'était pas précisément belle, du fait qu'il avait, dans ses jeunes années, souffert de la goutte qui lui avait tordu les doigts et lui causait encore de fréquentes douleurs ; mais son écriture demeure toujours presque inchangée jusqu'à sa mort. Il écrivait comme il était lui-même : en traits marquants et sans ornements.

Ses manières en société étaient de même sans artifices, liantes et engageantes. Bien que fils de montagnard, il était sûr de soi et nullement emprunté dans ses rapports avec la plus haute société. Néanmoins, il ne reniait jamais le genre démocratique suisse. Dans aucune de ses lettres et dans aucun de ses écrits officiels, on ne rencontre un seul jugement sévère sur les manières d'autres personnes ou sur une nation, mais il

tenait de toutes ses fibres à sa patrie. Aucun pays ne lui était étranger, aucun peuple inférieur, aucune Province indifférente ; cependant, il ne se sentait vraiment bien qu'en Suisse. S'il recevait une visite de Suisse, c'était pour lui une heure de joie. Il accueillait son hôte avec un salut chaleureux et une forte poignée de main, et se faisait raconter les nouvelles du pays. En prenant congé du visiteur, il ne manquait jamais d'ajouter en bon dialecte du terroir : « *Grüsed Sie mi s'Schwyz-erländli*. Saluez pour moi ma petite patrie suisse. » Les pèlerins suisses à Rome savaient qu'ils pouvaient tous se présenter chez lui. L'un de nos hommes d'Etat les plus éminents déclarait : « A tous mes voyages à Rome, je suis allé le trouver. Il m'apparaissait comme un Saint protecteur de la Suisse catholique et de sa patrie tout entière auprès du tombeau des Apôtres et sur le seuil du palais pontifical. »

Presque chaque année, le P. Bernard montait à Andermatt, pour s'y refaire des forces et, dès qu'il eut déposé le lourd fardeau de son Office, il eut hâte de gagner le lieu de ses origines. Tout en lui était suisse, comme tout en lui était capucin.

A ces qualités natives s'ajoutaient une rare simplicité, une parfaite droiture et une remarquable modestie. Tous ses visiteurs en étaient frappés. L'abbé Thomas Bosshart rapporte : « Je me souviens parfaitement, comme si c'était hier, de l'instant où, dans les premiers mois qui suivirent son élection, soit vers fin 1884, je rendis visite au Père Général à Rome. Je n'étais alors qu'un simple étudiant. Le religieux qui m'introduisit dans le couvent de la place Barberini, me fit suivre de longs corridors et frappa à une porte toute simple, en bois de pin naturel. Je me trouvai devant le Père Général. Il m'accueillit avec tant d'amabilité et de familiarité, moi, jeune homme, qu'on eût dit qu'il n'avait que cela à faire. Son regard brillait, affectueux et clair, quand je lui transmis des salutations de sa patrie. Pendant la conversation, je glissai, de temps en temps, un coup d'œil à la dérobée dans cette pauvre cellule sans ornements. Le sol était recouvert de briques, un crucifix pendait au mur, et rien à part cela que le dénuement. Tout au long des parois s'alignait une série de casiers de bois et, au-

dessus de chacun d'eux se lisait le nom d'une Province de l'Ordre. Les casiers étaient pleins de documents et de lettres. Je regardai stupéfait cet alignement de casiers dont chacun contenait les soucis des Provinces, une somme de travail qui suffirait, à elle seule, à occuper totalement un homme. Sur un pupitre misérable, des piles de lettres qui venaient d'arriver et sur lesquelles je remarquai des timbres de toutes sortes de pays. Je regardai à nouveau, avec un étonnement admiratif, le visage sérieux et si doux en même temps, si amical et paternel du P. Bernard. Ici, dans son quartier général, je me suis fait une idée de ce que S. Paul voulait dire par ces mots : « (Rom., 1 : 14) Grec ou non, je suis le serviteur de tous » ; une idée de ce que contient la devise : « *Servus servorum Dei*, — Serviteur des serviteurs de Dieu », ou encore : « *Minister generalis*, — Serviteur général de tous ».

Adalbert Wyrz, le landamman bien connu d'Obwald, raconte ainsi l'une de ses visites à la Curie généralice : « Nous étions trois Suisses qui venions saluer, avec une cordiale vénération, notre concitoyen qui, depuis une vingtaine d'années, était à la tête de l'Ordre des capucins. L'armée des hommes en bure brune peut être fière de son Général, et nous, Suisses, nous surtout des cantons primitifs, nous nous réjouissons de voir l'un des nôtres à la tête de cette armée si pacifique et si méritante. „ Eh bien ! nous dit le P. Bernard, il nous faut faire un peu de lumière pour connaître ces Messieurs de Suisse qui ont la gentillesse de venir me trouver. ” A la lueur tremblante d'une petite lampe, nous nous sommes entretenus des choses de Suisse et de Rome. Nous lui racontâmes ce qui se passe dans son ancienne patrie. Il montra le plus vif intérêt pour toutes choses. Il est bien resté le même que nous avons connu, il y a un quart de siècle, alors qu'il était Provincial de Suisse. Il est le même religieux modeste, sans prétention, tel qu'il a toujours été. Les ans et les soucis, sans doute, ont blanchi ses cheveux et sa barbe, mais le cœur et le caractère de l'homme n'ont point changé, et le clair regard brille aujourd'hui encore si bienveillant, mais pénétrant comme autrefois. Comme tout est simple et pauvre dans cette cellule ! Les parois sont dénudées et passées à la chaux. Des meubles ? Il n'y a que

le strict nécessaire. Des livres et des lettres en masse. La lampe ne fournit qu'une lumière parcimonieuse. Nous sommes chez un fils du pauvre saint François... En partant, nous serrâmes avec chaleur la main du P. Bernard et nous avouons que nous n'avons pas pris congé de lui sans un vrai serrement de cœur. Nous l'avons revu à plus d'une reprise. Toujours il s'est montré le même homme modeste et néanmoins conscient de sa haute charge et de son devoir. »

Quand il séjournait au-dehors, dans quelque Province, le P. Bernard veillait le plus possible à ce que sa présence ne fût remarquée ni par des manifestations ni par des ornements pompeux. Il s'annonçait, par exemple, au Père Provincial de Vienne en l'année 1893, en ces termes : « Pour ce qui regarde notre réception dans les couvents, nous nous en tenons exactement au nouveau Cérémonial, et ces cérémonies se passent à l'église seulement. Tout le reste doit être évité. Je ne serai accompagné que par mon secrétaire... J'entends fermement que mon arrivée ne soit annoncée dans aucun journal, pas même dans les feuilles religieuses, et qu'elle ne soit pas connue des autorités ecclésiastiques, ni de sociétés quelconques. » Il insistait partout et toujours sur ces points. Si, malgré ses précautions, on lui témoignait en public des marques d'honneur, il les reportait sur l'Ordre qu'il représentait et ne devenait jamais un trouble-fête... Il ressort également de ses Itinéraires, qu'il rendait scrupuleusement les visites qu'on lui faisait, et qu'il prenait l'initiative d'aller remercier les bienfaiteurs insignes et d'offrir ses civilités aux autorités laïques ou ecclésiastiques, quand cela lui paraissait indiqué.

Durant son séjour dans les familles conventuelles, il suivait les exercices communs et se soumettait aux coutumes locales, comme s'il n'était qu'un membre ordinaire du couvent. Un témoin oculaire de Détroit aux Etats-Unis déclare : « Dans ses questions (lors de la Visite canonique), il se montrait paternel et condescendant ; dans la conversation, simple et sans complications. Il ne se prévalait en rien de sa dignité. C'est ainsi qu'il n'hésitait pas à faire la lecture à table, dans des couvents où ne se trouvaient que peu de Pères. Il n'acceptait pas qu'on lui mît une nappe sur la table. » Son titre d'archevêque n'ôta

rien à sa simplicité. La Mère Aniceta Regli écrit à ce propos : « Le P. Bernard était la simplicité, la modestie et le contentement en personne. Il le révéla mieux encore durant sa maladie. Jamais il ne manifesta de désir et il était satisfait de tout. Il tenait à rester l'humble capucin et l'on avait de la peine à lui faire mettre au doigt son anneau épiscopal, quand il recevait des visites. „Laissez cela, disait-il, l'anneau ne me convient absolument pas. "...

Le lit de malade de Son Excellence était pour son entourage et pour toutes les personnes qui lui rendaient visite, comme une chaire de profonde sagesse. C'est là que l'on pouvait apprendre l'humilité sans feinte ni hypocrisie. Jamais une parole ne sortait de ses lèvres qui aurait pu, même de loin, faire allusion à sa propre louange, ou rappeler son activité si riche de bénédictions... Dans sa profonde modestie, il regrettait souvent de devoir être l'objet de tant de soins et pourtant il n'en réclamait jamais... Il se montrait reconnaissant pour les moindres services. Durant la nuit, il évitait le plus possible d'exiger quoi que ce fût, de peur de troubler le repos de son infirmière.

Deux prêtres qui lui avaient rendu visite quelques mois auparavant, dans la petite infirmerie de la cure d'Andermatt, lui donnaient respectueusement le titre d'Excellence. L'archevêque leva au ciel ses mains enflées et, les laissant retomber sur l'appui de sa chaise, il dit : „Ah ! oui, vous avez devant vous toute l'Excellence. " Il s'entretint ensuite si aimablement et avec tant de condescendance avec les deux prêtres que l'un d'eux ajoute au rapport qu'il en fit : „Nous nous retirâmes bouleversés de voir une si haute dignité et tant de noble mérite se dissimuler sous l'humble et si simple apparence du religieux. Je n'oublierai jamais le regard scrutateur et si plein de bonté, le sérieux teinté de tristesse de ce visage aux traits virils, encadré d'une barbe blanche, et l'aspect énergique de ce capucin. Mon compagnon, un Américain, était ravi d'admiration devant la simplicité, la dignité sans prétention et la noble aisance de l'archevêque, ex-Général des Capucins. »

Le P. Bernard vous ensorcelait, en quelque sorte, par son oubli de soi-même. Celui qui connaît l'œuvre de sa vie et sa

production littéraire jusque dans sa correspondance privée la plus confiante avec ses amis, n'y rencontre nulle part un mot ou un geste de supériorité ou seulement un signe extérieur attirant l'attention sur sa personne. Le généralat lui fournit davantage encore d'occasions de s'abaisser intérieurement. Il fit un jour au P. Théodore l'aveu suivant : « Je n'ai jamais été aussi humble que depuis que je suis Général de l'Ordre. On y apprend à devenir humble. »

Ce fut surtout cette qualité de son caractère qui lui gagna la sympathie de toutes les classes de la population avec lesquelles il fut en contact. « Tous l'admiraient pour la ravissante affabilité et l'amabilité de ses manières jointes à cette modestie qui est le signe caractéristique des fils de saint François. » Ainsi parle de lui un journal de l'époque. C'était d'ailleurs aussi la conviction du P. Bernard lui-même. Lorsqu'en 1889 il visita le couvent de Vérone, il posa dans une conférence la question que voici à la famille conventuelle : « Pourquoi la plupart des saints et bienheureux de notre Ordre sont-ils des Frères laïcs ? » Et il répondit : « C'est pour que nous soyons persuadés que l'humilité et la modestie sont les vertus essentielles de notre Ordre. » Toutefois, son humilité et sa simplicité ne l'empêchaient pas de faire preuve de fermeté et de sévérité, quand c'était nécessaire.

Avant de prendre une décision et de donner un ordre, il les mûrissait longuement et calmement. Il dictait ensuite ses consignes de façon claire et précise, sans supplier, sans hésiter ni marchander, mais non sans avoir entendu les parties en cause. Il avait un don particulier de saisir et de résumer les questions les plus compliquées et de leur trouver la juste solution. L'un de ses collaborateurs fidèles déclarait à ce propos : « Le P. Bernard était un homme de grande prudence. Quand il se trouvait en présence de problèmes enchevêtrés, il en discutait ouvertement et franchement. Si le cas ne paraissait pas assez clair, il disait : „*Dormiamo* — Dormons là-dessus. ” Le jour suivant, il avait trouvé la réponse qu'il fallait et il ne revenait jamais sur une décision qu'il avait prise. » Devait-il blâmer, on pouvait sentir combien cela lui coûtait ; il faisait pourtant son devoir en toute liberté et sans crainte, surtout

quand il s'agissait de fautes contre la discipline monastique. A l'époque où il était jeune Gardien à Soleure, son Vicaire et ami intime, le P. Matthieu Keust, était rentré tardivement d'une fête patronale dans le Flumental. Le prédicateur fautif raconte lui-même comment il fut accueilli par son Gardien : « La sermonne méritée ne se fit pas attendre ; j'en ai souffert, mais en silence. C'était la première fois, mais aussi la dernière, que je reçus un blâme du P. Bernard. »

S'il s'était produit quelque manquement public, le P. Bernard ne se gênait pas, dans ses rapports de Visite, de stigmatiser le délit publiquement et, parfois même, d'indiquer le nom du coupable. Il dit un jour dans son discours de clôture : « Le religieux doit être comme la terre glaise dans les mains du potier, toujours prêt à accomplir l'obéissance. C'est ce que l'on ne peut pas dire du Fr. X. ; il faut également travailler avec zèle dans l'apostolat, en chaire et au confessionnal ; on ne peut pas le dire non plus du P. Z. »

Ceux qui s'en tiraient le plus mal étaient les mécontents et les désobéissants qui se plaignaient des Supérieurs ou des Confrères chez le Père Général. Il les recevait froidement et brièvement, ou les renvoyait s'ils ne s'étaient munis d'une obéissance. Après avoir écouté patiemment l'un de ces plaignants de la Province de C. en 1891, le P. Bernard, comprenant de quel esprit il était animé, lui posa la question précise que voici : « Voulez-vous vos papiers ? Vous pouvez les recevoir séance tenante. » Le plaignant, du coup, était repentant et converti. Celui qui m'a rapporté le fait a encore ajouté : « Malgré sa condescendance et sa bonté, le Père Général pouvait faire preuve de sévérité, principalement dans les corrections qu'il devait infliger. On pouvait toujours sentir que la gainie de velours cachait une lame acérée. »

S'il devait parfois se montrer sévère, cela était en opposition avec ses tendances et son tempérament naturel. Il préférait la véritable bonté toute paternelle. Il ressemblait en cela aux guides de montagne de son pays. Quand l'un des touristes qui leur sont confiés perd les nerfs ou l'équilibre ou s'aventure peut-être au bord d'un abîme, ils le saisissent d'une main forte et rude ; ils ont néanmoins le cœur tendre, bon et fidèle.

C'est ainsi qu'était le P. Bernard et c'est ainsi qu'il dirigeait ses sujets. Écoutons les recommandations qu'il adressait aux ministres récemment élus à la tête des Provinces espagnoles. Au jeune P. Ambroise, Provincial de Tolède : « Montre-toi décidé à l'égard des inférieurs, mais en même temps plein de bonté. Que personne ne te méprise à cause de ta jeunesse. Suis une ligne de conduite égale, de façon à ne pas être tantôt sévère et tantôt trop conciliant. » Au P. Ladislas, Provincial de Castille : « Aie de la charité, elle est nécessaire. C'est pourquoi, sois un père qui reçoit tout le monde avec bonté, à l'exemple de saint François. Néanmoins, il est de ton devoir de réprimer courageusement l'orgueil des insolents. Il y faut de la sévérité dans laquelle apparaissent l'amour et la bonté de celui qui punit. Il faut savoir agir de telle ou de telle manière, suivant le caractère et les dispositions de chacun. »

Ces règles d'or dans la façon de commander et de gouverner, le P. Bernard les met encore mieux en lumière dans sa « Vie de saint François » où il écrit : « L'amour doit s'unir à la sévérité et la condescendance à la dignité dans un Supérieur. Il doit commander pour obéir ; commander et, en même temps, accomplir la volonté de celui à qui il donne des ordres ; mais il doit montrer que lui-même préfère obéir que commander. C'est ce qui permet aux inférieurs de connaître la valeur de l'obéissance et fait qu'ils exécutent de bon gré et avec joie les ordres de l'obéissance. »

Le P. Célestin de Deggendorf, en Bavière, que nous connaissons déjà, raconte : « J'eus la faveur à Rome, en diverses occasions au cours des années 1900, 1903 et 1907, de me trouver pendant plusieurs jours en relation personnelle avec le T. R. Père Général. Malgré sa gravité qui imposait le respect, il fut toujours un bon père, chez qui se laissait deviner, de temps à autre, une pointe de joyeuse malice helvétique, par exemple lorsqu'il m'envoyait d'un air mystérieux chez son fidèle secrétaire, le P. Théodore de Ried-Brig où, bien entendu, du consentement du Père Général, je recevais un verre de « réconfortant ». La malice helvétique du P. Bernard a failli, certain jour, tourner mal pour l'honnête Bavarois. Ils voyageaient ensemble de Munich à Innsbruck, d'où le P. Célestin

devait revenir à Lindau, tandis que le P. Bernard serait demeuré quelques jours au Tyrol. Eu égard à sa santé, le P. Célestin avait demandé à son Gardien la permission de porter des chaussures. Celui-ci l'y autorisa en ajoutant : « Le P. Général lui, voyage en sandales. Vous pouvez mettre vos bottes dans votre sac à dos mais, jusqu'à Innsbruck, gardez vos sandales. Ensuite, vous pourrez continuer en portant vos chaussures à vos pieds. » Tout alla bien jusqu'à Innsbruck. Voici la suite racontée par le P. Célestin : « Comment décrire ma surprise quand, le lendemain matin, les bottes aux pieds, j'arrivais à la gare et vis le P. Bernard monter dans le même train que moi. Je me voyais pris en faute comme un misérable, car le Père Général était en sandales. Je ne pus que me prévaloir de la permission de mon Gardien. Au lieu de m'administrer la réprimande que je redoutais, le P. Bernard se contenta de sourire malicieusement. » C'était bien son genre. Là où il ne découvrait aucune mauvaise volonté et qu'ainsi il ne se croyait pas obligé de sévir d'office, il témoignait d'une paternelle bonté de cœur, dans laquelle il mettait la flamme de la plus paternelle compréhension.

Les lettres qu'il écrivit à des confrères plus intimes, en fournissent des preuves abondantes. Il répond par exemple à des vœux : « Vous me conservez votre affection et votre amitié, vous pensez à moi et priez pour moi et, de mon côté, je puis vous assurer que, malgré les travaux, les affaires et les soucis qui m'accaparent, je pense souvent à vous et ne vous oublie jamais à l'Autel. Notre amitié n'est pas ni ne doit être de la sensiblerie, mais une amitié et une charité en Dieu et pour Dieu. Maintenant, nous ne pouvons plus rien faire l'un pour l'autre si ce n'est prier, et cela précisément me procure la plus grande consolation. Deo gratias ! Deo gratias ! »

Dans sa correspondance officielle, le P. Bernard ne pouvait s'empêcher de mettre quelque chose de spécial et de très personnel, si bien que chacun de ses correspondants devait être convaincu qu'il était bien près du cœur de son Supérieur Général. Il répondait non seulement aux lettres des Pères, mais aussi, avec autant de soin et d'application, aux messages des simples Frères laïcs. Il se montrait reconnaissant pour tous

les services que ceux-ci lui rendaient et, tout en gardant les distances convenables, il était avec eux sociable et familier. Voyez-le dans ce touchant épisode : se trouvant à Schwytz pour la dernière fois en 1906, il y recevait les soins empressés du joyeux Frère Innocent Giger. Celui-ci ne pouvait se faire à l'idée de ne plus revoir le Père Général et versait des larmes amères. Le P. Bernard se mit à consoler le vieux Frère : « Vous avez toujours été bon pour nous, les étudiants. Que de fois n'avez-vous pas prêté un manteau à ceux qui grelottaient de froid ! » Tel est le ton qu'il s'efforçait d'avoir avec tous les confrères. Partout, dans les couvents où il se présentait, tous étaient ravis de ses manières gaies et sans contrainte. Il estimait d'une grande importance cette gaieté et ce bon entrain.

Pendant qu'il était Père Maître des novices à Lucerne, il se rendait avec le P. Matthieu Keust, tous les dix ou douze jours, au couvent des Sœurs d'Eschenbach, pour y entendre les confessions. Ils avaient coutume de converser joyeusement le long de la route. Une fois, il arriva que le Maître des novices ne trouva rien à dire de plaisant. Il pria donc son compagnon de raconter quelque bonne histoire, peu importe laquelle, pourvu qu'elle fût gaie. Le P. Matthieu ne se le fit pas dire deux fois, il ouvrit le robinet de son imagination et les histoires jaillirent à plein jet et coulèrent deux heures durant, sans arrêt : blagues anciennes et nouvelles, choses vécues ou inventées, sans apprêt et sans ordre, autant que l'imagination du narrateur en fournissait à sa langue. Le P. Bernard écoutait en souriant du coin des lèvres ou en soulevant une épaule, quand l'histoire semblait trop forte. Arrivé à la porte du couvent, il dit à son compagnon : « Père Matthieu, combien faut-il vous donner, si vous me répétez le tout dans le même ordre et sans omission ? » Impossible, bien sûr et ils le savaient l'un et l'autre. Ils en rirent, et le but visé était atteint.

Les Américains lui décernaient l'éloge que voici : « Le Père Général était vraiment gai. Il voulait aussi que l'on organisât, de temps à autre, quelque récréation en récompense de travaux extraordinaires. Il ne s'opposait nullement aux farces

et jeux de mots. » Lorsque le P. Gabriel Messmer de Goldach fut élu Maître des novices de la Province du Calvaire en 1891, il demanda au Père Général comment il avait à se comporter au sujet de certains divertissements. Il n'existait pour ainsi dire aucune tradition dans la jeune Province, du fait qu'elle en était au début de sa croissance et que les candidats lui venaient d'un peu partout. Quelques-uns par exemple condamnaient le chant de mélodies mondaines ou le jeu de celles-ci. Le P. Bernard jugea cette manière de faire par trop austère et puritaine et dit qu'il ne convenait pas de se montrer étroit d'esprit.

De passage à Munich, il prit une part active et pleine de bonne humeur à la récréation du soir et s'amusa royalement au jeu de quilles de table. Le Gardien de la « Chapelle des Douleurs » confia certain jour au P. Bernard que, dans sa communauté, on accordait deux récréations du soir par semaine au lieu d'une seule, comme il était coutume dans les autres couvents. Il ajouta pour se justifier : « Je sais qu'ainsi mes religieux n'en cherchent point au-dehors et c'est afin de les maintenir plus facilement dans cette abstention que je leur accorde un peu plus de détente en communauté. » Le Père Général se montra très satisfait et encouragea le P. Linus à persévérer dans cette voie.

Le Ministre général était disposé à procurer aux Frères toute sorte de joies, pour autant qu'elles ne fussent pas contraires à la discipline régulière. Ils devaient tous être des Frères joyeux de celui qui ne fut jamais triste. Lors de sa dernière Visite à Lucerne en qualité de Général de l'Ordre en 1906, il s'entretint amicalement avec les novices, leur donna à tous une médaille bénite par le Pape Pie X et leur recommanda en partant, ému jusqu'aux larmes : « Devenez d'heureux capucins. »

Ces vertus de bonté de cœur et d'amabilité fraternelle prenaient leur racine dans son intimité filiale avec Dieu. Intimité de l'enfant avec son père, c'est bien ainsi qu'il convient de décrire l'union que le P. Bernard entretenait avec Dieu dans son travail, ses prières et ses peines.

Dans son travail. Aux Chapitres généraux de 1884 et de

1896, il avait choisi pour lui-même et pour les Frères la devise : *Ora et labora*. Harmonie du travail et de la prière. Union de l'activité extérieure pour Dieu et de l'union intérieure à Dieu. Que le Père Général ait eu à porter la charge d'un travail énorme, nous le savons déjà ; mais qu'il ait réussi en même temps à cultiver avec non moins de zèle sa vie intérieure, cela nous semble une énigme. Nous citons de l'une de ses lettres : « Je peine et je travaille aussi bien que je peux de sept heures du matin à huit heures du soir. J'éprouve des peines et des joies (celles-ci tout au moins par-ci, par-là) et je suis, grâce à Dieu, en assez bonne santé. Je crains seulement qu'en prenant les soucis des autres, j'en arrive à oublier le salut de mon âme. Timeo. » Une crainte évidemment qui ne souligne que mieux combien le P. Bernard était soucieux de rester uni à Dieu, au milieu des tracasseries inouïes qu'il se donnait pour les autres.

Ceci apparaît de façon lumineuse dans ses travaux littéraires. Sa « Vie de saint François » est davantage une prière qu'une rédaction, elle est plutôt une méditation qu'une étude, le reflet et le miroir d'une âme toute perdue en Dieu.

Ce qu'il écrit quelque part dans ce livre unique à la gloire du Séraphique Père, peut exactement s'appliquer à lui-même : « Qu'un homme possédé d'un si grand amour de Dieu ait été, en même temps, un homme de prière, de méditation et d'un incessant recueillement intérieur et qu'il devait être ainsi, qui pourrait en douter ? Saint François priait continuellement. La prière était sa protection et son abri dans ses travaux et ses œuvres, en ce sens qu'en tout ce qu'il entreprenait, il se méfiait de lui-même et ne comptait que sur la grâce de Dieu. Il avait coutume de dire qu'un religieux devait, par-dessus tout, désirer l'esprit de prière. »

Les sermons de profession que le P. Bernard composa en qualité de jeune Maître des novices, témoignent déjà de son esprit d'union à Dieu. Bien qu'il y parle évidemment des devoirs et des avantages de la vie religieuse, ils ont tous cette résonance de base sur laquelle le P. Bernard construisait ses sermons en disant : « Voulez-vous, mon cher Frère, devenir heureux et le rester ? Alors, priez, priez beaucoup, priez

souvent, priez dévotement en esprit et en vérité, aimez la prière et la méditation. »

Dans sa prière. Ce que le Père Général prêchait par la parole et par la plume, il le renforçait par son exemple. Il assistait ponctuellement à tous les exercices religieux de la communauté. Il disait la sainte Messe avec dignité et comme plongé en Dieu. Elle fut pour lui jusqu'au bout le grand événement de sa vie. Il souffrait durement d'être privé de la dire pendant sa maladie. Quand, pour lui permettre d'y assister quotidiennement de son lit de malade, on eut dressé un autel dans la chambre attenante à la sienne, il pleura de joie, d'émotion et de gratitude. Il n'omit jamais la méditation, pas même au cours de ses tournées de Visites les plus accablantes. Lorsqu'il arrivait tard le soir dans un couvent, on le trouvait le premier au chœur le lendemain matin. Était-il obligé, par suite d'une fatigue ou d'une indisposition, de garder la chambre, il ne se dispensait nullement de l'office du chœur. Il ne supportait pas qu'on le récitât trop hâtivement ou avec précipitation. A la Curie générale, eu égard sans doute aux circonstances de temps peu propices, l'office du chœur avait dû être supprimé. Le P. Bernard le rétablit nonobstant les difficultés. Peu avant sa mort, il eut l'immense consolation d'apprendre du P. Louis-Antoine de Porrentruy, Définitéur général, que l'office du chœur s'y tenait régulièrement et que tous les membres de la Curie se donnaient la peine d'y assister.

Les dévotions authentiquement franciscaines des mystères de la naissance et de la passion du Seigneur lui tenaient particulièrement à cœur. A l'époque où il était malade à Ingenbohl, la Mère Générale Aniceta lui avait fait cadeau, pour Noël, d'un petit sapin et d'un Enfant Jésus en cire. Ce fut, pour l'illustre malade, une bien grande joie. Il récitait ses prières de préférence devant le saint Enfant de la Crèche, en tenant dans ses mains les pieds de la statuette. La Crèche et l'Enfant restèrent dans sa chambre jusqu'à sa mort. Quant au mystère de la Croix, nous savons déjà qu'il en faisait l'objet ordinaire de ses méditations.

Toute sa vie durant, il eut pour la Mère de Dieu un culte d'amour spécial dont il a donné le témoignage en insérant

dans ses armoiries épiscopales la salutation *Ave Maria, Mater mea*. Il récitait avec zèle le Rosaire. Pendant sa maladie, il tenait sans cesse le chapelet dans sa main et disait : « Celui-ci est mon unique consolation. » S'il entendait sonner la cloche des morts, il commençait immédiatement le chapelet pour le repos des âmes des défunts.

Ses crises d'asthme se faisant plus fréquentes et ses douleurs plus lancinantes, il regrettait amèrement de ne pouvoir plus prier autant qu'autrefois. Sans une continuelle union à Dieu par la prière, il ne se sentait pas dans son élément, tout comme le poisson hors de l'eau.

Dans ses peines. Le P. Bernard eut à gravir un raide et long calvaire. C'est l'impression que l'on retire de l'étude de sa vie et, en particulier de son généralat. Notre Postulateur général, le R. P. Raphaël de Valfenera, me confiait un jour : « Le P. Bernard fut, en réalité, un héros. Durant vingt-quatre ans Général de l'Ordre et l'on peut dire que vingt-quatre ans d'alors en valaient cinquante d'aujourd'hui, car l'Ordre entier périssait et plusieurs Provinces n'étaient plus que ruines. Le P. Bernard a presque tout reconstitué. » Qu'il n'ait pu le faire qu'au prix de peines inouïes et de soucis incessants, le Père lui-même a dû l'avouer au Chapitre de 1908, où il dit en quittant son poste : „ Jusqu'ici je n'ai eu que peu de nuits tranquilles. ” »

Cependant, il ne se plaignit jamais. Si quelque fidèle ami s'inquiétait à son sujet, il répondait : « Chaque jour a ses peines, ses plaies, ses soucis et, dans ma position, il n'en saurait être autrement. » Ou bien : « N'ayez pas d'inquiétude pour moi. Le bon Dieu me maintient en bonne santé et, ainsi, je me trouve en mesure de travailler et de remplir ma tâche. Jusqu'à maintenant, Il ne m'a pas abandonné, ni dans les difficultés et les soucis, ni dans toute sorte de désagréments, et j'espère qu'Il ne m'abandonnera pas non plus à l'avenir. »

Sa confiance en Dieu, on le voit, était inébranlable et venait de son union intime avec Lui. A toutes les difficultés, il opposait le principe : « Nous nous en tenons à la promesse faite par Dieu à notre séraphique Père, à savoir que la famille des Frères Mineurs demeurera au service de l'Eglise, au milieu de tous les événements du monde. C'est pourquoi nous espérons

que Dieu, le Tout-Puissant et Miséricordieux, qui a suscité notre Ordre de rien et l'a fait croître jusqu'à devenir un grand arbre, saura lui insuffler une vie nouvelle, afin qu'il prospère et remplisse à jamais sa vocation, qui est de soutenir l'Eglise. »

La perle de son union à Dieu brille d'un éclat incomparable, pendant les longues journées du déclin de sa vie. Il était, certes, un solide et robuste montagnard. Cependant, dès ses années d'études, il fit l'apprentissage des maladies qui le menacèrent sans cesse. Bronchites et pneumonies le conduisirent à plus d'une reprise au bord de la tombe et provoquèrent sa mort. Nous avons relaté ailleurs avec quelle résignation il passa ses heures du jardin d'agonie. Il avoua certain jour : « Maintenant, je serai content de mourir, plus volontiers aujourd'hui que demain. » A peine avait-il exprimé ce désir, qu'il se reprit et demanda : « Est-ce là peut-être murmurer contre Dieu ? » A celui qui s'efforçait de le rassurer il dit : « Assurément, l'on devrait s'en remettre totalement aux desseins de Dieu et n'avoir aucun désir. » Dorénavant, ses lèvres prononcèrent très souvent ces paroles : « Comme Dieu veut. »

Une ligne toute droite dirige réellement son travail, sa prière et ses souffrances ; et cette ligne n'est autre que son union filiale à Dieu. N'oserions-nous pas peut-être, ou ne devrions-nous pas employer le mot de sainteté ? Selon saint Thomas d'Aquin, la sainteté consiste en ceci que l'esprit de l'homme se conforme lui-même à Dieu et qu'il oriente vers Lui son activité. La vie entière du P. Bernard réalise pleinement cette condition. Tous ceux qui l'ont connu de près l'ont dit, en faisant l'éloge de l'admirable activité du Père Général, dans la vie duquel ils voient la vie exemplaire du bon religieux. Nous ne saurions terminer cette biographie sans citer quelques-uns de ces témoins, même s'ils expriment des opinions qui nous sont déjà connues.

Le P. Théodore de Ried-Brig qui vécut de longues années aux côtés du P. Bernard en travaillant avec lui, et qui le soigna jusqu'à sa mort, le caractérise de la manière suivante : « Le T. R. Père Général est d'une stature au-dessus de la moyenne, solidement bâti, sa figure est pleine et possède des traits marquants, des yeux gris-bleu, une barbe moyenne ; sérieux dans

son office, amical et joyeux sans être relâché dans ses manières, enclin à faire une bonne plaisanterie ou à taquiner quelque connaissance pour entretenir la conversation ; bienveillant et charitable avec les autres, paternel envers ses inférieurs, d'un caractère droit et ferme et d'une grande persévérance, riche de pensée et substantiel dans ses paroles et ses écrits, humble et modeste mais également sans faiblesse et indépendant, toutes les fois qu'il fallait rappeler quelqu'un au devoir, ou quand il s'agissait (fût-ce contre de hautes personnalités) de maintenir et de défendre les droits de l'Ordre ou de ses membres ; prudent dans ses actions, sachant toujours attendre le moment propice pour donner un blâme ou faire une remarque, si bien que celui qui était visé n'y pensait souvent pas lui-même et ne se doutait pas que c'était à lui qu'il s'adressait. Il feignait d'ignorer les légères infractions et n'était pas pressé de blâmer, sans toutefois négliger d'intervenir, quand les circonstances lui en faisaient voir l'opportunité. D'un abord facile pour tous, enclin et empressé à satisfaire aux besoins des inférieurs ; d'une énergie et d'une puissance de travail peu communes, restant tout le jour à son pupitre pour y dévider l'écheveau des affaires, avec calme et tranquillité. Il ne s'impatiente pas si l'on vient, à chaque instant, frapper à sa porte, et cela en dit long. Il utilise la grande partie des heures nocturnes où il ne peut dormir, à réfléchir aux affaires qui restent en suspens, à chercher la solution des problèmes la plus favorable aux intérêts de l'Ordre. Sans prétention pour lui-même, simple dans ses vêtements et son genre de vie, prêt à rendre service aux autres partout où l'occasion se présente. Il est très méticuleux sur l'ordre du jour, d'ordinaire le premier à l'office au chœur qu'il a introduit dans la Maison généralice, excepté s'il en est empêché par les devoirs de sa charge. Il maintient l'ordre dans ses affaires, dans sa maison, en tout lieu. Il est expéditif dans ses fonctions et dans sa correspondance qu'il ne laisse pas traîner. Il s'accorde peu de récréation, pas même un jour en deux ans ; dans ses jeunes années, il prenait de temps à autre une semaine de repos en Suisse, chez les capucins d'Andermatt de préférence, afin d'y rétablir sa santé compromise...

Celui qui veut connaître le caractère et les idées du P. Bernard n'a qu'à étudier sa „ Vie de saint François ", c'est là qu'il le découvrira le mieux. »

Le témoignage ci-dessus du P. Théodore fut écrit quatre ans avant la mort de l'ex-Général. Si celui-ci avait eu le manuscrit sous les yeux, il n'aurait pas manqué de faire à son Secrétaire la remarque un peu espiègle qu'il lui adressa dans une circonstance assez semblable : « Que le Père Général des Capucins soit enfin devenu un habile et saint homme — ce qu'il ne fut point jusqu'ici — voilà qui me réjouit. Et pourquoi pas, d'ailleurs ne sont-ce pas là des surprises qui peuvent se produire ? »

Le 10 août 1904 à Innsbruck, au Chapitre provincial du Tyrol du Nord, le R. P. Fulgence de Gossensass, Commissaire général, fit une brillante allocution dans laquelle il s'exprima comme suit : « Tout ce que le T. R. Père Général nous recommande si instamment, il le pratique lui-même. Je fus pendant vingt années entières le témoin direct de sa vie et de l'exemple qu'il a donné dans l'observance parfaite de la vie conventuelle. Je puis vous assurer qu'il pratique l'ordre et la discipline du couvent avec la conscience d'un novice, et c'est en cela que je découvre précisément le secret de son action si féconde. En sa qualité de Général, il a fait pour l'Ordre plus qu'aucun autre Général depuis sa fondation. La bénédiction divine lui est venue de son observance religieuse exemplaire, par laquelle il a brillé devant tous comme un merveilleux modèle. Telle est ma ferme conviction. »

Le Père Bernard pensait si petitement de lui-même, que ses directeurs de conscience croyaient devoir lui inspirer une plus grande confiance en soi. A côté du P. Théodore, c'est aussi le P. Fulgence qui lui écrivait à Ingenbohl où il était malade : « Vous, très Révérend Archevêque, vous avez rempli le temps de votre vie de vertus et de bonnes œuvres, en accomplissant au mieux les devoirs de votre vocation, et vous êtes devenu la victime de votre office, en vous sacrifiant au-delà de vos forces, pendant les vingt-quatre ans de votre généralat. Aussi pouvez-vous compter avec une entière confiance que se réalisera pour vous la promesse de l'Ecriture : « *Qui fecerit et*

docuerit, magnus vocabitur in regno cœlorum. — Celui qui aura fait et enseigné sera appelé grand dans le royaume des cieux. » Votre bénédiction et votre bienveillance paternelles valent pour moi plus que tout au monde et m'emplissent le cœur de joie et de consolation, de force et de courage. Je vous redis aujourd'hui ma profonde gratitude pour tout le bien que, pendant ces vingt-quatre années de vie passées l'un près de l'autre, vous m'avez fait au corps et à l'âme. *Deus retribuat* — Que Dieu vous le rende. »

Après la mort de l'Archevêque, le P. Fulgence et le P. Théodore se consolaient mutuellement, en se rappelant : « qu'ils avaient ensemble vécu de longues années avec le Vénéré Père, partageant ses joies et ses peines, dans les liens d'une étroite amitié et fraternité. » ... « Je continuerai, dit le P. Fulgence, à l'avenir comme jusqu'à présent, à me souvenir de Son Excellence, très particulièrement au saint Sacrifice de la Messe, et de l'invoquer avec une grande confiance dans les difficultés que je rencontrerai... Je dois en effet beaucoup à sa bénédiction et à sa protection, à son appui et à son intercession. »

Les Sœurs de la Sainte-Croix, qui l'avaient soigné et qui l'avaient observé pendant sa maladie, écrivirent sous l'impression de sa mort toute récente : « Le crépuscule tombait déjà, sur le soir du 11 mars, lorsque l'Ange de Dieu se posa doucement sur notre Maison-mère et transforma la chambre de Son Excellence en une chambre mortuaire paisible et tranquille. L'âme bénie de notre illustre patient venait de prendre son vol vers le ciel. Son Excellence a vécu, travaillé, lutté et souffert comme un saint, il est mort de même. Sa mort a été celle du Juste, précieuse aux yeux de Dieu, édifiante et consolante pour tous ceux qui ont assisté à ses derniers instants ici-bas. Son seul but était de glorifier Dieu par sa patience et de Lui prouver son amour par son abandon total à sa volonté... Le sentiment de crainte que nous ressentons si souvent en présence des morts, n'a ici aucune raison d'être ; on se croirait plutôt dans le voisinage d'un saint, et, cette impression si singulière, nous l'éprouvions déjà de son vivant. »

Le Prince-Abbé Thomas Bosshart, écrivant au P. Théodore le 4 décembre 1908, remarque : « Quel grand homme le bon

Dieu a donné à votre Ordre en la personne du T. R. P. Bernard ! Vraiment, vous devez vous estimer heureux d'avoir eu la faveur de collaborer si longtemps avec cet homme providentiel et d'avoir pu vivre et travailler à ses côtés. » Trois mois plus tard, il s'écriait dans son émouvante oraison funèbre : « Le P. Bernard n'est pas grand du fait qu'il a revêtu les insignes de la dignité archiépiscopale, il est grand parce qu'il fut un saint religieux, un capucin au vrai sens du terme, un fils zélé du Pauvre d'Assise, parce qu'il fut un grand Général de son Ordre et, en même temps, un humble religieux toujours oublieux de soi. Ce n'est pas le manteau d'hermine du Prince de l'Eglise, mais bien plutôt la robe de bure du capucin qui nous prêche avec éloquence : „ *Reposita est mihi corona justitiae* — La couronne de justice m'a été réservée, celle que le Seigneur me donnera en ce jour, le juste Juge. " Assurément, ce ne fut pas un vague sentiment que j'éprouvai, lors de la visite que je lui rendis, peu avant sa mort ; c'était une intime et profonde conviction de me trouver en présence d'un saint. Sur le point de le quitter, je m'agenouillai devant son lit et le priai de m'accorder à moi-même et à ma chère communauté, sa sainte bénédiction ; en vérité, je n'éprouvai pas une simple impression, mais bien la ferme assurance d'avoir reçu la dernière bénédiction d'un Serviteur de Dieu, sanctifié par la souffrance et la Croix. »

Des jugements semblables touchant l'éminente activité et la sainteté de vie du P. Bernard reviennent en de nombreuses lettres de condoléances. Nous ne citerons que trois extraits des messages des évêques capucins Paul Tei, Ange Fiorini et Anselme Kenealy. Ces messages furent adressés au Père Théodore.

De S. Exc. Mgr Paul Tei (1840-1916), Définitéur général, prédicateur apostolique et évêque de Pesaro : « En perdant le P. Bernard, l'Ordre a perdu le plus illustre de ses membres, qu'il eût depuis très longtemps. Ces vingt-quatre ans de sage gouvernement pour le bien de notre famille resteront un fait unique en son genre dans l'histoire de l'Ordre, et le nom du P. Bernard prendra le premier rang parmi ceux de tous les Généraux, non seulement en raison de sa durée, mais aussi à

cause de l'impulsion qu'il a donnée, en des temps extrêmement difficiles, à l'Ordre, grâce à l'observance régulière, au progrès des études et, spécialement aussi, aux Missions. Le Seigneur lui aura déjà donné la récompense méritée de ses peines. »

S. Exc. Mgr Ange Fiorini (1861-1929), évêque de Pontremoli : « Il nous est permis d'espérer que le P. Bernard a déjà été reçu dans les joies du Seigneur, pour y cueillir le prix de tant de peines saintement supportées pour la gloire de Dieu, pour le salut des âmes et le bien de notre Ordre qu'il a honoré de ses vertus, de son savoir et de ses écrits. Sa mémoire restera en bénédiction et la sainteté de sa vie sera pour tous un modèle impérissable. »

S. Exc. Mgr Anselme Keneali (né en 1864), Définitéur général en 1908, archevêque de Simla-Delhi en 1910, puis, en 1936, archevêque titulaire de Raziana : « Le T. R. P. Bernard d'Andermatt a été certainement envoyé de Dieu pour renouveler notre Ordre, non seulement en Italie, mais dans le monde entier. C'est ce qu'il a accompli de façon magnifique durant son long généralat, de sorte qu'il a conquis le respect et l'admiration de tous, et même de ceux qui ne purent peut-être pas l'aimer, parce qu'il fut un homme droit et simple, rempli de la crainte de Dieu, d'un cœur pur comme la lumière du soleil, orné d'une vie sans reproche et possédant un caractère d'une extrême distinction et d'une sainte indépendance. Il fut dévoré de zèle pour l'Ordre séraphique. Qu'il repose en paix, parce qu'il nous a laissé à tous un exemple. »

Sur le point d'achever cette biographie, nous [le P. Hilarin] reçûmes du vieux P. Clément de Terzorio, ex-Définitéur général, qui fut pendant douze ans, de 1896 à 1908, Secrétaire des Missions et, comme tel, vécut et travailla avec le P. Bernard, une lettre dans laquelle il nous disait : « Dès le jour où j'ai appris que Votre Excellence avait entrepris d'écrire la vie de notre très cher P. Bernard, mon cœur a été saisi d'une indicible allégresse. C'est là une œuvre extrêmement intéressante qui sera bienvenue chez tout le monde et pas seulement chez nos confrères de langue allemande car, tous ceux qui ont eu le bonheur de connaître le P. Bernard voudront lire cette biographie, afin d'y retrouver les vertus éminentes de cet

admirable religieux : sa charité, son zèle, sa patience et son esprit de pénitence. Il fut un religieux et un Supérieur modèles dont les traces sont profondément marquées. Grâce à son infatigable activité, au prix de multiples soucis et efforts, et à sa sainte conduite, il a relevé le niveau de l'Ordre et l'a engagé dans la voie du progrès dans tous les domaines, comme il est facile de le constater dans l'ensemble de nos Provinces. Dans tous ses actes, il a eu pour but unique de rechercher l'honneur de Dieu et le bien de notre Ordre, pour notre plus grande édification. Je dois reconnaître que sa patience et sa mortification lui ont fait supporter toutes les privations et toutes les difficultés de la vie sans jamais se plaindre. Plus d'une fois je l'ai surpris agenouillé devant le crucifix de sa cellule le visage baigné de larmes au souvenir des souffrances du Sauveur. Je me rappelle par exemple que notre T. R. P. Bernard ne supportait aucun aliment cuit à l'huile. S'il n'y avait pas autre chose sur la table, il y prenait tout de même place avec les autres Frères et y demeurait jusqu'à la fin du repas, sans rien manger. Jamais il ne fut possible de lui faire accepter une autre nourriture spécialement préparée à son intention. Il se conformait strictement à l'ordre commun dans toutes ses Visites des couvents. Nonobstant les préoccupations constantes qu'il avait pour le progrès de toutes les Provinces, le P. Bernard ne perdait pas de vue un seul instant les Missions étrangères. Il pensait sans cesse aux peuples si nombreux qui vivent encore loin de Dieu et son zèle à les convertir était si brûlant qu'il cherchait, par tous les moyens, à augmenter le nombre des missionnaires. C'est d'un cœur tout paternel qu'il soutenait ceux de ses religieux qui, avec un magnifique héroïsme, renonçaient à leur patrie et à tout ce qu'ils avaient de plus cher sur la terre, pour s'en aller dans de lointains pays prêcher l'Évangile et étendre le règne de Dieu. »

Ces témoignages qu'apportent les personnes qui le connaissaient le mieux, continuent à se propager de façon plus ou moins consciente dans notre Ordre. On peut, à juste titre, parler d'une tradition bernardine. A chaque pas, l'on rencontre des traces et des souvenirs qui remontent au « Père d'Andermatt ». Il est le Général populaire dont on parle toujours jusque dans

les couvents du sud de l'Italie et de la Sicile. La vieille génération se raconte ses faits et gestes pour les avoir vus, les jeunes se les transmettent par ouï-dire. Pour tous, il est l'homme de l'action et de la vertu, éminent par son habileté dans son office et par sa sainteté personnelle, et justement à cause de cela : le Grand Général.

Le T. R. P. Vigile de Valstagna m'écrivait, au lendemain de son élection au généralat, en qualité de successeur du P. Bernard : « Vous avez une patrie qui m'est sainte entre toutes, parce que je considère le P. Bernard d'Andermatt comme le second FONDATEUR de l'Ordre et comme son MODELE. »

Ces mots disent tout ce que ce livre a voulu dire. Il aura atteint son but, s'il a contribué à faire entrer le P. Bernard dans l'histoire comme le deuxième Fondateur et le modèle idéal de l'Ordre des capucins, et à le faire vivre dans la mémoire et la vénération de ses Confrères.

Table des matières

	PAGES
Prologue... par M. Serge Barrault	7
Préface du traducteur	9
Dédicace et remerciements	11
Préface de l'auteur, Mgr Hilarin Felder	13
Chapitre I. Au pays natal	15
Chapitre II. Enfance et adolescence	21
Chapitre III. Vocation et noviciat	28
Chapitre IV. Etudes et sacerdoce	33
Chapitre V. Aide-missionnaire, lecteur et maître des novices	38
Chapitre VI. Gardien à Soleure	43
Chapitre VII. Définitéur et Provincial	50
Chapitre VIII. Ex-Provincial et Custos au Tessin	57
Chapitre IX. Le P. Bernard élu Général de l'Ordre	63
Chapitre X. Le P. Bernard et la Maison généralice	69
Chapitre XI. Le P. Bernard et l'organisation de l'Ordre	76
Chapitre XII. Le P. Bernard et les Ordonnances du Chapitre	84
Chapitre XIII. Le P. Bernard et les Missions de l'Ordre	90
Chapitre XIV. Le P. Bernard en visite en Orient	100
Chapitre XV. La visite des Provinces de 1886 à 1889	107
Chapitre XVI. Visites des années 1890 et 1891	117
Chapitre XVII. Visites des années 1892 et 1893	129
Chapitre XVIII. Visites des années 1894 et 1895	141
Chapitre XIX. Le Chapitre général de 1896 et la réélection du P. Bernard	154
Chapitre XX. Le P. Bernard et la révision des Constitutions	163
Chapitre XXI. Visites canoniques de 1898 à 1900	174
Chapitre XXII. Derniers voyages : 1904 à 1907	186
Chapitre XXIII. Zèle du P. Bernard pour la vie régulière et l'activité pastorale	199
Chapitre XXIV. Le P. Bernard, promoteur des études et des travaux d'écrivain	211
Chapitre XXV. Ex-Général et Archevêque	223
Chapitre XXVI. Retour au pays, souffrances et mort	231
Chapitre XXVII. Vertus et personnalité du P. Bernard	246

Table des illustrations

	PAGES
Andermatt, photo Edit. Karl Engelberger, Stans	16/ 17
Le Pont du Diable sur la Reuss, photo J. Haemisegger, Andermatt	16/ 17
Maison natale du Père Bernard	32/ 33
L'église d'Andermatt	32/ 33
Le couvent du noviciat, Wesemlin s/Lucerne	48/ 49
Le Père Bernard, maître des novices	64/ 65
La Maison généralice à Rome	80/ 81
Le Père Bernard élu général de l'Ordre	96/ 97
Le Père Bernard archevêque	224/225
Le Père Bernard sur son lit de mort	240/241
Plaque commémorative du Père Bernard	240/241

Les reproductions des photos à partir de la page 32 sont de l'atelier photographique Ernest Christen, Andermatt.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN LA VEILLE DE LA FÊTE
DE SAINT ANTOINE DE PADOUE
LE 12 JUIN 1965
SUR LES PRESSES
DE L'ŒUVRE ST-AUGUSTIN
ST-MAURICE - SUISSE





